This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

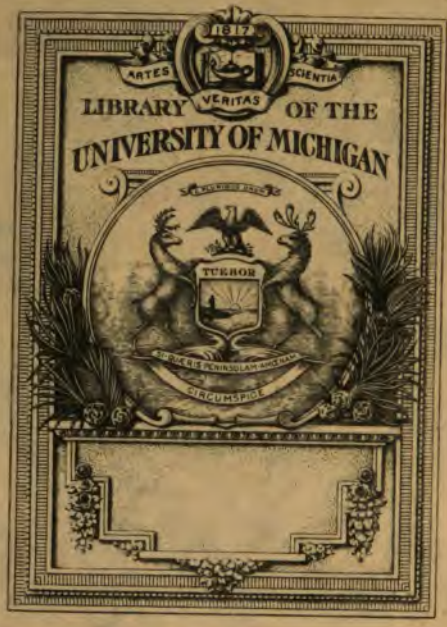
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

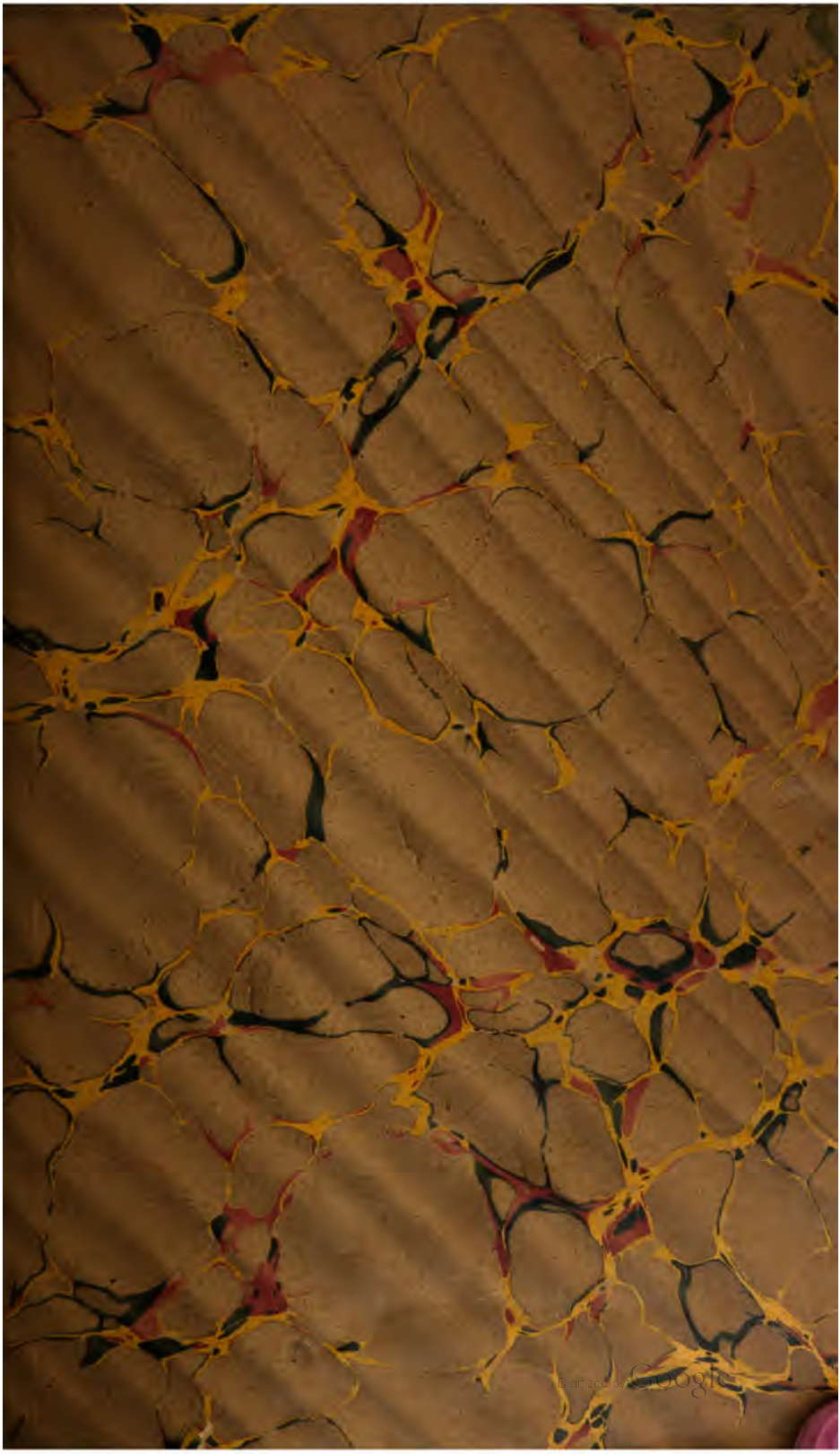
A 680,607

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

PQ
1213
A2
D7
v.7

Digitized by Google

Digitized by Google

Drames et Mélodrames.

LA BÊTE DU GÉVAUDAN,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

ET A GRAND SPECTACLE;

Par M. Pompigny de Pompigny,

Auteur *d'Hortense de Vaucluse*, *d'Adrienne de Courtenai*, etc.

Musique de MM. Quaisain et D***,

Ballet de M. Millot.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 25 Juillet 1809.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALPHONSE, prince des Cévennes et du Gévaudan.	M. JOIGNY.
GASTON, son fils légitime.	M FRESNOY.
RAOUL, son fils naturel.	M. ST. CLAIR.
BERTOLAS, ministre d'Alphonse.	M. DEFRESNE.
AIMAR, ARNOLD, frères de Bertolas.	M. STOKLEIT. M. LEFEBVRE.
HUBERT, garde-chasse.	M. DUMONT.
URBAIN, fils d'Hubert.	M. DOUVRY.
JOSSELIN, parent d'Hubert.	M. MELCOURT.
OZANNE, paysan.	
GUILLAUME, paysan, UN AFFRICAIN, personnages muets.	
UN ALLEMAND.	M. RAFFILE.
BATHILDE, première épouse d'Alphonse, et mère de Raoul.	Mlle LEROY.
ANGÉLIQUE DE RHODOAN, femme de Gaston.	Mlle. LEVEQUE.
MARGUERITE, femme d'Hubert.	Mlle. LAGARENOIS.
TOINETTE, fille d'Hubert et de Marguerite.	Mlle. MARTIN.
Deux petits Enfans.	
Suivantes d'Angélique.	
Soldats.	
Villageois.	

La Scène est dans le Gévaudan.

Au premier acte, près le camp d'Alphonse.
Au second, au château d'Ebron.
Au troisième, dans la salle d'un vieux château appartenant à Bertolas.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

Digitized by Google

LA BÊTE DU GÉVAUDAN,

Sous Dram 7d.
Rom. Dpt
6-30-32

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente, dans le fond, une montagne à deux révolutions ; quelques petites tentes annoncent le voisinage d'un camp.

SCENE PREMIERE.

AIMAR, BERTOLAS, ARNOLD.

BERTOLAS.

Venez, mes amis, venez mes frères, retirons-nous vers ces lieux écartés, notre camp est établi de l'autre côté de cette montagne et cet endroit me paraît favorable.

ARNOLD.

Pourquoi nous éloigner ainsi de nos troupes? tu sais que les rebelles que nous combattons sont dans les environs, Mainfroi qui les commande et qui a déjà contraint Alphonse à fuir sa capitale, peut nous attaquer d'un instant à l'autre.

BERTOLAS.

Rassurez-vous; Mainfroi n'agira point sans me prévenir, et lui-même protège l'entretien que je vais avoir avec vous.

AIMAR.

Comment?

BERTOLAS.

Vous allez tout savoir : il est enfin arrivé, l'instant où je puis exécuter un projet conçu dans le silence, et médité depuis long-temps. L'heure de la vengeance a sonné; mais pour que vous partagiez ma haine, pour que vous l'augmentiez encore, s'il est possible, je dois remettre sous vos yeux l'affreuse catastrophe qui l'a fit naître ; rappelez à votre souvenir.... Eh ! pourriez-vous jamais l'oublier !... rappelez-vous que c'est ici qu'Alphonse, notre souverain, prince des Cévennes et du Gévaudan, fit périr notre malheureux père par le fer d'un bourreau ; que nous assistâmes à cette horrible exécution, et que, placés sous l'échafaud, nous fûmes tous couverts du sang de la victime.

AIMAR.

Cette image est toujours présente à mes yeux; mais hélas ! à ce souvenir, vient se joindre une certitude bien pénible; si Alphonse fut cruel, notre père fut cou-

Digitized by Google

pable ; et nous sommes forcés d'en convenir; sa rebellion ne fût que trop prouvée.

BERTOLAS.

Etait-elle sans motifs ? ne fut-il pas frustré dans ses plus chères espérances ? les honneurs qui lui étaient promis, ne furent-ils pas, sous ses yeux même, accordés à de vils flatteurs qui n'avaient rien fait pour les mériter. Alphonse ne poussa-t-il pas l'ingratitude, jusqu'à prêter l'oreille au langage de la calomnie; notre père irrité, ne put retenir sa colère.... elle l'égara peut-être; mais il voulut soutenir l'honneur de son nom. Sa fierté offensée fut le principe de sa haine; il se révolta contre son souverain, le sort trahit ses espérances ; il tomba au pouvoir d'Alphonse, et fut indignement sacrifié. Traduit devant une commission particulière, il fut jugé, condamné, et périt comme un vil scélérat.

ARNOLD.

Alphonse se repentit de sa sévérité, non seulement il abrogea pour toujours cet usage barbare de placer les enfans d'un coupable sous l'échafaud, théâtre de son supplice; mais il déclara qu'à l'avenir, le crime serait personnel; il nous combla d'honneurs et de richesses. N'es-tu pas son premier ministre ? n'occupons-nous pas des emplois importans dans son armée ? Alphonse enfin, ne semble-t-il pas apporter tous ses soins à nous dédommager.....

BERTOLAS.

Dédommage-t-on des enfans de la perte d'un père, de son supplice ?

AIMAR.

Trop de fierté, dit-on, l'empêcha de chercher à se justifier; son silence aggrava son crime.

BERTOLAS.

Oseriez-vous condamner le silence d'une juste indignation ? Faites mieux, flétrissez sa mémoire, justifiez vous-même ses bourreaux; si vous n'osez punir les assassins de votre père, rendez vous les délateurs de son fils, qui brûle de se venger, qui vous aimait, qui vous estimait assez, pour vous associer à sa vengeance. (*Les deux frères se précipitent dans les bras de Bertolas; il les serre contre son sein.*) Bien, mes amis, bien, mes frères, je vous entends et je vous reconnais; oui, Alphonse nous a comblé d'honneurs et de richesses; mais croit-il par ses dons, effacer de notre mémoire le spectacle affreux dont il nous a rendu témoins ? Non : j'ai résolu sa perte, il faut qu'elle s'accomplisse; il connaîtra bientôt l'usage que je veux faire des biens qu'il m'a restitués, de l'autorité

Digitized by Google

qu'il m'a confiée ; jurez donc avec moi, de n'éteindre votre haine, que dans le sang détesté d'Alphonse et de ses enfans.

AIMAR.

Oui, tu réveilles dans nos cœurs les sentimens que le temps semblait avoir effacés, oui, nous le jurons, Alphonse sera puni, dut son sang retomber sur nous, comme celui de notre malheureux père ; mais parle, quels sont tes moyens d'exécution ?

BERTOLAS.

Ecoutez. Vous avez toujours ignoré que la princesse Bathilde, notre parente, fut unie secrètement au cruel Alphonse, les suites de cet hymen clandestin la forcèrent de cacher à tous les yeux, et même à sa famille, un mariage qu'elle avait contracté sans son aveu ; Rodolphe, père d'Alphonse et qui régnait alors, en fut instruit, il rompit des nœuds qui détruisaient ses projets, et contraignit son fils à devenir l'époux de Léontine, fille du duc de Nevers. Cependant un fils était né de l'hymen d'Alphonse et de Bathilde, Rodolphe le ravit à sa mère, l'envoya secrètement à la cour de Philibert de Savoie où il fut élevé sous le nom de Raoul, et Bathilde fut renfermée dans un monastère sur les confins des Cévennes. Peu de temps après, Alphonse se trouva privé tout à la fois de son père et de sa nouvelle épouse. Rodolphe succomba sous le poids des infirmités, et Léontine mourut en donnant le jour à Gaston. Alphonse devenu libre et souverain se serait empressé de rétablir Bathilde dans ses droits, de lui faire partager le rang auquel il venait de monter, mais il ignorait sa retraite, l'existence même de son fils était un secret pour lui ; en vain il ordonna les recherches les plus scrupuleuses, il ne put rien découvrir. Bathilde, de son côté, toute entière aux devoirs qu'elle s'était imposée, inaccessible dans son asile, ignorait les démarches de son époux et le sort qu'il lui destinait. Rien ne semblait devoir éclaircir ce mystère, mais il y a deux mois environ que le chevalier qui avait été chargé par Rodolphe d'élever l'enfance de Raoul et de l'accompagner à la cour de Philibert, se présenta devant Alphonse, et lui remit un écrit cacheté, qu'il avait eu ordre de tenir secret jusqu'à la majorité du jeune prince. Alphonse ouvre ce paquet mystérieux, reconnaît l'écriture de son père, apprend la retraite de Bathilde, et que Raoul est son fils. Jugez de sa joie en découvrant que ce fils est le jeune héros qui déjà fixe l'attention publique, que c'est à lui que Philibert a promis la main de sa fille, il se hâte de l'appeler à sa cour, et m'ordonne de faire sortir à l'instant Bathilde de sa retraite. Déjà elle est au

Digitized by Google

château d'Ebron, tout est préparé pour son triomphe, et bientôt elle sera proclamée souveraine des Cévennes et du Gévaudan.

ARNOLD.

Eh quel rapport ces circonstances particulières peuvent-elles avoir avec notre situation et la vengeance que tu médites ?

BERTOLAS.

Le voici. Les intentions d'Alphonse sont encore un mystère pour tout le monde. L'instant approche où Raoul sera reconnu publiquement; il le serait déjà, si le danger dans lequel se trouve Alphonse ne l'avait forcé de l'envoyer chercher de nouvelles troupes au fond du Vivarais. Raoul absent, j'ai saisi cet instant pour éclairer Gaston sur ses véritables intérêts; la présence de Raoul à la cour de son père, les hommages qu'il reçoit allarmaient déja son ambition, je lui ai confié le secret de la naissance de son frère, je lui ai fait pressentir que le mariage d'Alphonse avec Bathilde rendrait à Raoul la prérogative du droit d'ainesse, et le ferait subroger à sa place. Jugez de ses transports! l'ambition, la haine, se sont emparés de son âme; c'est en flattant sa douleur et son ressentiment que je suis devenu maître de son esprit, c'est là où tendaient tous mes vœux, j'ai su lui persuader que le peuple et les soldats étaient prêts à se déclarer pour lui; qu'il était important de prévenir le coup qui le menaçait et j'ai l'espoir qu'il ne tardera pas à se déclarer le chef des révoltés, dont je suis seul le moteur invisible.

AIMAR.

Quoi ! ce n'est pas Mainfroi...

BERTOLAS.

Il agit pour nous deux. Depuis long-temps Mainfroi, captal des Cévennes, désirait, ainsi que moi la perte d'Alphonse; mais il fallait un prétexte pour fomenter un soulèvement. L'occasion s'offrit, et nous sûmes en profiter. Vous avez entendu parler de cet animal féroce qui depuis quelque temps... On vient.

ARNOLD.

C'est une ordonnance.

SCENE II.

Les Précédens, UNE ORDONNANCE.

L'ORDONNANCE.

De la part du prince. *(Il donne un papier.)*

BERTOLAS, *lit.*

« On se plaint de plus en plus des alarmes et de la

Digitized by Google

» dévastation que cause l'animal furieux qui désole cette » contrée Pourquoi, malgré mes ordres, existe-t-il » encore ? Ne négligez donc rien pour faire cesser ces » ravages et cette consternation. »

ALPHONSE.

(*Il se tourne vers l'ordonnance.*)

Il suffit.

SCENE III.

BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

AIMAR.

On raconte des choses presqu'incroyables sur cette bête, qu'on dit extraordinaire.

BERTOLAS.

J'allais vous en instruire, lorsque nous avons été interrompus. Vous verrez que le hasard nous sert souvent mieux que la prudence et la politique, et que les plus petites causes produisent quelquefois les plus grands effets. Ce trouble, cet effroi, cette consternation, tout est mon ouvrage.

AIMAR.

Serait-il possible ?

BERTOLAS.

J'étais allé joindre Mainfroi sur la frontière ; je trouvai près de lui un africain et un malheureux allemand. Ces deux hommes conduisaient en France un animal féroce, jusqu'à présent inconnu ; la vue de ce monstre me fit naître une idée... affreuse, j'en conviens, mais dont l'effet a surpassé notre attente. Nous avions besoin de trouver un prétexte pour armer les montagnards, sur lesquels nous comptions. Il sembla se présenter de lui-même. Nous proposâmes à ces gens de nous vendre cet animal ; ils ne voulurent point y consentir, mais nous sûmes nous en rendre maîtres. Pendant la nuit nous fîmes enlever ces deux misérables ; ils furent conduits dans la forêt qui avoisine la ville de Mende, et forcés d'ouvrir la cage qui renfermait le monstre, ils lui donnèrent la liberté.

ARNOLD.

Mais ces hommes ne peuvent-ils pas découvrir...

BERTOLAS.

Nous sommes assurés de leur silence... Cette ruse eut tout le succès que nous en attendions ; la bête furieuse opéra la dévastation la plus effrayante, la terreur se répandit dans les environs. Tout fut en alarmes. Alphonse, ainsi que nous l'avions prévu, ordonna à

Digitized by Google

tous les habitans de prendre les armes. Alors, Mainfroi, sous l'apparence du zèle, arme ses montagnards, en forme des corporations, et se trouve bientôt à la tête d'un corps de troupe qu'il séduit par ses promesses et sa générosité. Il lève l'étendard de la révolte, force Alphonse à fuir de Mende, séjour ordinaire de nos souverains, et de se retirer sur Alais, où son camp est établi, et où il attend le secours que Raoul doit amener du fond du Vivarais. Quant à Gaston, il croit que c'est pour le servir que j'ai suscité cette révolte. Il s'abandonne à ma foi, mon dessein est de l'attirer dans le camp des rebelles, le piège est là; malheur à lui s'il s'y laisse entraîner. On vient; c'est lui-même, ne vous éloignez pas.

SCENE IV.

BERTOLAS, GASTON, AIMAR et ARNOLD, *dans le fond.*

GASTON.

C'est toi, Bertolas? mon père m'a fait dire de me rendre près de lui; je n'ai qu'un instant pour te parler; il importe que tu saches que Raoul est arrivé du Vivarais, que les troupes qu'il est allé chercher sont en route, et qu'avant deux jours elles peuvent être ici.

BERTOLAS.

Eh! qu'importe, seigneur, si dès demain nous pouvons terminer l'entreprise? Nos amis vous attendent. Permettez qu'ils vous nomment. Donnez le signal, et la victoire est à vous. La moitié de l'armée que vous commandez ici, vous suivra, j'en suis sûr, dès qu'elle saura qu'on veut vous dépouiller de vos droits, en faveur de Raoul. Mainfroi, et les siens, vous ont déjà reconnu. Qui peut vous arrêter?

GASTON, *troublé.*

Tu demandes qui peut m'arrêter!

BERTOLAS.

Attendrez-vous qu'Alphonse ait reconnu Bathilde pour son épouse, et Raoul pour son successeur? Ne l'aurait-il pas déjà fait, si prévenu par moi, dévoué à vos intérêts, Mainfroi ne l'eût forcé d'abandonner sa capitale. Mais, seigneur, auriez-vous changé de résolution? Au point où nous en sommes, reviendrons-nous sur nos pas? le pouvons-nous sans danger? le voulez-vous? parlez.

GASTON, *vivement.*

Ah! garde-toi de le penser. Je sens de moment en moment augmenter ma haine et mon ressentiment, mais je

Digitized by Google

suis forcé d'en convenir, prêt à me déclarer... à m'armer contre mon souverain... mon père... je sens, malgré moi, que la nature crie au fond de mon cœur : « Arrête, mal-» heureux, un pas de plus, et tu tombes dans l'abîme des » forfaits. » Le ciel sait que je n'eus jamais dessein de m'emparer des états de mon père; mais souffrir qu'un ambitieux, que Raoul, que mon sujet enfin, m'enlève d'avance un héritage que doit m'assurer le droit de ma naissance !

BERTOLAS, *appuyant.*

Deux jours encore, et Raoul sera reconnu.

GASTON.

Ah ! cette idée me poursuit, m'irrite, me révolte, et je ne me connais plus. C'est sur la cendre de ma mère qu'Alphonse veut conduire Bathilde à l'autel, c'est sur mon corps sanglant, que Raoul doit marcher pour s'élever au rang qu'il prétend me ravir.

BERTOLAS.

Eh bien, que tardez-vous ? songez que le plus léger incident peut écarter le voile, qui, jusqu'ici, a couvert nos projets, que Raoul et Bathilde peuvent être instruits de quelques circonstances du complot, et qu'ils ne manqueront pas de profiter de cette occasion pour vous perdre dans l'esprit de votre père; alors quel espoir vous restera-t-il ?

GASTON, *frémissant.*

Ils le veulent.., ils m'y contraignent... Eh bien, le sort en est jetté, plus j'ai été lent à me décider, plus je serai ferme dans ma résolution; mais prends garde, Bertolas, mon épouse, tu le sais, n'a pu suivre Alphonse dans sa fuite précipitée.

BERTOLAS.

N'avez-vous pas ordonné que Mainfroi la retienne à Mende ?

GASTON.

Il est vrai, mais tu connais sa tendresse pour moi, juge des alarmes que lui cause mon absence.

BERTOLAS.

Ignore-t-elle que le devoir et l'honneur vous retiennent encore dans ce camp formé depuis long-temps pour s'opposer aux intentions hostiles du dauphin de Viennois ? D'ailleurs, qu'aurait-elle à craindre, dans une ville où tout vous est secrètement soumis ?

GASTON.

L'amour s'irrite par la contrainte. Combien je souffre d'en être séparé ! songes aux obstacles qu'il m'a fallu surmonter pour l'obtenir de Rhodoan, père aussi ver-

Digitized by Google

tueux que sensible ! pour forcer le mien à une mésalliance..... que dis-je mésalliance ! la beauté n'est-elle pas la souveraine de l'univers ?... Mais quel bruit !... quelle foule... Ciel !... c'est elle !

(*Angélique paraît sur le haut de la montagne, accompagnée de ses femmes, et de plusieurs villageois armés ; Gaston court au devant d'elle.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, GASTON, BERTOLAS, URBAIN, AIMAR, ARNOLD, Villageois, suite d'Angélique.

GASTON.

Par quel bonheur, ma chère Angélique, le ciel te rend-il enfin aux vœux de ton époux ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon ami ! laisse-moi reprendre mes forces abattues, par la crainte et la douleur. (*Elle s'appuie sur ses femmes.*)

GASTON.

Eh ! d'où pourrait naître ton effroi ? pourquoi cette multitude...

URBAIN.

Pourquoi, monseigneur ?... pour escorter et défendre la fille de notre bon seigneur de Rhodoan ; les habitans de la campagne sont sous les armes, nous veillons tour-à-tour, jour et nuit, et çà n'empêche pas qu'il n'arrive encore de grands malheurs, sans compter des échappés, des renégats de l'armée de ce méchant Mainfroi, qui mettent tout au pillage, et par dessus le marché, cette infernale bête, cet horrible animal...

SCENE VI.

Les Précédens, JOSSELIN, *accourant du haut de la montagne.*

JOSSELIN, *criant.*

Victoire !... victoire !

URBAIN.

Est-il pris ?... l'a-t-on tué ?

JOSSELIN.

Non, mais il s'est enfui... Oh ! il n'a pas demandé son reste ; c'est que....

BERTOLAS.

De qui parlez-vous donc ?

JOSSELIN.

Du monstre, monseigneur. Figurez-vous qu'il n'y a

Digitized by Google

rien au monde de plus effroyable, de plus abominable et de plus épouvantable ; c'est comme qui dirait un taureau sauvage, un loup, un sanglier, un chien enragé tout ensemble... Il a les yeux... là... dans la tête, comme des charbons ardens ; ses crins sont blancs, noirs, rouges et gris pomelés ; il a la tête grosse comme un potiron, et le museau en manière de pain de sucre. Enfin, monseigneur, c'est un monstre... un monstre monstrueux, c'est tout dire.

GASTON.

Bertolas, il faut faire cesser la frayeur de ces bonnes gens.

URBAIN.

Ce ne serait rien, monseigneur, si nous en étions quitte pour la peur ; mais il n'y a pas de jours qu'il ne détruise des troupeaux entiers. Ces pauvres moutons ! c'est son régal, il les croque et les avale comme des goujons.

GASTON, *à Bertolas.*

Donnez l'ordre de mettre un détachement à la poursuite de cet animal.

BERTOLAS.

Vous serez obéi.

JOSSELIN.

A sa poursuite, monseigneur ! on dirait qu'il a des ailes aux quatre jambes, on lui a tendu des pièges, on lui a creusé des fondrières, néant ; il danse les olivettes tout à l'entour, il grimpe comme un chat et saute comme un cabri.

URBAIN.

Il creuse la terre avec ses pattes de derrière, il l'éparpille comme une grêle, il fait voler des nuages de poussière qui vous aveuglent à cent pas à la ronde, et malheur à qui se trouve à sa rencontre.

JOSSELIN.

C'est autant de flambé d'abord. Je ne suis pas poltron, je puis le dire, je tue mon lièvre tout aussi bien qu'un autre ; mais s'il fallait aller à la chasse du monstre . . .

GASTON.

Mais si vous l'avez vu d'assez près . . .

JOSSELIN.

Si je l'ai vu ! si je l'ai vu . . . certainement . . . non, monseigneur, mais j'en ai entendu parler . . . de manière à ne pas avoir cette curiosité.

GASTON.

Allez, mes bons amis, soyez sûrs que vous serez bientôt dédommagés de vos pertes, et délivrés de vos frayeurs.

URBAIN.

Ah ! monseigneur, quelle bonté ! que le ciel vous conserve !

Digitized by Google

JOSSELIN.

Oui, monseigneur ; qu'il vous conserve jusqu'à la fin de votre vie, et l'éternité de vos jours !

BERTOLAS, *à ses frères.*

Courons trouver Mainfroi ; apprenons-lui que le prince est prêt à se déclarer.

(*Les paysans sortent en remerciant le prince, et Bertolas sort avec ses frères.*)

SCENE VIII.

GASTON, ANGÉLIQUE.

GASTON.

Eh bien, ma chère Angélique, es-tu plus calme, plus tranquille ?

ANGELIQUE.

En peux-tu douter, quand je suis près de toi ? Mais je me rappelle sans cesse, et je ne puis chasser de mon souvenir cette nuit terrible où le palais de ton père retentit de ces cris affreux : aux armes ! aux armes ! les ennemis sont aux pieds de nos murs. Interdite, épouvantée, je te cherche et ne te trouve plus. Suivi de ses gardes, Alphonse s'offre à ma vue ; furieux il veut fondre sur les révoltés, Raoul l'arrête « que pourrions-» nous, lui dit-il, contre un monde d'ennemis ? écoutons » la prudence et non pas la témérité ; sortons de ces » faibles murailles, courons joindre l'armée que com-» mande Gaston, et revenons bientôt, non pour com-» battre, mais pour punir ces révoltés. » Alphonse cède à ses avis, ils montent leurs coursiers et me laissent en proie aux plus vives alarmes.

GASTON *indigné.*

Ils ont pu t'abandonner !

ANGÉLIQUE.

Ils n'avaient qu'un instant, car à peine étaient-ils disparus que les ennemis se sont répandus dans la ville. Mainfroi les conduisait ; il accourt au palais, juge de mon étonnement, j'attendais un assassin : Rassurez-vous, madame, me dit-il avec un audacieux sourire, l'épouse de Gaston sera toujours chérie et respectée ici. Chérie ! respectée ! et par qui, grand Dieu ! par un rebelle qui vient les armes à la main profaner, ravager l'asyle sacré du père de mon époux (*Candeur curieuse*) N'es-tu pas toi-même surpris de ce respect insultant, de cette amitié révoltante, de la part du plus vil, du plus cruel de nos ennemis.

Digitized by Google

GASTON.

L'âme bienfaisante, les vertus de mon Angélique sont trop connues pour m'en étonner. Eh! quel est le cœur farouche que l'accent de ta voix ne saurait adoucir? mais quelle nouvelle inquiétude paraît encore dans les regards que tu fixes sur moi.

ANGÉLIQUE.

Pardonne, mon ami; mais, accoutumée à lire dans tes yeux jusques aux moindres mouvemens de ton âme, il me semble que quelqu'ennui secret te dévore; je crois entendre des soupirs que tu t'efforces d'étouffer. Rassuré sur mon sort, satisfait de me voir près de toi, d'où vient cet embarras que tu voudrais en vain cacher à ma tendresse. *(Gaston l'embrasse.)* Achèves, épanches ton cœur dans le sein de ton Angélique.

GASTON, *embarrassé.*

Je ne m'en défends pas; oui, j'ai des sujets de crainte, d'inquiétude.

ANGÉLIQUE, *tendrement.*

Et tu m'aimes, Gaston, et tu peux me les taire?

GASTON.

Je l'avoue, ta présence, toujours désirée, m'effraye en ce moment. Environné d'ennemis, ce camp est-il un asile assuré pour mon épouse? l'horreur et la suite d'un combat inévitable, tout m'allarme pour toi. J'ai su braver la mort, j'ai su vaincre, quand le péril ne menaçait que ma vie, mais craindre, frémir pour tes jours, est trop cruel pour moi. A cette seule idée, je sens mes forces prêtes à m'abandonner. Rends-moi le calme et la fermeté dont j'ai besoin, retourne...

ANGÉLIQUE, *très-agitée.*

Où, mon ami? dans une ville au pouvoir des séditieux? Alphonse, Raoul, tous nos guerriers sont instruits de mon arrivée. Veux-tu que mon retour précipité, justifie les bruits qu'on ose semer sur ton compte?

GASTON, *surpris et intrigué.*

Quels bruits?

ANGÉLIQUE.

Ton âme est trop grande, trop généreuse, pour soupçonner tant de noirceur.

GASTON, *vivement.*

Achèves.

ANGÉLIQUE, *l'examinant.*

Eh bien! si l'on en croit la plus noire calomnie, c'est en ton nom qu'on souffle en tous lieux le feu de la discorde et de la rébellion.

Digitized by Google

GASTON.

Tu pourrais croire ?... Ah ! c'est pour irriter mon père contre moi, que Raoul ose m'imputer des intentions . . . . .

ANGÉLIQUE.

Raoul ! Eh pourquoi le soupçonner ? Jamais sa conduite et ses discours ne m'ont rien laissé entrevoir qui puisse justifier ces soupçons. D'où vient donc envers lui ta froideur... Je crains de dire ton inimitié.

GASTON, *avec force.*

Et ma haine.

ANGÉLIQUE.

Elle est injuste, mon ami. Des conseils perfides ; des rapports injurieux, auront versé dans ton cœur le poison de l'erreur et de l'imposture.

GASTON.

Dois-je attendre, pour être convaincu de la vérité ; que mon père l'ait nommé son fils et son successeur ?

ANGÉLIQUE.

C'est faux. Alphonse est juste, il t'aime, on t'a trompé. Prends garde, Gaston, le serpent qui se glisse sous l'herbe, n'est pas plus adroit, plus dangereux que le courtisan qui veut parvenir à ses fins ; il porte ses coups dans l'ombre, ils en sont plus certains. Eh bien, daigne m'entendre, ton père est ici, pourquoi l'éviter ? Raoul vient d'arriver ; qu'une explication franche et sincère soit le terme de vos divisions ; qu'Alphonse lui-même soit votre arbitre. Je suis sûre qu'il y consentira, je suis sure que c'est dans ses embrassemens que s'éteindront vos inimitiés.

GASTON, *presqu'irrité.*

Que me proposes-tu ? Moi, composer avec Raoul ? Le flatter ! l'embrasser ! Non, Angélique, je sais à quoi je dois m'attendre ; mes amis sont instruits des affronts dont je suis menacé, de l'injustice dont je vais être la victime, ils en sont tous indignés. Dois-je être moins sensible qu'eux à mon outrage ? irai-je fléchir sous le fils de Bathilde, lorsque je dois lui commander. Non, c'en est fait, mon parti est pris, et rien ne peut m'en détourner.

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je ? quel parti ?... O ciel ! m'aurait-on dit la vérité ? Que parles-tu d'amis indignés ! Ah ! garde-toi de les écouter. Viens avec moi, viens trouver ton père.

GASTON, *très-fort.*

Non, il n'est plus temps.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE, *effrayée.*

Il n'est plus temps, grand dieu ! C'en est assez ; je vois à présent comment je dois interpréter les égards, les respects odieux du perfide Mainfroi. Je ne m'étonne plus s'il me flattait de ton prochain retour. Il t'attend, sans doute ; tu brûles de le rejoindre : eh bien, je sais ce qu'il me reste à faire.

GASTON.

Que veux-tu dire ?

ANGÉLIQUE, *noblement.*

Si malgré l'inégalité des rangs, ton père ne dédaigna pas de reconnaître pour l'épouse de son successeur l'humble fille de Rhodoan, la fille de Rhodoan doit à son tour se montrer digne de tant d'honneurs et de bienfaits.

GASTON.

Angélique !

ANGÉLIQUE.

La nature et l'honneur te prescrivent d'être fidèle à ton père ; l'amour et le devoir m'ordonnent de l'être à mon époux. Si tu deviens parjure, ne crains pas que je le sois ; mais songes bien que ma vie est attachée à ta gloire, et que rien ne peut les séparer.

SCENE IX.

Les Précédens, BERTOLAS.

BERTOLAS.

Seigneur ; Alphonse vient. Raoul est avec lui.

GASTON, *bas à Angélique.*

Garde-toi ..

ANGELIQUE.

Fais ton devoir, et je ferai le mien.

(*On bat au champ.*)

SCENE X.

Les Précédens, ALPHONSE, RAOUL, suite.

ALPHONSE, *à Gaston.*

Je vous attendais, mon fils, pour vous faire part des intentions amicales de Philibert de Savoie ; mais que vois-je, Angélique en ces lieux ?

GASTON.

Elle arrive, seigneur, et c'est à sa présence qu'il faut imputer le retard que j'ai apporté à me rendre à vos ordres.

ALPHONSE.

La cause est trop légitime pour ne pas être excusable.

Digitized by Google

ANGELIQUE, *s'inclinant.*

Seigneur . . .

ALPHONSE.

C'est avec plaisir que je vous revois près de votre époux. (*à Gaston.*) Les nouvelles troupes que Raoul vient de lever dans le Vivarais sont sur le point de nous joindre, le duc de Savoie m'offre des secours puissans pour m'aider à repousser les attaques du dauphin de Viennois ; il offre même de combattre à mes côtés si la circonstance l'exige. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce vaillant guerrier ? C'est toi, Raoul qui m'acquitteras envers ce souverain, ton hymen avec sa fille servira à resserrer les liens qui nous unissent.

GASTON, *surpris.*

Quoi, seigneur...

ALPHONSE.

Oui, mon fils, de grands événemens se préparent. Ils vous seront bientôt révélés, déjà vous en seriez instruit, si, forcé d'abandonner précipitamment ma capitale, je ne m'étais vu contraint d'établir mon camp près de ces lieux, et d'oublier un instant mon intérêt personnel, pour ne songer qu'à celui de ma couronne. Pourquoi faut-il qu'un Mainfroi, non content d'avoir soulevé mes sujets, enhardi par des succès sans efforts, encouragé par la prise d'une ville sans défense, ose encore poursuivre ses attentats. Je voulais, sur-le-champ, marcher contre ce rebelle ; mais Bertolas a pensé qu'il fallait attendre les secours qui nous étaient promis. J'ai cru devoir céder à la prudence de son conseil ; ainsi, dès que les troupes du Vivarais seront arrivées, nous partagerons nos forces pour faire face à nos deux ennemis, et pendant que j'irai, avec Raoul, châtier les rebelles, vous, Gaston, vous combattrez le comte de Viennois. C'est contre lui que vous fîtes vos premières armes. Vous portâtes la terreur jusqu'aux portes de sa capitale, hâtez-vous, partez. Qu'il tremble à l'approche de nos guerriers, et que votre nom soit le signal de la victoire.

GASTON, *se contenant.*

Je suis toujours prêt à vous obéir. Mais seigneur, pourquoi me priver de l'honneur de conduire l'armée que je commande ? de partager vos périls ainsi que votre gloire ? pourquoi m'éloigner ? je crains d'offenser mon père en pensant qu'il ait pu de lui-même concevoir cette idée, se porter à cette injustice ; elle lui a sans doute été suggérée ; elle est le fruit du conseil de mes ennemis. Depuis longtemps mon aspect les gêne, ma présence les irrite,

Digitized by Google

ils desirent peut-être en secret voir l'héritier d'Alphonse ramper au nombre de leurs sujets.

ALPHONSE.

Que dites-vous, Gaston, quels ennemis auriez-vous à redouter?

GASTON.

A redouter!... Accoutumé par votre exemple à ne jamais farder la vérité, je me force au silence de peur de vous déplaire, mais tel qui m'écoute sait assez de qui je veux parler.

ALPHONSE, *sévèrement.*

Je vous entends, mon fils; toujours inquiet et jaloux, vous osez blâmer en vous-même la conduite de votre père, vous voyez avec chagrin, avec mépris peut-être, les objets de son affection. Eh bien, vous provoquez en ce moment un aveu dont la révélation était réservée à des temps plus favorables; vous êtes instruit, je le vois... car en feignant d'applaudir à nos faiblesses, les courtisans en sont les censeurs les plus actifs et les plus rigoureux. On vous a dit que Bathilde fut ma première épouse, que sacrifiée à la raison d'état, elle resta long-temps ignorée dans un monastère, que libre aujourd'hui, je veux lui rendre le rang que ses vertus méritent; on vous a dit qu'un fils fut le fruit de cette union, que ce fils, par sa valeur a mérité d'être avoué de l'auteur de ses jours. Je dois donc aujourd'hui vous le faire connaître. (*Montrant Raoul.*) Vous le voyez, mon fils, embrassez votre frère. (*Gaston frémit et se contient.*) Eh quoi! vous restez immobile et muet?

GASTON.

Instruit à respecter jusqu'à vos moindres desirs, il ne m'appartient pas de juger des motifs qui vous déterminent à me faire cet étonnant aveu, mais lorsque vous me pressez d'embrasser un frère, que jusqu'alors vous n'aviez point jugé à propos de me faire connaître, permettez-moi de penser que ce n'est qu'une invitation et non un ordre de votre part.

ALPHONSE.

Eh bien! puisqu'il le faut, Gaston, je vous l'ordonne.

GASTON, *avec contrainte.*

Vos ordres sont sacrés, seigneur, mais...

ALPHONSE.

Va, ta contrainte m'en dit plus que tu ne crois, ton ambition, ta jalousie, percent à travers ce respect affecté. O ciel! environnés d'ennemis, menacés par des rebelles, est-ce au moment où nous devons rassembler nos forces que nos cœurs doivent se désunir!

Digitized by Google

RAOUL, *vivement.*

N'en doutez pas, seigneur; la plus parfaite union régnerait dans l'état, ainsi que dans votre famille, si quelque scélérat, s'enveloppant des voiles du mystère, n'y fomentait le trouble et la division. La crainte d'inculper l'innocent, me défend d'étendre mes soupçons au-delà des bornes que l'honneur me prescrit: mais il existe ce scélérat, c'est par lui que nos desseins les plus secrets, que les mesures les mieux concertées sont connus de nos ennemis. Nos soins les plus pressans doivent être de le découvrir et d'en faire un exemple qui puisse effrayer ses complices, anéantir leurs coupables projets.

ANGÉLIQUE, *à Alphonse avec énergie.*

Oui, prince, et pour épouvanter quiconque oserait seconder les desseins du perfide qui médite notre ruine, (*Elle jette un coup-d'œil sur Gaston.*) rétablissez l'antique loi qui condamne à la même peine, la famille entière des conspirateurs. Après le supplice du père de Bertolas, vous abrogeâtes cette loi en faveur de ses enfans..

ALPHONSE.

Je l'avais en horreur. O ciel! faire tomber sur des innocens la peine réservée aux coupables.

ANGELIQUE.

Je sais que la sévérité répugne à votre cœur généreux et sensible; mais ordonnez du moins que si le soleil se lève une seconde fois, avant que les rebelles soient rentrés dans le devoir, leurs femmes, leurs enfans seront responsables de leurs crimes. (*Elle lance un coup d'œil à Gaston.*) Qu'ils frémissent, en apprenant que le fer, levé pour les punir, doit également tomber sur les objets de leur tendresse et de leur amour; et pour qu'aucun de vos sujets ne se croyent exempts des rigueurs de la loi, (*Elle prend la main de Gaston.*) je me donne la première pour garant de la fidélité de mon époux, et pour exemple de ce généreux dévouement.

GASTON, *à part.*

Grand dieu!

ALPHONSE, *à Angélique.*

Que dites-vous, madame? J'admire votre zèle et votre courage; mais je ne dois pas...

ANGÉLIQUE.

Ah! seigneur! cédez à ma prière, ordonnez, dites en quelles mains faut-il que je reste en ôtage?

ALPHONSE, *avec bonté.*

Dans celles de votre époux. Vous frémissez. O ciel! m'aurait-on donné de fidèles avis? Quoi! Gaston, mon

Digitized by Google

fils !... Non, je ne puis le croire, ni le soupçonner. Sa gloire, son intérêt même, s'opposent à de pareils forfaits.

BERTOLAS.

Eh quoi ! seigneur, ne voyez-vous pas le piège que les révoltés, et les puissances étrangères qui les soutienent, osent tendre à votre vertu ? En rendant un fils suspect à son père, ils veulent vous priver de votre véritable appui. Leur odieuse politique est une preuve de leur impuissance. Ne croyez pas qu'ils osent vous attaquer, tant qu'ils sauront le prince à la tête de vos soldats. Eh bien ! loin de le séparer de vous... pardonnez, si je combats votre résolution, qu'il marche à vos côtés contre ces rebelles, et vous les verrez bientôt soumis, implorer votre clémence et vos bontés.

ALPHONSE.

J'approuve votre zèle et vos conseils ; mais celui de madame n'est pas non plus à dédaigner.

GASTON, *vivement.*

Quoi, seigneur, vous consentiriez...

ALPHONSE.

Pourquoi vous alarmer, mon fils ? n'êtes-vous pas sûr de vous-même ? J'ai banni les soupçons, d'où viendrait votre effroi ? (*A Angélique.*) Croyez que c'est moins pour m'assurer de la fidélité de votre époux, dont je ne saurais douter, que pour vous éloigner du bruit des armes et des périls de la guerre, que je me rends à vos desirs. Bathilde vous estime ; c'est dans sa retraite que vous trouverez un azile digne de vous. Raoul va vous conduire...

GASTON, *furieux.*

Et je souffrirais que mon épouse fût livrée aux mains de mes ennemis ? Non, je n'en doute plus, on a juré ma perte, on a juré la sienne, c'en est trop ! Viens Raoul, viens mettre un terme à tant d'inimitiés.

(*Il sort.*)

ALPHONSE, *à Gaston qui sort.*

Insensé !... Suivez-le Bertolas. (*A Raoul.*) Et vous restez, Raoul. (*Il s'avance.*) O ciel ! tranquille dans mes états, je te rendais grâce de m'avoir accordé deux fils ; je les regardais comme les soutiens de ma puissance, et ma consolation au terme de mes jours. Quel horrible changement. Les troubles les plus affreux agitent mes états, la dissention règne au sein de ma famille, et je descendrai dans la tombe accablé de regrets et de douleur.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

Les Précédens, GASTON, *revenant.*

GASTON, *du fond.*

Eh bien, Raoul. . . . . .

ANGÉLIQUE, *s'écrie avec effroi.*

Gaston !

GASTON, *à Raoul.*

Oublies-tu que je t'attends ?

ALPHONSE, *à Gaston.*

Téméraire, vous osez devant moi . . .

GASTON.

Vous l'avez nommé mon égal, qu'il se montre digne de cet honneur.

RAOUL, *indigné.*

C'en est trop ! tu m'y forces, je te suis.

ALPHONSE, *à Raoul.*

Arrête, malheureux ! (*A Gaston.*) Sortez, Gaston, je vous l'ordonne. Songez que votre désobéissance . . .

SCÈNE XII.

Les Précédens, AIMAR, PEUPLE, SOLDATS.

(*On crie dans le fond.*)

Aux armes ! aux armes ! . . . . .

(*Musique bruyante. Le tambour roule fortement. On voit descendre de la montagne des habitans effrayés qui se répandent avec précipitation sur la scène.*)

AIMAR, *à Alphonse.*

Paraissez, seigneur, le trouble et la confusion règnent de toutes parts ; d'un côté les rebelles menacent nos postes avancés ; de l'autre l'animal féroce qui ravage la campagne, en chasse devant lui les habitans qui se réfugient en foule jusques dans nos retranchemens.

ALPHONSE, *vivement.*

Eh bien, Gaston, Raoul, voici l'instant de nous réunir pour la défense de la patrie, voyons qui de vous deux saura le mieux mériter la tendresse que je partage également entre vous.

RAOUL, *avec chaleur, vers Gaston.*

Gaston, mon frère !

GASTON, *se détournant.*

Ton frère !

ALPHONSE, *arrêtant Raoul.*

C'en est assez, et je te rends justice. (*A Gaston.*) Prince, je vous commets à la garde du camp, et Bertolas me répondra de vous. (*Il montre Angélique à Raoul.*) Vous,

Digitized by Google

Raoul, conduisez son épouse auprès de votre mère. *Gaston fait un mouvement de colère ; Alphonse continue.* Marchons, braves guerriers, la victoire nous appelle, venez combattre avec votre souverain, votre père, et reposez-vous sur lui, du soin de votre gloire, et du salut de ses états.

Gaston veut aller joindre Angélique ; Alphonse le repousse, et Raoul l'emmène ; Gaston sort furieux. Alphonse se met à la tête des troupes. Marche précipitée qui termine le premier acte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente un superbe jardin orné de guirlandes ; un trône de verdure et de fleurs est sur un des côtés du théâtre. De l'autre côté, vers le fond, est une fontaine d'une riche architecture.)

SCENE PREMIERE.

BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

(Ils entrent tous trois avec mystère du côté de la fontaine.)

BERTOLAS.

Nous voilà dans l'enceinte du château qui nous a vu naître ; c'est ici que reposent les cendres de notre père, et c'est ici que j'ai fait serment de le venger. Croyant alléger ma douleur en privant mes yeux de cet objet funèbre, Alphonse me força, pour ainsi dire, d'échanger ce château contre de superbes domaines ; mais le trait est là, (*Montrant son cœur*) et rien ne peut l'en arracher. Cette enceinte est fortifiée de manière à servir de place de sûreté ; l'issue souterraine par laquelle je vous ai conduits, est ignorée d'Alphonse, elle ne fut jamais connue que des aînés de notre famille. C'est dans ce château qu'il m'a fait conduire Bathilde au sortir de sa retraite, c'est ici même qu'il veut l'élever au comble des honneurs et la reconnaître pour son épouse ; vous voyez ce trône, ces guirlandes, ils sont les apprêts de cette fête extraordinaire.

AIMAR.

Quoi ! dans l'instant où les emportemens de son fils . . .

BERTOLAS.

Tout est calmé, du moins en apparence. Les troupes

Digitized by Google

que nos avant-postes ont signalées n'étaient qu'un détachement que Mainfroi faisait avancer, pour protéger la fuite de Gaston; mais l'héroïsme déplacé de son épouse a tout retardé, car il ne consentira jamais à s'éloigner avant qu'elle ne soit remise en son pouvoir. Alphonse pressé d'un côté par les rebelles, et de l'autre par le dauphin de Viennois, a craint d'aliéner les cœurs qui lui sont restés fidèles en sévissant avec trop de rigueur contre Gaston, et la liberté que celui-ci a recouvrée n'est que le fruit d'une paix simulée entr'eux; Gaston, en ce moment ne songe qu'à délivrer son épouse, et dès qu'il y sera parvenu, le feu de l'ambition qui le dévore produira l'incendie que je desire. C'est ce qui m'a fait rassembler les affidés qui doivent nous seconder.

AIMAR.

Mais ne m'as-tu pas dit qu'Alphonse devait se rendre ici? il n'y viendra qu'accompagné sans doute de forces suffisantes pour en imposer à nos amis, et la cérémonie une fois terminée...

BERTOLAS.

J'ai tout prévu; je saurai bien interrompre cette fête. C'est par une fausse confidence que je veux engager Bathilde et Raoul à se livrer à ma foi. Gaston, une fois retenu dans le camp de Mainfroi, Raoul et Bathilde en ma puissance, plus d'obstacle à mes desseins. Ah! qu'il me tarde de réunir et de frapper d'un seul coup toutes mes victimes.

AIMAR.

Quoi? . . . Raoul. . .

BERTOLAS.

N'est-il pas né comme Gaston d'un sang que je déteste? Mais on pourrait nous surprendre. Je vous ai fait connaître le souterrain qui conduit de ces lieux aux bois qui couvrent les environs; allez retrouver nos amis, je vais rejoindre Alphonse. . . Je crois entendre du bruit, on vient, éloignons-nous.

(*Ils sortent par où ils sont venus.*)

SCENE II.

URBAIN, TOINETTE, JOSSELIN, Villageois et Villageoises, *parés pour une fête.*

JOSSELIN.

(*Il entre le premier, il marche sur le bout des pieds ou à pas de loup, examine et écoute, et sans regarder les autres qui le suivent, il dit:*)

Chut! . . . Chut!

Digitized by Google

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc ? que veut dire ce mystère ?

JOSSELIN.

Il y a que j'ai vu un homme tout comme je vous vois, et un peu plus-tôt, je suis sûr que je l'aurais pris sur le fait.

URBAIN.

Quel fait ?... que veux-tu dire ?

JOSSELIN.

Que sait-on ? quelquefois par jalousie, (*Montrant les guirlandes et le trône de fleurs.*) pour défaire toute cette belle symétrie qui nous a coûté tant de mal à parachever.

TOINETTE.

Il est vrai que nous avons pris bien de la peine, mais çà été de bon cœur pour madame Bathilde qui n'habite guère que depuis un mois ce château, et qui a déjà fait plus de bien dans les environs, à ce que dit ma mère, que le seigneur Bertolas, à qui il appartenait auparavant, n'en a fait dans toute sa vie.

URBAIN.

C'est égal, Toinette ; il n'en faut pas dire de mal, puisqu'il nous a donné un magnifique logement, dans un coin du vieux château qu'il a abandonné pour se loger dans sa nouvelle bâtisse . . .

JOSSELIN.

Ah ! v'là la mère Marguerite.

SCENE III.

Les Précédens, MARGUERITE.

URBAIN, *lui montrant le décor.*

Eh ! ben, ma mère, regardez, examinez, c'est-y de votre goût ?

MARGUERITE, *examinant.*

A merveille ! mon garçon, à merveille ! je suis enchantée.

TOUS ENSEMBLE.

Bon, bon.

MARGUERITE.

Ne faites donc pas de bruit ; il faut laisser à madame Bathilde, le plaisir de la surprise, et ce ne sera pas long car je l'ai vu qui s'acheminait tout doucement par ici, et j'ai pris les devants pour vous en avertir.

JOSSELIN, *à demi-voix.*

La v'là, la v'là ; cachons-nous un moment.

(*Marguerite leur fait signe de se ranger des deux côtés.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

Les Précédens, *cachés*. BATHILDE, *très-réveuse.*

BATHILDE.

Raoul ne revient point, ce retard m'inquiète ; il faut... (*Les villageois paraissent et forment un tableau, en lui faisant remarquer les guirlandes, et le trône.*) Mais, que vois-je ?... que signifient ces guirlandes, ce trône orné de fleurs ?

MARGUERITE.

Pardon, madame ; mais nous savions depuis trois jours, par le moyen de votre intendant, que notre bon prince devait vous faire une visite de cérémonie, et mon fils, et les habitans de ce canton, se sont réunis pour lui témoigner... ainsi qu'à vous, madame, la joie... le plaisir... et la satisfaction . . .

JOSSELIN.

Oh ! mon dieu, oui, c'est bien pour cela que nous voilà tous parés comme pour une noce, et en manière de réjouissance.

BATHILDE.

Soyez persuadés, mes bons amis, que je suis sensible à votre attention, et que votre zèle ne restera pas sans récompense.

MARGUERITE, *pénétrée, mais bavarde.*

Chère et bonne dame. Ah ! notre plus chère récompense sera de vous voir aussi contente, aussi heureuse... que... certainement vous le meritez, en ce que d'abord... nous sommes tous portés de cœur et d'inclination pour le bonheur... de votre prospérité, et si Hubert, mon mari n'est pas venu, c'est par la cause de son accident, mais çà va mieux grace au ciel et à la science . . . . .

URBAIN.

Du chirurgien, n'est-ce pas ? Le beau chef-d'œuvre qu'il allait faire ; pour lui guérir le pied, n'allait-il pas, sans nous, lui couper la jambe

MARGUERITE.

Eh ben, quoi ? c'est toujours lui qui nous l'a conservé. Ah ! madame, si vous voyez avec quelle attention, quelle ardeur nous sommes tous empressés à le servir. L'un lui donne le boire, l'autre le manger; les petits enfans jouent devant lui pour l'amuser ; je lis dans son gros livre pour le récréer, il sourit, et nous nous réjouissons ; il pleure de joie, et çà nous fait rire.

BATHILDE.

Que la vérité de ce tableau est simple et touchante !

Digitized by Google

MARGUERITE.

C'est pourtant pour sauver la vie à un homme, que cet accident lui est arrivé. Oui, madame, c'est en revenant de faire sa tournée, (car il est garde-chasse, afin que vous le sachiez) qu'il entendit un bruit sourd dans un sentier de la forêt. Il s'approche, à pas de loup, et voit Pierre Ozanne, un de nos voisins, à genoux devant deux hommes qui menaçaient de l'assassiner. Hubert est brave, on le sait; il vous mire un des voleurs, et crac, le voilà par terre; il court aussitôt à l'autre, et d'un coup de bourrade dans l'estomac, il vous l'étend roide mort. Ozanne se relève, et saute au cou de mon mari; mais malheureusement le premier voleur, qui n'avait pas voulu tout à fait mourir, saisit Hubert au bas de la jambe, là, à la cheville du pied, et lui fait une morsure... une morsure... il lui emporte le morceau, quoi? notre homme, comme vous pensez bien, le parachève sans miséricorde; mais le mal était fait, et Hubert souffrait... Oh! il souffrait à ne pouvoir plus se soutenir. . . . Il fallut que le voisin, à qui il avait sauvé la vie, le chargeât bravement sur ses épaules pour le porter à la maison, où il a resté trois grands mois, sans pouvoir s'aider de sa jambe, dont il est perclus pour le reste de sa vie; car vous savez, madame, que la morsure d'un méchant homme, c'est pire que celle d'un chien enragé.

URBAIN.

Heureusement encore que je puis le remplacer dans l'exercice des fonctions de sa charge, sans quoi...

RAOUL, *derrière le théâtre,*

Qu'on ferme les portes du château.

BATHILDE.

C'est la voix de mon fils.

JOSSELIN, *bas à un villageois.*

Ah! mon dieu! c'est peut-être la troupe de Mainfroi.

RAOUL, *toujours en dehors,*

Qu'on lève le pont-levis, et qu'on veille sur les remparts;

JOSSELIN, *même jeu.*

Tiens, nous voilà tous en prison.

SCENE V.

Les Précédens, ANGELIQUE, RAOUL.

(Bathilde court à Raoul qui l'embrasse, et Marguerite court également embrasser Angélique.

BATHILDE, *à Raoul, sans voir Angélique.*

Mon fils! mon cher fils!

Digitized by Google

MARGUERITE, *à Angélique.*

Que j'ai donc de joie, de plaisir à vous revoir.

BATHILDE.

Mais pourquoi ces alarmes? les ennemis seraient-ils près d'ici?

RAOUL.

Non, ma mère; mais ces précautions sont nécessaires dans les circonstances où nous nous trouvons. (*Il lui présente Angélique.*) Je vous présente l'épouse de Gaston; Alphonse m'a chargé de la conduire près de vous. (*Angélique s'avance près de Bathilde, qui l'embrasse avec plaisir.*) Je vais donner les ordres que mon retour précipité m'a empêché de distribuer. (*Mouvément de la part de Bathilde.*) Rassurez-vous, votre fils ne s'éloignera plus, sans en prévenir une mère si digne de son respect et de son amour. *Il lui baise la main et sort.*

SCENE VI.

Les Précédens, *excepté* RAOUL.

BATHILDE, *à Angélique.*

Je suis flattée, madame, de l'honneur que je reçois; mais il me serait plus précieux encore, si je pouvais me persuader que c'est à vous seule que je le dois.

ANGELIQUE.

Garant volontaire des démarches de mon époux, je me suis donnée moi-même pour otage à son père, et je me félicite, madame, qu'il ait choisi votre séjour pour mon asile, et pour ma sûreté. Ah! madame, dans ces momens de troubles et de divisions, unissons nos efforts pour ramener le calme et la tranquillité.

BATHILDE.

Que pourrions-nous craindre, si votre époux, mon fils, Alphonse lui-même sont à la tête de nos guerriers?

ANGÉLIQUE.

Ajoutez, madame, si l'intelligence règne dans sa famille et l'obéissance dans ses états. Je vous surprends, je vois que vous ignorez les malheurs dont je gémis.

BATHILDE.

Vous m'effrayez : achevez, madame, apprenez-moi. . . . .

ANGÉLIQUE.

Eh! madame, que vous dirai-je? Pourquoi troubler votre sécurité; puissiez-vous ne jamais regretter la tranquillité dont vous avez joui dans votre paisible solitude; quant à moi, j'éprouve plus que jamais que ce ne sont ni les biens de la fortune, ni l'éclat des grandeurs

Digitized by Google

qui procurent la félicité ; aimée d'un époux que je chéris, estimée de mon souverain, honorée de ses sujets, je dévore en secret mes larmes et mes ennuis, et lorsqu'on me croit la plus heureuse des femmes, mon cœur est déchiré par la crainte et par la douleur.

BATHILDE.

Vous, madame, infortunée ? . . .

ANGÉLIQUE.

Je vois les maux qui menacent ma patrie : mais les ennemis étrangers sont bien moins à craindre que ceux qu'elle renferme dans son sein, et que je vois prêts à la déchirer. Jugez de mon effroi, lorsque j'entends le nom de mon époux prononcé par les factieux, comme le signal de la révolte ; lorsque j'appréhende que Gaston lui-même, séduit par de pernicieux conseils . . .

BATHILDE.

Gaston, madame ? un fils révolté contre son père ! et quel serait le motif de cette affreuse rébellion ? quel espoir oserait-il former ?

ANGÉLIQUE, *avec douleur.*

Les flambeaux de l'hymen vont s'allumer pour vous... Je crains qu'ils ne produisent un horrible incendie !

BATHILDE.

Que dites-vous ! et quel rapport cet hymen peut-il avoir avec les troubles dont vous me parlez ? Qui pourrait s'en allarmer, être jaloux d'un bonheur acheté par tant de souffrances et tant de malheurs ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! madame, qui plus que moi a compati à votre cruelle situation ? qui plus que moi s'est réjoui de la justice qu'Alphonse vous a rendue ? mais daignez m'entendre, vous avez tout pouvoir sur le cœur de votre fils ; il vous respecte, il vous aime autant que vous le chérissez, employez l'ascendant que vous avez sur lui, obtenez qu'il tente de ramener mon époux par les égards que l'amitié prescrit et que la nature commande. Gaston est fier, je l'avoue ; mais . . .

BATHILDE.

Quoi, madame, vous exigeriez que mon fils s'abaissât à la prière, qu'il s'humiliât . . . . .

ANGELIQUE, *avec douceur.*

Eh ! madame, laissons-là la fierté, ne voyons que la patrie, oublions notre rang et nos prétentions mutuelles, pour n'écouter que le devoir et la vertu, qui nous ordonnent de nous joindre ensemble pour réunir deux cœurs sensibles et généreux. Oui, c'est à nous qu'appartient de tenter cet ouvrage, et si vous y consentez,

Digitized by Google

nous pourrons l'achever, le ciel secondera des vœux si justes, des efforts si légitimes; vous le voyez, loin d'écouter la voix de l'orgueil, je n'emploie que celle de la douceur et de la prière; y serez-vous insensible ?..... Vous vous attendrissez..... Ah! madame! achevez, comblez mon espérance, que par nos soins réunis, Alphonse, Raoul, et mon époux, cèdent aux cris de l'amitié, de l'amour et de la nature

BATHILDE, *embrassant Angélique.*

Angélique !..... Ah ! que vous justifiez bien l'opinion que j'avais conçu de vous, parlez, disposez de Bathilde, comme de vous-même, ordonnez . . . . . Mais qu'entends-je . . . . .

SCENE VII.

Les Précédens, ALPHONSE, RAOUL, JOSSELIN, URBAIN, les Paysans, Gardes.

JOSSELIN, *crie.*

C'est le prince ! c'est le prince.

ANGELIQUE, *surprise.*

Mon époux !

JOSSELIN.

Eh ! non, c'est monseigneur.

BATHILDE.

Alphonse !

BATHILDE, *s'avance, et veut se mettre à genoux devant Alphonse.*

Prince ! . . . . .

ALPHONSE, *arrive et empêche Bathilde de se mettre à ses genoux.*

Vous, à mes genoux ! Ah ! madame, c'est aux vôtres qu'Alphonse devrait tomber pour rendre hommage à la constance, à la fermeté qui vous ont fait supporter si long-temps un malheur que je ne pus empêcher; mais dont mon cœur vous dédommagea toujours en secret. La mort d'une épouse, digne de ma vénération, par ses vertus, et de mon affection par son sincère attachement, me permet de mettre un terme à vos ennuis et d'assurer à notre fils un sort égal à sa naissance; le rang où je vais vous élever, le nom de mon épouse que je vous donne, ou plutôt qui vous est dû; l'auguste cérémonie, qui va sanctionner cette union, sont une barrière que j'oppose aux projets de vos ennemis. (*A Angélique.*) Vous, madame, qui vous êtes honorée à mes yeux par le sacrifice volontaire de votre liberté... Mais je n'attendais pas moins de la fille du brave et vertueux

Digitized by Google

Rhodoan. Vous, l'héritière de ses vertus, ainsi que de son courage, cessez d'être le garant de la fidélité de votre époux; je l'aime trop pour en douter, je n'ai voulu le punir de ses emportemens qu'en retardant l'instant qui va vous réunir, et je juge de la rigueur de son châtiment, par son impatience et la tendresse qu'il a pour vous. Sachez-en profiter pour modérer la violence de son caractère. Son cœur est bon, il est sensible, mais ombrageux; l'effervescence des passions le domine; employez pour le calmer, cette douceur, ces attraits, dont la nature orna votre sexe pour nous charmer, pour nous rendre dignes d'un don si précieux.

BATHILDE.

Vous voyez, prince, combien votre présence était désirée. L'hommage le plus simple est souvent le plus sincère; les habitans de ce canton se sont réunis pour vous l'offrir, daignez l'accepter.

ALPHONSE, *aux villageois.*

C'est avec plaisir que je le reçois. *A Bathilde.* Eh bien, madame, que ce trône, riche des trésors de la nature, soit l'emblême des jours heureux qui vous sont destinés. Leurs vœux vous y appelle, ma tendresse va vous y placer. *Il place Bathilde et Angélique sur le trone de fleurs; lui et Raoul sont aux deux cotés des dames.*

GRAND BALLET.

Pendant ce ballet, Raoul, à qui un officier vient parler bas, sort pour revenir ensuite; après le ballet, Raoul arrive.

SCENE VIII.

Les Précédens, RAOUL.

RAOUL, *à Alphonse.*

Prince, on vient d'arrêter deux étrangers qu'on accuse d'avoir amené l'animal farouche et cruel, qui dévaste cette contrée; ils ont même été reconnus par des marchands qui les ont vus s'approcher de nos frontières, avec la cage de fer, où cet animal était enfermé. Ils demandent à être admis en votre présence.

ALPHONSE, *à un officier.*

Qu'ils viennent. *L'officier sort.* Si ces malheureux pouvaient nous fournir les moyens de nous délivrer de ce fléau! il faut tout voir et tout entendre.

Digitized by Google

SCENE IX.

Les Précédens, L'AFRICAIN, L'ALLEMAND, *introduits par l'officier.*

RAOUL, *montrant Alphonse.*

Voilà le prince.

L'ALLEMAND, *se jettant à genoux.*

Ah! masségnair ché témande parton té la liberté grande.....

ALPHONSE.

Levez-vous; qui êtes-vous?

L'ALLEMAND.

Ché suis teich.

ALPHONSE.

Vous êtes allemand?

L'ALLEMAND.

Ia, foui, masségnair, mais ma camarate, c'est ein pourgeois té la Maroque; ché t'apord été ténu à l'esclafage tans son maisson tu ségnair Mustapha Mouchi; mais il m'a tonné ma liperté, sous mon promesse te hamener lui tans la France, afec son pête, pour cagner té l'argent beaucoup à causse de son curiosité, pour le petit recréation tes amaters, et la grante differtissement tu public; mais la pas, la pas, tans la frontière, le ségnair de la Mainfroide.....

ALPHONSE.

Quoi? Mainfroi.....

L'ALLEMAND.

Foui, foui, Mainfroide; il a ché sai pas pien pourquoi, il a harrêté moi, le maroquin, son pête et encore afec son grand cache té fer. Puis par après, il a fait loché nous, tans la prison, sans mancher chusqu'à temain; ô mon tié! foui, chusqu'à temain, et encore après temain. C'était ein petit russe pour forcer ma camarate à tonner à lui son curiossité; ché pien fu son finesse, mais la faim, il était crante encore pli qué l'afantache, par mon foi, masségnair, par mon foi.

ALPHONSE.

Eh bien?

L'ALLEMAND.

Eh pien tonc, pour sortir té son prisson, et pour mancher, ma camarate a ceté à lui son pête, son cache, sa charioti et la chéfal, qui faut encore pli qué peaucoup: et foilà tout de suite le seignair te la Mainfroide, pour son satisfaction, a fait confier à nous la fissage d'ein toille crosse, et partir pien loin, chusqu'à ein grand forêt, où

Digitized by Google

il a fait tévelopper la fissage à nous, pour oufrir la maisson à la pête.

ALPHONSE.

Comment avez-vous pu la délivrer sans en être vous-même dévorés !

L'ALLEMAND.

Pon ! le segnair de la Mainfroide a fait tonné à lui, dans sa poire et sa manché, peaucoup fort té poussière, pour schelof tormir ; il a tonc ortonné t'oufrir la maisson té pois, car son cache té fer, il n'était pli técha afec ; et par après, il a mis sa chéfal à la galloppe, et a apantonné nous à ses piens pons amis, pour nous écorchir sans tifficulté.

ALPHONSE.

Il voulait vous faire assassiner ?

L'ALLEMAND.

Foui, massegnair, té peur té mon parlément ; mais ma camarate qui a fait le foyache, il afait fait ein profission té l'or peaucoup tans son ceinture ; il a tonné pour partachir aux pons amis. C'est pon de l'or, çà fait pien pour empêcher les écorchemens, ein t'eux encor foulait pour l'opéissance passer son épée dans mon poitrine, mais autres pons amis, té peur tu réveillement de la pête qué fort, et l'être tévorés, ont pris la galoppe tout té même et pris atié, eu criant pour nous, allir ma camarate : fous courir pien loin, pien loin, sans jamais revenir t'afantache.

ALPHONSE.

Qu'êtes-vous devenus, depuis ce temps-là ?

L'ALLEMAND, *pleurnichant.*

Pien misseraples, mein got ! pien misseraples, nous courir t'ein côté, t'ein autre, en t'émantant la fie par charité, et par enfin, masségnair, ma camarate y temante pour refenir dans son nation à la Maroque, ein petit t'étomagement pour son pête, à cause dé son malheresse afanture ; par pitié et compassion de son grand tristesse et sa crande malher.

RAOUL.

Quoi ! misérables ! après les maux affreux . . . . .

L'ALLEMAND, *au prince.*

C'est pas son faute, par mon foi, masseignair, c'est pas son faute.

ALPHONSE.

Il a raison, tout est l'ouvrage de cet abominable Mainfroi. Quel horrible stratagême.

BATHILDE.

Jamais monstre plus affreux n'est sorti des enfers.

Digitized by Google

L'ALLEMAND.

Foui, matame; c'est ein tiaple pour l'enfer.

ALPHONSE.

Eh bien, puisque malgré tant d'efforts réunis, on n'a pu détruire ce funeste animal, je veux moi-même . . .

RAOUL.

Non, seigneur, je me charge de cette expédition; mais puisqu'il est si prompt à la course, qu'on ne peut l'atteindre ni le circonvenir; il faut que ces étrangers qui l'ont amené s'offrent à sa rencontre; il les reconnaîtra sans doute, s'arrêtera à leur aspect, nous le cerneront alors de plus près, et sa perte est infaillible.

L'ALLEMAND.

Pien, pien, mais ché répontre pas té sa opeissance, ché fondrai pien le happeler te loin, pien loin et tout t'abord fous finir; (*Mouvement de poignarder l'animal.*) Zague, Zague, et pien fîte ou pieu, moi, misseraple, morte, prissé, téchiré, haché, comme ein petit paté; il est capable pour çà, par mon foi.

ALPHONSE.

Il faut tout tenter pour en être délivré; qu'on ait soin de ces étrangers et qu'on ne les quitte plus. (*Aux étrangers.*) Allez, et soyez sûrs d'une récompense égale au service que vous m'avez rendu.

L'ALLEMAND.

Ah! messaignair, compien moi et ma camarate à moi, nous sommes grantement peaucoup hopligé à fous. (*A l'africain.*) Allons, mon pon hami, la salamaleque à monseignair, la crande mamouchi francesse. (*L'Africain bredouille des mots arabes.*) Le maroquin, il feut dire pien hobliché. (*Ils sortent*)

ALPHONSE.

Perfide Mainfroi! que de maux tu causes dans mes états! Ah! le ciel est trop juste pour ne pas t'en punir.

SCENE X.

Les Précédens, BERTOLAS.

BERTOLAS, *à Alphonse.*

Il lui présente une lettre.

Prince, une ordonnance qui vient d'arriver à l'instant, m'a remis cette lettre du prevost de l'armée.

ALPHONSE, *surpris.*

De Reinfeld!... Lisons. (*Il lit.*)

» Monseigneur.

« Aussi prompt que l'éclair, la nouvelle de l'arrestation du prince, a frappé les esprits; des mouvemens

Digitized by Google

» se manifestent. Je réponds des chefs, mais les sol-
» dats murmurent, des séditieux les agitent au nom de
» votre fils.

De mon fils ! *(Il continue à lire)*

» Votre présence seule peut rétablir le calme et rani-
» mer l'espoir de vos fidèles défenseurs. » Peuvent-ils ignorer que Gaston est en liberté ? Lui-même, ne doit-il pas être là pour les désabuser.

RAOUL, *vivement.*

Ah ! sans doute de nouveaux scélérats, ...

ALPHONSE, *tranquille.*

Calmez-vous. Si les traîtres osent s'insinuer à la cour des princes, les princes ont aussi des amis généreux et fidèles. Croyez que je veille sur mon fils. *Il reprend la lettre qu'il vient de lire.*

BATHILDE.

Ah ! prince ! je frémis . . . . .

ALPHONSE.

Rassurez-vous, madame, vous le voyez, le ciel retarde encore notre commun bonheur, ma présence est nécessaire à mon armée . . . . .

RAOUL.

Je vous suis, seigneur.

ALPHONSE.

Non, Raoul ; restez pour veiller à la sûreté de votre mère et de ma fille. Elles viendront bientôt me rejoindre, attendez mes ordres pour les accompagner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! seigneur ! je tremble que mon époux, ...

ALPHONSE.

Non, madame, non, je ne puis le croire coupable. *(A part.)* O ciel ! épargne moi l'horreur de le craindre ou de le punir. Suivez-moi, Bertolas.

Il sort suivi de ses gardes.

SCENE XI.

BATHILDE, ANGELIQUE, RAOUL, Villageois.

ANGELIQUE.

C'est en vain qu'il cherche à dissimuler son trouble, je crains tout de sa colère.

BATHILDE, *à Raoul.*

Oh ! mon fils ! pourquoi faut-il qu'un moment attendu avec tant d'impatience, soit encore différé par un événement si funeste.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

O mon dieu ! détournes les maux que je prévois, prends pitié de mon désespoir.

BATHILDE.

Je conçois, madame, votre pénible situation. Trembler pour les jours d'un époux, le voir prêt à mériter le courroux d'un père ! ce sont là de ces coups qu'il est difficile de supporter.

ANGÉLIQUE.

Il n'est que trop vrai, et pour comble de maux, il ne me reste aucun espoir ; souffrez, madame, que je me retire, la solitude est nécessaire à ma douleur, et.....

BATHILDE.

Je vais vous faire conduire à mon appartement. Ne perdez pas toute espérance, reposons-nous sur la faveur du ciel, attendons avec courage ce qui lui plaira ordonner de notre sort. *Aux femmes de sa suite.* Accompagnez la princesse, et prodiguez-lui tous les soins qui sont en votre pouvoir.

Bathilde remet Angélique entre les mains de ses femmes, qui l'emmènent ; Bertolas paraît.

SCENE XII.

RAOUL, BATHILDE, BERTOLAS.

BATHILDE, *à Bertolas.*

Que je la plains, et que sa situation est cruelle !

BERTOLAS.

Vous vous attendrissez sur son sort, lorsque vous avez à gémir sur le vôtre.

BATHILDE.

Comment ?

RAOUL.

Que dites-vous ?

BERTOLAS.

Qu'il m'en coûte de détruire l'illusion de bonheur, dont vous vous flattiez de jouir ; mais je le dois, et je ne balance plus.

BATHILDE et RAOUL.

Parlez.

BERTOLAS.

Que la politique d'Alphonse est adroite et perfide !

BATHILDE.

D'Alphonse !

RAOUL.

Que voulez-vous dire ?

Digitized by Google

BERTOLAS.

L'honneur, l'amitié, le sang qui m'unit à votre famille, tout me fait un devoir de détruire votre erreur et sécurité.

RAOUL.

Expliquez-vous?

BERTOLAS, *à Bathilde.*

C'est aujourd'hui que vous deviez reprendre le rang que vous n'auriez jamais dû perdre. (*A Raoul.*) C'est aujourd'hui que votre naissance, publiquement déclarée, devait vous permettre d'aspirer à la main de celle que vous aimez. Eh bien! toutes ces espérances sont détruites, ce bonheur est évanoui. (*A Bathilde*) Un cloître va devenir de nouveau votre asile. (*A Raoul.*) Et la honte d'une naissance illégitime sera désormais votre partage.

BATHILDE.

O dieu!

RAOUL.

Que m'apprenez-vous?

BERTOLAS.

Rien n'est plus vrai. Alphonse est réconcilié avec Gaston; il lui rend toute sa tendresse, et vous êtes perdus.

RAOUL.

Comment croire à cette perfidie, lorsque ce matin encore, il m'a nommé son fils, lorsque c'est par son ordre que ma mère et moi sommes en ces lieux, lorsqu'il nous a fait venir . . . . .

BERTOLAS.

Eh! dans quelle circonstance l'a-t-il fait? Au moment où des avis secrets et multipliés le prévenaient sur les intentions criminelles de Gaston. N'étiez-vous pas alors le seul défenseur sur lequel il pût compter? n'a-t-il pas dû exciter votre zèle en flattant votre ambition? Mais d'après l'éclat qu'a fait Gaston, et dont vous étiez seul l'objet, craignant de mécontenter l'armée, dont ce prince est adoré, Alphonse s'est expliqué avec lui, et de cet entretien est résulté la réconciliation qui cause en ce moment votre perte. La lettre qu'il vient de recevoir est supposée; il avait besoin d'un prétexte pour s'éloigner de vous: c'est par son ordre que je la lui ai remise en votre présence. Jugez à la précipitation de son départ, si je vous ai dit la vérité.

BATHILDE.

Serait-il vrai?

BERTOLAS.

Je le vois, vous avez peine à croire tant d'horreurs;

Digitized by Google

RAOUL.

Il est si cruel de soupçonner un époux !... un père ! de ranger un prince que l'on estime, et que l'on aime, au rang des traîtres, des parjures.

BERTOLAS.

Ce n'est pas tout ; apprenez que Gaston et son père, ont donné l'ordre de s'assurer de vos personnes, et que c'est moi qui suis chargé de vous arrêter.

BATHILDE.

Grand dieu !

RAOUL.

Vous !

BERTOLAS.

En douteriez - vous encore ? *Appellant.* Paraissez, mes amis.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, AIMAR, ARNOLD, *hommes dévoués à Bertolas.*

Les frères de Bertolas et leurs affidés sortent de l'issue secrète, masquée par la fontaine.

BATHILDE.

Que vois-je !... ah ! Raoul, dans quel piège nous a-t-on conduit ?

BERTOLAS.

Je vous l'ai dit, plus d'hymen pour Bathilde, plus de rang pour son fils. Gaston vous hait, Alphonse redoute votre présence, qui peut deviner les maux prêts à fondre sur vous ? Mais dans ce péril extrême, je vous reste, confiez-vous à moi ; ces dignes amis ne servent ni Alphonse, ni Gaston ; ils me sont dévoués, remettez avec confiance votre sort entre mes mains ; je jure de vous servir. Mainfroi m'obéit, le comte de Vienne me seconde, un mot, et le Gévaudan nous est soumis, Alphonse disparaît, Gaston n'est plus, Raoul triomphe, et mon père est vengé.

BATHILDE.

Généreux ami . . . . .

RAOUL, *qui a fixé Bertolas.*

Arrêtez, ma mère. (*Montrant Bertolas.*) Il vient de se trahir lui-même, c'est sa haine qu'il sert, et non pas notre cause, je devine ses affreux projets, et s'il existe un coupable, le voilà.

BERTOLAS.

Moi !... lorsque pour vous servir, je m'expose...

Digitized by Google

RAOUL.

Quelque ressentiment qui puisse t'animer contre Alphonse, il n'a pas dû te rendre traître envers ton souverain... envers son fils... envers nous, peut-être.

BERTOLAS.

Eh c'est ainsi que vous reconnaissez mon zèle ! . . . mais je vous servirai malgré vous ; le temps presse . . . venez, suivez-moi.

BATHILDE.

Non, traître ; Raoul a dit la vérité, tu nous trompes. O dieu ! ai-je pu m'abuser un instant ? ajouter foi à ce tissu d'horreurs ! retire-toi, malheureux, sors de ma présence.

BERTOLAS.

Il n'y a plus à balancer, j'accomplirai mes desseins. (*A ses amis.*) Emparez-vous d'eux.

RAOUL.

Lâches ! le premier qui s'approche . . . . .

Grand bruit derrière le théâtre.

BATHILDE.

Tremblez, scélérats, on vient à notre secours.

RAOUL.

A moi, soldats.

SCENE XIV.

Les Précédens, SOLDATS DE RAOUL.

RAOUL, *montrant Bertolas.*

Arrêtez ce perfide.

BERTOLAS.

Crois-tu que le nombre puisse nous intimider... Amis, défendons-nous. *Les soldats de Raoul font un mouvement.*

On entend du bruit au dehors.

RAOUL.

Arrêtez... voici Gaston.

BERTOLAS.

Gaston !

BATHILDE, *à Raoul.*

Que vient-il faire ici ?

RAOUL.

Quel est son dessein !

BERTOLAS, *à part.*

Sachons tirer parti de la circonstance.

Digitized by Google

SCENE XV.

Les Précédens, GASTON, *suite.*

GASTON.

Raoul, où est mon épouse?

BERTOLAS.

Ah! prince, que vous arrivez à propos. Guidé par mon dévouement, je me suis présenté en ces lieux, j'ai réclamé votre épouse, les refus les plus insultans ont été le prix de mon zèle, et voulant punir en moi, Gaston, que l'on déteste, on ose attenter à ma liberté.

GASTON, *à Raoul.*

Quoi, traître? .....

RAOUL.

Il vous trompe, seigneur, et ce n'est pas le seul piège qu'il tend à votre bonne foi.

BERTOLAS.

En vain tu voudrais m'accuser, quepourrais-tu dire?...

GASTON.

Ces discours sont inutiles. Réponds, Raoul, qu'as-tu fait de mon épouse?

RAOUL.

Votre épouse, seigneur.

GASTON.

Parles, qu'en as-tu fait?

RAOUL.

D'après les ordres d'Alphonse.....

GASTON.

Est-elle ici?

RAOUL.

Oui, prince.

GASTON.

Rends-là moi, à l'instant.

RAOUL.

La fureur vous aveugle, prince, craignez.....

GASTON.

Rends-là moi, te dis-je, on tremble pour ses jours. *Il saisit Bathilde d'une main, de l'autre il menace de la poignarder.*

RAOUL, *s'écrie.*

Arrête, malheureux. *Angélique paraît dans le fond.*

SCENE XVI.

Les Précédens, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *s'avançant.*

Ciel! Gaston,.. où t'égare une aveugle fureur?

Digitized by Google

GASTON, *lache Bathilde, qui se réfugie dans les bras de Raoul ; il s'empare d'Angélique.*

Angélique !

BATHILDE, *se jettant dans les bras de Raoul.*

Mon fils !

GASTON, *à Angélique.*

Qu'as-tu fait ? te livrer toi - même à mes ennemis. (*A Raoul.*) Et toi, Raoul, comment osais-tu retenir prisonnière la femme de ton prince ! . . . . . si j'en croyais mon juste ressentiment . . . . .

(*Mouvement spontané des deux côtés. Bathilde retient son fils d'un coté, de l'autre, Angélique retient son époux.*)

ANGÉLIQUE.

Ah ! gardes-toi de les condamner, c'est moi qui ai tout fait ; n'accuses ni ton père, ni Bathilde, ni son fils ; quels égards ! quels respects, ne m'ont point prodigués ceux que ta colère outrage, et que la nature t'ordonne de respecter. (*Mouvement de Gaston.*) Pardonne, mon cher Gaston, j'ai cru que le péril auquel je m'exposais t'éclairerait sur les dangers où tu courais toi-même. L'espoir de te sauver, anima mon courage, et si j'ai pu dans ces instants de trouble et d'agitation, me résoudre à m'éloigner de toi, ce fut dans l'espérance de nous voir réunis sous de plus heureux auspices . . . Mais hélas ! je ne le vois que trop, ta violence a tout détruit, l'abîme est ouvert sous tes pas, tu veux t'y précipiter, je m'y plonge avec toi ; ne crois pas que je veuille te survivre ; j'obéis aux décrets du ciel, où nos sermens sont écrits ; sujette d'Alphonse, j'ai cru devoir te fuir un instant pour te sauver, je n'ai pu y parvenir, ta mort est certaine, je n'en saurais douter ; eh bien, je rentre sous tes lois, je suis toujours ton épouse, et le même coup doit nous frapper tous deux.

GASTON.

Cesse de craindre pour mes jours, d'autres périront avant nous ; je suis ton défenseur : viens, Raoul, viens si tu l'oses l'arracher des bras de son époux.

RAOUL.

Tu sais trop, Gaston, que je ne puis employer contre toi des moyens qui répugneraient à mon cœur ; en te cédant Angélique, je ne fais que remplir la volonté de mon père, mais crains de suivre les conseils de Bertolas, il a juré ta perte. Apprends que ce perfide . . .

GASTON.

Je ne veux rien entendre.

BERTOLAS.

Vous le voyez, prince, il voudrait m'accuser ; mais

Digitized by Google

mon cœur vous est connu et vous savez la confiance que vous devez accorder à celui qui veut vous dicter des lois et s'emparer de votre puissance.

GASTON.

Venez, Bertolas, laissons-le exhaler sa fureur impuissante, et sortons de ces funestes lieux.

ANGELIQUE.

Ah! mon ami, que de maux tu te prépares.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

BATHILDE, RAOUL.

BATHILDE.

Ah! Raoul, ah! mon fils! tu m'étais bien cher, sans doute; mais combien ta conduite vient d'ajouter à la tendresse que j'ai pour toi.

RAOUL.

Eh! qu'aurai-je fait contre un furieux; il réclamait son épouse, ce motif a dû l'excuser à mes yeux. J'ai supporté ses transports, ses menaces; mais quand j'ai vu le fer prêt à frapper votre sein... Ah! grand Dieu! je te rends grace d'avoir glacé mes sens, enchaîné ma fureur, et retenu mon bras. Quand je songe qu'un seul mouvement de ma part... un seul mot... et vous aviez cessé de vivre. Ah! ma mère, écartons cette horrible image, y penser est un supplice affreux pour mon cœur.

BATHILDE.

Effaces de ta pensée cet emportement criminel; espérons-en la douceur d'Angélique, elle seule peut ramener ce cœur irrité.

RAOUL.

Mais les projets de Bertolas ont jetté l'effroi dans mon âme. Ce perfide est capable de tout tenter pour accomplir ses criminels desseins. Et quels reproches Alphonse ne serait-il pas en droit de me faire, si on attentait à vos jours? quels reproches ne me ferai-je pas moi-même..... Nous sommes seuls dans ce château, je n'ai que ce petit nombre de soldats, les rebelles nous environnent; je cours prendre les précautions nécessaires pour notre sûreté. Je vous quitte, un instant, et je reviens bientôt pour ne plus me séparer de vous. *Il sort avec sa troupe.*

SCENE XVIII.

BATHILDE *seule.*

Que je suis glorieuse d'avoir un tel fils! ah! bannissons

Digitized by Google

les vaines terreurs dont ce misérable Bertolas avait frappé mon esprit et mon cœur. Quel affreux caractère ! quelle âme profondément perfide ! il sait que son père ne fut que trop justement condamné, et il ose parler de vengeance ! comblé des bienfaits d'Alphonse il conspire contre ses jours. (*Aimar suivi de quelques hommes du parti de Bertolas, paraissent du coté de la fontaine; ils forment un grand chartron dans le fond derrière Bathilde. Bathilde continue*) : Comment la nature peut-elle produire de pareils monstres. (*Elle apperçoit Aimar et sa troupe.*) Que vois-je ?...

SCENE XIX.

BATHILDE, AIMAR, *soldats du parti de Bertolas.*

AIMAR.

Il faut nous suivre, madame.

BATHILDE, *effrayée.*

Ciel !

AIMAR.

Marchons.

BATHILDE.

Que me voulez-vous ?

AIMAR.

Point de questions, point de cris, il faut nous suivre.

BATHILDE.

Au secours !

AIMAR.

Silence. (*Il s'avance avec les siens pour saisir Bathilde.*)

SCENE XX.

Les Précédens, RAOUL, GARDES.

Raoul, à la tête de sa troupe arrive, il apperçoit Bathilde retenue par Aimar et les siens.

RAOUL.

Ma mère ! (*A ses soldats.*) A moi, mes amis. (*Il s'empare de sa mère, combats, mêlée entre les soldats d'Aimar et ceux de Raoul. Aimar et les siens sont vaincus.*

RAOUL, *à ses soldats, en montrant l'issue de la fontaine.*

Pénétrez en foule dans ce souterrain ; il va vous conduire au repaire de ces brigands, n'en épargnez aucun ; purger la terre des scélérats, c'est servir le ciel et l'humanité.

Raoul emmène Bathilde ; une partie des soldats les suivent en tenant les soldats d'Aimar désarmés. L'autre partie conduite par un chef, défile du côté du souterrain.

Fin du second acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente la salle d'un vieux château où il reste quelques ornemens effacés par la vétusté; le fond est une cloison qui s'ouvre à volonté.

Hubert est assis dans un fauteuil antique, le pied appuyé sur un tabouret aussi antique. Il est à côté d'une table tenant un verre à la main. Pendant que Guillaume et Marguerite desservent la table et rangent les chaises, Hubert boit et Toinette reçoit son verre. Deux petits enfans sont à jouer de l'autre côté près d'une chaise avec les lunettes de Marguerite et de vieilles cartes.

SCENE PREMIERE.

HUBERT, MARGUERITE, TOINETTE, GUILLAUME *personnage muet.*

TOINETTE, *à son père recevant le verre.*

Eh bien ! mon père comment vous trouvez-vous ?

HUBERT, *prenant son bâton qui est près de lui.*

L'estomac va bien... (*Il veut se lever*) il n'y a que ma diable de jambe.

MARGUERITE, *allant à lui s'y opposer.*

Allez-vous faire quelque miracle ?

HUBERT, *frottant sa cuisse, s'assied.*

Je sens toujours une douleur sourde.

MARGUERITE.

Je le crois bien; c'est ce maudit temps qui en est la cause.

HUBERT.

L'orage est pourtant tout-à-fait dissipé.

TOINETTE.

Pourvu qu'il ne revienne pas comme hier au soir ?

MARGUERITE.

Est-ce que vous alliez faire votre méridienne ?

HUBERT.

Non, ma femme; je ne me sens pas envie de dormir... Ah !... Toinette, donne-moi, mon gros livre.

(*Toinette prend le gros livre, qui est sur une chaise, et l'apporte.*)

TOINETTE.

Oui, mon père.

MARGUERITE.

La belle idée ! après dîner; pour vous fatiguer la poitrine; (*Elle prend rudement le livre des mains de Toinette.*) Donnez-moi çà, mademoiselle.

HUBERT, *à Toinette, en lui prenant la main.*

Qu'as-tu donc, Toinette ? on dirait que tu boudes.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Mam'zelle a de l'humeur ; j'en sais ben la cause.

HUBERT.

Pourquoi donc çà ?

MARGUERITE.

Parce que la fête du château a été interrompue.

HUBERT.

A propos de çà, ce que vous m'avez dit est terrible. Quoi ? le prince Gaston serait capable . . . . .

TOINETTE, *vivement.*

Puisque son père n'en croit rien, comme il l'a dit lui-même à madame Angélique . . . . .

MARGUERITE.

Dites, madame la princesse, mademoiselle, elle l'est bien pour vous peut-être. Quand à moi et à votre père, c'est une autre différence. Puisque c'est nous qui l'avons nourrie, élevée . . . . .

HUBERT.

Il me tarde que notre fils revienne . . . . .

MARGUERITE.

Et à moi bien plus. Ce pauvre Urbain ! . . . . .

HUBERT.

Il nous apprendra la suite de cette aventure. Donnez-moi donc mon gros livre.

MARGUERITE.

Eh non, vous dis-je, j'aime mieux lire quelque chose pour vous endormir. (*Elle fouille dans ses poches.*)

HUBERT.

Que cherches-tu donc ?

MARGUERITE.

Mes lunettes. Je crois les avoir laissées . . . . (*Elle les voit entre les mains des enfans.*) Eh bien ! ne faut-il pas que çà touche à tout ? (*Elle les prend.*)

TOINETTE, *à Guillaume.*

A nous deux Guillaume.

(*Elle porte la table avec Guillaume, Marguerite s'assied, met ses lunettes pour lire.*)

MARGUERITE, *à Hubert.*

Où en êtes-vous resté ?

TOINETTE, *accourant.*

A l'histoire de Samson, ma mère.

MARGUERITE, *lisant et cherchant.*

Juges d'Israël . . . . . hom . . . . . hom . . . hom . . . . . Ah ! m'y voici, c'est avec une machoire d'âne que Samson tua . . . . . combien . . . attendez ; nombre, dixaine, centaine, mille . . . . . quatre mille philistins.

TOINETTE.

Avec une machoire d'âne ; elle était fière celle-là.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Imbécille ! (*Elle ôte ses lunettes.*) Ce n'était pas dans sa machoire qu'était sa force, mais bien dans son poignet.

HUBERT.

A propos de poignet, j'ai lu dans une histoire . . .

TOINETTE, *gaîment.*

Oh ! une histoire ! . . . . . vous nous la conterez, n'est-ce pas mon père ?

HUBERT, *gaîment aussi.*

Oui, si tu as la patience de m'écouter.

TOINETTE, *contente, et le caressant.*

Oh ! oui, mon père.

HUBERT.

J'ai donc lu que Scanderberg.

TOINETTE.

Ah ! mon dieu ! Scan, der, berg ! . . . (*Hubert la regarde, elle met la main sur sa bouche.*)

. . . . . HUBERT.

Avait un grand sabre, avec lequel il coupait d'un seul coup, la tête à un esclave.

TOINETTE, *va parler, et se retient.*

D'un seul . . . .

HUBERT, *continuant.*

Soliman, empereur des Turcs, lui fit demander ce sabre.

TOINETTE, *vivement.*

Pourquoi donc faire ?

HUBERT, *souriant.*

Pourquoi ? attends, et tu le sauras.

MARGUERITE.

Non, il faut qu'elle interrompe à tout bout de champ.

TOINETTE.

Pardon, ma mère ; mais c'est que je voulais savoir. . .

MARGUERITE.

Vous êtes trop curieuse, mam'zelle.

HUBERT.

C'est qu'elle ne sait pas jusqu'où la curiosité peut conduire une jeunesse.

TOINETTE, *priant et caressant Hubert.*

Dites-donc, mon père, ce que cet empereur Turc voulait faire de ce grand sabre.

HUBERT.

C'est tout simple ; il voulait aussi couper la tête à des esclaves.

MARGUERITE.

V'là c'que c'est que le mauvais exemple.

TOINETTE.

Eh bien, mon père ?

Digitized by Google

HUBERT.

Eh bien, il essaya le grand sabre, mais il ne put jamais réussir.

TOINETTE.

C'est bien fait, là.

HUBERT.

Soliman fit des reproches à Scanderberg ; mais il répondit qu'il avait bien envoyé son bon sabre, mais qu'il n'avait pu envoyer le bras qu'il employait pour s'en servir.

TOINETTE.

Pardi ! je le crois bien.... J'entends, je crois.... oui, c'est mon frère.

MARGUERITE, *contente, laisse tomber le livre et sa chaise.*

Ah !

(*Marguerite court embrasser Urbain qui embrasse ensuite son père ; Urbain est en équipage de chasse.*)

SCENE II.

Les Précédens, URBAIN.

(*Marguerite ramasse le livre.*)

TOINETTE, *prenant le livre, après avoir ramassé la chaise.*

Donnez-moi çà, ma mère, je vais vous débarrasser.

URBAIN.

Pourquoi restez-vous ici, mon père ? cet endroit est bien frais.

HUBERT.

Bon ! en été ; eh puis j'aime cette salle que le seigneur du château nous a abandonnée depuis qu'il a fait bâtir un pavillon à la nouvelle manière. D'ailleurs, grace à cette cloison qui s'ouvre à volonté, j'ai le plaisir de voir la campagne . . . . . eh ! tu m'y fais songer, puisque l'orage est passé, aide Guillaume à l'ouvrir. (*Guillaume et Urbain vont à la cloison.*) Çà me réjouira la vue. J'aime mieux respirer le grand air, que de me laisser aller au sommeil qui m'empêcherait de dormir la nuit prochaine.

(*La cloison est ouverte, on découvre la campagne, et surtout un pont appuyé sur deux petites éminences, sur lequel doit se passer une action.*)

Le beau coup d'œil ! il me paraît toujours nouveau. Comme il a plu ! l'eau tombe encore des rigoles le long du pont ; le ruisseau ressemble à une petite rivierre. (*Il passe du monde sur le pont.*) Voilà du monde qui revient de la ville. *On entend chanter de l'autre côté ; Ozanne passe avec son âne.*

Tiens ! je crois reconnaître la voix de Pierre Ozanne. Eh ! oui, ma foi, c'est lui-même.

Digitized by Google

TOINETTE, *à Ozanne.*

Bonjour, père Ozanne.

OZANNE.

Bonjour, mes enfans.

MARGUERITE, *à Urbain.*

Eh bien ! mon garçon, tu as donc été à la découverte.

URBAIN.

Eh oui, de cette maudite bête . . .

HUBERT.

Et vous n'avez pu en venir à bout? ah ! si je me portais mieux, si j'avais toutes mes forces, et ma jambe surtout, je vous ferais voir . . .

URBAIN.

Vous le croyez, mon père? imaginez-vous qu'elle nous a fait courir plus de deux lieues dans la plaine; elle a grimpé le mont saurin . . .

TOINETTE.

Quoi ! si près d'ici ?

URBAIN.

Elle s'est enfoncée dans le fort du bois d'Argennes et de là, Dieu sait où.

MARGUERITE.

Et qu'a-t-on fait du marabou et de son confrère le mauricot ?

URBAIN.

On les garde pour faire une nouvelle battue à la fin du jour. Mais il y a bien d'autres nouvelles. Le prince Gaston est réellement révolté.

HUBERT.

O ciel !

URBAIN.

Tout le monde le dit, et bien plus, c'est que le seigneur Bertolas . . . .

HUBERT.

Le maître de ce château.

URBAIN.

Est de connivence avec ce méchant Mainfroi, pour associer le prince à leurs manœuvres.

HUBERT, *s'échauffant.*

Si je le croyais, je ne resterais pas une heure dans sa maison. Moi, chez un traître à son prince, à sa patrie. Mais c'est peut être une calomnie pour faire tort au seigneur Bertolas. Ces gens de la cour sont si envieux et si enviés; au surplus il n'y a que Dieu qui puisse lire au fond des cœurs.

URBAIN.

On parle aussi d'une affaire où l'on prétend que le prince. . .

MARGUERITE, *vivement.*

Gaston ?

Digitized by Google

URBAIN.

Non, Alphonse. Etant trop faible de nombre, il a été obligé de se replier sur son armée.

HUBERT.

C'est-il possible ? et son fils. . . . (*Josselin paraît sur le pont en courant.*)

MARGUERITE.

Et sa femme?

TOINETTE.

C'est Josselin. Où court-il donc ?... Comme il a l'air affaré !

MARGUERITE.

C'est un imbécille, il a peur de son ombre. (*Josselin qui a traversé le pont arrive par la porte du fond qui doit être près de la cloison.*)

SCENE III.

Les Précédens, JOSSELIN.

JOSSELIN, *effrayé crie en entrant.*

La bête ! la bête !

MARGUERITE.

Eh bien ! quoi ?

JOSSELIN, *même jeu.*

La bête !

MARGUERITE, *le regardant.*

Nous la voyons bien la bête, que veux-tu dire, animal.

HUBERT, *voyant fuir du monde qui passe sur le pont.*

Mais, mais, où courent-ils donc ?

JOSSELIN, *s'échauffant.*

Quand je vous dis que la bête est a leurs trousses.

URBAIN, *vivement.*

Si je le croyais... j'irais...

MARGUERITE, *l'arrêtant.*

Un moment donc. (*La bête paraît sur le pont, et regarde du côté de la salle.*) Ah ! mon dieu !... mon dieu !... la voilà.

JOSSELIN, *pleurnichant.*

Quand je vous disais que c'était elle.

TOINETTE.

Elle nous regarde... je tremble comme la feuille.

JOSSELIN.

Si elle allait sauter ici. . . . .

HUBERT.

Bon, voilà des soldats.

Des soldats courent du côté où la bête s'est enfuie, des paysans les suivent, ainsi que l'africain et l'allemand qui courent après.

MARGUERITE.

Tiens, tiens, voilà tous les mauricots qui courent après.

Digitized by Google

HUBERT.

Quel horrible animal !... mais je ne me trompe pas, c'est le seigneur Bertolas avec ses gendarmes.

Bertolas passe le pont avec Arnold, et quelques gendarmes.

MARGUERITE.

Dis-donc, Hubert, est-ce qu'ils vont passer par cette salle ?

URBAIN.

Ils y sont bien forcés, puisque l'orage a été si considérable, qu'il y a une grande mare d'eau dans l'avenue; impossible d'y passer.

SCENE IV.

Les Précédens, BERTOLAS, ARNOLD, *Gardes.*

BERTOLAS.

Bonjour, mes amis ! Eh bien, père Hubert, comment va la santé ?

HUBERT.

Vous êtes bien bon, monseigneur, de mieux en mieux, grace au ciel.

BERTOLAS.

J'en suis charmé, car vous savez que je vous estime et que je vous aime. (*A part à Arnold.*) Dès que Raoul aura quitté le château d'Ebron, Aimar que j'y ai laissé, a du s'introduire par le souterrain, et s'emparer de Bathilde.

ARNOLD.

Et Gaston ?

BERTOLAS.

Il doit se rendre en ces lieux, accompagné de son épouse ; c'est d'ici que nous devons aller joindre Mainfroi, et porter des coups auxquels Alphonse ne pourra résister.

ARNOLD.

Mais cette fois, es-tu bien sûr de Gaston ? s'il allait refuser . . . . .

BERTOLAS.

Qu'il tremble lui-même . . . . . s'il balance . . . la mort sera le prix de ses irrésolutions ; trop longtemps . . . . .

ARNOLD, *faisant remarquer Hubert et sa famille.*

Ces gens nous observent avec beaucoup d'attention.

HUBERT, *s'approchant.*

Pardon, monseigneur, ce n'est pas par curiosité, mais par zèle, par affection ; vous paraissez agité, inquiet ; si nous pouvions . . . . .

BERTOLAS.

Je vous suis obligé ; mais... le prince et son épouse... leur retard m'inquiète.

JOSSELIN, *vivement.*

La bête, les a peut-être dévorés.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Veux-tu te taire.

BERTOLAS.

Est-ce qu'elle a paru dans ce canton ?

TOINETTE

Oui, monseigneur, elle était tout à l'heure ici ?

BERTOLAS.

Ici ?

MARGUERITE.

Non, pas tout-à-fait, monseigneur ; mais elle a passé sur le pont, et . . . . .

TOINETTE.

Et elle a fait une peur à ma mère. . . . .

MARGUERITE.

Et à nous tous, monseigneur, faut pas mentir.

JOSSELIN.

Elle nous regardait. . . . . comme çà, monseigneur.

(*Il fait une grimace horrible.*)

BERTOLAS.

Elle ne peut-être bien loin. (*A ses gens.*) Allons ; mes enfans ; il faut sur-le-champ, vous mettre à sa poursuite. (*A Josselin.*) Jeune homme !

JOSSELIN, *s'avançant.*

Monseigneur . . . . .

BERTOLAS.

Conduisez ces braves gens.

JOSSELIN, *effrayé.*

Moi, monseigneur ? Je ne sais pas assez les chemins pour çà, je craindrais de les égarer, et moi aussi.

URBAIN, *aux soldats, avec fermeté.*

Venez, mes camarades, et j'espère que nous en viendrons à bout HUBERT, *à Urbain.*

Bien, mon garçon, je te reconnais pour mon fils.

MARGUERITE, *arrête Urbain*

Pour votre fils ? eh bien quoi ? vous êtes garde des bois ; c'est pour empêcher la chasse, et non pour chasser vous-même.

(*Urbain embrasse son père, pendant ce temps Toinette s'approche de sa mère, qui la repousse, s'assied et pleure. Sortie d'Urbain et des soldats ; Bertolas les regarde partir.*)

SCENE V.

BERTOLAS, ARNOLD, HUBERT, TOINETTE, MARGUERITE, JOSSELIN.

MARGUERITE.

Ce Cher Urbain ! il va périr peut-être.

BERTOLAS, *revenant.*

Les chemins sont affreux ; ils auront été obligés de descendre,

Digitized by Google

HUBERT.

Ah ! mon dieu oui, à la montagne, à moins qu'ils n'ayent pris le petit chemin neuf, à gauche, au carrefour de la Croix.

BERTOLAS, *vivement.*

Vous m'y faites penser. (*A Arnold.*) Allons au-devant d'eux, et donnons l'ordre de tenir des chevaux prêts pour partir à l'instant.

(*Il va à la porte qui est vis-à-vis celle par ou les autres entrent et sortent.*)

HUBERT, *à Marguerite.*

Ouvre donc cette porte à monseigneur.

(*Marguerite et Toinette courent ouvrir la porte à Bertolas et à Arnold, qui sortent*)

SCENE VI.

HUBERT, MARGUERITE, JOSSELIN.

HUBERT.

Le seigneur Bertolas m'a paru tout troublé ; il n'a pas la conscience nette. As-tu pris garde, ma femme.

MARGUERITE, *avec humeur.*

Je songe bien à autre chose. Notre fils, Angélique, le prince, tout cela me trouble l'esprit et le cœur.

HUBERT.

Je ne me trompe pas ; je vois des gens de la suite du prince, ils parraissent effrayés.

JOSSELIN.

Je le crois bien, c'est la bête qui vient de l'autre côté, c'est-elle en personne ; la voyez-vous ?

(*Des gens du prince, Gaston, paraissent sur le pont, puis s'éloignent effrayés.*)

HUBERT.

C'est que les soldats l'auront tournée. (*Gaston et Angélique paraissent sur le pont.*) Le prince ! la princesse !

ANGÉLIQUE, *effrayée s'écrie.*

Ciel !

GASTON, *l'épée à la main.*

Ne bougez pas. (*La bête vient à lui, s'élève sur ses pieds de derrière. Gaston la perce et la tue.*

HUBERT *s'écrie en bon chasseur.*

Alali ! alali ! victoire.

Pendant que Gaston frappait la bête, les soldats conduits par Urbain et qui l'avaient tournée sont arrivés et achevent de la tuer, puis ils l'emportent. Gaston et Angélique soutenue par ses femmes descendent le pont.

HUBERT, *triomphant.*

V'la c'que c'est qu'un bon chasseur.

JOSSELIN.

C'est-il superbe, de la part du prince ! comme il va là... Ah ! (*Il fait le geste de pousser une botte.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

Les Précédens, GASTON, ANGELIQUE, URBAIN.

Gaston conduit Angélique, Marguerite et Toinette courent au devant d'elle, la font asseoir et lui donnent des soins, Hubert soutenu sur son bâton s'est levé et s'appuie sur son fauteuil.

HUBERT, *à Gaston.*

Pardon, monseigneur, si je n'avais pas été retenu...

GASTON, *à Hubert.*

Restez, brave homme, restez.

Gaston avait son épée nue à la main; il la pose sur une table, Urbain arrive à la tête des soldats; des paysans portent la bête morte, ils font le tour du théâtre en triomphe.

GASTON, *aux habitans.*

Réjouissez-vous, mes amis, vous voilà délivrés de vos craintes.

URBAIN.

Grace à vous, monseigneur; vous avez plus fait en une minute que tous les habitans de la contrée en trente jours.

Pendant que Gaston va à Angélique, Toinette la quitte et s'approche de Josselin qui examine le sabre de Gaston qui est sur la table. Cette table doit être sur l'avant scène.

TOINETTE, *bas à josselin.*

C'est ça qui s'appelle un sabre!

JOSSELIN.

Et le poignet donc?... c'est qu'il a le fil! ah! ah!

GASTON, *regardant la bête.*

Ils avaient raison, c'est un vrai monstre que cet animal. Allez, mes amis, allez le déposer aux pieds de votre souverain comme un gage de la tranquillité qui va régner dans ses états.

Tous les soldats et les habitans sortent en emportant la bête.

SCENE VIII.

GASTON, ANGELIQUE, HUBERT, MARGUERITE, TOINETTE, GUILLAUME, JOSSELIN.

GASTON, *à Angélique.*

Eh bien! ma chère Angélique, es-tu tout-à-fait revenue de ta frayeur.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon ami, puisque je te vois hors de danger, Ah! Gaston, tu parlais de tranquillité, il ne tiendrait qu'à toi de la faire renaître dans tous les cœurs.

GASTON.

Je t'entends, Angélique; mais est-ce bien moi qu'on doit accuser d'avoir troublé la paix? mes craintes ne sont-elles pas vérifiées? mes soupçons ne sont-ils pas confirmés? n'as-tu pas été témoin de cette fête ou mon père,

Digitized by Google

après avoir déjà reconnu Raoul pour son fils, allait déclarer Bathilde son épouse et notre souveraine ? l'adresse de Bertolas a suspendu cette indigne cérémonie ; mais tu sais ce que peut une femme sur le cœur de son époux ? Puis-je douter qu'Alphonse, cédant aux importunités de l'ambitieuse Bathilde ne subroge son fils à ma place, et que sa légitimation ne me frustre d'un héritage qui m'était dû. Je n'ai point encore ouvertement éclaté contre cette injustice, mais l'hymen de Bathilde sera le signal de ma perte, ou celle de mes ennemis.

ANGÉLIQUE

Eh qui t'assurera du succès ? qui t'assurera que tes prétendus amis ne te font pas servir à leurs ambitieux projets ? s'ils peuvent trahir leur souverain, peux-tu compter sur leur fidélité ? peux-tu blâmer un hymen dicté par l'honneur et le devoir ? et si tu crains une injustice, que je suis bien loin de redouter pour toi, en paix avec toi-même, ne jouiras-tu pas du sacrifice que tu feras à la nature et à la vertu ; je les savais tes funestes projets ; c'est pour t'engager, te forcer à les abandonner que je me suis abaissée jusqu'à prier, à conjurer l'odieux Mainfroi de me laisser rejoindre mon époux. C'est ton amie, ton épouse qui te conjure ; mes prières, mes larmes ont-elles perdu le chemin de ton cœur, faut-il que je tombe à tes genoux . . .

GASTON, *l'arrêtant.*

Angélique !

HUBERT, *vivement et attendri.*

Pardon, monseigneur, si j'ose mêler mes larmes à celles de votre épouse : on vous trompe ; vous êtes un bon fils ; vous allez déchirer le cœur de votre père. Vous avez détruit un monstre, mais il en est un plus dangereux pour vous ; craignez de vous livrer . . . . .

Bertolas et ses deux frères entrent vivement par le coté par où ils étaient sortis.

SCENE IX.

Les Précédens, BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

BERTOLAS, *montrant Aimar.*

Prince, mon frère arrive du camp d'Allais ; sur votre aveu, Mainfroi s'avance et menace les retranchemens. Suivi de peu des siens, Alphonse a été rencontré par un gros d'ennemis, et n'a du son salut qu'à son courage. Échappé presque seul, j'ignore s'il a pu rejoindre l'armée ; venez, la fortune vous seconde et votre sort dépend de vous.

ANGELIQUE, *à Bertolas*

Traître ! te voilà demasqué : mais n'espère pas...

BERTOLAS, *à Gaston.*

Le temps est cher, Raoul peut l'emporter.

Digitized by Google

GASTON, *furieux.*

Raoul ! oui, je vais...

ANGÉLIQUE, *arrête Gaston, et se jettant à ses genoux, lui barre le chemin.*

Barbare ! ah ! si l'amour peut encore se faire entendre dans un cœur insensible au cri de la nature, cède du moins au dernier de ses vœux *Gaston la relève en détournant la tête.* J'ai vu le fer levé sur Bathilde ; j'ai vu l'innocence prête à périr sous tes coups, j'ai du céder pour empêcher un crime, j'ai du te suivre ; mais ne crois pas que mon cœur soit changé. Si tu persistes dans tes odieux desseins ; si tu ne peux supporter l'idée de voir récompenser la vertu, tu n'es plus digne d'en sentir le prix, tu n'es plus digne du cœur de ton épouse. Achève, marche de crime en crime, au comble des forfaits ; mais épargnes-moi l'horreur d'en être le témoin ; prends ce poignard, préviens mon bras, frappe, il me sera moins affreux de mourir de ta main, que de survivre à ton honneur.

GASTON, *prend le poignard que Bertolas saisit.*

C'en est trop, tu abuses de ton pouvoir sur moi ; veux-tu que je me livre au sort dont je suis menacé ? que Raoul triomphant... laisse-moi, laisse moi, te dis-je ; c'est ici le moment de vaincre ou de mourir. Viens, Bertolas.... Ciel ! mon père !

SCENE X.

Les Précédens, ALPHONSE, *sans suite.*

ALPHONSE, *à Gaston.*

Oui, perfide, c'est moi, seul et sans défense.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Sans défense !

ALPHONSE, *s'avançant.*

Je viens braver ta haine et ta fureur Tu te troubles ? est-ce de la victoire aisée que j'offre à ton courage ? n'est-ce, que les armes à la main, au milieu de mon peuple et de mes soldats, que tu veux te baigner dans le sang de ton père ? J'ai voulu t'épargner ce triomphe odieux, ce comble de l'infamie et de l'horreur. *Gaston veut s'éloigner.* Tu frémis, tu veux fuir ? Arrête ! et s'il faut que l'un des deux périsse, ou par la main d'un parricide, ou le fer d'un bourreau, il est juste avant tout d'éclairer la conduite de l'un, et les forfaits de l'autre. J'invoque la vérité, je vais la dire, et je te permets de me démentir si j'en altère la pureté. Tu fus le seul fruit de mon hymen avec Léontine. Tu ne peux oublier les soins que j'ai pris de ton enfance ; je n'ai rien négligé pour te rendre digne de me succéder ; j'ai fait plus, lorsque ton amour moins discret que le mien éclata pour la fille de Rhodoan, simple châtelain, mais brave chevalier, je te parlai moins en souverain qui veut être obéi, qu'en père qui veut le bonheur

Digitized by Google

de ses enfans. Sourd à ma voix, éperdu d'amour, emporté par la fougue de l'âge et des passions, tu poussas la témérité jusqu'à l'arracher des foyers paternels. Rhodoan irrité m'en demanda raison. La nation indignée réclamait ma justice. Comment t'ai-je puni? mon cœur déchiré du souvenir d'un malheureux amour, prit, malgré lui ta défense, je frémis de porter dans ton âme le coup dont la mienne avait si long-temps gémi; tes prières, tes larmes attendrirent ton père, et désarmèrent ton souverain : je n'entends que ta douleur, je n'écoutai que la nature: Un prompt hymen, la réparation la plus éclatante satisfit Rhodoan et sa fille et mon fils. Ne crois pas que je m'en repente, ses vertus l'ont rendu digne de cet honneur. Comblé de mes bontés, qui t'empêchait de jouir en paix de ma tendresse et de ton bonheur? GASTON.

Seigneur...

ALPHONSE, *sévèrement.*

Laisses-moi parler, et gardes le silence. Quand le ciel me priva de Léontine, la voix de la justice, qui ne s'éteignit jamais dans mon cœur, me rappela les droits de Bathilde, et me fit souvenir que j'avais un fils; mais il fallait laver la tâche de sa naissance, tel fut le but de mon hymen avec sa mère. Ainsi, c'est au moment où je satisfais aux devoirs les plus sacrés, c'est à l'instant où Raoul, prêt à recevoir la main de la fille du duc de Savoie, allait t'offrir tout-à-la fois, un frère et un puissant allié, ou j'allais moi-même te nommer mon successeur, que tu te révoltes contre ton père, que tu conspires contre ses jours? Eh bien! que tardes-tu, puisqu'il s'offre à tes coups, le voici, frappe et satisfais ta haine.

GASTON, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon cœur est brisé.

Il tombe aux genoux d'Alphonse. Bertolas dans le fond au milieu de ses deux frères, leur parle bas les paysans les observent.

Mon père! ALPHONSE.

Ton père! quoi! ta bouche ose encore profaner ce nom?

GASTON, *toujours à genoux.*

Ah! ne croyez pas que je cherche à me justifier, mon crime est trop grand pour espérer en votre clémence. Délivrez-moi de l'horreur que je m'inspire à moi-même. Ce n'est que dans mon sang que peuvent s'éteindre les remords affreux dont je suis déchiré.

ALPHONSE.

Eh! comment puis-je croire que ta bouche soit d'accord avec ton cœur?

GASTON.

Ah! vous en voir douter est mon plus grand supplice.

ANGÉLIQUE, *aux genoux d'Alphonse.*

Ah! seigneur, voyez à vos pieds une femme éplorée

Digitized by Google

et tremblante, si vous avez rendu justice à mon amour pour ma patrie, à ma tendresse, à ma fidélité, pour vous, daignez croire à ma sincérité. Oui, j'ose vous assurer, vous répondre sur ma vie, du repentir de mon époux.

ALPHONSE, *relève Angélique, et se tourne vers son fils.*

Malheureux ! lève-toi, j'ai frémi de ton aveuglement ; mais la nature ne m'a pas trompé, tes yeux souvrent à la vérité, sa lumière a pénétré ton cœur. Oui, Gaston ; tu as offensé ton souverain, ton père ; ton souverain doit te punir ; mais ton père te pardonne.

BERTOLAS, *à ses frères.*

Frappons.

(*Pendant qu'ils sont dans les bras l'un de l'autre, Aimar s'approche pour frapper Gaston, pendant qu'Arnold va frapper Alphonse, mais Alphonse voyant le fer levé sur son fils, comme Gaston voit le fer levé sur son père, ils se jettent également, et a la fois l'un sur le bras d'Aimar, et l'autre sur celui d'Arnold. Bertolas a saisi d'une main Angélique et va pour la frapper. Il est arrêté par Hubert, Urbain, [illegible]elin, et des gardes d'Alphonse qui arrivent en ce moment. Marguerite et Toinette soutiennent Angélique.*)

(*Tous les intéressés dans la bonne cause disent à la fois.*)

Ciel ! grand dieu ! arrête.

ALPHONSE, *à Bertolas.*

Vil assassin ! voilà donc le prix de mes bienfaits.

BERTOLAS, *fièrement.*

Oui, j'avais résolu ta mort ; souviens-toi de mon père ; altéré de ton sang et de celui de toute ta famille, les plus grands dangers, l'idée des plus affreux tourmens, ne pouvaient éteindre cette soif dans mon âme ; mais ne crois pas encore jouir de mon malheur. Apprends que Bathilde est en mon pouvoir ; les amis que j'ai laissés après moi, l'ont fait disparaître du séjour qu'elle habitait. Frémissez à votre tour, ses jours nous répondront des notres.

ALPHONSE.

Ciel Bathilde !

ANGELIQUE.

Dieu tout puissant !

GASTON, *à Bertolas.*

Scélérat, plus affreux que le monstre dont j'ai purgé la terre. ta criminelle audace aurait attenté..... *On entend du bruit.* Mais, non, tu nous abuses... voici Bathilde elle-même. *Bathilde et Raoul paraissent sur le pont.*

SCENE XI.

Les Précédens, BATHILDE, RAOUL, Soldats.

BATHILDE, *sur le pont.*

Vous triomphez, Alphonse, et mon fils est vainqueur.

ALPHONSE.

Bathilde !

BERTOLAS, *à part.*

Rage, fureur, tout est perdu !

ANGÉLIQUE.

O justice du ciel ! je bénis ta bonté.

Raoul est entré avec Bathilde qui se jette dans les bras d'Angélique.

RAOUL.

Lâche et perfide Bertolas, as-tu pensé que je laisserais ma mère à la merci de tes complices ! Ils ont tous reçu le prix de leurs forfaits et toi-même . . . . .

BERTOLAS.

Epargnes-toi de vains discours. J'avais juré de venger mon père, je n'ai pu remplir mon serment, et la mort va nous réunir. Mais je laisse après moi des vengeurs plus heureux et mainfroi . . . . .

RAOUL.

Non, traître, Mainfroi n'est plus et les rebelles sont soumis. (*à Alphonse.*) Oui, prince, à la tête des nouvelles troupes amenées du Vivarais, j'ai rejoint Mainfroi et les révoltés. L'impétuosité de mes soldats a porté la frayeur et le désordre dans leurs rangs, ils sont tous tombés en notre pouvoir. J'ai fait sur-le-champ proclamer une amnistie, les rebelles jettent leurs armes, implorent votre miséricorde et bénissent votre bonté. Venez, prince, jouir d'un triomphe si beau, de la gloire de pardonner, plaisir si doux au cœur d'un souverain, que veut être en effet le père de ses sujets.

ALPHONSE, *à Bertolas.*

Voilà donc où tes perfides projets t'ont conduit! plus criminel cent fois que ton coupable père, va recevoir la peine due à ta lâche fureur. (*aux gardes.*) Délivrez-nous de la présence de ces Scélérats.

On emmène Bertolas, Aimar et Arnold.

SCÈNE VII.

BATHILDE, ALPHONSE, ANGÉLIQUE, GASTON, RAOUL, HUBERT, URBAIN, JOSSELIN, MARGUERITE, TOINETTE, Soldats.

ALPHONSE, *à Raoul.*

Mon cher Raoul! (*Il le présente à Gaston.*) Eh ! bien, mon fils, avais-je tort de le nommer ton frère ? le crois-tu digne de ce nom ?

Gaston court se précipiter dans les bras de Raoul.

Venez, tous les deux sur le sein paternel. Qu'il m'est doux de vous voir réunis ! de devoir à mes enfans le bonheur de ma famille et la tranquillité qui va règner dans mes états.

F I N.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BERTHILIE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Paroles de M. LOUIS;

Musique de MM. QUAIZAIN et LANUSSE.

BALLETS DE M. MILLOT.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 12 *Mai* 1814.

PARIS,

HOCQUET, Imprimeur, rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

BARBA, Libraire, Palais Royal, près le Théâtre Français.

1814.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THEOBARD DE RABENSTEIN.	M. *Grévin.*
BERTHILIE, son épouse.	Mlle. *Adèle.*
EMMA DE RABENSTEIN	Mlle *Lévesque.*
AMALABERGUE, chevalier.	M. *Defresne.*
VOLFRAM, chevalier banneret du couvent de Ste-Ursule.	M. *Sallé.*
BENEDICTE, moine ermite.	M. *Villeneuve.*
BERTRAM, père putatif de Berthilie.	M. *Fresnoy.*
HERRMANN, concierge du château.	M. *Douvry.*
ELENIRE, sa sœur, fermière.	Mlle *Lagrénois.*
OTTO, fils de Théobard, âgé de cinq ans.	Mlle. *Choplet.*
Vassaux. Soldats. Esclaves chrétiens. Vandales.	*Personnages muets.*

La scène se passe en Thuringe, au tems de la première croisade, vers l'an de notre ère 1150.

Digitized by Google

BERTHILIE,

Mélodrame en trois actes et à grand Spectacle.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un pont rustique, qui conduit au hameau de Rabenstein. A gauche, sur le devant, une fontaine gothique isolée, surmontée d'une statue de la Vierge. Deux sycomores, aux pieds desquels sont placés deux bancs en pierre, ombragent ce monument.

SCENE PREMIERE.

HERMANN, ELENIRE.

HERMANN.

Au revoir, ma sœur... Encore une fois, je te recommande cette infortunée.

ELENIR.

Mais un moment donc.

HERMANN.

Mes fonctions de concierge me rappellent en cet instant au château; nous nous reverrons.

ELENIRE.

Mais, pour s'intéresser à cette femme, il serait cependant bon de savoir qui elle est.

HERMANN.

Elle est malheureuse, cela doit nous suffire.

ELENIRE.

Ecoute, Hermann, ce n'est pas pour te faire un reproche; mais ce ne serait pas la première fois que tu aurais été dupe des apparences.

HERMANN.

C'est possible, mais cela ne me corrigera pas... Je la vois encore, cette infortunée, fuir à mon aspect et s'élancer sur le pont du torrent... un instant plus tard, elle se jetait dans le précipice!

ELENIRE.

Ah! mon Dieu!

HERMANN.

Ce n'est qu'avec des peines infinies que je parvins enfin à la faire consentir à me suivre jusques dans ta maison.

ELENIRE.

Depuis qu'elle a repris ses sens, elle ne parle que de couvens, de prisons, d'une méchante femme qui la fait chercher.

Digitized by Google

HERMANN.

C'est ce que j'ai remarqué.

ELENIRE.

Si c'était une religieuse échappée de ce couvent situé de l'autre côté de la forêt?

HERMANN.

Quelle idée!

ELENIRE.

C'est qu'il court dans toute la Thuringe des bruits assez extraordinaires sur ce couvent... Il doit effectivement renfermer des prisons, des souterrains... les malheureuses qu'on y fait descendre, ne revoyent jamais la lumière du jour... et lorsque la belle Emma...

HERMANN.

Allons, te voilà encore avec tes vieilles histoires... Adieu.

ELENIRE.

Non, non, il faut que tu m'écoutes. L'arrivée de cette femme, le peu de mots qui lui sont échappés, viennent de faire naître en moi un soupçon, qu'il serait peut être de la plus haute importance d'éclaircir.

HERMANN.

Comment cela?

ELENIRE.

Sais-tu bien qui était cette Emma?

HERMANN.

Tu veux parler de la sœur d'Odoard, père de notre jeune seigneur, le chevalier Théobard.

ELENIRE.

Oui. Emma, pour son malheur, était la sœur d'Odoard, le plus fier, le plus cruel des chevaliers de la Thuringe.

HERMANN.

Heureusement son fils ne lui ressemble pas.

ELEMIRE.

Emma aimait en secret un jeune écuyer de ce frère barbare; ne pouvant espérer qu'il consentit jamais à donner la main de sa sœur à un homme si au-dessous de lui, par le rang et la naissance, elle l'épousa secrètement... cette union fut long-tems heureuse; mais trop de sécurité finit enfin par les trahir... La même nuit, les deux époux disparurent... L'écuyer, dit-on, a payé de sa vie l'affront fait au sang de ses maîtres; quand à Emma, on prétend qu'Odoard la conduisit lui-même dans ce couvent dont je viens de te parler, et dont l'abbesse était son amie; il partit ensuite pour la terre-sainte, dont, Dieu merci, il n'est pas revenu.

HERMANN.

J'espère que tu ne vas pas t'imaginer que cette infortunée que je viens de sauver, soit cette Emma.

ELÉNIRE.

Non, sans doute; car après toutes les recherches que notre

Digitized by Google

jeune maître, ce vertueux fils du barbare Odoard a fait faire, il ne paraît malheusement que trop prouvé, qu'Emma a enfin terminé sa déplorable carrière ! non, cette infortunée n'est point Emma ; mais ne pourrait-elle pas avoir été une de ses compagnes de malheur... son amie, peut-être ?

HERRMANN.

Ce soupçon, quelqu'invraisemblable qu'il soit d'ailleurs, est cependant un nouveau motif pour porter à cette infortunée, le plus grand intérêt. Retourne auprès d'elle, ne la perds pas un instant de vue ; je vais en parler à notre chère et bonne dame ; ce sera, sans doute, lui fournir l'occasion de signaler ce jour mémorable, par un nouvel acte de bienfaisance... adieu.

ELÉNIRE.

Au revoir. (*Elle rentre.*)

SCENE II.

HERRMANN, puis BENEDICTE.

HERRMANN.

Si Elénire avait raison !.. Si cette infortunée s'était en effet évadée de ce couvent!.. tant mieux. . . (*Benedicte paraît et s'approche.*) si cela est, je me félicite doublement de l'heureux hasard auquel je dois sa rencontre... Mais retournons au château.

BÉNÉDICTE.

Je ne me trompe pas, c'est Herrmann.

HERRMANN.

Moi-même... que me voulez-vous ?

BÉNÉDICTE.

Eh ! quoi, vous ne me reconnaissez pas ?

HERRMANN.

Ah! pardon, je vous remets actuellement. . . mais aussi, votre séjour parmi nous a été de si courte durée ! nous ne vous croyions plus de ce monde Mais enfin vous voilà de retour.

BÉNÉDICTE.

Et j'en bénis le ciel !.. Mais dites-moi, Herrmann, tout-à-l'heure, en traversant le hameau, une quantité de chaumières nouvellement rebâties ont frappé mes regards...

HERRMANN.

Hélas ! depuis votre départ, de grands et funestes événemens se sont passés dans cette partie de la Thuringe! . . ces peuplades féroces et guerrières, connues sous le nom de Vandales, qui étaient venues inonder la droite de l'Elbe, et y fixer leurs habitations, ont causé et causent encore tous nos maux.

BÉNÉDICTE.

Les Vandales, dites-vous ?

HERRMANN.

Leur apparition n'eut d'abord rien d'alarmant... Uniquement occupés à défricher le désert, dont ils avaient sans doute deviné la fertilité, ils respectaient les propriétées de leurs voisins, et vi-

Digitized by Google

vaient en paix avec eux, lorsque, tout-à-coup, par des motifs qu'il a été jusqu'ici impossible de pénétrer, ils vinrent fondre sur notre hameau : c'était au moment de la récolte ; tout le monde était aux champs ; tout-à-coup, nous voyons s'élever dans les airs un noir tourbillon de flammes et de fumée.. bientôt les cris de nos femmes, de nos enfans, viennent jusqu'à nous ; nous volons à leur secours, nous repoussons ces barbares ; mais, hélas ! une partie d'entre eux avait déjà regagné le désert, traînant en esclavage les femmes, les enfans, et jusques aux vieillards !

BÉNÉDICTE.

Cette conduite cache, en effet un mystère inconcevable.

HERRMANN.

Envain Théobard leur demandait le motif d'une aussi injuste agression ; un mauvais génie semblait d'une main invisible répandre la méfiance et la discorde, chaque fois que notre brave chevalier faisait porter à ces hordes sauvages des paroles de paix. Fatigué enfin de l'inutilité de ses démarches, convaincu que pour mettre fin à cette guerre d'extermination, il fallait porter au sein même de la retraite de ces barbares le deuil et l'épouvante, Théobard vient de partir à la tête de ses braves guerriers... déjà même il doit avoir passé le fleuve.

BÉNÉDICTE.

Théobard n'est point ici !. Sans doute le chevalier Amalabergue, son parent et mon protecteur, l'aura accompagné dans cette périlleuse entreprise ?

HERRMANN.

Non... Amalabergue, pendant l'absence de Théobard, reste au château pour protéger son épouse et son fils.

BÉNÉDICTE.

Eh quoi ! Théobard serait déjà marié ?

HERRMANN.

Ce n'est pas la chose la moins extraordinaire que j'aie à vous apprendre.

BÉNÉDICTE.

Comment cela ?

HERRMANN.

Le lendemain de la première invasion des Vandales, Théobard était venu nous apporter des secours et des consolations ; il retournait au château, comblé de nos bénédictions, lorsqu'une jeune paysanne fondant en larmes, frappa ses regards ; c'était ici, près de cette fontaine, où elle venait puiser de l'eau ; ses yeux étaient fixés sur cette image, que sa douleur semblait implorer... L'aspect de cette jeune et intéressante orpheline, car vous saurez que son père fut une des victimes de cette déplorable journée, toucha vivement notre jeune chevalier... Berthilie était sans asyle, sans protection ; après avoir écouté le recit de ses malheurs, Théobard la conduisit dans la maison de ma sœur, et la recommanda à ses soins. La beauté était un des moindres avantages de Berthilie ; à la douce pitié, succéda insensiblement dans le cœur de Théobard

Digitized by Google

un autre sentiment, et bientôt, foulant aux pieds tous les préjuges de son rang, de sa naissance, on le vit, aux acclamations de ses vassaux, conduire à l'autel la fille du pauvre Bertram.

BENEDICTE.

Bertram!

HERRMANN.

Eh! oui, l'auriez-vous connu?

BENEDICTE.

Mais attendez donc... Lors de mon premier séjour chez le père Anselme, je l'accompagnai chez un habitant de ce hameau, dangéreusement malade, et qui voulait, avant de mourir, lui faire une revelation importante. Cet événement, qui, à cette époque, n'était pour moi d'aucun intérêt, se retrace en cet instant tout entier à ma mémoire... Cet homme aussi s'appellait Bertram.

HERRMANN.

C'est le même...

BENEDICTE.

Il se pourrait...

HERRMANN.

Bertrand fut en effet très-malade; mais il a recouvré la santé.

BENEDICTE.

Dites-moi; Bertram avait sans doute encore une autre fille?

HERRMANN.

Berthilie était son unique enfant.

BENEDICTE.

En êtes-vous certain?

HERRMANN.

Absolument.

BENEDICTE

Et Bertram a pu donner son consentement à cette union?

HERRMANN

Le ciel n'a pas permis que ce brave homme fût témoin du bonheur de sa fille.

BENEDICTE.

C'est juste: je l'avais oublié. (*à part.*) Quelle découverte!

HERRMANN.

Ce mariage vous étonne?

BENEDICTE

Il en étonnera bien d'autres!

HERMANN.

Mais souffrez actuellement que je vous quitte. La solemnité de ce jour et la fete qui se prepare me rappellent au château.

BENEDICTE.

Eh quoi! c'est au moment où Théobard court les plus grands dangers, que son épouse s'occupe de plaisirs, de fêtes!

HERMANN.

Désabusez-vous. Celle que nous allons célébrer, et que Berthilie elle-même institue en mémoire de l'époque tout à-la-fois la plus fu-

Digitized by Google

neste et la plus heureuse de sa vie, porte avec elle un caractère tout particulier la pensée en est si pure, qu'elle ne pouvait naître que dans une âme comme la sienne.

BENEDICTE.

Que voulez-vous dire?

HERMANN.

Sachez que ce jour-là Berthilie, toujours aussi simple, aussi modeste que bonne, quitte ses riches habits et reprend ceux de sa première condition : d'abord, elle va dans la chapelle faire sa prière accoutumée; ensuite elle sort du château, et arrive entourée des compagnes de son enfance, ici, près de cette même fontaine où elle a vu son époux pour la première fois..... Mais j'apperçois le chevalier Amalabergue qui vient de ce côté : il vous contera tout cela mieux que moi; je vous laisse avec lui.

BENEDICTE.

Au revoir donc, honnête Hermann. (*Hermann sort.*)

SCENE III.

BENEDICTE, AMALABERGUE.

BENEDICTE.

Théobard, époux de Berthilie!... Hermann vient, sans le savoir, de m'apprendre un secret dont je puis, au besoin, tirer un bien grand avantage. Mais commençons par sonder les sentimens d'Amalabergue à mon egard, et voyons d'abord si, dans la position critique où je me trouve, je puis encore compter sur sa protection.

(*Il va au-devant d'Amalabergue.*)

AMALABERGUE.

C'est toi, Bénédicte?

BENEDICTE.

Oui, seigneur, c'est moi-même qui viens, pour la seconde fois, chercher près de vous un refuge contre mes persécuteurs.

AMALABERGUE.

Avant d'implorer ma protection, commence par te justifier.

BENEDICTE.

Cela ne me sera pas difficile.

AMALABERGUE.

Tu m'expliqueras donc le motif de ta subite disparition, et comment il s'est fait que, depuis six années entières, on n'a plus entendu parler de toi? Je t'avouerai qu'après t'avoir donné dans mon château un asile contre les poursuites de l'abbé de Saint-Maximin, qui te menaçait d'une réclusion perpétuelle; après t'avoir, par mes soins, procuré dans cette contrée, si éloignée du théâtre de de tes prouesses, une retraite impénétrable à tes persécuteurs, je croyais avoir acquis des droits à ta reconnaissance.

BENEDICTE

Muni de votre lettre de recommandation, j'étais, sous divers déguisemens, parvenu des rives du Rhin jusques dans ces montagnes; je n'eus qu'à me louer de la réception que me fit le chevalier

Digitized by Google

Théobard. L'ermite Anselme, que j'avais connu autrefois, venait de mourir : je demandai et j'obtins son habitation. J'allais vous faire part de mon bonheur, lorsque Théobard lui-même m'apprit que vous étiez parti pour aller grossir le cortège des chevaliers qui accompagnaient l'Empereur dans son voyage d'Italie. Dix jours après mon arrivée, je regagnais sur le soir mon ermitage, lorsqu'à l'entrée de la forêt, je fus soudain saisi, garotté et jeté sur une voiture qui, escortée de quatre cavaliers bien armés, s'éloigna avec la plus grande rapidité.

AMALABERGUE.

Pourquoi cette violence ?

BENEDICTE.

L'abbé de Saint-Maximin, outré du refus que vous lui aviez fait de me remettre entre ses mains, ne m'avait pas un seul instant perdu de vue. Instruit par ses espions de mon départ de votre château, il m'avait fait suivre, et bientôt je me vis replongé dans les souterrains de mon couvent : j'y passai six années entières dans la terreur et les angoisses : ce n'est qu'au coup le plus hardi que peut inspirer le désespoir, que je dois le bonheur d'avoir enfin brisé mes fers !

AMALABERGUE.

Il suffit ; je suis satisfait, et tu peux bannir toute crainte : mon propre intérêt devient désormais le garant de ta sûreté, car j'ai besoin de toi pour l'exécution des hardis projets que je médite.

BENEDICTE.

Parlez, seigneur, je brûle de vous servir.

AMALABERGUE.

Ecoute-moi. A mon retour en Allemagne, je me rappelai la promesse que j'avais fait faire par toi à Théobard de venir le voir : j'étais intéressé à tenir ma parole. Nos pères avaient constamment vécu désunis : nous ne nous connaissions pas. Mais Théobard, quoique plus jeune que moi, pouvait mourir sans enfans ; alors, ses riches domaines m'appartenaient de droits : ce motif était suffisant pour me rapprocher de lui. J'arrive : quel changement ! Théobard, pendant mon séjour en Italie, était devenu époux et père. Il me présente Berthilie : la voir, l'aimer jusqu'au délire, fut l'affaire d'un instant. Dès-lors la perte de son époux est jurée.

BENEDICTE.

Il est plus à plaindre que vous : apprenez...

AMALABERGUE.

Laisse-moi achever. Les Vandales avaient depuis quelque tems cessé leurs fréquentes incursions dans la Thuringe... déjà même Théobard espérait de contracter avec eux une paix durable. Je m'empresse de faire répandre parmi eux les bruits les plus allarmans... Inutiles efforts !... le ciel lui-même semblait veiller sur les jours de la victime que je veux immoler à ma haine, à mon amour ! Je parvins enfin à déterminer Théobard à exécuter lui-même le projet que jusqu'ici je lui avais supposé près de ses ennemis : il vient de partir pour attaquer les Vandales dans

Digitized by Google

leurs foyers. Wilibalde, leur chef, est prévenu par moi; il connaît sa marche, ses dispositions : il ne peut cette fois échapper au sort que je lui prépare. Mais au moment de voir tout réussir au gré de mes desirs, apprends l'insulte sanglante que je viens de recevoir, et dont je brûle de me venger. Impatient de jouir de mon triomphe, je me présente chez Berthilie : elle venait de se revêtir des simples habits de villageoise. Qu'elle était belle sous cette modeste parure! Ce n'est plus l'épouse de Théobard, c'est une jeune personne ravissante de graces et d'innocence que je vois devant moi : ma prudence m'abandonne, ma raison s'égare, le délire de la passion me précipite à ses pieds, et j'ose lui faire l'aveu de ma passion.

BENEDICTE.

Eh bien?

AMALABERGUE.

A peine m'eut-elle écouté, qu'elle prend son fils dans ses bras, et abaissant sur moi un regard qui exprimait tout à-la-fois le mépris et l'indignation : « Chevalier déloyal, me dit-elle, pour oser me faire un tel outrage, il faut que vous soyez le plus vil des hommes; je devrais vous en punir : rassurez-vous; mon mépris fait votre salut : je me tairai; mais ne reparaissez jamais devant mes yeux, ou tremblez!

BENEDICTE.

Oh! si quelqu'un doit trembler ici, c'est elle.

AMALABERGUE.

Comment?

BENEDICTE.

Quelle que soit l'issue de la téméraire entreprise de Théobard, apprenez que sa destinée et celle de son épouse sont actuellement entre mes mains.

AMALABERGUE.

Entre tes mains!

BENEDICTE.

Oui. Sachez qu'Odoard, père de Théobard, avait, peu de tems avant son départ pour la Terre-Sainte, confié à un habitant de ce hameau, nommé Bertram, un enfant, fruit d'un moment de faiblesse. Lié par un serment terrible, cet homme éleva l'enfant dans l'ignorance des auteurs de ses jours, comme s'il eût été le sien; et cet enfant...

AMALABERGUE.

Achève.

BENEDICTE.

Cet enfant, dont Odoard est le père, est Berthilie.

AMALABERGUE.

Berthilie serait l'épouse de son frère!

BENEDICTE.

Rien n'est plus certain. Je tiens tous ces détails de l'ermite Anselme, chez lequel j'avais cherché dans le tems un refuge contre mes persécuteurs.

Digitized by Google

AMALABERGUE.

Heureuse découverte ! Viens, suis-moi, et que Berthilie apprenne sur l'heure même...

BENEDICTE.

Arrêtez, qu'allez-vous faire ?

AMALABERGUE.

Je vais porter le coup de la mort dans le cœur de l'ingrate : lui mettre sous les yeux le tableau épouvantable d'une union que la nature réprouve et que le ciel condamne !

BENEDICTE.

Quelles sont vos preuves ? Nous ignorons si Bertram, ce témoin nécessaire et irréousable du crime que nous allons faire connaître, a péri dans les flammes, ou s'il a été emmené en esclavage?... Anselme n'est plus ; seul je connais ici le secret de la naissance de Berthilie. Mais qu'opposer au témoignage de tous les habitans de ce hameau ? tous sont convaincus que Berthilie est bien effectivement la fille de Bertram.... comment leur prouver le contraire? Mon récit paraîtra une fable inventée par la plus noire méchanceté. Si, trompant notre juste espoir, Théobard revient triomphant, Berthilie parlera; dénoncés par votre rival au tribunal suprême des Chevaliers de la Thuringe, vous, comme un infâme suborneur, moi, comme un vil imposteur votre complice, nous serons condamnés, et Berthilie n'en restera pas moins l'heureuse épouse de son frère.

AMALABERGUE, *avec ironie.*

Et quel parti prétends-tu donc tirer de cette découverte que tu trouvais si importante ?

BENEDICTE.

Le voici. Si Théobard succombe, Berthilie, privée de son époux, aura besoin d'un protecteur pour elle et pour son enfant... votre naissance vous donne la tutelle du dernier rejetton des Rabenstein : elle est à vous de droit. Un aveu qui, aujourd'hui encore, était un crime aux yeux d'une épouse fidèle et vertueuse, sera demain un hommage flatteur pour une veuve timide et sans appui : le tems et vos soins feront le reste. Mais déjà les habitans du hameau se rassemblent pour la fête qui doit avoir lieu. Berthilie elle-même ne tardera sans doute point à paraître.

AMALABERGUE.

Il me serait impossible en ce moment de soutenir sa présence... Reste ici, écoute et observe. Après la fête, je ne tarderai pas à venir te rejoindre. (*il sort.*)

SCENE IV.

BENEDICTE, *sur le devant de la scène.*

Quel homme ! Il m'a fait trembler. Il pouvait me perdre J'ai eu tort : j'aurais dû me taire encore. (*Le cortège commence à descendre du château.*) Mais voici le cortège qui s'avance.

Digitized by Google

SCENE V.

BENEDICTE, BERTHILIE, OTTO, HERRMANN, ELENIRE, Villageois et Villageoises.

BENEDICTE, *à Berthilie.*

Souffrez, madame, que je vous présente mes hommages.

BERTHILIE.

Herrmann vient de m'apprendre votre retour. Soyez le bien-venu, saint homme : je regarde votre arrivée en ce jour comme un heureux augure pour moi. (*Elle examine la foule.*) Mes amis, c'est ici que Théobard m'adressa ses premières paroles. J'étais seule dans le monde ; Théobard vit couler mes larmes, il en fut touché : il devint mon protecteur, mon époux, tout ce que j'ai de plus cher ! Vous savez tout cela, mes amis ; mais j'ai tant de plaisir à vous le redire encore ! Hélas ! ce souvenir si plein de charmes ajoute à ma peine !... C'était mon cher Théobard qui, dans ce jour à jamais mémorable, me donnait la main : c'était là, à cette place, qu'il recevait vos hommages, que nous renouvellions le serment d'un amour éternel. Aujourd'hui... j'arrive... seule... sans mon époux.

OTTO.

Tu n'es pas seule, maman ; je suis avec toi.

BERTHILIE.

Cher enfant ! Eh ! que serions-nous tous les deux sans ton père ?

BENEDICTE.

Noble dame, songez au motif qui a mis à votre époux les armes à la main. Il est allé exterminer une nation idolâtre... Vos pleurs offensent le Dieu qui le protège, et qui le ramènera victorieux dans ses foyers.

BERTHILIE.

Mon père fut une des premières victimes de ces hordes féroces. Mes larmes coulent encore à ce souvenir affreux. Mais si Théobard devait à ses fidèles sujets d'exposer ses propres jours pour assurer leur repos, en suis-je moins à plaindre ? mes mortelles sollicitudes en sont-elles moins amères ? (*Elle se prosterne devant la fontaine. Tout le monde l'imite.*) O mon dieu ! c'est pour la gloire de ton nom qu'il est allé combattre des barbares qui méconnaissent ton culte ! rends-moi mon époux, rends-moi le père de mon enfant !..

SCENE VI.

Les Précédens, EMMA.

(Pendant ce dernier couplet, Emma paraît ; elle est vêtue d'une robe grise retenue par une ceinture noire ; ses cheveux sont épars.)

EMMA.

Le ciel n'écoute plus les prières des hommes.

(Mouvement général.)

BERTHILIE, *se relevant avec précipitation.*

Qu'ai-je entendu ? Quelle est cette femme ?

Digitized by Google

HERRMANN.

Une infortunée que j'ai recueillie ce matin, au moment où elle allait se précipiter dans le torrent.

(Emma parcourt la scène. Tout le monde recule à son approche.)

BERTHILIE, *allant au-devant d'elle.*

Que cherchez-vous ?

EMMA, *s'arrête et regarde Berthilie avec attention.*

Je cherche... Hélas ! personne ne saurait plus me rendre ce que je cherche... et cependant je cherche toujours... Je suis bien malheureuse !

BERTHILIE.

Dites-moi qui vous êtes ?

EMMA.

Je ne suis plus...

BERTHILIE.

Quel affreux égarement !

EMMA.

Cela t'étonne ! Apprends que depuis de longues années je ne suis plus de ce monde... le barbare m'a fait jeter vivante dans un tombeau... Dieu a permis que j'en sortisse pour chercher... (*Elle aperçoit Bénédicte, prend Berthilie et l'entraine du côté opposé.*) Parlons bas, cet homme est un traître.

BERTHILIE.

Ne craignez rien, vous n'êtes ici entourée que de braves gens, incables de vous faire du mal.

EMMA.

Oh ! toi, tu es belle, tu es bonne ! Garde-moi toujours près de toi ; je m'y trouve si bien !

BERTHILIE.

Je vous le promets.

EMMA.

J'aurais bien des choses à te raconter ; mais ma tête... Je croyais cependant pouvoir me rappeler... C'est quelquefois comme un nuage obscur... qui m'enveloppe... alors, je ne sais plus rien... je ne souffre plus... le nuage passe... mes souffrances reviennent.

BERTHILIE.

Chaque mot qu'elle prononce retentit jusqu'au fond de mon cœur ! il n'est pas jusqu'au son de sa voix qui ne me cause une émotion...

EMMA.

Ecoute... j'étais jeune... j'etais aimée ! .. qu'il est doux d'être aimée ! .. j'étais si heureuse ! .. mais cele ne dure pas, le bonheur ! .. j'étais... (*à voix basse.*) j'étais mère ! .. Le barbare a tué ce pauvre Mauri e, il m'a enlevé mon enfant... c'est depuis cet instant que ce nuage passe et repasse sans cesse... et que je suis morte... sans pouvoir mourir.

BERTHILIE.

L'infortunée !

Digitized by Google

EMMA.

Tu m'as compris, je vois tes larmes! . . écoute encore, je voudrais bien pouvoir te dire tout. . . Il viendra me chercher . . (*Elle s'attache à Berthilie.*) Tiens moi . . . ne souffre pas qu'il me reconduise dans mon tombeau !

BERTHILIE.

Et ! quel est l'homme assez féroce ?

EMMA.

Silence ! il pourrait t'entendre ! . . C'est un chevalier de noble race. . . je nose le maudire ; car sa mère fut aussi la mienne, et c'est là mon plus grand malheur ! . . Viens, viens. . . quittons ces lieux. . . Tous ces gens-là me font peur !

BERTHILIE.

Herrmann, vous allez nous aider à la conduire au château.

EMMA, *avec effroi.*

Non, non. . . c'est aussi dans un château que le barbare habite.

(*Elle s'éloigne.*)

BERTHILIE.

Ne craignez rien ; les infortunés ont toujours trouvé un asyle au château de Rabenstein.

EMMA.

Rabenstein. . . ah ! . .

(*Elle fuit et gravit les rochers avec précipitation.*)

BERTHILIE.

Qu'on la suive ! (*Hermann et quelques villageois exécutent cet ordre.*) Arrêtez ! arrêtez ! (*Emma se jette dans le torrent.*) Grands Dieux ! sauvez-la !

(Mouvement général Un paysan se jette par dessus le pont ; on détache une nacelle ; bientôt on voit Emma tirée de l'eau et portée sur la rive.)

LES PAYSANS.

La voilà ! la voilà !

BERTHILIE.

L'infortunée ! elle n'est plus !

BÉNÉDICTE.

Voyez, elle respire encore !

BERTHILIE, *à Hermann.*

Faites-la porter dans votre habitation, prodiguez-lui tous les secours nécessaires ; on la conduira au château aussitôt qu'il sera possible de la transporter. (*Elle prend Otto par la main.*) Viens, mon fils. (*sons de cor.*)

SCENE VII.

BERTHILIE, BENEDICTE, OTTO, Suite.

(*On entend les sons du cor dans le lointain.*)

BERTHILIE, *s'arrêtant.*

Que veut dire ceci ?

BÉNÉDICTE.

Ces sons paraissent venir de la tour d'observation.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les Précédens, HERMANN, Villageois.

HERMANN, *courant sur le pont.*

Serions-nous menacés de quelques nouveaux dangers ?

BERTHILIE.

Et Théobard est absent ! (*Une musique guerrière se fait entendre.*)

HERMANN, *sur le pont.*

Je n'en puis plus douter, ce sont nos guerriers ! Tréobard est à leur tête...

BERTHILIE.

Mon époux !... Viens, mon fils... Volons à sa rencontre.

(*Tout le monde suit Berthilie.*)

SCENE IX.

BENEDICTE, puis AMALABERGUE.

AMALABERGUE, *entrant avec précipitation.*

Qu'ai-je entendu ? Théobard serait-il de retour ?

BENEDICTE.

Oui, seigneur ; Théobard, vainqueur de ses ennemis, arrive en ce moment à la tête de ses guerriers... De grace, modérez-vous : c'est ici qu'il faut faire preuve de prudence et de sang-froid... Les voici.

SCENE X

Les Précédens, THEOBARD, OTTO, BERTHILIE, HERMANN, ELENIRE, Soldats, Villageois.

BERTHILIE.

Je te revois donc enfin ! c'est toi que je serre dans mes bras !

THEOBARD.

Oui, ma chère Berthilie, le ciel a permis que cette périlleuse entreprise réussit au-delà de toutes mes espérances.

AMALABERGUE.

Mon cher Théobard, tu as vaincu sans moi, c'est le seul regret qui se mêle au plaisir que j'éprouve en te revoyant.

BERTHILIE, *à part.*

Vil hypocrite ?

THEOBARD.

Tu protégeas, pendant mon absence, mon épouse et mon fils ; l'amitié a fait son devoir : je suis satisfait, tu dois l'être.

BERTHILIE.

Tu ne nous quitteras plus !

THEOBARD.

J'espère au moins que de long-tems la Thuringe ne sera troublée par le bruit des armes. Je n'ai plus d'ennemis à combattre.

Digitized by Google

BENEDICTE.

Cette race idolâtre est donc enti rement détruite, et leurs habitations en cendres attestent les terribles jugemens d'un Dieu vengeur!

THEOBARD.

Non, mon père, non, le sang n'a pas coulé.

BERTHILIE.

Ah! mon ami, quel bonheur! Mais raconte-nous donc...

THEOBARD.

Nous venions de nous engager dans les derniers défilés qui séparent la Thuringe de la plaine où s'étendent au loin les habitations des Vandales. Tout-à-coup un cri de guerre retentit au-dessus de nos têtes; je lève les yeux: les hauteurs étaient hérissées de lances ennemies; nous étions cernés de toutes parts.

BERTHILIE.

Grand dieu!

THEOBARD.

La retraite devenait impossible. Déjà je voyais l'ennemi n'attendre que le signal de son chef pour faire rouler sur nous ces masses de rochers suspendus sur nos têtes; déjà j'allais donner l'ordre d'escalader les hauteurs, pour mourir les armes à la main, lorsque j'apperçus un guerrier d'une stature imposante qui se détachait de la foule et descendait la montagne: une faible escorte le suivait à quelque distance. Je marche sans hésiter à sa rencontre. C'était Vilibalde lui-même, ce chef redouté des Vandales. « Théobard, me dit-il, en m'abordant, tu es en mon pouvoir, et aucun des tiens ne saurait m'échapper; mais je dois cet avantage à une infâme trahison, et tout Vandale que je suis, je ne veux pas en profiter. Je t'offre la paix. Plutôt la mort, m'écriai-je, qu'une paix déshonorante! — Je ne propose rien à un guerrier que j'estime, qui puisse le déshonorer. Mais, je t'en préviens, tu as des traîtres parmi ceux que tu nommes tes amis. (*Serrant la main d'Amalabergue.*) Tu conçois quel fut mon étonnement!

AMALABERGUE.

En effet. Et a-t il nommé ces traîtres?

THEOBARD.

Non, il ne les connaît point encore.

AMALABERGUE, *à part.*

Je respire!

THEOBARD.

Une explication franche et loyale dissipa en un instant tous ces mal-entendus. Convaincus que des ennemis secrets nous avaient attribué des projets que nous n'avions ni l'un ni l'autre, nous nous jurâmes, sur l'honneur, alliance et amitié à toute épreuve.

HERRMANN.

Et la Thuringe est sauvée.

BENEDICTE.

Eh quoi! c'est le fils du vertueux Odoard, mort aux pieds de la ville sainte, qui n'a pas craint de cimenter de son amitié cette honteuse alliance avec le chef d'une nation idolâtre.

Digitized by Google

THEOBARD.

Je ne connais de honteux que le crime et la perfidie. Vilibalde est un grand homme. D'un ennemi loyal j'ai fait un ami précieux, et cette conquête, je la mets au nombre de mes plus hauts faits d'armes. La tranquilité de mes états, le repos de mes sujets est assuré. Déjà, à ma demande, l'ordre est donné par Vilibalde lui-même de rassembler tous les esclaves chrétiens épars dans les hameaux, et de me les ramener. O ma Berthilie! tu reverras, j'espère, ce respectable vieillard qui t'a donné la vie, et dont chaque jour tu déplores la perte.

BERTHILIE.

Et comment pourrais-je me flatter, hélas! de le revoir encore? aura-t-il pu survivre à six années d'esclavage et de misère?

THEOBARD.

Est-il besoin de te dire que mon premier soin fut de nommer Bertram, le père de ma chère Berthilie?

BERTHILIE.

Oh! rien ne manquerait plus alors à ma félicité!

AMALABERGUE.

Personne ne desire son retour plus sincèrement que moi.

THEOBARD.

Mes amis, je lis dans vos yeux votre juste impatience, et je vous en remercie. Que la fête accoutumée commence donc sans plus tarder, cette fête si chère à mon cœur!

HERRMANN.

Oui, commençons, et vive la joie.

BALLET.

(Il est interrompu par un bruit sourd qui augmente sensiblement.)

HERRMANN.

Une troupe de guerriers étrangers s'avance de ce côté.

AMALABERGUE.

Ce sont des Vandales. Aux armes! aux armes!

THEOBARD.

Bas les armes!... ce sont nos amis.

SCENE XI.

Les Précédens, BERTRAM, un guerrier Vandale, Esclaves Chrétiens, Vandales.

Les esclaves entrent en scène. Berthilie vole à leur rencontre, apperçoit Bertram, et se jette dans ses bras.

BERTHILIE.

Mon père!

BERTRAM.

Berthilie!

AMALABERGUE, *à part.*

Je triomphe!

BERTHILIE.

N'est-ce point un songe! Est-ce bien vous que j'embrasse?

Digitized by Google

BERTRAM.

Cher enfant! le ciel a donc exaucé ma plus ardente prière?

LE GUERRIER VANDALE, *à Theobard.*

Noble chevalier! Wilibalde, notre chef et ton ami, fidèle à sa parole, t'envoye tous les esclaves chrétiens qui étaient en sa puissance.

THEOBARD, *au Vandale.*

Vas dire à ton chef ce que tu vois; dis-lui que tous mes sujets bénissent en cet instant son nom, que je suis fier d'être son ami... je ne saurais offrir à son grand cœur une récompense plus digne de lui, que les bénédictions de tout un peuple!

SCENE XII.

Les Précédens, excepté les Vandales.

BERTHILIE, *presentant Otto à son père.*

Mon père, embrassez aussi mon fils!

BERTRAM.

Ton fils! (*Il l'embrasse.*) Mais ma chère Berthilie, où donc est ton époux?

THEOBARD.

C'est moi!

BERTRAM.

Vous!... non, non, cela n'est pas possible!

THEOBARD.

Ta fille est mon épouse, et voilà notre enfant.

BERTRAM.

O terre, engloutis-moi!

BERTHILIE.

Mon père, que dites-vous?

BERTRAM.

Le jour de cette affreuse union, le ciel, par quelque signe effrayant, n'a pas manifesté sa colère! La foudre n'a pas éclaté sur vos têtes!

BENEDICTE, *à part à Amalabergue.*

L'entendez-vous?

BERTHILIE.

Grand Dieu! mon père, revenez à vous!

BERTRAM.

Vous n'avez pas frémi en prononçant le serment épouvantable!.. Le saint autel n'a pas tremblé!

BERTHILIE.

Quel langage!

THEOBARD.

Reprenez vos esprits.

BERTRAM.

Au nom du ciel, laissez-moi. (*il veut fuir*)

BENEDICTE, *l'arrêtant.*

Restez.

Digitized by Google

BERTRAM.

Qui es-tu ? Que me veux-tu ? Je ne te connais pas.

BENEDICTE.

Je suis un serviteur de Dieu. Cette terreur, ces angoises trahissent une âme agitée par quelque chose d'extraordinaire ; ayez recours à mon saint ministère, Bertram, et quels que soient les aveux que vous ayez à me faire, songez que si le ciel punit le crime, il sait aussi pardonner au repentir.

BERTRAM.

Je ne sais rien... je ne veux rien savoir... je ne veux que mourir.

BENEDICTE.

Pourquoi cette horreur soudaine, en apprenant le nom de l'époux de votre fille ?... si par quelques motifs secrets, impénétrables.. Ces nœuds sacrés étaient en effet réprouvés par le ciel...

BERTRAM,

Non, le ciel n'a pas parlé.. Je dois me taire. (*à Berthilie.*) fuis !.. fuis, malheureuse ! (*Il perd connaissance et tombe.*)

BERTHILIE.

O ciel ! il se meurt !

(*Tout le monde se groupe. La toile tombe sur ce tableau*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une salle gothique du château de Rabenstein ; les murs sont décorés de faisceaux d'armes et de plusieurs portraits de famille ; deux portes latérales, une autre dans le fond.

SCENE PREMIERE.

EMMA, ELENIRE.

EMMA, *arrivant par la porte latérale et regardant autour d'elle avec effroi.*

Je me reconnais, rien n'a été changé... Voici encore le fauteuil où mon père était assis.. . c'est là qu'il nous adressa ses dernières paroles, qu'il nous donna sa bénédiction, à mon frère, Odoard et à moi. . . frère barbare ! malheureuse Emma ! (*Elle se couvre le visage de ses deux mains.*) Qu'ai-je dit ? . . si l'on m'avait entendue ? (*Elle contemple les portraits.*) Comme leurs regards sont menaçans . . . rassurez-vous, chevaliers, vous n'entendrez plus prononcer ce nom d'Emma. . . l'épouse du pauvre Maurice a, depuis long-tems, cessé de vous appartenir.

Digitized by Google

ELENIRE, *arrivant du même côté.*

Allons, la voilà qui m'est encore échappé.

EMMA, *en regardant un portrait apparent et de grandeur naturelle, s'écrie :*

Odoard !

ELENIRE.

Oui, c'est le portrait du chevalier Odoard, le père de notre jeune maître. . . L'auriez-vous connu ?

EMMA.

Odoard ?

ELENIRE.

Il y a bien des années qu'il est parti pour la terre sainte.

EMMA.

Oh ! oui, bien des années !

ELENIRE.

On l'attendait toujours, lorsqu'un chevalier qui revenait de Jérusalem, apporta à son fils, la nouvelle de sa mort.

EMMA.

Oui, Odoard avait un fils... il me semble que... je le vois encore?

ELENIRE.

Que dit-elle donc ?

EMMA.

Sais-tu ce qu'il est devenu ?

ELENIRE.

Il est l'époux de cette bonne et chère dame que vous aimez tant.

EMMA.

O oui, je l'aime ! . . viens, nous allons la chercher. . . il faut que je lui parle ; actuellement que je m'en souviens, je veux lui apprendre bien vite tout ce que j'ai encore à lui dire. . . mais, non. . . elle seule doit savoir pourquoi le ciel m'a punie. . . Tu me trahirais, toi. . . reste, j'y vais seule.

ELENIRE, *l'arrêtant.*

Vous allez vous égarer. . . Dame Berthilie habite l'autre aîle du château.

EMMA.

Je sais. . . il faut traverser ce grand corridor, puis l'on descend, on tourne à gauche.

ELENIRE.

C'est singulier ! . . elle a raison.

EMMA.

On passe ensuite devant la chapelle.

ELENIRE.

C'est juste.

EMMA.

Mais je n'y passerai pas devant la chapelle. . . Dis-moi, les traces du sang du pauvre Maurice, y sont-elles encore ?

ELENIRE.

Je ne vous comprends pas.

Digitized by Google

EMMA, *fixant le portrait d'Odoard.*

Barbare ! que t'avait fait Maurice ? n'était-il pas l'époux de ta sœur ?

ELENIRE.

De sa sœur !

EMMA.

Ah ! je le verrai donc toujours renversé à tes pieds ! . . cette large blessure. . . et cette lampe qui éclairait son dernier regard fixé sur moi ! . .

ELENIRE.

Fixé sur elle !

EMMA.

Ecoute. . . lorsque l'horloge aura sonné minuit, tu m'avertiras, c'est l'heure où Maurice cessa de vivre. . . Nous irons ensemble... je te montrerai la place. . . c'est là que je veux mourir aussi ! . .

(Elle tombe dans un fauteuil.)

ELENIRE.

Ah ! mon Dieu ! son délire la reprend. . . et je suis seule. . . personne n'arrive ! (*Elle ouvre la porte du fond.*)

EMMA, *se levant, son regard est immobile.*

Oui ! à minuit ! . . .

(Elle regagne lentement la porte latérale, et sort.)

ELENIRE *court à la porte et tourne la clef.*

Je la tiens !.. Hermann a beau dire, cette femme est peut-être plus intéressante pour nous, que nous ne le croyons ; son effroi à la vue du portrait d'Odoard ! . . certains mots qui lui sont échappés. . . Je veux profiter du premier instant favorable, pour la faire expliquer plus clairement. . . On vient, c'est Hermann.

SCENE II.

ELENIRE, HERMANN.

ELENIRE

Tu as revu Bertram ? a-t-il entièrement repris ses esprits ? s'est-il enfin expliqué ?

HERMANN

Il est beaucoup mieux ; mais il s'obstine toujours à garder le silence.

ELENIRE

Cela est bien extraordinaire.

HERMANN.

Pas du tout ; on a deviné ce qui le tourmente.

ELENIRE

Et bien ?

HERMANN.

C'est ce mariage...

ELENIRE.

Comment, ce mariage ?

Digitized by Google

HERRMANN.

Eh! oui. Il ne voit dans une union aussi disproportionnée, que désordre et calamités; il croit sa fille perdue, son maître déshonoré. Dans son désespoir, il lui est échappé des paroles dont il se repent sans doute actuellement; car, dès qu'il est revenu à lui, son premier soin a été de s'informer de ce qu'il avait dit; ensuite il a demandé à rester seul, il s'est mis en prière, et puis, quand on est rentré, il avait le fils de Theobard sur ses genoux. Je te conserverai cet enfant, a-t-il dit à sa fille, en dépit du ciel et des hommes.

ÉLÉNIRE

Qu'a-t-il voulu dire par là?

HERRMANN.

Ne vois-tu pas que c'est toujours une suite de son idée sur ce mariage, qu'il regarde comme le plus grand des malheurs. Mais je m'arrête ici et j'oublie l'importante commission dont notre maître vient de me charger.

ÉLÉNIRE

De quelle commission veux-tu parler?

HERRMANN.

C'est au sujet de cette infortunée que j'ai sauvée ce matin: je voudrais presque, actuellement, ne l'avoir pas rencontrée.

ÉLÉNIRE

Comment cela?

HERRMANN

Ne voilà-t-il pas que le chevalier Banneret du couvent de Ste-Ursule, vient la reclamer, comme transfuge de son cloître?

ÉLÉNIRE.

Quand je te le disais!

HERRMANN

Théobard ne veut pas la lui livrer.

ÉLÉNIRE

C'est bien... Mais quelle raison donne-t-il de son refus?

HERRMANN

D'abord, le chevalier Banneret est arrivé avec une suite nombreuse, et contre l'usage il s'est permis de pénétrer dans le château, sans en avoir, au préalable, demandé l'entrée, ce qui déjà avait déplu à Théobard. Ensuite, il a été forcé d'avouer que celle qu'il reclamait n'était point une religieuse, mais une personne confiée, il y a déjà un grand nombre d'années, à la défunte abbesse.

ÉLÉNIRE

A la défunte abbesse!... Comment, cette méchante femme de laquelle on disait par-tout tant de mal?

HERRMANN

A été trouvée morte dans sa cellule.

ÉLÉNIRE

Juste punition du ciel!

HERRMANN

L'infortunée avait profité du trouble et de la consternation causée par cet événement pour s'évader.

Digitized by Google

ÉLÉNIRE

Elle en avait le droit.

HERRMANN

Le Bannerait n'insistait pas moins pour qu'elle lui fût remise; et sur le refus réitéré de Théobard, il osa le menacer... Alors la colère de notre jeune maître éclata... Chevalier Volfram, lui dit-il, j'entrevois ici un mystère que l'humanité m'ordonne de pénétrer. Cette infortunée restera sous ma protection, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'elle en est indigne.

ÉLÉNIRE

C'était bien parler cela... et qu'a répondu le chevalier Volfram?

HERRMANN

Il s'est retiré en jetant fièrement son gant, que Théobard a aussitôt ramassé.

ÉLÉNIRE

Ah! mon dieu! Mais sais-tu que ce chevalier Volfram est puissant, et que les vassaux du couvent de Ste-Ursule, dont il porte la bannière, sont très-nombreux?

HERRMANN

Aussi vais-je, de la part de notre maître, donner l'ordre à tous ses hommes d'armes de se tenir prêts à marcher.

ÉLÉNIRE

Que de malheurs à-la-fois?

HERRMANN

Va retrouver cette infortunée, cause involontaire de tout ce trouble; mais ne t'avise pas de lui parler de ce qui vient de se passer.

ÉLÉNIRE

Je m'en garderai bien. (*Elle ouvre la porte, entre et referme en dedans.*)

HERMRANN

J'aperçois Amalabergue: l'Ermite l'accompagne... Non, non, ce n'est pas là notre bon père Anselme. (*Il sort.*)

SCENE III.

AMALABERGUE, BENEDICTE.

AMALABERGUE

Je te le répète, nous avons laissé échapper le moment de faire parler Bertram. Qui nous répond actuellement que son attachement pour ses maîtres n'étouffe point en lui le cri de sa conscience? Nous possédons son secret; mais si lui-même ne le divulgue, il nous devient inutile: fatale situation!

BENEDICTE

Elle est d'autant plus critique, que je ne puis vous cacher qu'un nouveau danger paraît nous menacer.

AMALABERGUE

Un nouveau danger!

Digitized by Google

BENEDICTE

Oui, seigneur : les aveux échappés au chevalier Volfram, avaient fait naître en moi certains soupçons; je l'ai suivi, et, sous le prétexte de chercher à ménager un accommodement, j'ai mis tout en usage pour tirer de lui quelques renseignemens sur cette femme qu'il reclamait si impérieusement.

AMALABERGUE.

Eh! que nous importe.

BÉNÉDICTE.

Que nous importe, dites-vous? Et si l'infortunée était en effet cette même Emma que son frère Odoard, à ce que l'on prétendit dans le tems, avait conduit secrètement et fait renfermer dans ce couvent?

AMALABERGUE

Eh! bien?

BÉNÉDICTE

Si c'était elle!... envain je ferais parler Bertram... envain j'aurais porté le coup de la mort à Théobard et son épouse! envain l'enfant de l'inceste serait déclaré inhabile à succéder, Emma serait là pour réclamer l'héritage de ses ancêtres et vous en frustrer à jamais.

AMALABERGUE

Que dis-tu?

BÉNÉDICTE

La vérité.

AMALABERGUE

Et Volfram a confirmé tes soupçons?

BÉNÉDICTE

Toutes mes tentatives ont été inutiles; il m'a écouté en silence, son regard sombre et méfiant semblait chercher à lire sur mon visage mes plus secrètes pensées, et lorsque je cessai de parler, il me quitta, sans même daigner me répondre.

AMALABERGUE

Je le connais ce Volfram, et sa farouche vertu... l'abbesse elle-même le redoutait... mais quel parti prendre?

BÉNÉDICTE

Il n'en est qu'un et je vais l'employer. Ce soir, au lieu de regagner mon ermitage, je me rendrai au couvent et je demanderai à parler à la nouvelle abbesse.

AMALABERGUE

Tu la connais?

BÉNÉDICTE

Non, mais son intérêt est le nôtre : voilà le plus sûr garant de réussir près d'elle... Je lui révélerai le secret de Bertram, et lui proposerai, de votre part, le partage des domaines de Rabenstein, si elle consent à faire disparaître, pour jamais, le seul obstacle que nous ayons à redouter.

Digitized by Google

AMALABERGUE

Et si cette femme n'était point Emma ?

BÉNÉDICTE.

Tout me fait présumer que c'est elle : mais d'ailleurs l'incertitude est déjà pour nous si dangereuse, qu'aucun sacrifice ne doit vous paraître trop grand.

AMALABERGUE

Tu t'abuses . . . , si c'était Emma, elle se serait fait reconnaître.

BÉNÉDICTE

La terreur dont elle est frappée, lui ferme encore la bouche... une fois rassurée, elle parlera, et c'est ce qu'il faut prévenir.

AMALABERGUE

Et comment ?

BÉNÉDICTE

L'enlever cette nuit même du château, et la conduire au couvent.

AMALABERGUE

Cette entreprise. . .

BÉNÉDICTE

Est facile. . . mais chut... on vient... c'est Bertram, la fortune ne pouvait nous offrir une occasion plus favorable... retirez-vous, seigneur, et laissez-moi agir.

AMALABERGUE

Je te laisse. . . ne tarde pas à venir m'apprendre le succès de ta démarche, et les moyens que tu veux mettre en usage pour l'enlèvement projetté. (*il sort.*)

SCENE IV.

BENEDITCE, BERTRAM, OTTO.

Bénédicte, en évitant Bertram, qui s'avance sur la scène entraîné par Otto, a reconduit Amalabergue jusques a la porte, où il reste en observation.

OTTO.

Mais regarde donc tous ces superbes chevaliers. Je sais leur histoire, maman me l'a racontée... celui-ci est Georges de Rabenstein, il y a trois cents ans qu'il a construit ce château : c'était un grand guerrier! l'empereur Couras premier l'arma, lui même, chevalier l'année 912. Il mourut en brave, dans une bataille gagnée sur les hongrois . . . mais tu ne m'écoutes pas.

BERTRAM, *à lui-même.*

Me taire... emporter avec moi dans la tombe ce secret épouvantable!.. non, il faut parler.

OTTO

Raconte-moi, actuellement aussi, quelques histoires de tes Vendales... comme il me regarde.

BERTRAM

Vieillard faible et pusillanime! quels sont tes sinistres projets ?..

OTTO.

Il me fait peur ! Allons chercher maman. (*Il s'enfuit.*)

Digitized by Google

SCENE V.

BERTRAM, BENEDICTE.

BERTRAM.

Qui t'impose l'affreux devoir de porter le désespoir et la mort dans le sein de ces deux êtres innocens et vertueux? Le crime! Il n'en existe point. Théobard ignore que c'est sa sœur qu'il nomme son épouse, il doit à jamais l'ignorer. Il ne sera pas coupable... Oui, lui; mais moi... Grand dieu! (*il se couvre le visage.*) Non, non, Dieu est juste, il est bon, et puisque sa foudre repose, est-ce à toi à la provoquer sur deux têtes aussi chères?... Tes remords ne sont que des fantômes de ton imagination, la cri de ta conscience des préjugés de ton enfance. Mais que dis-je? Si cette voix intérieure qui me parle était la voix de Dieu même? s'il m'avait choisi pour révéler le crime?... Eh! qui, en effet, pourrait faire connaître cet affreux secret, si ce n'est moi, oui, moi seul? O mon dieu! si telle était ta volonté, daigne me la faire connaître par quelque signe visible! Coupable si je parles, plus coupable peut-être encore si je me tais... j'implore ta lumière! que faire? que résoudre?

BENEDICTE, *à part.*

Approchons. (*haut.*) Que le ciel vous assiste, vieillard respectable!

BERTRAM.

Ah!

BENEDICTE.

Depuis le facheux accident qui troubla d'une manière si extraordinaire la joie de votre retour, je ne vous avais pas revu: je suis charmé de vous retrouver plus calme.

BERTRAM, *à part.*

Cachons mon trouble.

BENEDICTE.

N'a-t-on pas voulu nous persuader que cet état violent qui nous a fait même un instant craindre pour votre existence, avait été causé par la nouvelle inattendue de l'union de votre fille avec Théobard? Mais je n'en crois rien.

BERTRAM.

Vous avez raison.

BENEDICTE.

En faisant naître Berthilie dans un état obscur, le sort avait commis une erreur qu'il s'est empressé de réparer; et s'il ne réserve pas toujours ses faveurs à ceux qui les méritent le mieux...

BERTRAM.

Ah! oui, souvent la vertu est bien malheureuse!

BENEDICTE.

Elle ne le serait pas, si tout le monde se liguait pour punir l'homme coupable.

BERTRAM.

Tous les coupables ne méritent pas d'être punis!

Digitized by Google

BENEDICTE.

Que dites-vous, Bertram ?

BERTRAM.

Qu'il est quelquefois des criminels bien plus dignes de notre pitié que de notre colère.

BENEDICTE.

De la pitié pour le crime! quel blasphême ! Ah! Bertram, je ne le vois que trop, votre long séjour parmi les infidèles a éteint en vous la foi de vos pères !

BERTRAM.

Vous êtes un homme de Dieu, et l'habit que vous portez doit me faire croire que, versé dans les sciences, vous serez plus à même qu'un homme simple et ignorant comme moi, de résoudre une question difficile. J'ai, je vous l'avouerai, conçu certains doutes qui m'allarment : vous allez fixer mon opinion.... mais soyez discret.

BENEDICTE.

Je crois mériter votre confiance.

BERTRAM.

Ecoutez-moi. Les Vandales sont, vous le savez, des idolâtres.

BENEDICTE.

Une race maudite.

BERTRAM.

Je ne maudis personne.

BENEDICTE.

Dieu vous l'ordonne.

BERTRAM.

Mon cœur me le défend. Mais laissez-moi vous raconter un fait dont j'ai moi-même été parmi eux le témoin oculaire. Un vandale rencontre dans le désert une jeune fille égarée, qui se mourait de fatigue et de besoin ; il prend pitié de sa douleur, la conduit dans sa cabane, et bientôt après il l'épouse... C'était un couple charmant ! tout le monde prenait part au bonheur dont il jouissait, lorsque tout-à-coup, par un de ces hasards singuliers trop long à vous détailler, un vieillard découvrit, ce que ces deux jeunes époux ignoraient eux-mêmes, qu'ils étaient frère et sœur.

BENEDICTE.

Frère et sœur ! grand dieu!

BERTRAM.

Hélas ! oui.

BENEDICTE.

Et que fit le vieillard, après cette affreuse découverte ?

BERTRAM, *(hésitant)*

Ce qu'il fit?...Il vint me consulter.

BENEDICTE.

Vous, Bertram ?... oh ! je devine sans peine le conseil que vous lui donnâtes.

BERTRAM.

Vous le devinez !

Digitized by Google

BENEDICTE.

Adorateur du vrai Dieu, vous aurez fait connaitre à cet infidéle toute l'énormité de ce crime..hâte-toi, lui aurez-vous dit, de rompre une union que le ciel réprouve, et qui doit être un objet d'horreur à toute la race humaine... instrument de la colère céleste, obéis à sa volonté, ou tremble d'être toi-même confondu avec les coupables qu'elle t'ordonne d'énoncer.

BERTRAM, *avec vivacité.*

Des coupables... mais il n'y en avait pas... des époux infortunés, cités dans toute la Thuringe...

BENEDICTE.

Dans la Thuringe!

BERTRAM.

Dans leur tribu, voulais-je dire, comme le plus parfait modèle de toutes les vertus, vivaient dans l'ignorance absolue des liens étroits qui déjà les unissaient avant d'avoir formé ces déplorables nœuds.

BENEDICTE.

Eh bien, que fit le vieillard?

BERTRAM.

Le vieillard... il garda le silence.

BENEDICTE.

Ah! c'est trop long-tems dissimuler, Bertram, songez au père Anselme!

BERTRAM.

Anselme!... que voulez-vous dire?

BENEDICTE.

Rappelez-vous ce jour où croyant votre fin prochaine..

BERTRAM.

Grand Dieu!... vous sauriez...

BENEDICTE.

Je ne sais rien... je ne puis rien savoir que ce que vous-même allez m'apprendre.

BERTRAM,

Moi!... ah!...

BENEDICTE.

Bertram, songez à votre heure dernière... voulez-vous, par un attachement aveugle, par une trop coupable faiblesse, perdre le fruit d'une vie entière sans tache? Voyez les portes de l'éternité s'ouvrir devant vous!... le juge suprême prononcer l'arrêt irrévocable!... *(Bertram est dans la plus profonde agitation.*)parlez! il en est tems encore... un mot, et le cri de votre conscience va s'appaiser.

BERTRAM

Ma conscience!... elle m'ordonne de respecter la vertu malheureuse, de la plaindre, et de ne pas l'assassiner.

BENEDICTE.

Eh bien? puisque rien ne peut vous déterminer à remplir un devoir que le ciel vous prescrit, ce sera donc à moi à vous sauver, malgré vous-même, de l'abyme entrouvert sous vos pas.

Digitized by Google

BERTRAM

Barbare ! que prétendez-vous faire?

BENEDICTE

Prononcer l'anathême sur un couple incestueux...

BERTRAM

L'anathême !... grand dieu !

BENEDICTE

Et faire connaître à toute la Thuringe...

BERTRAM

Arrête... arrête, te dis-je !

BENEDICTE

Eh bien?

BERTRAM, *le ramenant*

Eh bien, va, va, parles actuellement, je ne te crains plus !... oui, le parti en est pris !... Je déclarerai, moi, en présence de tous les chevaliers rassemblés, que tu es un imposteur.

BENEDICTE

Malheureux !

BERTRAM

Laisse-moi, laisse-moi !... je ne veux plus t'entendre.

BENEDICTE, *à part.*

Eloignons-nous; et quel que soit le danger auquel je m'expose, allons concerter avec Amalabergue le dernier moyen de lui arracher son secret. (*Il sort.*)

SCENE VI.

BERTRAM, puis BERTHILIE.

BERTRAM

Que ne m'est-il possible de séparer sans efforts ces époux trop malheureux, de les éloigner pour jamais l'un de l'autre !... Oui, exécutons ce projet !... c'est le ciel lui-même qui me l'inspire !... O mon dieu ! toi qui connais la pureté de mes intentions, pardonnes-moi le mensonge dont je vais me rendre coupable !

BERTHILIE, *arrivant.*

Mon père ! que signifie ce trouble, cette agitation? l'Ermite vous quitte à l'instant... je l'ai vu s'éloigner à pas précipités.

BERTRAM

Le scélérat !... je saurai le confondre !

BERTHILIE

Un scélérat !... lui !... N'était-il pas l'ami de ce bon père Anselme, que nous regrettons encore tous les jours?

BERTRAM.

Anselme !... ah ! plut au ciel qu'il vécut encore ! il eut empêché cette union fatale !

BERTHILIE

Mon père, j'ai conçu votre chagrin en voyant votre fille unie au dernier rejeton de nos souverains. Un sang aussi illustre ne devait sans doute pas s'allier à celui de l'un de ses plus obscurs

Digitized by Google

vassaux ! et je me reprocherais cette faiblesse, si elle n'avait fait le bonheur de mon cher Theobard!

BERTRAM

Son bonheur, grand dieu !

BERTHILIE.

Mais, puisque le ciel lui-même a béni notre union, en faisant naître de moi un héritier du nom de Rabenstein, pourquoi, étouffant des regrets inutiles, ne pas être vous-même heureux du bonheur de vos enfans ?

BERTRAM

Que ne puis-je acheter sur l'heure même, de tout mon sang, cette félicité dont tu te flattes !

BERTHILIE

Regardez autour de vous, mon père; tout ici respire la joie, le contentement : je suis l'épouse la plus fortunée, la plus heureuse des mères! Théobard vient de consolider pour toujours la paix, la prospérité de la Thuringe. Dites, que pourriez-vous desirer voir ajouter encore à cette félicité, dont vous semblez douter?

BERTRAM

Le repos de ma conscience !

BERTHILIE

Que dites-vous ?

BERTRAM, *à part.*

O mon dieu ! seconde mon projet !

BERTHILIE

Ah ! parlez, mon père, de grace, expliquez-vous?

BERTRAM

Apprends donc que, pendant les jours de ma longue captivité, lorsque l'espoir de voir se briser mes fers, s'éloignait insensiblement dans mon ame, je fis serment à Dieu de consacrer ma fille au culte de ses autels, si jamais je revoyais ma chère patrie! Le ciel a exaucé ma prière, je me retrouve aux lieux qui m'ont vu naître, et je ne puis remplir mon serment !

BRTHILIE

Et voilà donc la cause de ces angoises mortelles, de cette profonde douleur qui se peint dans tous vos traits ? . . . Rassurez-vous, mon père, le ciel ne peut exiger de vous l'accomplissement de cette promesse indiscrète . . mais il existe encore d'autres moyens de lui témoigner votre gratitude et de rendre le calme à votre conscience troublée.

BERTRAM

Il n'en est qu'un . . . et ce moyen est en ton pouvoir.

BERTHILIE

En mon pouvoir!...

BERTRAM.

Oui !... ô ma fille ! prends pitié des tourmens qui me déchirent! ne permets pas que ton malheureux père descende dans la tombe avant de s'être reconcilié avec le ciel, avec lui-même !.. c'est à tes genoux que je t'en conjure.

Digitized by Google

BERTHILIE

O ciel! mon père! que faites-vous? pour être l'épouse de Théobard, en suis-je moins votre fille? Existe-il des nœuds qui puissent rompre ceux de la nature? ah! parlez, mon père, ordonnez: je jure d'avance, à la face du ciel, que vous serez obéi.

BERTRAM

Le ciel et ton père ont reçu ton serment. Ecoute-moi... sur les rives du Danube, au sommet d'un roc escarpé, s'élève un saint monastère, le but révéré de nombreux pélerinages; c'est là que je veux aller me faire relever de mon vœu téméraire, tu m'accompagneras seule, sans suite...

BERTHILIE

Je ne vous quitterai pas; mais vous oubliez les dangers sans nombre que, dans un aussi long voyage, nous allons avoir à surmonter... souffrez que Théobard nous accompagne.

BERTRAM, *avec effroi.*

Théobard!... non.

BERTHILIE

Ou qu'au moins il nous donne une escorte suffisante.

BERTRAM

Encore une fois, ma fille, ce voyage doit être un secret éternel pour Théobard lui-même... le ciel le veut ainsi.

BERTHILIE

Un secret pour mon époux! c'est impossible.

BERTRAM

Il le faut, je l'exige.

BERTHILIE

Je n'ai point de secret pour Théobard, pas une pensée qui ne lui appartienne, vous voudriez...

BERTRAM

Songes à ton serment.

BERTHILIE

Mes premiers devoirs sont ceux d'épouse et de mère; ni vous, ni le ciel même ne sauraient m'ordonner de les enfreindre.

BERTRAM

O ma fille! si tu savais...

BERTHILIE

Je sais ce que je vous dois; j'ai promis, et quelque pénible que soit le sacrifice que vous m'imposiez, je tiendrai ma parole; mais Théobard sera instruit, et du voyage, et des motifs qui me le font entreprendre: il les respectera.

BERTRAM

Ma fille! veux-tu me voir mourir à tes pieds?

BERTHILIE

Demandez ma vie, elle est à vous; mais n'exigez pas de moi ce qu'il m'est impossible de vous accorder... On vient, c'est Théobard.

BERTRAM

Plus d'espoir!... tout est perdu!

Digitized by Google

SCENE VII.

Les Précédens, THEOBARD.

THÉOBARD, *après les avoir regardés attentivement.*

Comment dois-je interpréter l'inquiétude, le trouble où je vous vois l'un et l'autre ?. . . . Berthilie, ton père t'aurait-il fait connaître . . .

BERTHILIE

Oui, mon ami, il m'a découvert le motif de ses peines secrètes, et j'en suis, hélas ! la cause innocente.

THEOBARD

Vous, Berthilie ?

BERTHILIE

Mon père avait fait le vœu de consacrer sa fille au service des autels, si jamais le ciel le rendait à ses foyers.

THÉOBARD

Quelle barbarie !

BERTRAM

Ce que vous nommez barbarie, seigneur, eut été pour Berthilie le plus grand des bienfaits.

THÉOBARD

Le ciel en me la donnant pour épouse a rejetté, lui-même, ce cruel sacrifice.

BERTRAM

C'est en la frappant de mort aux pieds même des autels où l'infortunée reçut vos sermens, que le ciel eût fait éclater sa justice !

THEOBARD

Insensé ! eh quoi ! un vœu téméraire l'emporterait dans le cœur d'un père, sur la voix de la nature que tu veux outrager !

BERTRAM.

Moi, grand dieu !

THEOBARD.

Oui, vous, Bertram ! En vous accordant les plus doux de ses bienfaits, une fille qu'elle a comblée de ses plus rares faveurs, la nature n'a point prétendu vous donner une esclave ; votre enfant est un dépôt sacré : faire son bonheur est pour vous la plus sainte des obligations.

BERTHILIE.

Calme-toi ! songe qu'il est mon père.

THEOBARD.

Vouloir, à la fleur de ton âge, te plonger vivante dans le tombeau du cloître, pour traîner quelques instans encore, sur les ruines de sa chaumière, une vie qui va s'éteindre !... Ah ! cette idée me révolte ! Je suis père aussi ; mais s'il fallait acheter au prix de tout mon sang le bonheur de mon enfant...

BERTHILIE.

Mon ami ! mon ami !

Digitized by Google

BERTRAM.

Vous me jugez mal. Vous ne savez pas... mais un moment viendra... moment terrible !... Malheureux ! l'abîme est là... vous ne le voyez point encore... vous le montrer, serait vous y précipiter sans retour !

THEOBARD, *à Berthilie.*

Un calme passager nous abusait ; il n'est que trop vrai, sa raison est égarée.

BERTRAM.

Non, seigneur ; je possède, pour mon supplice, toute la plénitude de ma raison. Mais, tremblez que mon esprit, succombant enfin sous tant d'efforts, ne s'égare en effet, et que dévoilant, malgré moi, un horrible mystère...

BERTHILIE.

Un mystère, dit-il ?

THEOBARD.

Bertram, mon cher Bertram, revenez à vous.

(Amalabergue et Bénédicte se montrent au fond de la scène.)

BERTRAM, *prenant la main des deux époux.*

Berthilie, veux-tu sauver les jours de ton époux, de ton enfant ? il en est tems encore ! Dis-leur un éternel adieu ! Viens, suis-moi.

BERTHILIE.

Moi, abandonner ce que j'ai de plus cher au monde ! jamais.

BERTRAM.

C'en est fait : plus de ressource, plus d'espérance ! Prends donc ce poignard, Berthilie ; arrache-moi la vie, c'est le seul moyen de salut qui te reste !

BERTHILIE.

Mon père !

BERTRAM.

Non, je ne le suis pas... je ne l'ai jamais été... Frappe, hâte-toi, par ma mort, de détruire la seule preuve... Déjà une puissance invisible m'entraîne... me commande... Viens, viens ; dérobons-nous au coup qu'elle va frapper !

(Il veut fuir, Bénédicte l'arrête.)

SCENE VIII.

Les Précédens, AMALABERGUE, BENEDICTE.

BENEDICTE.

Bertram, cette puissance invisible à laquelle tu cherches envain à te soustraire, est Dieu lui-même qui, dans ce moment solemnel, te parle par ma bouche.

THEOBARD.

Que veut-il dire ?

BERTHILIE.

O mon ami, je tremble !

Digitized by Google

BENEDICTE.

Bertram, toutes les affections terrestres doivent s'éteindre à la voix de l'Eternel! S'il a conservé tes jours, s'il a brisé tes fers, s'il te ramène dans tes foyers, c'est qu'il t'avait choisi pour l'instrument de sa vengeance. Parlez, Bertram; le ciel vous l'ordonne... dévoilez le crime...

THEOBARD.

De quel crime voulez-vous parler?

BÉNÉDICTE.

D'un crime qui révolte la nature, qui voue à l'exécration publique, aux tourmens éternels, le malheureux qui s'en est rendu coupable.. de l'inceste.

AMALABERGUE.

Eh! quel est ce monstre coupable en effet de ce crime abominable?

BENEDICTE, *montrant Theobard.*

Le voilà.

THEOBARD.

Moi?

BERTHILIE.

Dieu tout-puissant!

BÉNÉDICTE.

Bertram, osez encore me démentir.

BERTRAM.

C'en est trop.. je succombe! que le ciel prenne pitié de nous! Berthilie, je ne suis pas votre père; c'est à Odoard que vous devez le jour.

THEOBARD.

Berthilie, ma sœur!

BERTHILIE.

Odoard, mon père!

SCÈNE IX.

Les Précédens, EMMA, ELENIRE.

EMMA.

Odoard!... Qui a prononcé ce nom?

BERTHILIE, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs!

ELENIRE.

O ciel! notre chère dame!

EMMA.

Silence!... elle repose!

AMALABERGUE, *à part.*

Je suis vengé!

(*Les groupes se forment; la toile tombe sur ce tableau.*)

Fin du second acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente une enceinte dans les jardins du château de Rabenstein. Sur la gauche du spectateur, le péristile d'une chapelle gothique. Sur le frontispice est écrit: Sépulture des Chevaliers de Rabenstein. *Vis-à-vis, un monument avec cette inscription:* A Hugo de Rabenstein, mort en terre sainte. *Au fond, les remparts du château.*

SCENE PREMIERE.

(Crepuscule du matin.)

AMALABERGUE, *arrivant.*

Bénédicte a la clef de cette porte: il ne tardera sans doute pas d'arriver, et je ne doute nullement du bon effet qu'auront produit au couvent les nouvelles dont il est porteur. Tout réussit au gré de mes desirs! Théobard a arraché à Bertram des éclaircissemens qui ne lui laissent plus de doutes... le coup est parti! Quant à cette transfuge que Volfram reclame, et sur laquelle Benédicte a conçu de si étranges soupçons... J'entends du bruit; c'est de ce côté... On vient... c'est Benedicte.

SCENE II.

AMALABERGUE, BENEDICTE.

AMALABERGUE.

Enfin te voilà de retour!

BÉNÉDICTE.

Oui, seigneur. Mais, avant tout, daignez m'apprendre ce qu'est devenu Emma.

AMALABERGUE.

Toutes mes mesures pour la faire enlever ont été inutiles: renfermee dans son appartement, Elenire ne l'a pas quittee un seul instant.

BENEDICTE.

Fâcheux contretems!

AMALABERGUE.

En vérité, je ne conçois rien à tes appréhensions. Cette folle....

BENEDICTE.

Folle? Dites plutôt que les angoises d'une longue captivité, que les tourmens qu'on lui aura sans doute fait éprouver, ont affaibli sa raison, et produit cet état habituel de terreur et d'exaltation qui cessera aussitôt que la sécurité aura ramené le calme dans son âme. Alors elle parlera, se nommera...

AMALABERGE.

Je saurai bien l'en empêcher. Mais hâte-toi de m'apprendre les résultats de la visite au couvent.

Digitized by Google

BÉNÉDICTE.

Le succès de cette démarche me donnerait moins d'inquiétude, si vous y aviez déjà fait reconduire Emma.

AMALABERGUE.

Explique-toi?

BENEDICTE.

Je trouvai la nouvelle abbesse assise devant une table couverte de papiers; je lui racontai ce qui venait de se passer au château de Rabenstein. L'abbesse était instruite. Je prononçai ensuite le nom d'Emma; elle n'eut pas alors l'air de m'écouter: je continuai cependant, et faisant l'énumération des avantages réciproques d'une alliance secrète entre elle et vous... je finis par lui annoncer que cette transfuge, qu'elle savait sans doute aussi bien que moi être la sœur d'Odoard, allait dans quelques heures être remise en sa puissance.

AMALABERGUE.

Quelle imprudence!

BENEDICTE.

Pardonnez-moi, seigneur. Avant de m'être expliqué, l'abbesse avait déjà deviné tout ce que j'avais à lui dire. En parlant, il n'y avait plus rien à perdre, et tout à gagner.

AMALABERGUE.

Et quelle fut sa réponse?

BENEDICTE.

Retournez, me dit-elle, près de celui qui vous a envoyé; il peut être persuadé que je ferai, dans cette circonstance importante, tout ce que le devoir et ma conscience exigeront de moi.

AMALABERGUE.

J'entends. Le premier devoir d'une abbesse est de ne négliger aucuns des moyens que le hasard lui présente pour enrichir son couvent; quant à sa conscience...

BENEDICTE.

Vous pourriez, cette fois, vous tromper. En sortant, je remarquai un grand rassemblement d'hommes d'armes dans la cour extérieure, Volfram leur donnait des ordres; mais il me fut impossible de l'aborder.

AMALABERGUE.

Ce rassemblement est une suite toute naturelle du refus de Théobard de rendre la transfuge. Le château va être attaqué.

BENEDICTE.

Encore une fois, vous vous flattez trop facilement. Ecoutez-moi. Les guerriers que vous avez à votre solde, et qui, pendant l'absence de Théobard, avaient été commis à la garde du château, vous sont-ils entièrement dévoués?

AMALABERGUE.

Entièrement.

BENEDICTE.

Il faut, sans perdre un instant, les rassembler et vous mettre à leur tête.

AMALABERGUE.

Et pourquoi cette précaution?

Digitized by Google

BENEDICTE.

Votre propre sûreté vous la prescrit aussi longtemps que nous ne connaîtrons pas les véritables desseins de l'abbesse. Volfram ne tardera pas à paraître sous les murs du château. Quelle que soit sa mission, nous serons du moins certains alors de ne point être pris à l'improviste. S'il est pour nous, vos guerriers lui deviennent un renfort qui n'est pas à dédaigner ; s'il est contre. . .

AMALABERGUE.

Cela n'est pas présumable.

BENEDICTE.

J'en conviens ; mais enfin, si cela était ? . . . Ces guerriers, joints aux vassaux même de Théobard, que je saurai bien faire marcher au nom du ciel et de la religion outragée, ne laisseront pas la victoire incertaine. Mais déjà le jour commence à paraître. Allez, seigneur. Chaque moment est précieux. Je rentre au château pour connaître plus à fond les dispositions de Théobard, Je ne tarderai point ensuite à venir vous rejoindre.

AMALABERGUE.

J'adopte ton projet, et compte sur ton dévouement.

BENEDICTE.

Reposez-vous sur moi.

(Ils sortent: Amalabergue par la petite porte, Bénédicte par la grille.)

SCENE VII.

BERTHILIE, *pâle, les cheveux épars, sortant de la chapelle.*

Cette nuit, consumée dans les larmes, est donc enfin écoulée. C'est aux pieds du même autel où ma bouche a prononcé ce serment sacrilège, que j'ai vu naître le jour affreux qui doit éclairer notre éternelle séparation !... C'est ici que je dois le revoir pour la dernière fois, celui que je n'ose même plus nommer ! . . . Infortunée ! combien de jours te faudra-t-il encore traîner ainsi sur ta déplorable existence ? Innocente et criminelle, objet d'horreur et de pitié, envain j'appelle la mort ; la peine de mon crime est de vivre. De mon crime ? suis-je donc coupable ? Malheureuse ! qu'oses-tu dire ? ton époux n'est-il pas ton frère ? Ton enfant... Ah ! mon fils, innocente et douce créature, tu ne vivras donc que pour l'opprobre et l'ignominie ! banni de la société des hommes, tu maudiras le jour qui te vit naître. . . tu maudiras le sein qui t'a porté... Me maudire, moi ! ta mère !. . . Non, jamais l'enfer n'inventa de tourmens pareils à ceux que j'éprouve... mon cœur se brise... mes forces m'abandonnent !... Théobard !... mon fils !... venez recevoir mon dernier soupir !

(Elle va aux pieds du monument.)

SCENE IV.

BERTHILIE, THEOBARD.

THEOBARD, *l'approchant.*

La voici !.. ô mon dieu, fais peser sur moi seul le poids de nos

Digitized by Google

communes douleurs, et donnez à cette innocente victime la force de consommer ce cruel sacrifice !... Berthilie !...

BERTHILIE

Qui m'appelle ?

THEOBARD

C'est moi, c'est ton ami.

BERTHILIE, *allant à lui.*

Oui, c'est bien toi, c'est toujours toi !

THEOBARD

Chère Berthilie !... que la pensée consolante de souffrir sans l'avoir mérité, nous élève en ce moment au-dessus du destin qui nous persécute, rappelle ce courage que j'ai tant de fois admiré, lorsque m'arrachant de tes bras pour voler au champ de l'honneur, toi-même me présentais d'une main assurée ma lance et mon bouclier.

BERTHILIE.

Que les tems sont changés... Theobard, me disais-je alors, va défendre l'innocence opprimée ; le ciel doit le protéger ; ma confiance en sa justice était tout mon courage... mais maintenant que lui-même a frappé l'innocence, qu'il accumule sur sa tête tous les supplices à la fois.., ah ! dis-moi, Theobard, quel appui, quel soutien me reste-t-il encore ?.. où me refugier ?... où me sauver de moi-même ?

THEOBARD

Il est un port assuré contre tous les orages de cette déplorable vie; mais il nous reste encore un devoir bien sacré à remplir . . Otto...

BERTHILIE

Mon fils !

THEOBARD,

Arrachons cette victime à notre affreuse destinée... que ces jours heureux et paisibles que le ciel semblait nous avoir reservés, deviennent le partage de notre enfant... et emportons, au moins dans le tombeau cette triste et dernière consolation.

BERTHILIE

Vain espoir ! le fruit de l'amour le plus tendre, le plus pur, est marqué du signe de la réprobation !... il est ton fils, Theobard, il est le mien... est-il un pouvoir sur la terre qui puisse le laver de cette tache ineffaçable ?

THEOBARD

Oui, il en est un... c'est le cœur d'un père... Ecoute, Berthilie, écoute le projet qu'il m'a inspiré. Dans les Gaules, au pied des Alpes, sous un ciel enchanté, habite un preux et loyal chevalier. Ce fut dans un tournois où la victoire entre nous demeura indécise, que nous nous jurâmes une amitié à toute épreuve : c'est à lui que je veux confier mon fils et le secret de sa naissance.

BERTHILIE

Me séparer de mon enfant !... jamais.

THEOBARD

Il le faut : il faut qu'Otto soit mort pour les lieux qui l'ont vu

Digitized by Google

naître, s'il ne doit pas un jour maudire son existence et ceux dont il la tient.

BERTHILIE

Grand dieu!

THÉOBARD

Le fidèle Hermann le conduira dans les bras de son père adoptif... bientôt les jours de son enfance s'effaceront de sa mémoire; il ignorera jusqu'au sang dont il est issu.

BERTHILIE

Il oubliera sa mère!

THEOBARD

Il sera le premier de sa race, et le nom qu'il portera un jour, il ne le devra qu'à sa valeur, à ses vertus! chère Berthilie! je t'en conjure, modère cette trop juste douleur.

BERTHILIE

Ah! tu ne la connais pas, cruel! . . . tu ne connais pas le cœur d'une mère!. . . mon enfant arraché du sein qui l'a nourri, confié à des mains étrangeres...

THEOBARD

Faut-il donc te montre sous les yeux l'affreux tableau de l'avenir que ton aveugle tendresse prépare à ton enfant?... Dans quelques heures, que dis-je? dans un instant, peut-être, tu ne seras plus la maîtresse de disposer de son sort et du tien... Tous les habitans de cette contrée, mes propres vassaux, conduits par des prêtres farouches, viendront inonder cette demeure encore solitaire; le fanatisme étouffera dans leurs cœurs, la voix de l'humanité... ils croiront servir le ciel en outrageant la nature... envain nous voudrons leur opposer, toi tes larmes, moi la force de mon bras... vains secours... efforts inutiles...

BERTHILIE.

Arrête, arrête! Je veux voir mon fils!

THÉOBARD.

Herrmann a reçu de moi l'ordre de nous l'amener ici. Berthilie, crois-tu donc que je souffre moins que toi?

BERTHILIE.

Pardonne, j'étais injuste. Oui, mon ami, tu sais mieux que sa mère aimer notre enfant.

(Hermann au fond de la scène tenant Otto par la main.)

THEOBARD.

Le voici.

SCENE V.

Les Précédens, HERRMANN, OTTO.

(Hermann fait signe qu'il va observer et se retire.)

BERTHILIE, *tenant Otto dans ses bras.*

Mon fils! mon cher Otto!

Digitized by Google

OTTO.

Tu as pleuré! Autrefois, quand tu pleurais, et que je t'en demandais la raison, tu me répondais toujours : j'ai perdu mon père, je ne le reverrai plus!... Il est revenu, et tu pleures encore!

BERTHILIE.

Pauvre enfant! malheureuse mère!... O mon fils! puisse le ciel inexorable envers les auteurs de tes jours, verser sur toi toutes ses bénédictions!... Tu vas nous quitter, mon fils! bientôt l'image de ta mère s'effacera de ton cœur, avec les souvenirs de ton enfance; tu seras seul sur la terre. O mon dieu! si je dois croire encore à ta justice, à ta bonté, tu conserveras à ce malheureux enfant la plus belle partie de l'héritage de ses ancêtres... celle que ni les hommes, ni le sort ne pourront lui enlever... les vertus de son père!

THEOBARD, *posant la main sur la tête d'Otto.*

Donnes-lui, ô mon dieu! le cœur de sa mère!

OTTO.

Que dites-vous donc?

THEOBARD.

Cher enfant!

SCENE VI.

Les Précédens, HERMANN.

HERRMANN.

Seigneur, vos funestes presentimens se confirment. Déjà des rassemblemens se forment de toutes parts.

BERTHILIE.

Hermann! sauvez, sauvez mon fils!

THEOBARD.

Où est Amalabergue?

HERRMANN.

On l'ignore. L'ermite l'a proclamé l'héritier de Rabenstein.

THEOBARD.

Il ne l'est point encore! (*Des clameurs se font entendre.*)

BERTHILIE.

Quels cris se font entendre? Ce sont eux, ils arrivent! ils viennent m'arracher mon enfant! (*Une patrouille traverse rapidement le rempart.*) C'en est fait!

(Ils embrassent leur enfant et le remettent à Herrmann qui l'enlève.)

SCENE VII.

BERTHILIE, THEOBARD.

THEOBARD.

Grand dieu! après tant de sacrifices, voudrais-tu me condamner à vivre encore?

Digitized by Google

BERTHILIE.

Où suis-je ? (*elle regarde autour d'elle.*) Théobard, qu'est devenu mon fils ?

THEOBARD.

Il va sous un ciel étranger, retrouver des soins que nous n'osons plus lui donner... hélas ! cette cruelle séparation devait précéder...

BERTHILIE.

N'achèves pas... nous séparer, non, jamais!... J'ai pu renoncer à mon fils pour sauver ses jours; mais maintenant que je n'ai plus à trembler pour une tête si chère, je reprends ce courage que l'amour maternel avait étouffé... eh ! qu'aurais-je à craindre encore ? ces hommes ! .. ils ne peuvent que m'arracher la vie !... qu'ils viennent, Théobard ; c'est dans tes bras que je veux mourir !

THEOBARD.

Oui, ensemble ! que ces mots ont de charmes pour moi ! déjà mon âme, détachée de tous ses liens terrestres, ne voit plus que toi et l'éternité.

THEOBARD, (*montrant la chapelle.*)

C'est ici que, sous des auspices si trompeurs, s'allumèrent pour nous les pâles flambeaux de l'hyménée.,, c'est là qu'il faut mourir !

BERTHILIE.

Viens !

SCENE VIII.

Les Précédens, BERTRAM.

BERTRAM.

Théobard ! Berthilie ! Dieu soit béni, je vous retrouve !

THEOBARD.

Bertram, que nous voulez-vous encore?

BERTRAM.

Je veux vous sauver... Amalabergue et Benédicte, à la tête d'un parti formidable, se préparent à donner l'assaut. Ce moine perfide a lancé l'anathème contre vous, contre tous ceux qui oseraient vous obéir, il ordonne au nom du ciel, à la foule qui l'environne, d'exterminer jusqu'au dernier rejetton d'une race impie.

THEOBARD.

Le monstre!

BERTRAM.

Vos guerriers ont juré de mourir sur la brêche .. mais hélas! ils succomberont sous le nombre.

THEOBARD.

Qu'ils n'opposent pas à nos féroces ennemis un courage inutile.

BERTRAM.

Venez, suivez-moi.

BERTHILIE.

Quel est votre dessein, Bertram ?

Digitized by Google

BERTRAM.

J'ai tout prévu, tout préparé. A l'instant où l'ennemi pénétrera jusques dans cette enceinte, il y verra cet édifice en flammes. J'attesterai que je viens de vous y voir périr sous mes yeux : et me jettant ensuite dans ce gouffre embrasé, ma mort deviendra le garant de la vôtre. Toutes recherches cesseront aussitôt, et vous pourrez vous éloigner sans crainte d'être poursuivis. Je vous en conjure, Seigneur, le tems presse, hâtez-vous.

THÉOBARD.

Bertram! Et c'est toi, l'auteur de tous mes maux, qui veut sacrifier tes jours!

BERTRAM.

Ah! fuyez, seigneur, fuyez, vous dis-je.

THÉOBARD.

J'ai sauvé notre enfant!... Otto ne tombera pas entre les mains de ces barbares... rien désormais ne nous attache plus à la vie! je brûle de la quitter... Nous restons... Mon amie, nous mourrons ensemble!

BERTRAM.

Affreuse destinée!

SCENE IX.

Les Précédens, EMMA, ELENIRE.

EMMA, *se précipitant sur la scène.*

Où fuir... où me cacher?... Ces soldats, ces cris affreux!... (*appercevant Berthilie.*) Ah! tu trembles aussi! ne crains rien... c'est moi... c'est Emma qu'ils viennent chercher.

THÉOBARD.

Emma!

ÉLÉNIRE.

Oui, seigneur, cette infortunée n'est autre qu'Emma, sœur de votre père Odoard : elle-même m'en a fait l'aveu... et en rapprochant les diverses parties d'un récit souvent interrompu... Vous le dirai-je, madame, j'ai un pressentiment... s'il se vérifiait, tous nos malheurs seraient terminés.

BERTRAM.

O ciel! Elénire, que dites-vous?

ÉLÉNIRE.

Bertram! si vous nous aviez trompé, ou plutôt si vous-même, abusé...

BERTRAM.

Moi!

ÉLÉNIRE.

Vous rappelez-vous un certain Maurice?...

BERTRAM.

Maurice! un jeune écuyer d'Odoard?

ÉLÉNIRE.

Eh bien, ce Maurice...

Digitized by Google

EMMA.

Maurice !

ÉLÉNIRE.

Silence ! elle va parler.

EMMA.

Il n'était pas chevalier, ce pauvre Maurice ! mais cela n'avait point empêché de nous aimer !... Un jour, Odoard était absent, un saint homme nous donna sa bénédiction... Mes amis, c'est là mon crime ! Le farouche Odoard, mon frère, n'aima jamais.

ÉLÉNIRE.

Ecoutez bien.

EMMA

Une nuit... ma fille était là, dans son berceau... Maurice ici, à côté de moi... il la regardait dormir... tout-à-coup la porte s'ouvre : c'était Odoard ! il saisit Maurice, le renverse, son sang coule ! jetée dans un sombre cachot, j'y pleurais la mort de Maurice !... souvent il venait me consoler ; mais en voyant cette large blessure dans le flanc, ce sang qui coulait encore, je jettais chaque fois un cri perçant... alors il disparaissait... bientôt il ne revint plus !

BERTHILIE.

Et votre enfant, qu'est-il devenu ?

EMMA

Si je le savais !... Odoard, en me remettant à la méchante abbesse, me dit : « Je pars pour la Terre Sainte, expier la mort du » perfide Maurice ; ta fille vit ; c'est bien assez d'un meurtre !... » mais tu ne reverras jamais ni le jour, ni ton enfant. »

BERTRAM

Quel soupçon !

BERTHILIE

Ah ! parlez, Bertram, parlez !... rappelez à votre mémoire jusqu'aux moindres détails...

BERTRAM, *cherchant à se rappeler d'anciens souvenirs.*

Lorsqu'Odoard entra dans ma cabanne, il avait l'air furieux, égaré... sa main tremblait en soulevant son manteau pour me montrer l'enfant qu'il venait confier à mes soins... il n'a point nommé sa mère... en se disant son père, le regard sombre et farouche qu'il portait sur l'innocente créature, démentait ses paroles... ce fut à la même époque que le bruit se répandit que Maurice, son écuyer, avait soudain disparu, et qu'Emma avait pris le voile.

THÉOBARD

Grand dieu !... Berthilie... il serait possible !

BERTHILIE

Théobard ! si c'était là ma mère !

THÉOBARD

Emma, je suis le fils de votre frère Odoard.

EMMA

Toi, son fils ! (*à Berthilie.*) Bonne amie, parles à ce fils d'O-

Digitized by Google

dord; ton père lui aura révélé son affreux secret: il sait où est mon enfant!... il faut qu'il me le rende... c'est à toi que je veux le confier.

BERTHILIE

Et si j'étais moi-même cette fille si tendrement chérie?

EMMA

Toi! (*elle la regarde avec attention.*) Non, non, tu m'aurais appellé ta mère!

BERTHILIE

O ma mère!

EMMA, *la pressant sur son cœur.*

Silence, ma fille!... l'enfant de Maurice a été proscrit dès son berceau!... Si le fils d'Odoard t'avait entendu!...

BERTHILIE

Il est mon époux! il est ce que j'ai de plus cher au monde!

EMMA

Ton époux... il serait... ah! laisse, laisse-moi... mes idées se confondent, ma tête... (*désignant Berthilie.*) Elle est la femme du fils d'Odoard! elle m'a trompée!... Maurice ne me permet pas de rester plus long-tems près d'elle... Viens, allons nous en.

ELÉNIRE, *l'arrêtant.*

Encore un instant?

BERTHILIE

Cruel mystère!

THÉOBARD

Dieu Tout-Puissant! jette un rayon de ta lumière dans l'affreuse nuit qui nous environne!

SCENE X.

Les Précédens, AMALABERGUE, Soldats.

AMALABERGUE

Le voilà! soldats, que l'on s'empare de ce couple sacrilège!

THÉOBARD

Traître!

AMALABERGUE

Le ciel commande, je dois obéir.

BERTHILIE

Homme lâche et perfide! va, je n'attendais pas moins de toi!

AMALABERGUE

Vous deviez en effet vous attendre à me voir remplir mon devoir... Théobard, toute résistance devient inutile... Le chevalier Volfram, auquel je viens de faire ouvrir les portes du château, va paraître... déjà Herrmann et ton fils sont en son pouvoir.

THÉOBARD

Grand dieu! tu l'as donc permis.

AMALABERGUE

Voici Volfram!

Digitized by Google

SCENE XI.

Les précédens, VOLFRAM, OTTO, HERMANN, Soldats, Vassaux.

VOLFRAM, *à Berthilie.*

Madame, je vous ramène votre fils, qu'un hasard heureux m'a fait rencontrer.

BERTHILIE.

Mon fils! il m'est donc rendu!

THEOBARD.

Qu'entends-je?

VOLFRAM.

Vertueux Théobard! lorsque je vins près de vous réclamer une transfuge du couvent dont je porte la bannière, croyez que ni moi, ni celle qui m'envoyait, ne connaissions encore la vérité. Mieux instruits, je suis chargé par elle de vous remettre ces papiers, trouvés chez la défunte abbesse. Le ciel, en la frappant d'une mort inopinée, ne voulait sans doute pas lui laisser le temps d'anéantir ces précieux documens, qui constatent que votre épouse n'est pas votre sœur; qu'elle est la fille d'une infortunée trop long-temps victime de l'orgueil et du fanatisme.

BERTHILIE.

Dieu! ma mère!

VOLFRAM, *montrant Emma.*

La voilà!

BERTHILIE, *courant à Emma.*

Plus de doutes! ô ma mère!

THEOBARD.

Jour mille fois heureux!

EMMA, *tenant Berthilie dans ses bras.*

Cher enfant!

BERTRAM.

Pardonne, ô mon dieu! si j'ai pu douter un instant de ta sagesse, de ta bonté!

VOLFRAM.

Sachez, chevalier, sachez tous que si les Vandales ont dévasté notre heureuse patrie, c'est à ce monstre (*désignant Amalabergue*) que vous le devez. Mais c'est trop long-temps souiller par sa présence ce toît hospitalier où il espérait porter le deuil et le désespoir .. c'est au tribunal suprême des Chevaliers de la Thuringe, convoqué par mes soins, qu'il appartient de le juger.

AMALABERGUE.

Ne vous flattez pas de ce dernier triomphe! Amalabergue vaincu n'aura d'autre juge que lui-même!

THEOBARD, *à Volfram.*

Chevalier, comment reconnaître jamais d'aussi grands bienfaits?

VOLFRAM.

Instrument d'une sage et juste providence, j'ai démasqué le crime, j'ai vengé la vertu: voilà ma récompense.

(Les groupes se forment, la toile tombe.)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BERGAMI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

Digitized by Google

BERGAMI

ET

LA REINE D'ANGLETERRE,

DRAME EN CINQ ACTES

ET EN SIX PARTIES,

PAR MM.

FONTAN, DUPEUTY ET MAURICE ALHOY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN,

LE 27 JUIN 1833.

PRIX : 3 FR.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE.

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1833

Digitized by Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CAROLINE DE BRUNSWICK.	Mlle Georges.
BERGAMI.	MM. Lockroy.
Lord ASHLEY.	Provost.
GEORGES IV.	Delafosse.
JULIO.	Serres.
Sir BROUGHAM *.	Auguste.
Sir WOOD **, alderman.	Valmore.
Le Président de la Chambre des Lords.	Chilly.
Un Ouvrier du port.	Monval.
Un Épicier de la Cité.	Moessard.
Un Maître d'hôtel.	Saint-Paul.
Un Maçon.	Vissot.
Un Membre du Parlement.	Tournan.
SANDERINO.	Hérêt.
Un Lord.	Valkin.
Un Messager d'état.	Davennef.
Un Général français.	Tournois.
M. ROSSINI.	Marchand.
Un Huissier de la Chambre haute.	Fonbonne.
Miss JENNY DONALD.	Mmes Mélanie.
Une Marchande de poissons.	Adolphe.
GAETANA.	Adèle.
AUGUSTIN.	La petite Mélanie.

Les deux premiers actes se passent en Italie et les trois derniers en Angleterre.

---

* Prononcez *Broumm*.

** Prononcez *Oudd*.

Digitized by Google

BERGAMI.

ACTE I.

La cour d'une poste aux chevaux sur la route de Florence à Gênes. Un balcon donnant d'un côté sur la cour et de l'autre sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDERINO, RAPHAEL, PLUSIEURS POSTILLONS.

(*Au lever du rideau les postillons entourent Sanderino, et semblent par leurs gestes exprimer leur mécontentement.*)

SANDERINO.

Non... non... par saint Janvier! je ne fléchirai pas... je n'ai pas envie de changer l'organisation de mon entreprise pour satisfaire cinq à six brouillons. Depuis dix ans que je suis maître de la poste aux chevaux dans la bourgade de Villalba, il est d'usage que chacun fasse le service des relais à tour de rôle, et non suivant son caprice. Pas de dispense pour monter à cheval, ou bien à pied pour toujours.

RAPHAEL.

Mais il me semble pourtant, signor Sanderino, qu'il serait plus juste de partager entre les postillons les bons voyageurs. Il y en a parmi nous qui n'ont pas gagné, depuis six semaines, plus qu'un muletier qui conduit les caravanes de pélerins et de mendians à Notre-Dame de Padoue.

TOUS.

Ça, c'est vrai.

Digitized by Google

SANDERINO.

Je te conseille de te plaindre, toi, Jéronimo... N'as-tu pas mené avant-hier ce gros hospodar qui avait fait cinq cents lieues pour venir voir la différence qui existe entre la lune de Venise et celle de Moscou?... Toi, Corbini, n'as-tu pas été cavalcadour de cette petite danseuse française qui ramenait dans son pays un fourgon dont la charge suffirait à payer l'arriéré de l'armée du Saint-Père?... Et toi, Stéphano, n'as-tu pas conduit à franc étrier ce virtuose qui va de contrée en contrée montrer aux princes et aux badauds de la ville le phénomène d'un homme étonnant qui pince avec un seul doigt une guitare où il n'y a qu'une seule corde?

RAPHAEL.

Et moi?

SANDERINO.

J'espère que tu n'as pas à te plaindre d'avoir trotté devant le cardinal Albano Gonsalvi; je suis sûr qu'il t'a généreusement récompensé.

RAPHAEL.

Ah ben oui!... Quand je lui ai demandé le pour-boire, il m'a répondu qu'il ne s'occupait pas des affaires de ce bas-monde. Alors je me suis adressé au grand-vicaire, son secrétaire... Celui-là, il m'a donné six années d'indulgences qu'il m'a payées comptant en bonne monnaie de rosaire et en grains bénis de saint Hubert.

SANDERINO.

Il n'y en a qu'un parmi vous qui ne se plaigne jamais... il prend le temps comme il vient et les voyageurs comme ils se trouvent... Bergami, voilà le modèle des postillons... Celui-là, pourvu qu'il ait un cheval entre les jambes et qu'il entende derrière ses deux oreilles le bourdonnement des roues, il ne s'occupe pas d'autre chose.

TOUS.

Oh! c'est le protégé, lui.

SANDERINO.

C'est le meilleur de vous tous... Hier, quand il a su que la révolte avait éclaté chez mon confrère le maître de poste du relai voisin, et qu'il se trouvait sans conducteurs de chevaux, Bergami n'a pas fait la mauvaise tête comme vous autres, et pendant que vous délibériez si vous alliez ruiner

Digitized by Google

un homme, il était déjà en route pour le sauver. (*On entend une voiture rouler et des coups de fouet retentir au dehors.*) Au relai!... et vous autres, à la besogne sans souffler le mot... A qui le tour?

TOUS.

A Julio.

RAPHAEL.

Mais c'est aujourd'hui que se font ses fiançailles, et la famille de la petite Gaëtana, sa future, doit venir demander congé pour lui.

SANDERINO.

Il ne l'aura pas... qu'il fasse d'abord son relai, et après, libre à lui de se marier si ça peut lui être agréable... Qu'on l'avertisse. (*Raphaël et les postillons sortent.*)

SCÈNE II.

SANDERINO, UN POSTILLON, *puis* ASHLEY.

SANDERINO.

Voyons donc un peu qui est-ce qui vient de nous arriver.

LE POSTILLON, *entrant.*

Des chevaux!... la pratique est bonne, signor Sanderino..... (*Il montre le pour-boire.*) monnaie anglaise... je vous la recommande... Adieu, signor Sanderino; je remonte sur mes bêtes... A propos, mon maître vous remercie bien... tous les mécontens sont rentrés dans les bottes.

SANDERINO.

Tant mieux... et Bergami?

LE POSTILLON.

Il a attelé en même temps que moi, et il faut que ses voyageurs ne soient pas bien pressés, car il devrait être arrivé. (*Il salue et sort.*)

(*Ashley est entré pendant ce colloque, et se promène au fond.*)

SANDERINO.

Ne vous impatientez pas, monsieur le voyageur... vous pourrez partir dans un instant. (*appelant.*) Julio! Julio!

JULIO, *en dehors.*

Je suis à ma paille... On y va! on y va! on y va!

Digitized by Google

SANDERINO, *saluant Ashley.*

Y y a-t-il long-temps que mylord a quitté Londres?

ASHLEY.

Monsieur le maître de poste, savez-vous que vous êtes un habile physionomiste, de lire ainsi au premier aperçu la patrie sur le visage?

SANDERINO.

Toutes les nations passent par chez nous autres maîtres de poste, et il faut bien que nous retirions quelque fruit de nos études... Depuis quelques années on a beaucoup parlé en Italie de votre Angleterre, du prince de Galles, héritier de la couronne, de son mariage avec Caroline de Brunswick.

ASHLEY.

Ah!

SANDERINO.

Des voyageurs m'ont conté d'étranges choses sur cette union et sur les aventures qui l'ont précédée ou suivie.

ASHLEY.

Eh bien! gardez-vous de les répéter devant les voyageuses qui dans quelques minutes s'arrêteront ici... vous pourriez les affliger sans en apprendre davantage.

SANDERINO.

Admettons que je n'ai rien dit. (*appelant.*) Julio!

ASHLEY.

Un mot encore, monsieur le maître de poste... Cette bourgade se nomme bien Villalba?

SANDERINO.

Oui, mylord, Villalba, à six postes de Florence.

ASHLEY.

J'avais donné rendez-vous ici à un jeune seigneur italien qui devait venir à ma rencontre... N'avez-vous entendu parler à aucun voyageur d'un gentilhomme anglais qu'il devait attendre ici?

SANDERINO.

Non, mylord.

ASHLEY.

Allons, je le trouverai sans doute à la poste prochaine.

SANDERINO, *sortant.*

Eh bien! Julio, te dépêcheras-tu, paresseux?

Digitized by Google

SCÈNE III.

ASHLEY, *seul.*

J'avais pourtant écrit à cet Italien de se presser... il m'importe beaucoup qu'il occupe au plus tôt le poste que je lui destine auprès de la princesse de Galles... J'ai réussi à faire renvoyer son écuyer cavalcadour, et celui que je vais lui donner sera pour moi un puissant auxiliaire dans la maison de Caroline... Il paraît que le bruit de ses aventures fait le tour du monde; on sait tout, même dans une bourgade : son mariage, sa séparation forcée; mais quant aux motifs qui ont déterminé cette rupture éclatante, nous sommes seuls, nous autres gens de cour, dans le secret de ces ingénieuses combinaisons. Occupons-nous donc de remplir dignement le mandat qui m'a été confié, et de mériter la reconnaissance du prince de Galles. (*Il réfléchit un moment.*) Que doit penser Caroline de mon plan de voyage qui semble exactement calqué sur son itinéraire? Pour suivre ainsi une femme pas à pas, il faut être un fou, un amant, ou bien...

SCÈNE IV.

ASHLEY, JULIO.

JULIO, *ses bottes à la main.*

Espion!... va... tous ces maîtres sont de même... Il était là, ce monsieur Sanderino, qui me guettait à la porte de l'écurie... il a peut-être peur que je lui mange son avoine... C't' idée!... au lieu de me dire tout de suite : « Il y a un « monsieur qu'a des guêtres jaunes, un habit bleu, et qui « veut un postillon. »

ASHLEY, *à part.*

A force de soins et de prévenances, j'espère que je continuerai d'éloigner les soupçons de son esprit.

JULIO.

Signor voyageur, les chevaux achèvent de manger leur pitance; ainsi nous ne tarderons pas à trotter.

ASHLEY.

Bien, mon ami, bien.

Digitized by Google

JULIO.

Vous pouvez vous vanter de tomber joliment... j'ai justement deux coureurs anglais... c'est toujours flatteur d'être traîné par des compatriotes... c'est des fameux quadrupèdes, allez; ils sont couronnés.

ASHLEY.

Couronnés!

JULIO.

Je veux dire qu'ils ont remporté le prix de la course en 1807... il y a dix ans; mais ça va encore gentiment, c'est un joli reste de bêtes.

ASHLEY.

Ne te presse pas, mon garçon, je reste encore quelques instans ici.

JULIO, *à part.*

C'est peut-être mes bêtes couronnées qui lui font peur... Vantez donc votre marchandise!

(*On entend au dehors un signal d'arrivée.*)

ASHLEY, *à part.*

C'est sans doute la princesse qui arrive... empressons-nous d'aller lui offrir la main pour descendre de voiture.

(*Il sort.*)

SANDERINO, *sortant de la maison.*

Vous entendez?... Au relai! au relai!

JULIO.

Ce n'est pas mon tour... je vais faire ferrer un de mes anglais. (*Il sort.*)

SCENE V.

SANDERINO, CAROLINE, JENNY, ASHLEY, BERGAMI, *en postillon.*

CAROLINE, *à Ashley.*

Mylord, je vous remercie du soin que vous avez pris de me précéder pour que rien ne me manquât sur cette route; mais, je vous en prie, ne pressez pas le départ... Le délicieux pays que nous venons de parcourir!... Il n'y a que du bonheur possible sous ce beau ciel... et pourtant il est bien cruel de penser que là aussi il y a des tristesses qui flé-

Digitized by Google

trissent l'ame, des désenchantemens qui refoulent les illusions, des perfidies qui brisent l'existence. (*changeant de ton et vivement.*) Jenny, as-tu songé à récompenser dignement le jeune conducteur dont les récits nous ont si vivement intéressées? J'ai promis d'intercéder pour lui auprès de vous, monsieur le maître de poste... Il voulait compter les heures de la course, passer au galop sur cette belle terre, fuir de toute la force de ses chevaux ces amphithéâtres pittoresques, ces sites animés, ces larges ravines où le torrent fait gronder sa voix grave. « Au pas, au pas, lui disais-je; » et il s'arrêta plus d'une fois pour nous laisser admirer ces belles scènes où l'art n'a rien à prétendre; puis il nous contait les récits et les traditions de ce sol poétique qu'il semble savoir beaucoup mieux que nos baronnets ne connaissent l'histoire de notre monarchie ou les chroniques de leurs biens seigneuriaux... Mais, Jenny, récompense donc ce jeune homme.

(*Jenny s'approche de Bergami et lui donne une pièce d'argent.*)

BERGAMI.

Je vous remercie, milady, mais je ne puis accepter... Si vous payez quelques paroles à ce prix, vous courez risque d'être étourdie tout le reste du voyage par mes camarades que vous ne pourrez plus faire taire dès qu'ils sauront qu'il y a un tarif pour parler.

ASHLEY.

Ce garçon est original.

CAROLINE.

Il est fier, mais sans affectation.

BERGAMI.

Permettez, milady, que je vous rende cette pièce; je serai mieux récompensé que si j'acceptais.

CAROLINE.

Allons, Jenny, ne le contrarions pas. (*Jenny reprend la pièce.*) (*à Ashley.*) Avez-vous remarqué, mylord, comme il s'exprime avec facilité?

ASHLEY.

Oh! tous ces Italiens sont improvisateurs.

SANDERINO.

Si milady désirait passer quelques heures dans notre pays dont le site fixe les regards de tous les voyageurs, elle

Digitized by Google

jouirait, du haut de cette terrasse du côté du nord, du plus beau tableau que la vue puisse embrasser.

CAROLINE.

J'accepte votre offre bienveillante, monsieur.

ASHLEY.

Si milady le permet, je resterai près d'elle en attendant l'arrivée de son nouvel écuyer cavalcadour.

CAROLINE.

Mylord, vous serez toujours le bienvenu... j'ai laissé de si tristes souvenirs en Angleterre qu'il m'est doux de recevoir d'un gentilhomme de ce pays un témoignage d'intérêt et d'attachement... Votre bras, mylord.

(*Bergami s'incline; elle sort avec Ashley, Jenny et le maître de poste.*)

SCÈNE VI.

BERGAMI, *seul.*

Ils sont tous de même... ils trouvent tous étonnant qu'on refuse leur argent... Eh! que veulent-ils que je fasse de deux, de trois, de dix pièces d'or? Elles changeraient mes habitudes... un moment... me jeteraient des chimères dans le cerveau... puis après viendrait l'irritation de n'avoir plus rien... De l'argent!... je n'en veux pas... ou donnez-m'en beaucoup... Oh! alors je sens qu'il y a là aussi de quoi comprendre cette molle existence toute de plaisirs et d'enivrement... Moi aussi j'aurais des chevaux, de riches équipages, usant chaque heure de ma vie dans la joie des festins, les chants des maîtresses et les cris de l'orgie... Ah! Bergami, loin de toi ces folles idées... Si tu te mettais à aimer l'or, il t'en faudrait trop pour te satisfaire.

SCÈNE VII.

BERGAMI, JULIO.

JULIO, *à part.*

Mon anglais est ferré... C'est égal, je voudrais bien qu'un autre partît à ma place... Gaëtana, ma fiancée, et sa mère, sont là à demander un congé pour moi au père Sanderino;

Digitized by Google

mais il est si entêté... (*apercevant Bergami.*) Tiens, c'est toi, Bergami?

BERGAMI.

Bonjour, Julio.

JULIO.

A-t-il le fouet heureux, donc, ce Bergami! V'là qu'il amène deux voyageuses... Les femmes, ça ne connaît pas le livre de poste... Mais que j' suis bête! ça t'est ben égal qui tu mènes, toi!

BERGAMI.

Pas tant que tu le penses... Depuis que j'ai l'éperon au pied, que de têtes hideuses devant lesquelles j'ai galopé, et que j'aurais bien volontiers mises au fond du fossé!... Pauvre Italie!

JULIO.

Ne parlons pas politique... Tête ardente! tête ardente! t'es comme moi, toi, est-ce pas? t'aimes pas l'métier... Moi, j'y reste, mais plus tard tu verras... Tu ris... Eh bien! parole d'honneur! j'crois qu'il y a de l'avenir dans mes grosses bottes... Oh! je les quitterai un jour... c'est trop monotone pour un homme qui se sent les jambes longues et les idées grandes.

BERGAMI, *souriant.*

Pourquoi t'es-tu fait postillon, alors?

JULIO.

C'est par amour pour les voyages... J'n'avais pas réfléchi que le postillon ne voyage pas du tout... c'est un être mécanique qui se déplace et se replace à point fixe... Enfin, depuis six ans que j'ai fait plus de dix mille lieues en passant devant les mêmes cabarets et en embrassant les mêmes filles d'auberge, ça n'a été qu'un mouvement de vas et viens qui crispe les nerfs... et puis il m'est venu des remords... notre profession n'est pas du tout morale.

BERGAMI.

Bah! et pourquoi cela?

JULIO.

Voici sous quel point de vue j'envisage la chose... Arrive-t-il un voyageur, vite, Julio, à cheval; tantôt... c'est un ambassadeur qui vient d'escamoter une province, ou bien un gros banquier qui fuit les mains pleines, un grand voleur qui s'échappe, une femme qu'on enlève ou qui se fait

Digitized by Google

enlever... et toujours nous autres en avant... Enfin, le postillon est le complice évident d'un tas de crimes et d'infamies qui fait frémir la nature.

BERGAMI.

Ah! ce pauvre Julio!

JULIO.

Sans compter que j'haïs l'état pour autre chose encore.

BERGAMI.

Quelque chose de sérieux?

JULIO, *soupirant.*

Oh! oui que ça l'est sérieux... Tu sais que j'ai commencé à galoper la poste tout près de Naples, où ma famille était établie... Eh bien! parmi les seize enfans de ma mère, il y en avait un plus jeune que les autres, le plus jeune de tous, que je faisais toujours monter en croupe derrière moi... Le pauvre petit! je lui avais fait faire une veste de postillon avec des boutons et des galons, sans compter des petites bottes avec quoi il était gentil à croquer... et dire que tout ça est perdu!... ça me fend le cœur!

BERGAMI.

Continue, continue.

JULIO.

Un jour je venais de conduire une voiture à Naples, et je ramenais les chevaux à la poste, toujours le petit en croupe... Je ne sais pas ce que j'avais, si c'était la chaleur ou le pour-boire... enfin j'ai la bêtise de m'endormir, et quand je me réveille... plus d'enfant, plus de petit frère... le pauvre marmot était tombé sans doute, et je n'ai jamais pu le retrouver... jamais.

BERGAMI.

Et ta mère, ton père, n'ont jamais fait aucune recherche?

JULIO.

Mon père s'est contenté de me casser trois dents d'un coup de poing, et comme il avait encore quinze enfans il s'est consolé; mais moi, vois-tu, je ne me consolerai pas. Il était si gentil avec ses petites bottes!... Aussi, pour cesser d'être postillon, je suis bien décidé à faire ma fortune.

BERGAMI.

C'est une bonne résolution que tu as prise là.

Digitized by Google

JULIO.

Oh! je savais bien que tu m'approuverais, toi... tu as de l'ambition.

BERGAMI.

Qui te l'a dit?

JULIO.

Une idée!... je me suis toujours figuré que tu irais loin.

BERGAMI.

Tu te trompes, Julio... Moi, arriver à la fortune!... Toi, peut-être, à la bonne heure.

JULIO.

Eh bien! veux-tu faire un marché ensemble?

BERGAMI.

Comment?

JULIO.

Nous avons deux têtes aventureuses, nous possédons des moyens et du physique...

BERGAMI.

Où veux-tu en venir?

JULIO.

Mêlons nos destinées... que le bien qui arrivera à l'un soit partagé par l'autre.

BERGAMI, *avec indifférence.*

Si cela te convient, j'y consens.

JULIO.

Ah! mais, dis donc, moi, je me marie... je n'y pensais plus.

BERGAMI.

Sois tranquille, va.

JULIO.

C'est une affaire arrangée... seulement, tu conçois qu'à présent tu ne peux plus refuser le pour-boire... Dans notre position ce ne serait pas délicat.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MÈRE MARCELLE, GAÉTANA, PAYSANS, *puis* CAROLINE *et* JENNY, *sur la terrasse.*

TOUS, *criant.*

Accordé! accordé!

JULIO.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MARCELLE.

Julio, tu es dispensé de monter à cheval aujourd'hui.

JULIO.

Vrai?... Tu n'es pas fâchée de ça, ma petite Gaëtana, ni moi non plus... Ma future, embrassez notre associé. (*Bergami embrasse Gaëtana.*) A boire, à boire pour tout le monde, et avant l'heure de la cérémonie, si quelqu'un veut danser une sartarelle en mon honneur, ça me fera plaisir.

(*On distribue du vin; des danses se forment, et Caroline, qui a paru sur la terrasse avec Jenny, regarde ce tableau animé.*)

CAROLINE, *après la danse.*

Comme ils sont heureux! Jenny... Partout le ciel met du bonheur, de la joie en contraste avec mon ame.

JULIO.

Je crois qu'il est temps d'aller prendre le costume, le bouquet et les gants blancs... En avant, les amis!

(*Tous sortent, excepté Bergami.*)

SCÈNE IX.

BERGAMI, CAROLINE, *d'abord sur la terrasse.*

(*Bergami regarde le groupe s'éloigner. Le jour est au moment où le soleil se couche.*)

CAROLINE.

Ce jeune homme est resté...

BERGAMI, *assis et sans la voir.*

Voilà une véritable soirée d'Italie! C'est l'heure où de doux

Digitized by Google

regards s'échangent du balcon à la rue, où se donnent à demi-voix des rendez-vous pour la nuit... Ah ! belle Italie ! pays d'amour et de volupté ! Je n'ai pas vu encore de femmes plus séduisantes que tes femmes, des orangers en fleur plus parfumés que tes orangers, un ciel plus pur que ton ciel !

CAROLINE.

En vérité ce n'est pas là un Italien ordinaire : il y a dans ses traits je ne sais quelle noblesse, dans sa voix un charme enivrant... J'ai bien envie de satisfaire ma curiosité.

BERGAMI, *se levant.*

Allons nous reposer. Je ne me remettrai en route que demain matin, et que saint Bartholoméo, patron des postillons, me traite cette fois comme il m'a traité hier. Cette dame que j'ai conduite ici est si bonne ! Il y a du plaisir à fouetter ses chevaux pour de semblables voyageurs... Si Julio voulait, je prendrais sa place quand cette dame va repartir.

CAROLINE, *d'une voix douce.*

Je vous remercie, mon ami.

BERGAMI.

Ah ! madame, pardon ; je croyais que vous vous étiez retirée... je ne me serais pas permis... (*Il va pour sortir.*)

CAROLINE.

Eh bien ! vous vous en allez... Mais restez, restez donc... Pendant notre voyage j'ai été surprise, je dois vous l'avouer, de la facilité merveilleuse avec laquelle vous me citiez tous les monumens que renfermaient les lieux où nous passions ; une riche poésie animait quelquefois vos descriptions... Vous êtes Italien ?

BERGAMI.

Italien de Lodi.

CAROLINE.

Vous vous nommez ?...

BERGAMI.

Bartholoméo Bergami.

CAROLINE.

N'avez-vous jamais exercé d'autre état que celui de postillon ?

BERGAMI.

Oh ! ce que vous me demandez là, madame, il faudrait,

Digitized by Google

pour y répondre, reprendre mes jours un à un, réveiller des souvenirs presque effacés; il me faudrait revivre de mon ancienne et bizarre existence... et puis, que vous importe cela, à vous, madame?

CAROLINE.

Ah! mon Dieu, cela m'importe peu en effet... simple caprice de femme qui s'ennuie en attendant ses chevaux de poste, et qui voudrait se distraire.

BERGAMI.

Je doute que vous prissiez beaucoup d'amusement à mes aventures; cependant, puisque cela vous plaît, en quelques mots voici ma vie. Dès mon enfance j'ai été soldat; j'ai servi la France en Italie. Après la retraite du prince Eugène je me suis jeté dans les montagnes avec une poignée de braves. J'ai soutenu long-temps une lutte acharnée, car j'avais rêvé, moi, pauvre jeune homme de vingt ans, la liberté de l'Italie. J'ai été proscrit; je me suis caché alors; mais, comme il faut vivre et que je n'ai pas un carlini de patrimoine, j'ai changé de nom, j'ai pris la veste que voici, le fouet que je tiens à la main, et j'ai couru en chantant sur la grand'route de Villalbá..... Ah! c'est égal, je regrette toujours mes coups de fusil avec les Autrichiens, mes chansons patriotiques et mes habits de montagnard.

CAROLINE.

Malheureux! et si l'on venait à vous découvrir?

BERGAMI.

Oh! cela est oublié sans doute. Mais vous, madame, vous avez dû aussi habiter l'Italie, car vous m'avez parlé pendant la route le langage pur qu'on parle à Florence.

CAROLINE.

J'y suis restée deux ans.

BERGAMI.

Oh! je le pensais bien... Et maintenant, madame, vous l'avez quittée pour retourner en France ou en Angleterre. Parce que vous avez vu Florence, vous avez cru voir l'Italie; mais l'Italie est partout sous ce beau ciel; elle commence aux Alpes et finit à la mer. Mais Venise avec son palais ducal, avec ses fleuves au milieu des rues, avec ses gondoles sur les lagunes; Ferrare avec ses palais de marbre; Milan, Bologne, c'est aussi l'Italie, madame; et tenez, elle était bien plus grande et bien plus belle encore autre-

Digitized by Google

fois. Rome et ses campagnes étaient Italie, Naples elle-même était Italie. Oh! quand nous pensons à cela, nous qui voudrions avoir une patrie et qui sommes esclaves, quand nous relevons en idée ce vaste royaume que les rois nous ont pris morceau par morceau, nous nous couvrons la figure de nos mains et nous pleurons comme des enfans.

CAROLINE, *à part.*

Comme il m'émeut! (*haut.*) Vous m'avez parlé de Ferrare, de Milan, de Venise, je ne les connais pas... Vous m'avez parlé aussi de Naples... je l'ai vue... je me suis promenée sur son golfe plus d'une belle nuit d'été.

BERGAMI.

Vous l'avez vue, madame? J'y étais, moi, à une époque dont le souvenir ne s'effacera jamais pour moi, car il me rappelle que j'ai sauvé quelqu'un

CAROLINE, *troublée.*

De quelle époque voulez-vous parler?

BERGAMI.

Une nuit de bal à la cour du roi Murat. J'étais alors dans la garde napolitaine, et, ce soir-là, je me trouvai de faction au palais.

CAROLINE, *à part.*

C'est cela... (*haut.*) Attendez un moment, je ne vous entends pas bien d'ici. (*Elle descend.*) Continuez.

BERGAMI.

L'événement le plus curieux de la soirée fut celui-ci : Une dame richement vêtue était remontée dans sa voiture ; un jeune enfant, aux cheveux blonds comme de l'or, allait monter après elle, lorsqu'un homme se précipite sur cet enfant et l'entraîne. Je m'élance à la poursuite du ravisseur, et, pendant que je lutte avec lui, l'enfant regagne la voiture qui part de toute la vitesse des chevaux. Je m'aperçus ensuite que j'étais blessé à la poitrine d'un coup de stylet.

CAROLINE.

Vous avez fait là une action de cœur, Bergami.

BERGAMI.

Le lendemain, je reçus un mot de remerciement, signé Caroline de Brunswick, princesse de Galles... Ce qu'elle m'écrivait me fit du bien, car je connaissais ses malheurs et je l'avais plainte bien souvent. Vous me parliez de ma vie

Digitized by Google

aventureuse, madame; la sienne est pour le moins aussi bizarre. Il n'est pas que vous n'en ayez connu quelques détails.

CAROLINE.

Oui, on dit qu'elle a beaucoup souffert. Je croyais pourtant qu'elle avait assez bien caché ses peines pour que personne n'eût le droit de les lui rappeler.

BERGAMI.

Oh! mais moi je sais mot pour mot cette curieuse histoire, et si je ne craignais pas d'être importun je vous la raconterais avec tant de vérité que, si Caroline était ici, elle ne pourrait pas dire : Ce n'est pas cela.

CAROLINE, *avec un sourire triste.*

Voyons, Bergami, je vous écoute.

BERGAMI.

Caroline de Brunswick est de la famille impériale d'Allemagne, fille et sœur d'archiduc... Elle est belle et bonne... En Allemagne comme en Angleterre, on l'a nommée *la mère des malheureux.*

CAROLINE.

Faire du bien quand on peut jeter l'or, est-ce donc chose si peu commune qu'il faille en tenir compte aux grands?

BERGAMI.

Oh! oui, madame; car les grands, d'ordinaire, ne trouvent de bien dépensé que l'argent qu'ils dépensent pour eux. Aussi, comme je vous le disais, partout on bénissait Caroline, et ce fut un deuil public en Allemagne quand la jeune princesse en partit pour Londres où elle allait épouser Georges, prince de Galles et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

CAROLINE, *à part.*

Georges!... Georges!... (*haut.*) Continuez, mon ami.

BERGAMI.

Ce prince de Galles était un de ces jeunes fils de roi qui font au milieu d'une orgie l'apprentissage de leur métier de royauté, qui apprennent à conduire leurs peuples en guidant avec adresse un cheval fougueux aux courses de New-Market. Le fouet du jokey, voilà leur sceptre; quand le parlement leur refuse des guinées, quand les créanciers deviennent pressans, ils font alors ce qu'a fait Georges,

Digitized by Google

prince de Galles : ils cherchent une riche héritière, ils l'épousent et ils paient leurs dettes avec sa dot.

CAROLINE.

Ah! Caroline de Brunswick n'aurait pas regretté toute sa fortune si elle avait conservé le cœur de son époux.

BERGAMI.

Mais l'eut-elle jamais, madame? Cela se vit bien le lendemain de son mariage. Il reprit sa vie de désordre, courut à ses maîtresses qu'il avait oubliées un jour; et comme il avait fait des guinées d'Angleterre, il leur jeta les florins d'Allemagne que lui avait apportés sa fiancée. Dès ce moment pas une seule joie pour l'ame de la pauvre étrangère, pas une consolation, pas un mot d'amour ou d'amitié de son époux.

CAROLINE, *avec émotion.*

C'est vrai, oh! c'est bien vrai. On eût dit qu'il se plaisait à jeter le désespoir dans ce cœur qui était tout à lui. Quand Caroline, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, le suppliant à genoux de lui rendre moins amère une existence qu'elle lui avait consacrée; plus tard, quand elle lui montrait sa fille au berceau, lien sacré par lequel la nature semblait vouloir encore les réunir, il la repoussait avec dédain, la malheureuse mère; il la raillait de son désespoir.

BERGAMI, *la regardant.*

Quelle vive émotion!... Elle pleure, je crois.

CAROLINE.

Huit années se sont écoulées ainsi : calomnies secrètes, insultes publiques, rien ne lui fut épargné par son royal époux. Un seul être au monde lui restait, qui la couvrait de toute son affection de vieillard, qui lui laissait baiser ses cheveux blancs quand elle pleurait, qui l'appelait doucement « ma fille! » Hélas! ce dernier appui lui fut enlevé aussi : le vieux roi perdit la raison. La nation anglaise proclama régent Georges, prince de Galles; et à peine l'acte de régence eut-il été enregistré au parlement, qu'un ordre formel contraignit Caroline à sortir d'Angleterre... on la chassa! Elle voulait emporter sa fille dans ses bras : on arracha de ses bras sa fille chérie... Depuis elle a erré de contrée en contrée, poursuivie à chaque pas par la haine et les outrages... Ah! Georges! Georges!... vous m'avez fait bien souffrir, et pourtant je vous aime encore!

Digitized by Google

BERGAMI.

Qu'entends-je!... vous seriez... (*se jetant à ses genoux.*) Oh! madame, pardon!... En réveillant dans votre ame de si pénibles souvenirs, je vous ai arraché un secret dont vous ne vouliez pas me rendre dépositaire.

CAROLINE.

Je vous pardonne. (*Bergami fait un mouvement pour sortir.*) Eh bien! monsieur Bergami, vous ne me demandez pas même des nouvelles de cet enfant que vous avez sauvé.

BERGAMI, *revenant.*

Je n'osais pas, madame.

CAROLINE.

Il est maintenant à l'abri des atteintes de mes ennemis... je le fais élever dans une villa que j'ai acquise près de Gênes, sur les bords de la mer. C'est dans cette retraite que je retourne, après un assez long voyage, pour veiller moi-même sur lui et tâcher de me faire oublier du monde.

BERGAMI.

Ah! madame, il y a quelqu'un du moins qui ne vous oubliera jamais.

CAROLINE.

Monsieur Bergami, je vous crois capable d'un grand dévouement.

BERGAMI.

Je n'ai jamais trahi personne.

CAROLINE.

Et... vous êtes libre?

BERGAMI.

Pourquoi me faites-vous cette question?

CAROLINE.

Vous le saurez plus tard; à présent, voulez-vous céder à un désir que je vais vous exprimer?

BERGAMI.

Qu'est-ce donc, madame?

CAROLINE.

Avant de partir, j'aurais du plaisir à vous voir sous vos habits de montagnard. (*Mouvement d'étonnement de Bergami.*) Le voulez-vous?

BERGAMI.

Oui, madame.

Digitized by Google

CAROLINE.

Je vous attendrai ici.

BERGAMI.

Je vais revenir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CAROLINE, *seule.*

Oh! voici depuis longues années le seul moment de bonheur qui soit venu consoler mon ame. Il me l'a rappelé, ce jeune homme, ce temps où l'Angleterre et l'Allemagne m'appelaient la mère des pauvres; il me l'a dit avec cet accent de conviction qui part du cœur. On plaint partout mon sort, on me donne des regrets et des souvenirs... et quand il a parlé, une douce émotion s'est emparée de moi, des larmes ont mouillé lentement mes mains qui voulaient les retenir ou les cacher... (*avec amertume.*) Oui, oui, je ne méritais pas de souffrir comme j'ai souffert... Il me fallait, pour répandre un charme consolateur sur ma vie, quelqu'un qui m'aimât d'un amour égal au mien.

SCÈNE XI.

CAROLINE, ASHLEY.

ASHLEY.

Madame, les chevaux de poste que vous avez commandés sont prêts; j'ai donné l'ordre qu'on fît approcher jusqu'ici votre voiture : vous pouvez partir à l'instant si vous le désirez.

CAROLINE.

Quelques momens encore, mylord; j'ai un acte de munificence royale à accomplir : vous verrez, mylord, si je sais me souvenir d'un service rendu.

ASHLEY, *à part.*

Ce n'est sans doute pas de moi qu'elle veut parler. (*haut.*) A propos, j'oubliais d'apprendre à votre altesse qu'une lettre de Gênes m'annonce que le jeune seigneur italien que je vous ai choisi pour écuyer cavalcadour attend votre arrivée à votre villa.

CAROLINE, *d'un air distrait.*

Je vous remercie. (*Bergami entre sous ses habits de montagnard.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BERGAMI, SANDERINO, JULIO, MARCELLE, GAÉTANA, GENS DE LA NOCE.

BERGAMI.

Madame, me voici à vos ordres.

ASHLEY, *à part.*

Que signifie cela?

CAROLINE.

Mylord Ashley, vous vous êtes donné beaucoup de peine pour remplacer mon écuyer cavalcadour, et je vous en suis reconnaissante; mais vous me pardonnerez, je l'espère, si je tiens à le choisir moi-même.

ASHLEY.

Mais, madame, ce jeune seigneur qui vous attend...

CAROLINE.

Je vous excuserai. Quant au choix que j'ai fait, il ne dépend plus que du consentement d'une seule personne... Monsieur Bergami, voulez-vous être mon écuyer?

BERGAMI.

Moi, madame!

ASHLEY.

Lui!

JULIO.

Mon associé!

CAROLINE.

Vous regrettez peut-être votre indépendance.

BERGAMI.

Mon bonheur sera de vous obéir toute ma vie!

JULIO, *à sa femme.*

Il accepte : c'est une fameuse chance pour nous!

ASHLEY, *à part.*

C'est un échec, mais je saurai le réparer.

CAROLINE.

Mylord, acceptez une place; Bergami, vous occuperez celle qui est en face de la mienne... Partons.

JULIO, *bas à Bergami.*

Tu n'oublieras pas le traité.

Digitized by Google

BERGAMI.

Sois tranquille. (*Une voiture attelée paraît au fond.*)

JULIO.

Alors, des bottes! je ne veux pas qu'un autre ait l'honneur de conduire mon associé.

(*Tous montent en voiture et Julio sur un des chevaux, le fouet à la main.*)

CAROLINE, *dans la voiture.*

Adieu, mes amis... Jeunes filles, voici le cadeau de la mariée. (*Elle donne une bourse à Gaëtana.*)

JULIO, *à cheval.*

Bon!

CAROLINE.

Priez tous pour Caroline de Brunswick, princesse de Galles. (*La voiture se met en mouvement; la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

L'intérieur d'une villa sur les bords de la mer, aux environs de Gênes. Salon brillant décoré à l'italienne. Fond fermé par jalousies. Portes latérales. Au premier plan à droite est une porte plus petite communiquant à un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASHLEY, *seul, assis*; *il semble rêver profondément.*

Oui, plus je réfléchis, plus j'acquiers la conviction que ce projet peut réussir. (*Il se lève.*) C'est que vraiment il faudrait, pour ne point s'être aperçu de la préférence marquée que Caroline accorde à son jeune écuyer cavalcadour, ne pas croire au témoignage de ses yeux, ne pas entendre les douces paroles qu'ils échangent ensemble!.. Il est sans cesse auprès d'elle le bel Italien... il l'accompagne à chaque promenade. Il est lè premier, quand elle sort de son appartement, qu'elle rencontre sur son passage... (*regardant en dehors et montrant quelqu'un du doigt.*) Eh! ma foi, c'est lui qui se promène là-bas, au milieu des jardins.. oh! il n'est jamais en retard!.. Je ne serais pas fâché de causer un peu avec lui.

SCÈNE II.

ASHLEY, BERGAMI.

ASHLEY.

Ah! le voici qui vient de ce côté. (*Il se rassied, ayant l'air de ne faire attention à rien.*)

BERGAMI, *au fond, à part.*

Encore cet Anglais.. je ne sais... il est toujours sur mes traces... On dirait qu'il cherche l'occasion de me parler en secret... (*s'approchant et haut.*) Je vous salue, mylord.

Digitized by Google

ASHLEY, *feignant la surprise.*

Ah ! c'est vous, Bergami ? déjà en ce salon, de si bonne heure ?

BERGAMI.

J'attends le levér de la princesse.

ASHLEY.

Comme moi.

BERGAMI.

Nous aurons beaucoup de monde ce matin à la villa, des peintres célèbres, des artistes, ce sera presque une cour vraiment... mais, mylord, croyez-vous que son altesse tarde à paraître ?... Hier je n'ai pu la voir et j'avais cependant à lui rendre compte d'une commission dont elle m'avait chargé.

ASHLEY.

Ah ! oui... ce navire qu'elle a frété... je ne devine pas pourquoi... Eh bien ! est-il prêt ?

BERGAMI.

Quand son altesse le voudra. (*montrant les jalousies.*) Par ces fenêtres, elle pourra l'apercevoir à l'ancre et les voiles ployées, sur le magnifique golfe de Gênes.

ASHLEY.

Monsieur Bergami, vous êtes né sous une heureuse étoile, au moins?.. je me hâte d'ajouter que votre mérite vous a aussi bien servi que la fortune... (*mouvement de Bergami.*) Non, vous êtes digne du sort dont vous jouissez, du vif intérêt que vous porte Caroline de Brunswick, car elle vous porte un vif intérêt, monsieur Bergami, vous ne l'ignorez pas.

BERGAMI.

Si son altesse a daigné m'honorer de sa haute protection, c'est sans doute à mon zèle ardent et dévoué que je dois cette faveur.

ASHLEY.

Ah ! la faveur où l'on se trouve placé auprès d'une femme s'obtient de tant de manières... Au reste, vous la possédez, c'est l'essentiel ; je puis me tromper, mais j'ai la conviction profonde que vous avez devant vous l'avenir le plus brillant... Avez-vous de l'ambition ?

BERGAMI, *négligemment et d'un air léger.*

Qui n'en a pas ?

Digitized by Google

ASHLEY, *souriant.*

Surtout quand on est aussi bien placé que vous pour la satisfaire.

BERGAMI.

Quel est l'homme qui, une fois au moins en sa vie, ne s'est pas trouvé sur le chemin de la fortune et des honneurs?

ASHLEY.

Que de gens ont laissé échapper l'occasion!. . C'est ce que je disais hier encore à un de mes amis.

BERGAMI.

Ah!

ASHLEY.

Imaginez-vous, mon cher Bergami, qu'il ne dépendait que de lui d'acquérir un titre honorable, celui de baronnet, par exemple... et d'être possesseur de cent mille livres sterling comptant.

BERGAMI.

Et il a refusé?

ASHLEY.

Oui.

BERGAMI.

C'est un sot.

ASHLEY.

N'est-ce pas? (*bruit en dehors.*) (*à part.*) Quelqu'un vient sans doute, c'est fâcheux. (*haut.*) Bergami, nous reprendrons plus tard cet entretien, si vous le voulez?

BERGAMI.

Bien volontiers, mylord.

ASHLEY.

Quand nous pourrons être seuls, car ce qui me reste à vous dire exige du mystère et de la discrétion.... Au revoir.

BERGAMI.

Au revoir! (*bas.*) Je saurai du moins ce qu'il veut de moi.

LA VOIX DE JULIO *en dehors.*

Bergami! c'est Bergami que je demande!

BERGAMI.

Eh! mais, c'est la voix de Julio.

Digitized by Google

SCÈNE III.

BERGAMI, JULIO, VALETS.

JULIO.

Je vous dis que je ne suis pas un intrus... je suis l'ami d'il signor Bergami, son ami intime... Bonjour, Bergami, comment te portes-tu?.. Vous voyez bien que je le tutoie.

BERGAMI, *aux domestiques.*

Laissez, laissez, c'est une ancienne connaissance.

JULIO.

A la bonne heure, au moins, on me reconnaît.

BERGAMI.

Ce bon Julio, je suis enchanté de le revoir.

JULIO.

Ça fait honneur à tes sentimens. (*à part.*) On ne m'avait pas trompé, il est très bien mis.

BERGAMI.

Mais quel motif t'amène donc ici, si loin de chez toi?

JULIO.

Je vais te dire ça tout à l'heure, mais laisse-moi un peu me remettre... Croirais-tu que toute cette valetaille ne m'a pas seulement offert de me rafraîchir... ils savent pourtant que le postillon est né altéré...

BERGAMI.

Viens, je vais te conduire à l'office.

JULIO.

Je suis sensible à ta politesse, je me réserve d'accepter; mais parlons d'abord d'affaires... Si je me suis transporté ici, tu penses bien que j'avais encore d'autres motifs que celui de prendre des rafraîchissemens.

BERGAMI.

Ah! tu n'as pas besoin de me le dire... tu voulais savoir ce qu'était devenu un ancien ami, quel était son sort?

JULIO.

Il y a un peu de ça.

BERGAMI.

Eh bien! sois satisfait, la princesse Caroline veut bien ne savoir gré de mon dévouement à sa personne.

Digitized by Google

JULIO, *à part.*

Bon !

BERGAMI.

Rien n'égale sa bonté, sa générosité à mon égard.

JULIO *à part.*

Bon ! bon !

BERGAMI.

Et je n'ai jamais été si heureux que depuis que je suis à son service... Et toi, Julio, es-tu content ? comment vont les affaires ?... ta femme est-elle toujours gentille ?

JULIO.

Ma femme est toujours bien gentille... méchante comme un cheval rétif, par exemple ; mais cet égal, parce que l'amour... surtout après le mariage.. Je suis tout à l'amitié, et je veux te le prouver.

BERGAMI.

Comment cela ?

JULIO.

Tu te souviens, sans doute, Bergami, du traité que nous avons conclu ensemble il y a onze mois et demi.

BERGAMI.

Certainement.

JULIO.

Tout par moitié, dans le bonheur et la fortune... c'est sacré, ça ... et je viens...

BERGAMI, *souriant.*

Tu viens...

JULIO.

Je viens te rendre mes comptes.

BERGAMI.

Bah ! et si c'est moi qui te redois.

JULIO.

Je ne te demande pas tout ça... ça ne me regarde pas... je suis un homme délicat... ce que j'ai promis je le tiendrai (*tirant une bourse de cuir de sa poche.*) Laisse-moi remplir mes engagemens... j'obéis à la voix de ma conscience.

BERGAMI.

Garde ton argent, mon pauvre Julio, je te remercie.

Digitized by Google

JULIO.

Bergami, vous blessez mon orgueil... je tiens à établir ma comptabilité.

BERGAMI, *souriant*.

Allons, puisque tu le veux...

JULIO.

Depuis que nous nous sommes séparés, le pour-boire a été de plus en plus en baisse, et les appointemens sont tombés à un taux humiliant... mais je me trouve avoir hérité, et je suis heureux de t'annoncer que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle Géronimo.. c'est un héritage que j'apporte à la société.

BERGAMI.

Mais encore une fois, mon cher Julio, je n'ai pas besoin de tes offres, tout t'appartient.

JULIO.

Du tout, ça n'est pas juste. Mon digne oncle m'a laissé six ducats, deux manteaux de peau de bouc et six paquets de mèches de fouet : il te revient donc trois ducats, un manteau de peau de bouc et trois paquets de mèches de fouet... Maintenant, rends-moi tes comptes.

BERGAMI, *riant*.

C'est trop juste... Tiens, Julio, cette bourse contient cinquante piastres; prends-la d'aussi bon cœur que je te l'offre.

JULIO.

Bergami, ton cœur était digne de comprendre le mien.

(*Il prend la bourse.*)

BERGAMI.

Je voudrais pouvoir t'en offrir le double.

JULIO.

Le double, ce serait davantage... Je suis satisfait... Tu vois bien, ce cadeau-là me fait dès aujourd'hui tomber de cheval. Oui, je ne suis plus postillon; j'achète une petite poste... Dis donc, Bergami, avoue-le franchement, tu ne comptais pas que je remplirais aussi religieusement ma parole. Tu connaissais bien peu Julio! Dans ce moment, vois-tu, ma conduite et la tienne me touchent jusqu'aux larmes. Maintenant que je t'apprécie, que tu m'apprécies, je jure que je ne te perdrai jamais de vue.

Digitized by Google

BERGAMI.

Je te verrai toujours avec plaisir, et si je puis faire quelque chose pour toi...

JULIO.

Je ne demande rien à personne ; je continuerai à remplir les clauses du traité, et quand tu serais millionnaire, quand tu serais prince, quand tu serais roi, je ne manquerai jamais de t'apporter la moitié de ce que j'aurai gagné. V'là comme je suis, moi.

BERGAMI.

J'entends du bruit... sans doute l'arrivée de la société qu'attend aujourd'hui son altesse... Adieu, Julio, il faut que je sois à mon poste.

JULIO.

Adieu, Bergami, adieu, mon ami. (*revenant.*) Mes compliments à la princesse de Galles et à l'enfant que je n'ai jamais vu. J'aime les marmots, moi, surtout depuis que j'ai perdu mon joli petit frère... Il était si gentil avec ses petites bottes!... Adieu, mon ami, mon bon ami, mon cher ami... je vais acheter ma petite poste.

(*Il sort au moment où la société entre.*)

SCÈNE IV.

BERGAMI, CAROLINE, ASHLEY, CANOVA, ROSSINI, MANZONI, UN GÉNÉRAL FRANÇAIS, PEINTRES, ARTISTES, DAMES ITALIENNES, *puis* JENNY.

BERGAMI.

Entrez, messieurs ; mesdames, veuillez prendre place... Son Altesse a toujours tant de plaisir à vous recevoir!

ASHLEY.

Elle ne tardera pas sans doute, car l'heure où elle se rend chaque matin au salon vient de sonner. (*bas à Bergami.*) Après la réception nous sortirons ensemble.

BERGAMI, *bas aussi.*

Je le veux bien, mylord.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Son altesse royale la princesse de Galles, régente d'Angleterre.

Digitized by Google

ASHLEY, *à part.*

Régente!... Elle persiste.

CAROLINE, *entrant, à une des dames de sa suite.*

Mistriss Budler, qu'on veille avec le plus grand soin sur mon cher Augustin; qu'on lui fasse faire la sieste de midi, et qu'on ne le quitte jamais d'un instant. (*La dame sort.*)

ASHLEY, *à part.*

Toujours cet enfant!

CAROLINE.

Soyez tous les bienvenus. Mylord Ashley, je vous salue; bonjour, Bergami. Que j'aime cette villa!... Située sur le bord de la mer, elle présente tour à tour le spectacle le plus doux et le plus terrible. Le soir, c'est l'orage avec ses vagues transparentes; puis le matin des eaux tranquilles et mugissantes... c'est le calme après la tempête. Ce devait être ma vie, ici!... N'est-ce pas, messieurs, qu'il serait délicieux de finir ici son existence?

BERGAMI.

Je n'ai jamais connu de séjour plus enchanteur.

CAROLINE.

Il faut le quitter pourtant. (*mouvement général.*) Oui, et dès aujourd'hui... C'est pour cela, monsieur Bergami, que je vous ai prié d'aller vous assurer si ce bâtiment génois que j'ai retenu était prêt à partir.

BERGAMI.

Le capitaine m'a dit, madame, qu'il nous avertirait, par un signal donné à bord, du moment où le vent serait favorable.

CAROLINE.

Cette brusque résolution vous étonne, messieurs; mais croiriez-vous que le régent d'Angleterre ne respecte pas même mon exil? Une commission inquisitoriale a été établie à Milan pour surveiller, pour épier mes moindres actions. Eh bien! je veux voir si l'on me suivra jusqu'en Sicile où nous allons nous rendre; je veux me donner le plaisir de faire voyager jusqu'à Messine ces nobles agens chargés d'une mission si loyale. Oh! ce n'est pas la première fois que des espions à gage m'auront accompagnée.

ASHLEY, *à part.*

Je crois qu'elle m'a regardé.

Digitized by Google

CAROLINE.

Messieurs, c'est vous qui perdrez à ce départ : j'avais formé de beaux projets pour faire de cette villa une demeure presque royale... Messieurs les peintres, vous m'auriez composé une galerie de tableaux... Messieurs les architectes, j'aurais fait construire une salle de spectacle élégante, où d'habiles acteurs auraient représenté les chefs-d'œuvre de Shakspeare et de Corneille; la musique y aurait joint ses savantes et suaves mélodies. (*à un des assistans.*) A propos, monsieur Rossini, savez-vous que les Romains sont des vandales, de n'avoir pas accueilli avec enthousiasme votre *Barbier de Séville?* J'accepte avec plaisir la dédicace de cette belle partition.

BERGAMI.

Suivant les ordres de Votre Altesse, j'ai fait placer sur la pelouse du petit parc les deux statues de monsieur Canova.

CAROLINE.

Merci. (*à un autre.*) Monsieur Canova, il faudrait les trésors d'un roi pour payer votre talent, et non les épargnes d'une pauvre proscrite. L'histoire sera plus juste ; elle vous rendra en renommée ce que je vous enlève en fortune.

BERGAMI.

Qu'il est à plaindre, celui qui n'a pas su apprécier un si noble caractère !

CAROLINE.

Taisez-vous, Bergami, taisez-vous. (*à un autre.*) Général, vous êtes Français, je crois.

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame.

CAROLINE.

Vous avez été exilé de votre pays par une loi d'amnistie?

LE GÉNÉRAL.

C'est ainsi qu'ils l'ont nommée.

CAROLINE.

Et vous me demandez un asile ?

LE GÉNÉRAL.

Je l'espère sans le solliciter.

CAROLINE.

Il vous est acquis, même en mon absence. Monsieur, mon

Digitized by Google

père, le duc de Brunswick, était ennemi des Français, mais ennemi généreux, les armes à la main; il est mort avec mon frère de la mort des braves... sur le champ de bataille d'Iéna. J'honorerai sa mémoire en vous offrant l'hospitalité que lui-même vous aurait accordée après la victoire, que vous ne lui auriez pas refusée après une défaite.

JENNY, *entrant.*

Je demande pardon à Son Altesse si je l'interromps, mais voici des dépêches qui viennent d'arriver, et qu'on m'a dit de lui remettre sur-le-champ.

CAROLINE.

Donnez. (*à part.*) Les lettres que j'attendais!

ASHLEY, *à part.*

Des dépêches!... elles n'ont pu être interceptées!

CAROLINE, *à part.*

Il me tarde de m'assurer... (*haut.*) Je vous remercie tous des soins et des attentions que vous me prodiguez. J'espère vous avoir tous aujourd'hui à ma table avant de nous quitter.

ASHLEY.

Mais en ce moment je crois que Son Altesse désirerait être seule.

CAROLINE.

Oui, j'ai besoin de quelques instans de solitude.

(*Tout le monde se dirige vers la sortie.*)

ASHLEY, *à Bergami.*

Donnez-moi le bras, monsieur Bergami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

CAROLINE, *puis* JENNY.

CAROLINE, *examinant le cachet des dépêches.*

Je ne me suis pas trompée, c'est bien cela, c'est le complément de cette correspondance qu'un serviteur fidèle a su se procurer en Angleterre dans le palais même du prince défunt, pour me l'adresser ici... Comme il me serait facile à présent de montrer aux yeux du monde quel est le vrai coupable, de Caroline ou de l'époux royal qui l'accuse. Ce sont des calomnies, d'affreuses calomnies qu'il ne craint pas

Digitized by Google

de répandre contre moi, et en publiant ces lettres je pourrais donner des preuves, des preuves écrites de sa conduite déloyale! Je pourrais dévoiler les motifs de son indifférence, de sa haine peut-être... Mais non, je ne le ferai pas; j'attendrai, je souffrirai, et je ne romprai le silence que s'il m'y force lui-même... Jenny!

JENNY.

Madame.

CAROLINE.

Serrez ces dépêches dans le coffret qui se trouve dans ce cabinet, et continuez à garder la plus grande discrétion.

JENNY.

Oui, madame. (*Elle entre dans le cabinet.*)

CAROLINE.

Je m'étonne que le messager qui m'a apporté ces papiers ait pu échapper à leur surveillance, car je sais qu'ils n'épargnent rien pour séduire tous les gens que j'emploie. J'avais d'abord songé à charger Bergami de cette mission délicate; mais j'éprouve maintenant de la peine à demander un service à ce jeune homme. Jamais je n'ai vu personne si empressé à me plaire, à deviner mes moindres désirs... Il me semble que je lui dois déjà trop... son dévouement m'étonne, m'inquiète, et quelquefois me fait peur... On vient.

SCÈNE VI.

CAROLINE, BERGAMI.

CAROLINE, *se retournant vivement.*

Ah! c'est lui!

BERGAMI, *hésitant pour approcher.*

(*à part, au fond.*) Enfin il a parlé cet Anglais. (*haut.*) Pardon, madame; je vous dérange peut-être?

CAROLINE, *souriant.*

Non...! mes occupations dans cette villa ne sont pas tellement importantes que je ne puisse disposer de quelques momens pour mes amis... J'étais distraite quand vous êtes entré; je réfléchissais.

BERGAMI.

Vous songiez encore sans doute aux malheurs qui ont accablé votre vie... Ah! madame, pourquoi garder ces pé-

Digitized by Google

nibles souvenirs? Vous nous aviez promis que le beau ciel de l'Italie les effacerait.

CAROLINE, *avec un regard scrutateur.*

Mais je ne vous ai pas dit, je pense, que ce fût cela qui m'eût rendue distraite.

BERGAMI.

J'avais cru le deviner à votre émotion.

CAROLINE.

A mon émotion?... J'étais émue?... Mais non... vous vous êtes trompé.

BERGAMI.

Je le désire, car, madame, c'était pour nous un vif sujet d'affliction que ces regrets qui semblaient sans cesse vous poursuivre, que cette douleur qui ne souffrait aucune consolation.

CAROLINE.

Cette douleur, ces regrets, Bergami, se sont pourtant adoucis quelquefois à vos paroles; grace aux soins assidus et délicats dont m'entourent les personnes qui partagent mon exil, je vous assure que je n'ai rien à désirer; je ne demanderais qu'une grace au prince régent, ce serait de ne point troubler mon repos.

BERGAMI.

On ne vous a informé, madame, que d'une partie de la vérité... moi seul je puis vous découvrir l'autre, et c'est pour cela que je suis venu.

CAROLINE.

Voyons, je vous écoute.

BERGAMI.

C'est une histoire singulière à raconter à une femme... Il faut vraiment qu'on me l'ait apprise à moi fort sérieusement, et que deux Anglais en soient les héros, pour que j'y aie ajouté foi : je ne crois pas qu'il y ait personne au monde à qui une idée si bizarre soit venue à l'esprit.

CAROLINE.

Et cela me regarde, dites-vous?

BERGAMI.

Oh! particulièrement... mais avant de m'expliquer j'aurais besoin, madame, de votre permission expresse; me la donnez-vous?

Digitized by Google

CAROLINE.

Bien volontiers.

BERGAMI.

C'est un pari.

CAROLINE.

Un pari... entre des Anglais?... et à propos de moi peut-être.

BERGAMI.

Entre des Anglais et à propos de vous, madame.

CAROLINE.

Et quels sont ces jeunes fous?... et quel est le pari?

BERGAMI.

Voici le pari... A la taverne de Londres, deux hommes, restés seuls après une orgie, les coudes appuyés sur la table, parlaient de Caroline de Brunswick. Sans doute leur bouche mensongère répétait les lâches calomnies dont on abreuve la pauvre exilée : sans doute, à leur avis, chacune des insultes qu'on lui prodigue était méritée : l'un des deux proposa à son ami le pari suivant : « Je gage cent mille livres sterling que, si tu le veux, tu remplaceras le prince de Galles dans le cœur de Caroline, et que tu apporteras au palais de Saint-James la preuve de son infidélité. Dans le cas où tu gagnerais, ajouta-t-il en souriant, je doublerai la somme. »

CAROLINE.

C'est une plaisanterie.

BERGAMI.

Non, c'est sérieux, madame ; ce pari, moyen adroit de ménager l'amour-propre de celui qui l'acceptait, signifiait ceci au fond ; du moins c'est ainsi que je l'explique : « Le prince de Galles paiera deux cent mille livres sterling à qui lui donnera le moyen de prouver que Caroline de Brunswick a manqué à ses sermens. » (*après une pose.*) Celui qui a tenu le pari se nomme lord Ashley...

CAROLINE, *vivement.*

Et celui qui l'a proposé se nomme le régent d'Angleterre, n'est-ce pas!... (*avec indignation et bas.*) Est-ce assez d'affronts, ô mon Dieu!... il ne suffit pas d'avoir brisé mon ame par les tortures de l'abandon, de m'avoir chassée avec honte et comme une étrangère du pays qui m'avait adoptée, de m'avoir refusé, en partant, les embrassemens de ma

Digitized by Google

fille... il lui fallait encore semer les piéges sur mes pas, m'insulter par d'odieux soupçons, enfin traîner le nom qu'il m'a donné dans la fange des débauches de la taverne... Mais dites-moi, Bergami, ne vous a-t-on pas abusé par un rapport trompeur?... Je ne puis croire qu'il ait poussé jusque là la folie ou l'insolence!

BERGAMI.

Oh! croyez-le, madame, car c'est la vérité pure... je vous le jure par le dévouement que j'ai pour vous.

CAROLINE.

Et... comment avez-vous su cela?

BERGAMI.

Ceci est mon secret, madame... Je vous supplie de ne me pas ordonner de le révéler.

CAROLINE.

Il suffit... C'est cependant assez extraordinaire pour que j'aie envie de tout apprendre... En vérité, Bergami, le premier sentiment que votre récit a excité en moi a été de l'amertume et du chagrin... le second est bien différent, je vous assure... j'ai presque envie de rire du choix bizarre du prince de Galles, et de l'étrange présomption de lord Ashley... Voyez donc le beau séducteur qu'ils sont allés me prendre là! Puis lord Ashley a une femme charmante, une femme qui ne mérite pas qu'on la dédaigne... qu'on demande plutôt au prince de Galles! N'importe, à la place de mon royal époux, si j'avais eu si peu de confiance en Caroline, je l'aurais jugée du moins femme de meilleur goût, et j'aurais choisi mieux que lord Ashley.

BERGAMI, *à part.*

Je n'oserai jamais lui parler de la résolution que j'ai prise.

CAROLINE, *gaîment.*

Allons, je vois bien qu'ils veulent me forcer à renoncer à ma vie accoutumée, à ma vie douce encore au milieu des peines qu'ils me font, par le charme que jettent sur elle les soins de ceux qui me sont chers... Hélas! ils m'avaient laissé cependant bien peu de consolation dans mon exil!... Désormais, pour se mettre à l'abri de leurs outrages, il faudra que la pauvre Caroline n'ait pas auprès d'elle un seul cœur qui l'aime, qu'elle détourne son regard quand elle y rencontrera un regard qui lui dira: «Comme je te plains!»

Digitized by Google

qu'elle n'ait pas un ami, car pour eux ce serait... Oh! non, non, je ne renoncerai pas à ces émotions pures du dévouement et de l'amitié; non, je n'abaisserai pas mon ame jusqu'à la contraindre à se taire pour éloigner un misérable soupçon!

BERGAMI, *avec dignité.*

Mais, savez-vous, madame, que ce soupçon est déjà venu?

CAROLINE.

Que dites-vous?

BERGAMI.

Savez-vous qu'il y a ici un de vos serviteurs... un de vos plus dévoués... à l'amitié pure et désintéressée, que l'on vous fait un crime de traiter avec bienveillance, d'entendre avec plaisir, quand auprès de vous il charme, par ses souvenirs d'aventurier, vos longues heures du soir? Savez-vous qu'on dit, madame, qu'il est étonnant que vous ayez pris cet homme si bas pour l'élever ensuite si haut, que pour peu qu'il vous vienne la fantaisie de le faire monter encore, il n'y aura bientôt plus de place digne de lui qu'une place... à côté de vous... Savez-vous cela, madame?

CAROLINE.

Que m'importe?

BERGAMI.

Savez-vous aussi que lord Ashley est tellement convaincu de cet impudent mensonge qu'il a trouvé cet homme bon pour gagner le pari du prince de Galles et qu'il a eu l'insolence de le lui proposer?

CAROLINE, *après un mouvement.*

Je sais que ce serviteur dont vous me parlez est le cœur le plus loyal qu'il y ait au monde; je sais que Caroline de Brunswick ne craint pas que qui que ce soit l'outrage, car elle a appris à se faire respecter.

BERGAMI.

Ah! madame, n'est-ce pas déjà assez de souffrances supportées avec tant de résignation? N'est-ce pas déjà assez de calomnies jetées par la haine sur une tête si chère? Si votre orgueil vous ordonne de les braver, notre devoir à nous qui vous chérissons plus que la vie, notre devoir est de les épargner à votre repos.

CAROLINE, , *avec impatience.*

Enfin, quel est votre projet, monsieur Bergami?... Vous

Digitized by Google

hésitez? vos yeux se remplissent de larmes... expliquez-vous.

BERGAMI.

Oh! pardon, pardon, madame... mais ces paroles que j'étais décidé à prononcer en venant ici, ces paroles que vous écouterez sans colère peut-être, elles ne peuvent s'échapper de mes lèvres, maintenant que je suis près de vous.

CAROLINE.

Parlez!... mais parlez donc!...

BERGAMI, *après une pause.*

Je viens vous prier, madame, de permettre que je quitte votre service.

CAROLINE, *vivement.*

Vous voulez partir?

BERGAMI.

Aujourd'hui même.

CAROLINE.

Et... si je n'y consens pas?...

BERGAMI.

Oh!... vous y consentirez, madame... Si ce n'est pas pour vous, au moins pour moi.

CAROLINE.

Quoi donc? parce qu'un sot a jeté entre nous je ne sais quel rêve de son esprit malade, je me séparerais, moi, d'un ami fidèle et sûr que personne ne remplacerait dans ma confiance; vous abandonneriez, vous, une femme qui vous doit peut-être, je ne crains pas de l'avouer, Bergami, les seuls jours sans chagrin qu'elle ait passés depuis long-temps! Que vous fait, à vous, qu'on dise que je vous préfère à mes autres serviteurs? Que me fait, à moi, qu'on dise que vous m'aimez d'amour... si cela n'est pas?...

BERGAMI.

Et si cela est?...

CAROLINE.

Bergami!...

BERGAMI.

Cela est, madame... Oh! vous ne l'auriez jamais su, jamais!... Et cependant cet amour-là est devenu bien ardent et bien profond. Vous rappelez-vous, madame, notre premier entretien, il y a un an, vous, au haut de ce balcon

Digitized by Google

italien où vous respiriez l'air embaumé du soir, moi, au pied, vous regardant et causant à voix presque basse avec vous... Nous parlions de vous et de moi, de mes aventures et de vos malheurs, de nos deux destinées si différentes... et pourtant presque semblables par leur bizarrerie. Eh bien! alors, je me suis senti entraîné vers vous comme par une fatalité invincible... Alors, sans m'expliquer ce que j'éprouvais, je me suis voué à votre sort tout entier; je me suis juré au fond du cœur que mon repos, ma liberté, mes plaisirs, mes peines, ma vie, tout cela serait à vous et pour toujours.

CAROLINE.

Taisez-vous, Bergami; taisez-vous, au nom du ciel!

BERGAMI.

Depuis!... oh! depuis! madame, je vous ai vue tous les jours, à toute heure; ce serment que je vous avais fait de vous donner mon existence tout entière est devenu encore plus sacré pour moi; j'ai béni avec plus de transports encore le moment qui a décidé de mon avenir; ce qui n'était qu'attachement et amitié est devenu passion et amour. Il n'y a plus que ma volonté ou la vôtre pour nous séparer: Dieu, lui-même, ne le pourrait pas... Et maintenant, dites-moi encore de rester, madame, dites-moi que je ne vous prouve pas tout mon respect, tout mon amour en m'éloignant de vous...

CAROLINE, *vivement.*

Assez, monsieur, assez... Allez attendre mes ordres... Vous ne tarderez pas à les recevoir.

(*Elle indique du geste la porte de sortie.*)

BERGAMI, *bas, en se retirant.*

Ah! si je rencontrais l'Anglais à présent! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

CAROLINE, *seule, vivement agitée.*

Cet Ashley, quel homme infâme!... Je suis donc destinée à souffrir toutes les insultes!... Ce jeune Italien lui-même, que j'avais accueilli avec tant de bienveillance, que je voulais élever à la fortune dont je le croyais digne... pourquoi est-il venu me faire un aveu qu'une autre femme eût pu écouter,

Digitized by Google

peut-être, mais que la princesse de Galles est condamnée à regarder comme un outrage? Insensé !... pourquoi n'a-t-il pas senti qu'il fallait se taire !... Il partira, oui, il partira sans retard. Son sort... je l'assurerai... Je le ferai riche... plus riche qu'il n'a jamais pu l'espérer... (*Bruit et cris en dehors.*) Qu'est cela?

BERGAMI, *en dehors.*

Vous êtes un lâche !... Défendez-vous !

CAROLINE.

Qu'entends-je? (*Elle s'approche vivement de la porte.*) Bergami... c'est un duel, ô mon Dieu !... (*cliquetis d'épées.*) Oh ! le malheureux !... c'est pour moi... (*avec un cri.*) Arrêtez !... arrêtez !... Caroline vous défend de vous battre... (*Le bruit des armes continue.*)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, LORD ASHLEY, *l'épée à la main; puis* BERGAMI, *le poursuivant.*

CAROLINE, *se plaçant entre eux.*

Dans ma maison, messieurs, devant moi !

ASHLEY.

Cet insolent Italien a osé menacer un gentilhomme anglais !... Il faut que son sang lave l'affront que j'ai reçu de lui.

BERGAMI, *à Caroline.*

Le sien aurait déjà coulé, si un mot de votre bouche ne retenait mon bras.

CAROLINE.

Silence tous deux ! (*On entend crier : Vive Caroline de Brunswick ! vive la reine !*) Que signifie tout ce bruit? Tout le monde accourt de ce côté !... Qu'est-il donc arrivé?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JENNY, ARTISTES, DAMES, UN COURRIER.

JENNY.

Un courrier extraordinaire vient de mettre pied à terre à l'entrée de la villa... On l'entoure, on le presse, et il dit

Digitized by Google

à chacun l'importante nouvelle qu'il apporte, celle de la mort du vieux roi d'Angleterre.

CAROLINE.

Mort!... le roi Georges III!

JENNY.

Oui, madame; voici le courrier lui-même qui n'a voulu remettre ses dépêches qu'à votre altesse.

CAROLINE, *prenant les dépêches.*

Donnez! donnez! (*Elle ouvre le paquet.*) Une lettre du prince de Galles!... (*lisant.*) « Madame, mon père le roi Georges III a terminé sa longue et douloureuse carrière. » (*s'interrompant.*) Pauvre vieillard, qui avait survécu à sa raison!... (*lisant.*) « Je viens vous proposer, madame, une réconciliation franche et sincère; mais il est une condition sans laquelle les souvenirs du passé ne peuvent être effacés... Vous resterez sur le continent, et enverrez au parlement votre acte de renonciation au titre et au rang de reine d'Angleterre. » Quelle insolence!... Messieurs, je proteste en votre présence, comme je le ferai aux yeux de toute l'Europe, contre la violence dont on veut me rendre la victime... Mes droits sont sacrés, je saurai les maintenir... Il n'y a plus ici de princesse de Galles. Inclinez-vous, messieurs, je suis reine d'Angleterre.

TOUS.

Vive la reine d'Angleterre!

CAROLINE.

Dès ce moment je fais acte de souveraineté, et je nomme ma maison... Tous nos serviteurs fidèles conserveront auprès de la reine les emplois qu'ils remplissaient auprès de la proscrite; miss Jenny Donald, vous êtes élevée au rang de première dame d'honneur; monsieur Bergami, nous vous faisons comte et chambellan...(*à Ashley.*) Lord Ashley, jusqu'à présent vous avez accompagné Caroline dans son exil; désormais je vous défends de vous montrer à mes yeux. Vous êtes indigne de la confiance que j'avais mise en vous. Messieurs, regardez bien cet homme pour le reconnaître partout où vous le rencontrerez. Il a trahi l'infortune, il s'est vendu pour de l'or à la puissance. J'attache devant vous sur son front le sceau de l'infamie! (*à Bergami.*) Tout est-il prêt pour le départ? (*On entend un coup de canon.*)

Digitized by Google

BERGAMI.

Madame, voici le signal qui l'annonce.

(*Les jalousies du fond s'ouvrent; un bâtiment léger paraît sur la mer; le vaisseau met toutes voiles dehors et semble se mettre en mouvement.*)

CAROLINE.

Messieurs, ce n'est plus en Sicile que nous allons maintenant, c'est à Londres.

BERGAMI.

A Londres!

ASHLEY, *avec rage.*

Caroline de Brunswick, nous nous retrouverons, je l'espère.

(*Tout le monde se dirige vers le fond; Ashley, seul sur l'avant-scène, semble menacer Caroline; Bergami fait un mouvement vers lui; la reine l'arrête et jette un regard de mépris sur Ashley.*)

Digitized by Google

ACTE III.

A Londres, dans la maison de l'aldermann Wood. — Une grande salle de réception. A droite et à gauche, deux portes latérales. — Au lever du rideau, miss Jenny Donald et quelques dames de la reine sont en scène occupées à ranger divers objets et cartons de Caroline.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISS JENNY DONALD, DAMES DE LA REINE.

MISS JENNY.

Enfin, mes chères compagnes, depuis hier nous voici à Londres, dans la capitale de notre belle Angleterre.

UNE DAME.

Et avec le titre de dames d'honneur de la reine.

MISS JENNY.

Oui... mais cet emploi brillant, nous ne pouvons l'exercer au milieu de la pompe d'une résidence royale à Carletownhouse ou à Saint-James, par exemple, grace à notre bien-aimé souverain Georges IV. L'accès en a été défendu à la princesse Caroline, et, sans le dévouement de M. l'aldermann Wood, notre auguste maîtresse courait grand risque de descendre à l'auberge.

LA DAME.

Oui... mais le peuple?

MISS JENNY.

Oh! à défaut de la cour, le peuple est pour la reine : c'est ce qui me rassure. Quelle réception!... Trois cents gentlemen qui précédaient à cheval nos voitures, la ville entière illuminée... puis les cris de la foule : Vive notre souveraine! vive Caroline de Brunswick!...

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIO.

JULIO, *entr'ouvrant la porte à deux battans, se met à crier*:

Vive la reine d'Angleterre!

(*Mouvement d'effroi des dames d'honneur.*)

MISS JENNY.

Oh mon Dieu! que veut cet homme?

(*Elles se retirent presque épouvantées et forment un groupe.*)

JULIO, *toujours à la porte.*

N'ayez pas peur, mesdames, n'ayez pas peur, je vous en supplie; c'est un reste de mon enthousiasme d'hier. (*Il s'approche poliment de Jenny et la salue.*) Vous ne me reconnaissez pas, miss Jenny? vous m'avez pourtant vu en Italie, et hier, lors de l'entrée de sa majesté, si vous ne m'avez pas entendu, c'est que vous y avez mis de la mauvaise volonté. Je puis dire, sans vanité, que j'ai servi la cause de la princesse de toute la puissance de mes poumons.

MISS JENNY.

C'est bien, monsieur; que demandez-vous?

JULIO, *avec attendrissement.*

Je voudrais serrer dans mes bras mon ami Bergami.

BERGAMI, *dans la coulisse.*

James, des chevaux le plus tôt possible... Hâtez-vous.

JULIO.

C'est sa voix!

JENNY.

Il sort sans doute du cabinet de la reine... (*aux dames.*) Je ne sais ce qui se passe ici, mesdames; mais, depuis ce matin, notre chambellan a pris un air triste et rêveur. (*le montrant aux dames.*) Tenez... regardez...

(*Bergami paraît par la porte de droite, pensif et les bras croisés. Les dames et Julio sont au fond, de sorte qu'il peut entrer sans les voir.*)

(*bas, aux dames.*) Mesdames, maintenant que l'audience du seigneur Bergami est terminée, nous pouvons entrer chez la reine. (*Elles entrent en silence, Julio reste.*)

Digitized by Google

JULIO.

Il paraît fort occupé, mon compatriote. Tenons-nous un moment à l'écart... il faut lui ménager le plaisir de la surprise.

SCÈNE III.

JULIO, *au fond;* BERGAMI, *arrivant lentement sur l'avant-scène et se jetant sur un fauteuil.*

BERGAMI.

M'éloigner!... me forcer à quitter Londres sitôt... ne pas me laisser jouir de son triomphe!...

JULIO, *à part.*

Ai-je envie de l'embrasser, ô mon Dieu!

BERGAMI, *à voix basse et étouffée.*

Quelle est cette mission dont elle doit me charger? Elle me l'apprendra elle-même, m'a-t-elle dit. Ah!... malgré le soin qu'elle mettra sans doute à me cacher le véritable motif de cette séparation, je crains de l'avoir devinée... Cet amour italien qui brûle mon ame, cet amour que chaque instant, chaque minute passés auprès d'elle rend plus violent et presque plus hardi, il l'inquiète... il l'effraie... Je l'ai vu à cette réserve soudaine qu'elle s'impose à présent avec moi. Quand, en prenant congé d'elle, à l'heure où finit mon service, ma bouche timide se pose respectueusement sur sa main, cette main tressaille et semble vouloir se retirer, et cependant elle est émue en ma présence, et, loin de moi, souvent elle a pleuré...

JULIO, *toujours au fond.*

Il parle tout seul... il s'occupe peut-être de moi... (*faisant un mouvement.*) Ah! ma foi, je n'y tiens plus... (*allant vers lui.*) Mon ami!... mon cher ami!... (*Il se jette dans ses bras.*)

BERGAMI.

Comment! c'est toi, Julio?

JULIO.

Moi-même.

BERGAMI.

Et par quel hasard te trouves-tu ici?

JULIO.

Ah! voilà... c'est une drôle d'idée qui m'est venue, va;

Digitized by Google

une idée qui s'est emparée subitement de mon imagination... ardente... Cher ami, sans t'en douter, c'est toi qui me l'as donnée cette idée-là... Tu te rappelles qu'à notre dernière entrevue à la villa de Gênes j'avais été faire un tour à l'office avant de m'en retourner au pays, moi et ton argent, quand j'apprends que tout le monde déménage sur un vaisseau et que tu pars pour l'Angleterre avec la princesse de Galles, elle en qualité de reine, toi en qualité de comte... de chambellan... enfin, de je ne sais quoi... Crac, la tête me tourne... Je ne pense plus à ma femme ni à la poste du père Sanderino... Je demande à mains jointes qu'on me fourre dans un coin de votre navire, à fond de cale, si l'on veut... Impossible... Je ne me décourage pas. Un brave capitaine italien m'offre de m'embarquer avec lui, j'accepte, et, deux heures après, moi, postillon, je voguais sur l'onde, bravant les flots et le mal de mer pour voler dans les bras de l'amitié.

BERGAMI.

Et... la traversée a-t-elle été heureuse?

JULIO.

Heureuse! comme ça... D'abord j'ai été très malade... oh! bien malade... Ensuite nous avons eu un gros temps... une tempête affreuse. Pour alléger le navire, on a jeté tous nos effets à la mer, et on était près de m'y jeter moi-même, vu les hurlemens que la peur m'arrachait.

BERGAMI.

Pauvre Julio!

JULIO.

Enfin nous avons fait naufrage sur les côtes d'Angleterre. J'ai acheté, avec ton argent, un habit à la mode, tout neuf; un bel habit anglais... (*Il le montre.*) C'est étoffé ça... Avec le reste de ton argent j'ai pris un cheval, et, comme vous voyagiez lentement, j'ai pu vous rejoindre. Je me suis jeté à corps perdu dans le cortége de ceux qui, à chaque pas, félicitaient la princesse, de sorte que, de bourgade en bourgade, de ville en ville, je vous ai suivis, criant, chantant, pleurant... et m'enivrant de porter avec les braves amis de la reine.

BERGAMI.

C'est fort bien; mais cela ne m'explique pas ce que tu viens faire à Londres.

Digitized by Google

JULIO.

J'ai à ce sujet des choses de la plus haute importance à te communiquer.

BERGAMI, *impatienté.*

Abrége.

JULIO.

Tel que tu me vois, toutes mes idées sont bouleversées... Tu as devant toi un individu gonflé d'ambition... Je veux des honneurs, des titres, des places... ou au moins une place.

BERGAMI.

Et tes anciens projets d'établissement?

JULIO.

Renversés de fond en comble. Écoute, la botte me pèse et le fouet me répugne. Il y a maintenant incompatibilité complète entre la route de poste et le chemin dans lequel je veux me lancer. Tu te souviens du vieux Fabricio, le chef fonctionnaire de notre district de Villalba, c'est un brave homme, celui-là, et qui entend bien son métier... Il a l'estime de tout le monde, et il gagne trois mille ducats... Eh bien! je veux sa place; c'est-à-dire que je la désire comme un insensé. C'est une idée fixe, et il faut m'arranger cette affaire-là.

BERGAMI.

Ce n'était pas à Londres que tu devais venir pour obtenir un emploi dans le royaume de Naples.

JULIO.

Qu'est-ce que ça fait?... C'est tout simplement une petite affaire de télégraphe; la reine, ta protectrice, dira un mot, rien qu'un mot... Alors l'ambassadeur de Londres fera signe à l'ambassadeur de Naples... (*Il gesticule des bras.*) Bon! en vingt-quatre heures voilà le père Fabricio à pied, sans qu'il ait eu seulement le temps de regarder d'où vient le vent... Plus tard, l'ambassadeur d'Italie ayant crédit ouvert d'une destitution, se fera rembourser en même monnaie sur son confrère de Londres. C'est pas plus difficile que ça.

BERGAMI, *qui a été distrait et qui s'est approché de la porte de la reine.*

Il m'a semblé entendre du bruit dans le cabinet de la reine... Si elle allait venir!...

Digitized by Google

JULIO.

Eh ben! ne trouves-tu pas que j'ai raison?

BERGAMI, *préoccupé.*

Oh! tout-à-fait!

JULIO.

Alors je peux compter sur toi... Tu vas t'occuper sans retard de me donner la place du père Fabricio.

BERGAMI.

Nous causerons de cela une autre fois, Julio.

JULIO.

Une autre fois!... pas du tout... il faut battre le fer pendant que je suis chaud. Je te le répète, je suis altéré d'ambition; j'ai pour les fonctions salariées une véritable soif de postillon.

BERGAMI, *s'approchant encore du cabinet.*

Je crois que c'est elle qui se dirige de ce côté.

JULIO.

Eh!... mais... tu ne me parles plus!...

BERGAMI.

Si, si... C'est que la reine peut se rendre ici dans un instant, et tu comprends que ta présence...

JULIO.

Rougirais-tu de moi?

BERGAMI.

Julio, je t'en prie, va-t-en.

JULIO.

Que je m'en aille... où ça?

BERGAMI, *impatienté.*

Où tu voudras.

JULIO, *étonné.*

Quel ton!... Ah! Bergami! c'est mal... Moi qui t'aime tant! Moi qui t'aime plus que mon pauvre frère que j'ai perdu!

BERGAMI.

Tais-toi!... Tais-toi donc... la voici.

JULIO.

Qui?

BERGAMI.

La reine.

Digitized by Google

JULIO.

La reine ! Eh bien, je ne suis pas de trop... Je lui parlerai, moi, à la reine...

(*La reine paraît, Bergami fait un mouvement d'impatience pour repousser Julio; la reine laisse tomber un regard de mécontentement sur Julio.*)

JULIO, *embarrassé.*

Je sors... Son regard me coupe l'improvisation... (*Il regarde Bergami avec l'expression d'une rage concentrée, et sort en disant :*) Tu me le paieras, monsieur mon associé.

SCÈNE IV.

LA REINE, BERGAMI.

CAROLINE.

Quel est cet homme?

BERGAMI.

Un compagnon de mon enfance, né dans le même village que moi. Il est devenu ambitieux, le pauvre Julio, comme tant d'autres. La protection que votre majesté accorde au dévouement de Bergami a tourné bien des têtes dans nos vallées d'Italie...

CAROLINE.

Ces gens naïfs regardent ceux qui parviennent comme les protecteurs naturels de ceux qui ont le désir de s'élever... Demandez pour eux quelques faveurs, Bergami, elles ne vous seront pas refusées... Mais il est temps que je vous apprenne la cause du sacrifice que j'exige encore de votre amitié... C'est une faute que nous avons commise d'avoir conduit jusqu'à Londres cet enfant, être chéri qui a fait la consolation de mes jours d'infortune. James a trouvé, auprès de Southwark, une retraite sûre pour mon Augustin. C'est à vous, Bergami, que je remets le droit de le protéger... Vous allez partir avec lui.

BERGAMI.

Ah ! madame ! ce peu de mots a déjà rendu le calme à mon cœur ; j'en avais besoin pour pouvoir me séparer de vous.

CAROLINE, *avec embarras.*

Je ne vous comprends pas.

Digitized by Google

BERGAMI.

Pardon, pardon pour Bergami, d'avoir craint un moment, un seul moment que sa souveraine lui eût retiré ses bontés.

CAROLINE.

Bergami, vous avez craint cela?

BERGAMI.

Hélas! madame, encore une fois pardon... Mais mon bonheur était si pur auprès de vous! mais toute mon existence me semblait tellement liée à la vôtre, que la pensée que cette joie céleste viendrait à m'être ravie a bien pu me rendre injuste malgré moi... Oui, je vous l'avouerai depuis quelque temps votre accueil me semblait plus froid, votre sourire moins ami; nos entretiens si doux, je m'imaginais que vous n'y trouviez pas maintenant autant de charmes qu'auparavant, et je n'avais vu dans la mission que vous m'annonciez... oh! que j'étais insensé!... madame, qu'un muet avis que ma présence vous déplaisait.

CAROLINE.

Insensé, en effet, car jamais votre dévouement et votre amitié n'ont été mieux appréciés par Caroline.

BERGAMI.

Ah! je me rendrai digne de cette nouvelle marque d'intérêt que me donne ma souveraine en exécutant ses ordres, en la quittant enfin... quoi qu'il m'en doive coûter. Si, quand je serai loin d'elle, quand je ne la verrai plus, mes regards se tournent involontairement vers les lieux où je l'aurai laissée, je les reporterai aussitôt sur cet enfant qu'elle a confié à ma garde, pour éloigner de mon ame les regrets de l'absence ou les désirs du retour, et je me dirai: Il y a peut-être à Londres quelqu'un qui me tient compte de ce que je souffre et qui pense à moi quelquefois!

CAROLINE, *avec émotion.*

Toujours, Bergami, toujours!

(*Caroline vivement émue lui donne sa main: jeu muet. Enfin, ne pouvant plus cacher ses larmes, Caroline court vers la porte de son cabinet et appelle*):

Jenny! Jenny!...

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, JENNY, LE PETIT AUGUSTIN.

CAROLINE, *à Bergami, lui remettant l'enfant.*

Partez, Bergami! et que votre vigilance soit attentive: nos ennemis ont tant d'adresse! A mille ruses opposez mille précautions. Si les événemens qui se préparent ont un résultat favorable, James reviendra vers vous: son arrivée sera le signal de votre retour. (*tendrement.*) C'est l'exil que je vous demande; je vous y condamne et je fais des vœux pour qu'il soit de courte durée. (*embrassant Augustin.*) Adieu, mon enfant!

AUGUSTIN, *l'embrassant.*

Adieu, ma mère!

BERGAMI, *sur le seuil de la porte à droite avec l'enfant.*

Madame, je vous l'ai dit: ma vie et mon sang sont à vous.

(*Il sort avec l'enfant.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, JENNY.

CAROLINE, *bas.*

Ah! il ne sait pas que je souffrais plus que lui, peut-être, de cette séparation cruelle!... Mais je devais l'éloigner... il le fallait... Mon Dieu! j'ai cru un moment qu'en sa présence mon émotion allait me trahir.

JENNY, *qui est allée au fond.*

Madame, sir Wood, votre hôte, demande si Votre Majesté peut le recevoir.

CAROLINE.

Sir Wood!... Certainement, miss Donald, j'ai toujours du plaisir à revoir celui qui m'a si noblement offert l'hospitalité. (*Jenny sort. Wood entre.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

CAROLINE, WOOD.

SIR WOOD.

Madame, les différentes corporations de Londres vous demandent par mon organe l'honneur de vous présenter leurs respectueux hommages. Elles sont rangées en silence et bannières déployées devant la porte de ma demeure, et attendent que Votre Majesté veuille bien les recevoir.

CAROLINE.

Qu'elles viennent! Qu'elles viennent, monsieur Wood, tout de suite!

WOOD, *bas*.

C'est que... j'ai une autre audience à solliciter de votre majesté.

CAROLINE.

Et... pour qui?

WOOD.

Pour Sa Majesté Georges IV.

CAROLINE.

Le roi!

WOOD.

Oui, madame. Un de ses aides-de-camp vient de me prier de sa part de demander l'heure de Votre Majesté... C'est un entretien important et confidentiel. J'ai pensé que vous recevriez le roi avant les corporations.

CAROLINE.

Vous vous êtes trompé, monsieur Wood; le peuple d'abord, le roi ensuite.

(*Elle va se placer sur le fauteuil élevé qui lui est préparé. Wood va au fond du théâtre et fait un signe. Les portes sont ouvertes à deux battans. On voit les corporations monter par deux escaliers latéraux.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

CAROLINE, WOOD. *Députations de plusieurs corps constitués, ou corporations de Londres. La reine s'est assise; les corporations entrent et se rangent dans la salle; elles portent des bannières en tête; sur l'une on lit :* A la reine les ouvriers du port; *sur une autre* : A Caroline les marchands de la cité; *sur une troisième :* Les femmes du peuple à la reine du peuple, etc.

TOUS, *en entrant.*

Vive Caroline! vive la reine!

CAROLINE.

Merci, mes amis... Ces hommages me sont bien doux, car je suis sûre au moins qu'ils ne sont pas commandés.

LE LORD MAIRE.

Nous, vos fidèles citoyens de Londres, le lord maire, les aldermen et les conseillers de la cité, reunis en conseil municipal, avons cru remplir un devoir en apportant à Votre Majesté les expressions de notre attachement et de notre respect.

CAROLINE.

Messieurs, *dans toutes les alarmes par lesquelles j'ai passé, l'attachement généreux de la nation anglaise a été mon bouclier contre mes ennemis...* Soyez assurés que le temps n'effacera jamais les sentimens de reconnaissance que je dois à ma patrie adoptive.

UN OUVRIER DU PORT.

Majesté, faites excuse; nous sommes de pauvres ouvriers du port, mais nous avons un cœur et des poings à boxer pour vous du matin au soir; si bien que nous avons fait une collecte pour boire demain en votre honneur; faites excuse, Majesté, si nous nous grisons à votre santé.

CAROLINE.

Combien êtes-vous?

L'OUVRIER.

Cinq cents, vu qu'il y en a deux mille qui n'ont pas d'argent.

CAROLINE.

Invitez-les tous de la part de la reine.

TOUS.

Vive la reine!

Digitized by Google

UN ÉPICIER.

Madame, les épiciers de la cité vous présentent leurs très humbles remerciemens, car vous leur avez fait vendre plus de cent mille lampions pour illuminer votre arrivée.

(*La reine sourit.*)

UNE FEMME DU PEUPLE.

Ils sont tous comme ça les épiciers.

UN MAÇON.

Majesté, si le corps des maçons peut vous être agréable contre les ministres, vous n'avez qu'à dire un mot, et demain on pourra mettre à la place de leurs hôtels : Terrain à vendre.

CAROLINE.

Non, non, mes amis, point de révolte à cause de moi... ils seraient trop contens si je leur donnais ce prétexte.

UN DÉPUTÉ.

Madame, la chambre des communes nous envoie vers vous pour vous avertir qu'elle a pris la résolution d'interposer sa médiation entre le roi et vous, si Votre Majesté le permet.

CAROLINE.

Je remercie messieurs les représentans de la chambre des communes; je sais que je compte parmi eux d'ardens et courageux défenseurs, mais... que l'on commence par rétablir mon nom sur la liturgie, par me rendre les honneurs publics qui sont dus à mon rang, et alors il sera temps de parler de médiation.

UNE FEMME DU PEUPLE.

La reine a raison... il ne faut pas céder à son mari.

WOOD.

Taisez-vous, taisez-vous, ma bonne.

CAROLINE.

Pourquoi? Laissez-la parler.

LA FEMME DU PEUPLE.

Certainement, puisque je suis députée des marchandes de poissons, des nymphes de la Tamise, comme on les appelle; madame la reine, on m'avait composé une harangue très bien tournée, mais je ne sais pas comment j'ai fait en route, j'ai perdu mon harangue... Si bien que je ne peux plus vous parler que tout naturellement.

Digitized by Google

CAROLINE.

J'aime mieux cela.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il n'y a qu'une chose à vous dire... Nous avons fait une souscription, madame la reine, une souscription à un scheling qui a produit un très beau service en vermeil... Nous prions madame la reine de ne pas s'en offenser, car dessus il y aura écrit : *Les femmes du peuple à la reine du peuple.* Voilà, madame la reine.

CAROLINE.

Mesdames, j'accepte votre cadeau avec le plus vif plaisir; et si je remonte jamais sur le trône, je le regarderai comme un des plus beaux joyaux de ma couronne.

WOOD, *bas.*

Madame, la voiture du roi entre dans la cour.

CAROLINE, *de même.*

C'est juste; c'est son tour. (*haut.*) Je me souviendrai de vous tous; n'oubliez pas non plus la reine Caroline... Dieu vous garde, mes amis!

TOUS, *en sortant.*

Vive Caroline! vive la reine!

CAROLINE.

Monsieur Wood, veuillez introduire le roi.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE IX.

WOOD, LE ROI.

WOOD, *qui a introduit le roi par la petite porte de côté.*

Sire, la reine va venir. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE X.

LE ROI, *seul.*

Je vais donc la revoir! Les propositions que j'ai à lui faire seront-elles bien accueillies, et Caroline, arrivée à Londres, se montrera-t-elle moins fière qu'à Gênes? Cette négociation était délicate... aussi j'ai voulu m'en charger

Digitized by Google

moi-même,.. (*après une pause.*) Si lord Ashley s'est emparé de ces lettres qui, selon lui, sont une preuve accablante contre Caroline, elle ne pourra se refuser à quitter l'Angleterre, et ma cause sera gagnée... Mais aura-t-il réussi?.. Oh! oui!.. Cet Ashley est bien le plus subtil Argus que jamais prince ait envoyé en mission : sa charmante femme me le disait elle-même il y a quelques jours : « Comptez sur mon mari, sire, il ne saurait échouer; il tient trop à devenir membre de la chambre des lords. »

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Sa Majesté la reine. (*Il sort.*)

LE ROI.

Ah!

SCÈNE XI.

LE ROI, CAROLINE.

CAROLINE, *à elle-même.*

Le voilà!... Je ne croyais pas éprouver une si vive émotion en me retrouvant près de lui... Allons, je me sens le courage de l'écouter.

LE ROI.

Vous excuserez, je l'espère, madame, l'importunité que j'ai mise à obtenir de vous cet entretien.

CAROLINE.

Votre présence, sire, m'est d'autant plus précieuse que mon cœur cherche à la regarder comme le présage d'un rapprochement. Je vous demande pardon de vous entretenir dans cette modeste retraite; il n'a pas tenu à moi que VotreMajesté fût reçue dans une demeure plus digne d'elle.

LE ROI.

Vous avez été blessée, je le vois, du refus que vous a fait lord Liverpool de vous accorder une de mes habitations royales... Veuillez m'écouter, madame, et vous comprendrez le motif de ce refus.

CAROLINE.

Asseyez-vous, sire... Mon attention la plus respectueuse ne vous manquera pas. (*Ils vont pour s'asseoir; la reine reprend.*) Mais avant de commencer cet entretien, oserai-je vous adresser une prière? (*mouvement d'assentiment du roi.*)

Digitized by Google

Dites-moi donc quelques mots de ma fille... de votre fille... Quand je suis partie pour mon long exil, j'ai laissé ici un ange de douceur, de beauté... Je reviens, et je ne trouve qu'un tombeau.

LE ROI, *avec émotion.*

Madame, la princesse Charlotte est morte l'idole de l'Angleterre; des regrets étaient dans tous les cœurs, des larmes dans tous les yeux.

CAROLINE.

Lui parliez-vous quelquefois de sa mère?

LE ROI.

Souvent, madame.

CAROLINE.

Et... m'aimait-elle toujours?

LE ROI.

Je ne lui ai pas appris à vous haïr.

CAROLINE, *avec expansion.*

Je vous remercie. (*se remettant et avec effort.*) Maintenant je suis prête à vous entendre. (*Ils s'asseient.*)

LE ROI, *après une pause.*

Vous avez reçu à Gênes, madame, la lettre qui vous instruisait de la mort du vieux roi mon père.

CAROLINE.

Oui, sire, la lettre signée de vous qui m'ordonnait de ne jamais poser le pied sur le sol de la Grande-Bretagne.

LE ROI.

Et cependant vous êtes à Londres.

CAROLINE.

Voici comme cela s'est fait, sire : j'ai lu à haute voix, devant toute ma maison rassemblée, votre lettre qui exigeait de moi une renonciation complète à mes droits à la couronne, et après l'avoir lue j'ai déclaré que j'étais reine d'Angleterre, et je suis partie pour venir m'asseoir sur le trône avec vous.

LE ROI.

Oui, on m'avait dit cela déjà.

CAROLINE.

Et vous a-t-on dit aussi, sire, avec quel enthousiasme j'ai été accueillie en arrivant? A mon débarquement, le navire pa-

Digitized by Google

voisé de mille couleurs, qui me portait, a été salué par une foule immense qui se pressait sur le rivage. J'étais environnée, portée jusqu'à ma voiture. Pendant ma route de Douvres à Londres, en quelque lieu que ce fût, les mêmes vœux m'accompagnaient. A Londres, oh! à Londres, c'était un spectacle curieux à contempler. Là vous êtes maître cependant, là un désir de vous eût opposé des cris de haine et de dédain aux cris de sympathie et de pitié que poussait le peuple à mon aspect... Eh bien! pas un seul cri de dédain ou de haine; partout de la pitié et de la sympathie, partout de l'amour. (*se levant et avec majesté.*) Et à présent, sire, ordonnez-moi de sortir d'Angleterre, car c'est cela que vous venez me proposer, n'est-ce pas? c'est ma part du trône que vous venez me supplier de vous vendre.

LE ROI, *qui s'est levé en même temps que Caroline.*

Aussi cher que vous le voudrez. Ecoutez-moi, madame; il est dans le monde de ces positions forcées qu'il faut subir, de ces préjugés impérieux auxquels il faut se soumettre. Entre nous deux, l'opinion publique a élevé une insurmontable barrière; elle condamne Caroline de Brunswick et le roi d'Angleterre à vivre séparés l'un de l'autre.

CAROLINE, *avec émotion.*

Cette opinion publique que vous respectez tant, sire, est-ce bien elle qui élève entre nous cette barrière insurmontable dont vous parlez?

LE ROI, *vivement.*

Je l'accusais, madame, pour ne pas vous accuser.

CAROLINE.

Moi?

LE ROI.

Vous.

CAROLINE, *avec dignité.*

Sire, sur votre honneur, croyez-vous aux infâmes calomnies dont on a essayé de me flétrir? Sire, donnez-moi votre parole de roi que vous y croyez.

LE ROI.

Madame, je ne suis ni ne veux être votre juge; mais le repos de l'état exige que vous quittiez l'Angleterre, et si vous comprenez vos véritables intérêts, vous serez partie demain.

CAROLINE.

Je les comprends bien mal alors, sire, car je reste.

Digitized by Google

LE ROI.

Prenez garde ; les clameurs de quelques factieux et l'appui d'un petit nombre de lords mécontens vous ont enivrée. Le peuple vous prend comme un moyen de sédition ; il voit en vous un étendard de révolte ; mais la nation anglaise, celle qu'on peut réellement appeler ainsi, n'est pas aussi disposée à laisser impunies les insultes que vous avez faites à son roi. Songez-y, madame, il y a eu des reines que le parlement a convaincues d'adultère.

CAROLINE.

Elles étaient coupables, sans doute.

LE ROI.

Elles avaient besoin, comme vous, de la clémence royale. Henri VIII et Edouard II ont été inflexibles pour elles : Georges IV ne vous refuserait pas son pardon.

CAROLINE.

Son pardon !... Et qui des deux doit l'accorder à l'autre ? Qui a été chassé de son pays d'adoption, du pays qui lui avait offert un trône ? Est-ce le roi d'Angleterre ou Caroline ? Qui a supporté un exil injuste sans se plaindre, traînant partout l'espionnage sur ses pas, entouré de piéges, abreuvé de mépris ? Qui a vu sa réputation, son honneur, jetés à la merci du premier pamphlétaire ? Qui recevait comme un bruit lointain du monde le récit des coupables dissipations du seul être auquel était vouée toute son existence ? Est-ce le roi d'Angleterre ou la malheureuse Caroline ?

LE ROI.

Assez, assez, madame ; je ne suis venu ici ni pour recevoir des reproches ni pour vous en adresser... Ne me forcez pas à changer de langage.

CAROLINE.

Je livre ma vie entière à l'enquête la plus sévère... Une preuve, une seule preuve, je ne la crains pas, je la demande.

LE ROI.

Vous demandez des preuves !... Mais sachez donc, madame, qu'il en existe d'accablantes contre vous, et que sans moi le lord grand-chancelier les aurait déjà livrées au parlement.

CAROLINE.

Une seule, sire, une seule.

Digitized by Google

LE ROI

Vous l'exigez?... Eh bien! pendant votre absence de la cour et vos voyages sur le continent, pensez-vous que ma surveillance soit restée inactive?

CAROLINE.

Je sais le contraire, sire.

LE ROI.

Pensez-vous qu'on n'ait pas saisi le fil de plus d'une intrigue secrète que vous croyez à jamais oubliée?... Cet enfant auquel vous portez un si vif intérêt... On connaît maintenant le mystère de sa naissance.

CAROLINE.

Est-ce pour cela qu'on a voulu le faire assassiner à Nap

LE ROI.

Et cet homme... cet Italien... Oh! vous m'entendrez, madame; vous l'avez voulu.

CAROLINE.

Je suis calme, sire, vous le voyez.

LE ROI.

Cet homme pris dans les derniers rangs du peuple, cet homme qu'un caprice de femme a élevé à la fortune, est-ce encore de la calomnie qui le représente sans cesse à vos côtés, ne vous quittant jamais? Est-ce la calomnie, madame, qui vous montre aux yeux de l'Italie entière jetant sur la vie de cet aventurier l'éclat brillant d'un manteau de comte, prostituant entre ses mains la clé d'or de chambellan? Est-ce la calomnie enfin qui a osé l'appeler hautement le rival du roi d'Angleterre?

CAROLINE.

C'est un serviteur fidèle, dont le plus grand tort est peut-être de ne s'être pas vendu à mes ennemis.

LE ROI.

Ce serviteur fidèle vous a suivie à Londres, madame; mais veillez sur lui, car j'ai donné l'ordre de le saisir partout où on le trouvera.

CAROLINE, *après avoir réprimé un mouvement.*

Il est de ma maison, et les lois anglaises le protégeront contre vous-même. Sire, je vous avais demandé des preuves; je les attends encore.

Digitized by Google

LE ROI, *après s'être avancé jusqu'à la porte et avoir fait un signe.*

Voici quelqu'un, madame, qui se chargera de vous en fournir de nouvelles.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ASHLEY.

CAROLINE.

Cet homme ici!... Sortez, monsieur, sortez à l'instant même.

ASHLEY.

Je m'empresserai, madame, de souscrire à votre désir, si telle est aussi la volonté de sa majesté le roi.

LE ROI.

Pardon, madame; mais pour manquer à ce point à ce qu'il vous devait, il a fallu que lord Ashley fût guidé par un motif de la plus haute importance.

ASHLEY.

Oui, sire, de la plus haute importance : ces papiers dont j'ai souvent entretenu votre majesté... (*montrant Caroline.*) Ces lettres que la princesse recevait en Italie...

LE ROI.

Eh bien!

ASHLEY.

Elles sont entre mes mains... les voici.

(*Il remet un paquet cacheté.*)

CAROLINE.

Ah! vous êtes parvenu à vous en emparer, mylord... (*avec ironie.*) Malgré votre zèle à servir les intérêts du roi, je n'avais, j'en conviens, aucun soupçon sur vous.

LE ROI.

Ces lettres contiennent, à n'en pas douter, le secret de oute une intrigue.

CAROLINE.

Je ne le nie pas.

LE ROI.

Alors, madame, ne me forcez pas à m'en faire une arme contre vous; acceptez ce que je vous ai proposé, et je vous promets un généreux silence.

Digitized by Google

CAROLINE.

Sire, ces lettres sont à votre discrétion ; vous pouvez les lire ou en respecter le mystère... Prenez ce dernier parti, je vous le conseille, et il y a dans ce conseil plus d'amitié et d'indulgence que vous n'en méritez.

LE ROI.

Vous le voulez ?

CAROLINE, *vivement.*

Ouvrez, sire, ouvrez !

ASHLEY.

A présent, madame, je me retire.

CAROLINE.

Au contraire, restez, mylord, restez... je vous le permets.

LE ROI, *brisant le cachet et parcourant l'adresse de quelques lettres.*

Que vois-je ! mon écriture !

ASHLEY.

Son écriture !

CAROLINE, *à voix haute et reprenant les lettres.*

Et celle de lady Ashley.

ASHLEY.

Ma femme !

CAROLINE, *à Ashley.*

Vous voyez bien que j'avais raison de vous prier de rester : ceci vous regarde. (*au roi.*) Vous ne vous trompiez pas, sire, en disant que le secret de toute une intrigue était renfermé là. Vous devez être content ; vous aussi, mylord : le voile est déchiré.

LE ROI, *avec agitation.*

Madame, cette correspondance...

CAROLINE.

Ne craignez rien, sire ; en lui donnant de la publicité, qu'y gagnerais-je ? Un peu de pitié pour moi, de la honte pour vous... La reine Caroline ne sait pas se venger à ce prix. (*Elle froisse les lettres et les jette au feu.*)

LE ROI, *à part.*

Anéanties !

CAROLINE.

Il en sera de même de toutes vos accusations, sire : de

Digitized by Google

loin la calomnie les rendra graves et terribles; de près elles s'évanouiront ou retomberont sur mes oppresseurs, sur vous-même peut-être.

LE ROI.

Georges IV, madame, est descendu jusqu'à la prière... Maintenant c'est un ordre que le roi d'Angleterre vous donne.

CAROLINE, *avec fierté.*

Un ordre!

LE ROI.

J'attends votre réponse... Partirez-vous?

CAROLINE, *avec dignité.*

Sire, vous me demandez ma honte, car je m'avouerais coupable en fuyant... Je refuse.

LE ROI.

Eh bien donc! puisque vous le voulez, que la lutte s'engage entre nous, lutte acharnée et éternelle. Il faut que Georges IV, roi d'Angleterre, reste seul assis au trône, et que Caroline de Brunswick sorte de Londres... A vous, pour triompher, madame, les clameurs d'une populace en délire, les intrigues, les complots peut-être de quelques seigneurs factieux! A moi la force des lois et mon énergie, à moi l'appui des fidèles sujets de ma couronne. Mais songez-y, c'est la dernière fois que je vous ai parlé de pardon.

CAROLINE.

J'accepte vos conditions, sire, et je me confie en mon bon droit et en la justice de Dieu.

LE ROI.

Jusqu'ici j'avais hésité à signer l'ordonnance que sir Ashley m'a apportée du conseil et qui vous nomme des juges... Donnez, mylord. (*On entend au dehors des cris confus.*)

CAROLINE.

Ecoutez, sire, écoutez!

SCENE XIII.

LES MÊMES, L'ALDERMANN WOOD.

SIR WOOD.

Madame, les ouvriers de Londres, qui ont appris la réception gracieuse de leurs députés, s'arrêtent en foule de-

Digitized by Google

vant ma demeure, et demandent que vous paraissiez à ce balcon.

CAROLINE.

Je vais me rendre à leurs vœux... Reconduisez sa majesté le roi jusqu'au bas de l'escalier.

GEORGES, *avec colère, signe un papier que lord Ashley lui remet.*

Caroline Amélie de Brunswick, votre époux outragé vous cite devant la chambre des lords pour crime d'adultère.

CAROLINE, *près du balcon, se tournant vers le roi.*

Georges IV, la reine d'Angleterre vous cite devant le peuple anglais.

VOIX AU DEHORS.

Caroline! Caroline! au balcon! au balcon!

(*Le roi sort avec Ashley; les acclamations redoublent; la toile baisse.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

PREMIER TABLEAU.

Un salon dans le goût gothique. Grande porte au fond; une causeuse à droite de l'acteur; du même côté une porte secrète communiquant à un petit escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, *seule, regardant par une porte entr'ouverte.*

Sa majesté est inquiète... et pas de nouvelles de la chambre des lords. C'est aujourd'hui pourtant que doit avoir lieu la troisième lecture du bill d'accusation... et sir Brougham n'arrive pas... Sa majesté a donné l'ordre qu'aussitôt qu'il se présenterait on le laissât monter sans l'annoncer... Mais la voici.

SCENE II.

JENNY, LA REINE.

CAROLINE, *rêveuse.*

Rien encore!... comme il tarde!... (*apercevant Jenny.*) Ah! c'est vous, Jenny?... Eh bien!... j'attends toujours, vous le voyez... Mon Dieu!... mon Dieu!... faut-il donc tant de temps pour condamner ou pour absoudre?

JENNY.

Pardon... mais je ne comprends pas les craintes que peut avoir votre majesté. Qu'avez-vous à redouter, madame, de la noble chambre? L'opinion publique ne lui a-t-elle pas déjà dicté son jugement?

CAROLINE, *souriant.*

Oh! oui, c'est vrai; mais la noble chambre respecte peu

Digitized by Google

quelquefois les arrêts de l'opinion publique. (*à part, descendant la scène.*) Je ne sais... j'avais plus de courage quand il était près de moi... Je cherche en vain à m'abuser... Le soin de ma réputation, livré à la merci de mes ennemis, m'occupe peut-être moins que son absence... Je l'aime donc bien!... Il fallait qu'il s'éloignât, lui et cet enfant dont la naïve ignorance serait une arme terrible entre les mains de mes persécuteurs. Ils sont si habiles!... Pour imposer silence à leurs lâches insinuations, n'ai-je pas été forcée moi-même, depuis que mon procès est commencé, de quitter la demeure hospitalière du digne monsieur Wood? Ils m'accusaient d'avoir choisi sa maison parce qu'elle était située dans le quartier le plus populeux de Londres; on eût dit vraiment que moi, reine sans couronne et sans pouvoir, je voulais essayer une révolution.

JENNY.

Sir Brougham, madame.

SCENE III.

LES MÊMES, SIR BROUGHAM.

CAROLINE.

Ah! sir Brougham, soyez le bienvenu. Vous arrivez de la chambre des lords?

BROUGHAM.

Oui, madame, et j'y retournerai après vous avoir rendu compte de ce qui s'y est passé.

CAROLINE.

Sir Brougham, je ne vous ai pas encore remercié du zèle et de la chaleur avec lesquels vous avez embrassé la cause d'une pauvre proscrite. J'attendais que vous eussiez terminé votre beau plaidoyer. Je ne doute pas que la seconde partie n'ait répondu à celle que vous m'avez transmise; c'est un éclatant triomphe pour vous.

BROUGHAM.

La noble chambre devait m'écouter avec intérêt, madame; je lui parlais de vos malheurs... Mais ce grave procès n'est pas encore fini... Jusqu'à présent tout me fait espérer le succès... Je vous ai appris, madame, le peu d'impression qu'avaient produites sur la haute assemblée les dé-

Digitized by Google

clarations de ces témoins vendus qu'on était allé chercher à grands frais en Italie; je vous ai dit avec quel religieux silence j'ai été écouté quand j'ai rappelé votre long exil, vos souffrances sur la terre étrangère et vos innombrables bienfaits. Grace à cette persuasion profonde dont j'ai eu le bonheur de pénétrer quelques-uns de vos plus ardens adversaires, la majorité pour la seconde lecture du bill n'a été que de vingt-huit voix. Maintenant la troisième lecture va être proposée par les ministres. J'ai l'espérance, la certitude que la majorité s'affaiblira encore... si de nouvelles charges ne se présentent pas contre Votre Majesté.

CAROLINE.

Eh! mon Dieu!... de quelle accusation me flétriraient-ils encore? Quels nouveaux mensonges pourraient-ils inventer?

BROUGHAM.

Je vais vous l'apprendre, madame; c'est pour cela que j'ai obtenu du lord chancelier qu'on suspendît les débats pour conférer quelques instans avec vous.

CAROLINE.

Je suis prête à vous répondre, sir Brougham.

BROUGHAM.

Un homme, un Italien a été arrêté dans une taverne de Londres et mandé sur-le-champ devant la noble chambre. Il prétend avoir des révélations importantes à faire.

CAROLINE.

Que ces révélations importantes ne vous effraient pas, sir Brougham... je ne connais sans doute pas cet homme... Il n'est pas plus dangereux pour moi que ceux que l'or des ministres a déjà corrompus.

BROUGHAM.

On parle aussi d'un jeune enfant soustrait avec soin à toutes les recherches...

CAROLINE, *vivement.*

Aurait-on découvert sa retraite?

BROUGHAM.

Non, madame, car j'en aurais été averti.

(*Mouvement de joie de la reine.*)

CAROLINE, *changeant brusquement la conversation.*

Sir Brougham, pensez-vous que si le bill à sa troisième

Digitized by Google

lecture ne passe qu'à une faible majorité, les ministres de Georges IV auront l'audace de le porter à la chambre des communes?

BROUGHAM, *insistant.*

Cet enfant, madame, n'avez-vous rien à m'apprendre sur le mystère qui le cache à tous les yeux?

CAROLINE.

Rien... Souvenez-vous seulement de ceci, mon cher Brougham, c'est que, quoi qu'il arrive, vous pourrez, la tête haute et la main sur le cœur, dire à mes juges: « Celui-là qui accuse la reine est un imposteur! »

BROUGHAM.

Ah! madame, je comprendrais mal la haute mission dont vous m'avez honoré si je n'avais pas d'abord, en descendant dans ma conscience, acquis pour mes faibles efforts l'appui d'une profonde conviction.

CAROLINE, *avec dignité.*

C'est ainsi que je voulais être défendue, monsieur.

BROUGHAM.

Une dernière question avant de me retirer, madame? Vous n'avez point encore paru aux débats... Votre Majesté a-t-elle l'intention d'assister à la troisième lecture du bill?

CAROLINE.

Non... A quoi servirait ma présence au milieu de cette orgueilleuse aristocratie des trois royaumes?... Je n'irai pas... Je ne le crois pas, du moins.

BROUGHAM.

Permettez, alors, que je prenne congé de Votre Majesté. Dans une heure, madame, si mes espérances ne me trompent pas, je viendrai vous saluer reine de la Grande-Bretagne, au nom de votre chambre des lords.

CAROLINE, *lui donnant sa main à baiser.*

Sir Brougham, que Dieu et ma bonne chambre des lords vous entendent. (*Brougham sort.*)

SCENE IV.

CAROLINE, *seule, le regardant sortir.*

Ce digne avocat sera un jour l'honneur de l'Angleterre. Comme il m'a défendue! comme il m'est dévoué! (*après*

Digitized by Google

une pause.) Enfin ce douloureux procès touche à son terme, et demain j'aurai réduit mes ennemis au silence... Mon cher Augustin alors me sera rendu. (*Nouvelle pause.*) Pauvre enfant! depuis que je l'ai caché à Southwark, il n'est venu qu'une seule fois consoler Caroline! Il me semble le voir entr'ouvrir mystérieusement cette porte secrète que Bergami et lui connaissent seuls!... Ces momens si courts ont été bien doux!... (*Elle écoute.*) J'ai cru entendre monter l'escalier... (*Elle écoute encore.*) Non... rien... ce ne pourrait être que Bergami, et il ne se rendrait pas auprès de moi sans mon ordre... (*après une pause.*) Il sait qu'une imprudence nous perdrait... Les paroles de Georges IV retentissent encore à mon oreille. « Veillez sur cet Italien, madame, me disait-il; car il sera arrêté partout où on le trouvera... » Oui!... oui!... c'est par la prison et les tortures que vous le puniriez, sire, de sa fidélité à mon malheur! Aussi je n'oublierai pas votre menace. Je veillerai sur lui, et s'il le faut, je le défendrai contre vous-même... (*Un nouveau bruit se fait entendre au dehors.*) Mais... je ne m'étais pas trompée... il y a quelqu'un là... (*Un gémissement étouffé se fait entendre.*) Des plaintes étouffées!... (*On frappe à la porte faiblement.*) Plus de doute... si c'était!... (*Elle se précipite vivement vers la petite porte, qui s'ouvre... Bergami est appuyé sur un des côtés du corridor; Caroline le reçoit dans ses bras.*)

SCENE V.

CAROLINE, BERGAMI.

CAROLINE.

Bergami! Bergami! (*Elle le soutient.*) Il ne répond pas!... Quelle pâleur!... (*Elle le place sur un canapé.*) Son cœur ne bat-il plus, mon Dieu! (*Elle pose sa main sur son cœur et la retire avec un cri.*) Ah! du sang!... (*Elle se lève épouvantée et reste devant lui avec désespoir.*) Ils l'ont assassiné!

BERGAMI *rouvre les yeux par degrés et passe la main sur son front.*

J'ai cru que j'allais mourir... Où est-elle?... La reine!... la reine!...

CAROLINE.

Bergami!

Digitized by Google

BERGAMI, *la reconnaissant.*

Oh! madame! je craignais de ne pas pouvoir arriver jusqu'à vous...

CAROLINE.

Malheureux!... était-ce ainsi que je devais vous revoir?... Mais il vous faut du secours... Je vais appeler...

BERGAMI, *la retenant.*

Non... ma blessure est légère... ce n'est pas elle qui me fait souffrir... (*Mouvement de joie de la reine.*) La fatigue... la honte... (*faisant un effort pour se jeter à ses pieds.*) Ah! madame, pardonnez-moi: je suis bien coupable.

CAROLINE.

Vous!... Oh! c'est impossible!... Vous coupable envers Caroline!... Et ce sang, ce sang qui coule, n'est-ce pas pour elle que vous l'avez versé?...

BERGAMI, *avec désespoir.*

Qu'importe que quelques gouttes de ce sang aient été répandues!... Je n'ai pas su conserver le dépôt que vous aviez confié à mon courage...

CAROLINE.

Que dites-vous?

BERGAMI.

Cet enfant que vous aviez mis sous ma garde, cet enfant qui vous nommait sa mère...

CAROLINE.

Eh bien?

BERGAMI.

Ils viennent de me l'enlever... (*Mouvement de Caroline.*) Oh! n'allez pas me maudire, madame, je l'ai défendu jusqu'à ce que mes forces aient été épuisées, jusqu'à ce que mon épée se soit brisée dans ma main... Quatre hommes s'étaient saisis de lui... la lutte fut longue et acharnée... Que vous dirai-je? j'ai dû enfin céder au nombre; ces misérables ont disparu, et moi, je suis arrivé pour remplir du moins un dernier devoir envers vous... Ah! madame! croyez-vous maintenant que je sois coupable et que je n'aie pas besoin de votre pardon?

CAROLINE, *avec enthousiasme.*

De mon pardon!... quand saigne la blessure que vous avez reçue en vous dévouant pour moi... oh! non, non; heureuse encore, Bergami, que je n'aie point à trembler pour

Digitized by Google

vos jours, que les coups qu'on vous a portés n'aient pas été mortels... Ce n'est rien, oh! ce n'est rien, n'est-ce pas? vous l'avez dit. Mais qui vous a frappé? Avez-vous vu ces hommes qui ont enlevé ce pauvre enfant? avez-vous vu votre assassin?

BERGAMI.

Oh! c'est une revanche du duel de Gênes, madame.

CAROLINE.

Sir Ashley!... l'infâme!

BERGAMI.

Il vous hait, madame; il a voulu, en me faisant assassiner, se venger de vous. Si vous saviez, madame, quels services on peut demander à son dévouement, vous frémiriez.

SCENE VI.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY, *entrant.*

Ah! pardon, madame; je croyais que Sa Majesté était seule.

CAROLINE.

Que me voulez-vous, Jenny?

(*Bergami s'est assis sur la causeuse.*)

JENNY.

Un messager d'état, envoyé par la chambre des pairs, insiste pour être introduit sur-le-champ auprès de Sa Majesté.

CAROLINE.

Faites entrer, et prévenez au plus tôt le docteur Holland que j'ai besoin de ses services. (*Jenny sort.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

La noble chambre demande à Sa Majesté s'il lui conviendrait de se rendre auprès d'elle, sans retard, ou si elle préfère que le solliciteur général vienne l'interroger sur un incident fort grave dont il aura l'honneur de l'instruire.

Digitized by Google

CAROLINE.

Répondez à la noble chambre qu'au moment où vous lui avez apporté votre message, la reine d'Angleterre avait déjà pris la résolution de se rendre au palais des pairs.

(*Le messager salue et sort.*)

BERGAMI, *se levant.*

Quoi! madame, vous voulez...

CAROLINE.

Oui, maintenant c'est un devoir. Je n'ai pas encore montré à l'Angleterre tout ce qu'il y a d'énergie et de puissance au fond de mon ame... Ces lords qui me jugent, ils ne m'ont pas encore vue à leur tribunal, ils me verront... (*Mouvement de joie de Bergami.*) Je vais aller leur demander compte de cet enfant qu'ils ont ravi à ma tendresse et de votre sang qu'ils ont répandu.

BERGAMI.

Ah! madame, à la chambre des lords, oui, mais tous deux... Vous, qu'ils accusent à cause de moi... moi, leur découvrant ma poitrine saignante, et criant à haute voix à vos accusateurs : « Vous qui calomniez la reine, vous avez menti. » Allons, allons, madame, j'ai encore assez de force pour vous servir une dernière fois.

CAROLINE.

Malheureux! ce serait vous perdre!... Restez... Bergami... Caroline vous l'ordonne.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JENNY, LE DOCTEUR HOLLAND.

CAROLINE, *au docteur qui entre.*

Monsieur Holland, prodiguez vos soins au comte Bergami, qu'ils ont tenté d'assassiner, et ne le quittez pas d'un instant jusqu'à mon retour. Miss Jenny, donnez des ordres pour que personne, pendant mon absence, ne puisse pénétrer dans cette maison... Maintenant... à la chambre des pairs!

(*Le docteur Holland s'approche de Bergami; la reine se dispose à sortir.*)

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur de la chambre des lords à Londres. — Au changement à vue, le théâtre représente la copie exacte de la gravure de Georges Hayter, seulement le fauteuil que doit occuper la reine est encore vide.

SCENE IX.

M. BROUGHAM, *avocat de la reine*, LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE, LORDS, HUISSIERS DE LA CHAMBRE, JOURNALISTES, ASHLEY.

BROUGHAM, *comme terminant la défense qu'il vient de présenter.*

...Maintenant, mylords, que votre conscience prononce entre nous et nos ennemis... Comme défenseur de la reine, je crois suffisamment démontré que l'acte d'accusation n'est qu'une liste de mensonges... Tout cet échafaudage de calomnies, il a suffi d'un souffle pour le renverser... Jugez de la moralité du procès par les principaux traits qui le caractérisent... D'abord, le roi Georges IV, notre gracieux souverain, est juge et partie dans la cause...

ASHLEY.

Vous insultez le roi.

TOUS.

Écoutez! écoutez!...

BROUGHAM.

Sur trois cent soixante-huit pairs appelés à prononcer sur le sort de leur souverain, cent trente-sept reçoivent des pensions du ministère... y compris le noble lord qui m'a fait l'honneur de m'interrompre.

VOIX DE L'OPPOSITION.

Bravo! bravo!

BROUGHAM.

Enfin, tous les témoins à charge sont des témoins subornés.

Digitized by Google

ASHLEY.

Qui le prouve?

BROUGHAM.

Ce qui vient d'arriver tout récemment à Douvres... Douze Italiens, onze hommes et une femme, venaient de débarquer et s'annonçaient comme témoins à charge contre la reine, voulant, disaient-ils, gagner l'argent qu'on leur avait promis.

UN LORD.

Je demande qu'on prenne acte de cette déprédation des deniers publics.

BROUGHAM.

Oh! mylord, que votre seigneurie se rassure... il n'en coûtera pas un schelling aux trois royaumes; car ces estimables Italiens ont été obligés de se rembarquer à la hâte, après avoir reçu du peuple une paie dont ils ne sont nullement disposés à venir réclamer le supplément.

(*Rires, murmures et applaudissemens.*)

LE PRÉSIDENT.

Je rappelle à la cour que le plus religieux silence doit présider à ses délibérations. (*se retournant vers M. Brougham.*) Le défenseur a-t-il terminé?

BROUGHAM.

Je me réserve de prendre la parole autant de fois que je le jugerai utile aux intérêts de ma royale cliente.

ASHLEY, *se levant.*

Avant de passer outre aux débats, je demanderai à M. le président si, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il a fait mander cet homme dernièrement arrêté dans une taverne et dont les révélations peuvent jeter quelques lumières sur la cause?

LE PRÉSIDENT.

Il comparaîtra aujourd'hui même.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Sa majesté la reine!

TOUS.

Ah! ah! ah!

(*Le président agite sa sonnette.*)

Digitized by Google

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE.

(*Au moment où la reine entre, toute la chambre se lève. Elle se dirige avec dignité vers le siége qui lui est destiné, et s'assied.*)

CAROLINE.

Asseyez-vous, mylords. (*Ils s'asseoient tous.*) Vous m'avez mandée auprès de vous pour m'interroger... Je suis venue, moi, pour me plaindre... Mais, mylords, ma première parole dans cette enceinte doit encore être une protestation... Je vous le répète, quel que soit le jugement que vous rendiez, je décline d'avance sa validité; car je ne reconnais à vos seigneuries ni le droit de me condamner, ni celui de m'absoudre.

ASHLEY.

Je ferai observer à la chambre qu'elle a déjà passé à l'ordre du jour sur un acte de cette nature.

LE PRÉSIDENT.

Le président regarde néanmoins comme un devoir de donner acte à Sa Majesté de sa nouvelle protestation.

CAROLINE.

Maintenant, je réclame de vous, mylords, la réparation d'une révoltante injustice. Un de mes serviteurs, le plus dévoué, le plus fidèle, peut-être, a été lâchement assassiné par une main inconnue!... Un enfant, dont la tendresse apportait quelque consolation à mes malheurs, m'a été enlevé aux mépris de toutes les lois!... Il est quelqu'un ici qui sait bien que ce n'est pas la chambre que j'accuse... Qu'on ordonne une enquête sur le crime que je vous ai dénoncé, qu'on me rende cet enfant qu'on m'a ravi. Si on a voulu lui arracher des aveux, si l'on a espéré faire de son innocence une arme contre votre souveraine, on a eu le temps de l'interroger, de le torturer; qu'on me le rende, mylords... S'il le faut, je descendrai jusqu'à la prière.

LE PRÉSIDENT, *qui a fait un signe à un huissier.*

C'est aux magistrats, madame, à venger les violences exercées sur celui de vos gens qui en a été la victime. Quant à cet enfant, vous allez le revoir; mais il ne pourra vous

Digitized by Google

être rendu que lorsqu'il aura été confronté avec un dernier témoin.

CAROLINE.

Ah! le voilà!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AUGUSTIN. (*Il est amené par un huissier; mais dès qu'il aperçoit la reine il court à elle.*)

CAROLINE.

Cher enfant!

AUGUSTIN.

Ma mère, ils voulaient me séparer de vous! (*Mouvement général dans l'assemblée.*)

LE PRÉSIDENT.

Les débats continuent.

ASHLEY.

Je demanderai à faire une question à l'honorable avocat... Il a victorieusement répondu, dit-il, à toutes les charges de l'accusation; mais il me semble qu'il n'a pas dit un mot de celle qui a rapport à cet enfant, dont la naissance est un mystère si inexplicable.

CAROLINE, *vivement.*

Je l'avais défendu... Je rougirais d'avoir à me justifier d'une aussi absurde calomnie.

LE PRÉSIDENT.

Faites entrer le témoin.

CAROLINE.

Monsieur Brougham, je sais tout ce que vous avez fait pour moi: je vous en remercie... Mais quel peut être encore cet homme?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIO.

JULIO, *à lui-même en entrant.*

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'on me veut donc?

LE PRÉSIDENT.

Témoin, quels sont vos noms, âge, état et qualité?

Digitized by Google

JULIO.

Julio Perdicacchi, mon président, âgé de vingt-huit ans, ancien postillon, et ami de cet ingrat de Bergami, mon président.

LE PRÉSIDENT.

Jurez-vous de dire toute la vérité, et rien que la vérité?

JULIO.

J'en lève les deux mains, mon président, je dirai la vérité; mais je ne dirai pas de mensonges, comme on a voulu me l'insinuer dans ma prison.

BROUGHAM.

Vous le voyez, mylords, partout la fraude et la corruption.

LE PRÉSIDENT.

Julio... vous avez été long-temps en Italie?

JULIO.

J'aurais bien dû toujours y rester, mon magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Vous y avez connu Sa Majesté la reine, alors princesse de Galles?

JULIO.

J'ai eu l'honneur de galoper devant elle une seule fois.

LE PRÉSIDENT.

Pourtant, il paraît que vous avez eu le temps d'apprendre bien des choses, puisque dans la taverne où l'on vous a arrêté vous teniez des propos dont le sens était peu favorable à la reine et à votre ancien ami Bergami?

JULIO.

Il ne faut pas y faire attention, mon président; j'avais bu tant de porter et de double ale pour me déchagriner, que la tête n'y était plus; et j'en suis bien fâché, si ça a pu faire de la peine à une brave princesse devant qui j'ai galopé et qui a donné un cadeau de noce à ma femme. Mais mettons que je n'ai rien dit, mon grand juge, et laissez-moi m'en aller...

LE PRÉSIDENT.

Attendez! attendez!... N'avez-vous pas dit hautement que vous saviez beaucoup de choses sur Bergami... et sur la reine?... qu'on ne vous trompait pas facilement?

Digitized by Google

JULIO.

Je l'ai dit, c'est vrai... Mais ce n'était pas moi qui parlais : c'étaient les bouteilles de bierre.

LE PRÉSIDENT.

Vous avouez avoir dit aussi que l'enfant qui habite près de la reine lui appartient, qu'elle est sa mère, et qu'elle en convient même en secret.

JULIO.

Madame la reine... je vous demande pardon comme à Dieu... C'est vrai que j'ai eu l'infamie de dire encore ça ; mais ce n'est pas moi qui l'ai inventé, au moins.

LE PRÉSIDENT.

De qui donc le tenez-vous?

JULIO.

Des laquais de lord Ashley... Un jour, à l'office, à la villa, près de Gênes, ils m'ont fait tous ces contes-là... et dans ma colère, je les ai répétés... Mais enfin, ce n'est pas une raison pour que ça fasse du tort à une si bonne, si excellente reine... Ce n'est pas sa faute si je suis un ivrogne et un mauvais garnement. (*se jetant à genoux.*) Pardonnez-moi, madame la reine, ça ne m'arrivera plus jamais.

BROUGHAM, *à part.*

La reine se tait!

LE PRÉSIDENT.

Augustin, levez-vous. (*L'enfant se lève.*) Témoin Julio, cet enfant est-il celui dont vous avez parlé?

JULIO.

Je ne peux pas le reconnaître... je ne l'ai jamais vu... (*regardant l'enfant.*) Il me semble pourtant que cette petite figure-là... Non...

LE PRÉSIDENT.

Rassemblez vos souvenirs.

JULIO.

Ah! mon Dieu!... il serait possible!... Oh! non! non! ça ne peut pas être lui... Mon président, voulez-vous me permettre de demander à l'enfant s'il n'a jamais eu d'autre nom qu'Augustin?

AUGUSTIN.

Je crois que si... quand j'étais bien petit.

Digitized by Google

JULIO.

Bon, bon, mon président, voulez-vous me permettre de demander à l'enfant s'il ne se souvient pas d'avoir porté des petites bottes, de jolies petites bottes de postillon?

AUGUSTIN.

Oh! oui... il y a bien long-temps... (*touchant son front.*) C'est là; mais c'est comme un nuage... C'était mon frère déjà grand qui me mettait sur son cheval, derrière lui...

JULIO.

Et qui te disait: Allons, oup! en route, Paolo!...

AUGUSTIN.

Oui... Paolo... Paolino... Puis, un beau jour, je tombai... je criai... et depuis je ne me souviens de rien...

JULIO.

Ah! c'est lui!... Plus de doute, c'est mon frère que j'ai tant pleuré!... Paolo!...

AUGUSTIN.

Julio!

JULIO.

Fratetto! fratellino mio!... Ah! que je suis donc content d'avoir été à la taverne!

(*Il le presse dans ses bras, le couvre de caresses; des groupes animés se forment dans la salle.*)

CAROLINE, *se levant.*

Vous le voyez, mylords, encore une calomnie qui s'évanouit... La Providence elle-même se charge d'apporter la lumière à vos consciences... Cette accusation infâme, je ne la repoussais que par le mépris; mais le ciel a voulu qu'un jeune enfant, trouvé par moi sur la route de Naples, rendît un jour à la reine plus que reine au monde n'eût jamais pu faire pour lui. (*embrassant Augustin.*) Vous me le laisserez, Julio.

JULIO.

Oui, madame la reine, pour le chagrin que j'ai manqué de vous causer.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à l'honorable monsieur Brougham.

Digitized by Google

BROUGHAM.

J'y renonce, monsieur le président; la voix de l'avocat est moins forte que celle de la vérité.

(*Bruit et cris en dehors.*)

CAROLINE.

Quel est ce bruit?

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN MESSAGER DU ROI.

LE MESSAGER.

Monsieur le président, malgré les précautions extraordinaires qui avaient été prises, la plus violente émeute vient d'éclater dans Londres.

LA REINE.

Une révolte!

LE MESSAGER.

Le peuple se rassemble à tous les carrefours; il s'arme de pierres, de haches, de bâtons, et partout le nom de la reine est prononcé avec d'effroyables cris de vengeance.

CAROLINE.

Les insensés! pensent-ils donc servir ma cause!

LE MESSAGER.

Avant que le peuple ait entouré ce palais, le roi mande à l'instant auprès de lui le ministre de la guerre et le colonel des gardes à cheval. (*Deux lords sortent précipitamment.*)

JULIO, *à part.*

Si on se bat, je me battrai pour elle. (*Cris nouveaux.*)

LE PRÉSIDENT.

(*Il écrit un mot.*) Monsieur, allez porter cet ordre : Le président de la chambre des lords réclame l'appui de la force armée.

(*Le messager sort; presque tous les lords ont quitté leurs bancs; le plus grand tumulte règne dans l'assemblée.*)

CAROLINE.

Eh bien! mylords, vos seigneuries se laissent-elles donc si facilement intimider?... Vous voilà tous loin de vos places... Votre président a-t-il levé la séance? (*Tous regagnent leurs places.*) Rassurez-vous... le peuple n'est qu'égaré...

Digitized by Google

peut-être par mes ennemis ; car eux seuls ont intérêt à cette rébellion. Je vais au-devant du danger, mylords, je vais essayer de calmer le peuple ; car c'est surtout maintenant que je me souviens que je suis reine d'Angleterre... Adieu, je vais remplir un devoir... Tâchez de ne pas oublier le vôtre. (*Elle sort avec Augustin et Julio.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* CAROLINE, JULIO *et* AUGUSTIN.

ASHLEY.

Mylords, on nous menace, on veut nous effrayer... Prouvons que nous méprisons de vaines clameurs par une sévérité que réclament l'intérêt du pays et l'honneur de Sa Majesté.

LE PRÉSIDENT.

Mylords, le bill des peines et amendes a déjà été lu deux fois et approuvé par vous... La chambre va voter sur la troisième et dernière lecture.

UN LORD, *se levant.*

La protestation de la reine me semble engager la conscience de tous les amis de la vieille Angleterre... Je m'abstiens.

UN AUTRE.

Je m'abstiens.

UN AUTRE.

J'avais donné ma voix au ministère aux deux premières lectures... Je la retire, et mon vote, ainsi que ceux de mes honorables amis, est acquis à la reine.

(*Plusieurs lords changent de bancs. — Les cris, qu'on n'a pas cessé d'entendre, mais d'une manière sourde, redoublent.*)

ASHLEY.

Vous n'avez plus qu'à aller vous joindre aux factieux.

CRIS EN DEHORS.

Voici la reine ! à bas les dragons !

LE PRÉSIDENT.

Le scrutin est ouvert. (*Les lords se disposent à voter. — Il appelle à haute voix :*) Lord Ashley ! (*Lord Ashley quitte sa place et va voter.*)

Digitized by Google

CRIS EN DEHORS.

Aux pierres! aux pierres! démolissons ce mur!

(*On entend des coups de feu, des charges de cavalerie, des cris.*)

LE PRÉSIDENT, *appelant.*

Lord Liverpool! (*Le duc se dirige vers l'urne; le bruit extérieur redouble encore; des pierres cassent les vitrages et viennent tomber presque sur les lords.*) Restez en place, mylords, le scrutin va continuer. (*appelant:*) Lord Castelreagh!...

(*Ce lord va pour voter; il est frappé d'une pierre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

Une salle de banquet dans l'intérieur du palais de Saint-James, fermée au deuxième plan par des rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PREMIER MAITRE D'HOTEL, OFFICIERS DE BOUCHE, DOMESTIQUES.

(*Au lever du rideau, tous les domestiques sont aux fenêtres; on entend le son des cloches et des salves d'artillerie.*)

LE MAITRE D'HÔTEL.

James, Tom, William!... comment, tous aux fenêtres?... Est-ce là la place des officiers de la bouche du roi?... N'allez-vous pas rester là jusqu'à la dernière salve d'artillerie tirée en réjouissance du couronnement de sa majesté George IV? Allons, Tony, distingue-toi, mon garçon; passé depuis quelques jours du service de lord Ashley à celui du roi, il faut justifier cette faveur par ton zèle et ton activité?... Eh bien! William?...

UN DOMESTIQUE.

Tous les préparatifs sont terminés; il ne manque plus au grand couvert que les convives.

LE MAITRE D'HÔTEL.

Ils ne peuvent tarder... Ne voyez-vous pas que le cortége est en marche pour revenir?... Tenez, quelques lords ont déjà pris l'avance sur les voitures de la cour et du corps diplomatique: les voilà!... vite, vite, chacun à son poste!

(*Le maître d'hôtel et les domestiques sortent de différens côtés, au moment où entrent les personnages suivans.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LORD ASHLEY, LE PRÉSIDENT, LE SOLLICITEUR GÉNÉRAL, PLUSIEURS LORDS.

ASHLEY.

Eh bien! mylords, avez-vous jamais été témoins d'une fête plus brillante, d'un élan plus général?

LE PRÉSIDENT.

Le parlement a fait preuve de noblesse et de générosité en votant une somme de cent vingt mille livres sterling pour cette auguste cérémonie; mais croyez-vous qu'on ne s'attendait pas à voir, en même temps, la couronne se placer sur la tête de la reine?

ASHLEY.

Le conseil privé a déclaré qu'elle ne partagerait pas cet honneur avec le roi.

LE PRÉSIDENT.

Caprice arbitraire de ministres et de souverain... Le droit de Caroline n'en est pas moins sacré, puisque la chambre des lords ne l'a pas déclarée indigne de s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne.

ASHLEY.

Pourtant, la troisième lecture a passé à une majorité de neuf voix.

LE PRÉSIDENT.

Vous savez comme moi que c'étaient les neuf voix des ministres; aussi, leurs excellences ont-elles jugé prudent de ne pas porter le bill à la chambre des communes... Il a été ajourné à six mois, et les acclamations parties de tous les bancs sont une garantie que jamais on ne reprendra l'accusation.

ASHLEY.

Je m'étonne, moi, que parmi tant d'amis de la reine, il s'en soit trouvé un si petit nombre qui ait osé se prononcer pour elle.

LE PRÉSIDENT.

Mylord, les juges ne doivent compte qu'à Dieu de l'arrêt qu'ils ont rendu... Si les ministres ont perdu la partie, qu'ils se ravisent... Libre à eux d'acheter des suffrages; mais je ne

Digitized by Google

pense pas qu'ils aient donné à personne le mandat d'insulter ceux qui votent toujours d'après leur conscience.

ASHLEY.

Il fallait protester, alors, contre la décision qui prive la princesse de Galles des honneurs du couronnement.

LE PRÉSIDENT.

Nous l'avons fait, et la reine aussi.

ASHLEY.

La décision n'en a pas moins été maintenue. C'est en vain que Caroline de Brunswick, opposant l'opiniâtreté à des ordres formels, a tenté de venir prendre place à Westminster pendant la cérémonie : toutes les issues étaient soigneusement gardées, et ses efforts n'ont eu pour résultat que de faire entendre partout ce cri d'exil : « Fermez les portes, c'est Caroline. »

LE PRÉSIDENT.

Vous oubliez de dire qu'un coup de feu est parti, et qu'il était destiné à la reine.

ASHLEY.

Oh ! cela c'est une calomnie !... l'imprudence d'un soldat, voilà tout... Je le tiens de l'honorable Robert Ingles, qui était chargé de faire respecter la consigne.

LE PRÉSIDENT.

C'est un honneur que vous avez dû lui envier.

ASHLEY.

Mylord !... (*Tous lui tournent le dos.*)

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.*

Le roi ! le roi ! le roi ! (*Tout le monde se découvre.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LES MINISTRES, SUITE.

LE ROI.

Mylords et messieurs, mon premier soin, en montant sur le trône, est de remercier ma chambre des lords d'avoir voulu que la cérémonie de mon couronnement fût digne d'une grande nation. Je ne me rappellerai la générosité qu'elle a montrée en cette circonstance que pour devenir avare des trésors de l'Etat.

Digitized by Google

ASHLEY.

Vos fidèles sujets de la chambre des lords auraient voulu voir, dans ce jour, tous vos vœux exaucés.

LE ROI.

Le roi d'Angleterre ne garde rancune d'aucun vote... Il oublie aussi que, dans la capitale de son royaume, il y a des vœux qui s'adressent à d'autres personnes qu'à la sienne.

ASHLEY.

Sire, le nombre des Anglais égarés est si faible!

LE ROI.

Pas autant que vous le pensez... La reine ne manque pas de partisans, même dans cette enceinte... Tous les cœurs anglais me reviendront, je l'espère; d'après mes ordres, partout proclamés, mes sujets de toutes les classes entreront librement aujourd'hui dans ce séjour royal pendant le banquet; ils circuleront dans ces salles, car je veux que, dans ce jour solennel, le palais des rois d'Angleterre soit aussi le palais du peuple.

ASHLEY, *à part.*

L'heure approche... rien encore; un plan si habilement conçu aurait-il échoué?...

LE ROI.

Sir Robert Ingles, je vous sais gré de n'avoir pas permis que la cérémonie célébrée à Westminster fût troublée par la présence de la reine... J'espère que Caroline de Brunswick, mieux conseillée, évitera de mettre à une nouvelle épreuve le zèle de mes fidèles serviteurs... Allons, allons, messieurs. (*Le fond s'est ouvert, et l'on voit une table magnifiquement servie; le roi et tous les convives vont se placer.*)

UN HUISSIER, *d'un air troublé.*

La reine, sire.

TOUS.

La reine!

ASHLEY, *à part, avec joie.*

Enfin! elle est tombée au piége que je lui avais tendu!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Ma présence vous étonne, sire... Pourquoi?... Un caprice de popularité donne aujourd'hui un libre accès à la foule dans le palais de Saint-James... la reine a profité de la faveur octroyée au peuple... Vous avez oublié une mesure d'exception : c'était de mettre ici, comme à Westminster, des satellites prêts à faire feu sur moi... Ici, pas un officier de police pour me souiller de son contact, pas un Robert Ingles pour venir me répéter : « Il n'y a pas de place pour la reine ! »

LE ROI, *s'approchant d'elle, et bas.*

Madame, en venant me braver jusque chez moi, avez-vous pensé que je souffrirais en silence cet outrage?

CAROLINE, *de même.*

J'ai tout prévu, même la violence.

LE ROI, *de même.*

Votre audace la rendrait légitime.

CAROLINE, *de même.*

Employez-la donc... Ce palais est ma demeure, et je n'en sortirai que morte... Donnez vos ordres, j'attends... Oh ! ce sera un beau spectacle à offrir à l'Angleterre que celui du corps inanimé de sa souveraine, le jour du couronnement de son roi !... Réjouissons-nous, dira-t-elle, Westminster n'est plus fermé à Caroline : si on lui a refusé l'entrée du temple, on vient de lui ouvrir les portes des caveaux funèbres.

ASHLEY, *à haute voix.*

Le peuple pénètre de tous côtés dans les appartemens !

CAROLINE, *toujours bas au roi.*

Le peuple est là, sire; entendez-vous?

LE ROI, *bas.*

Au nom du ciel, retirez-vous, madame.

LA REINE, *bas.*

Au banquet, sire, et à votre droite... C'est ma place... (*Mouvement du roi.*) Oh ! n'espérez pas changer ma résolution !... Vous avez été salué roi aujourd'hui par l'Angle-

Digitized by Google

terre... Il faut aussi, qu'aujourd'hui, l'Angleterre me salue reine à mon tour.

LE ROI, *bas.*

Encore une fois, madame, évitons un débat scandaleux; on nous regarde... on murmure.

CAROLINE.

Vos courtisans!... oh! je n'en doute pas!... (*montrant le peuple qui, dans le fond, manifeste par des gestes de surprise son plaisir de voir la reine.*) Mais jetez les yeux de ce côté, on se réjouit là de nous voir réunis: laissez-les croire à une réconciliation entre nous. Plus tard, vous saurez ce que je suis venue chercher ici... Votre main... sire!...

(*Tout le monde se place; le peuple pénètre alors dans les salles, et crie:*)

Vive le roi! vive la reine!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERGAMI, *en matelot,* JULIO, UNE MARCHANDE DE POISSONS.

BERGAMI, *sur le devant de la scène.*

Elle a refusé d'écouter mes conseils, et a persisté dans son projet de se rendre à Saint-James... Grace à ce déguisement, j'ai pu pénétrer ici, et du moins je serai toujours là pour la défendre.

(*Le peuple circule autour de la table du banquet.*)

JULIO, *sur le devant de la scène, du côté opposé à Bergami.*

Je ne suis pas fâché d'avoir suivi le torrent... c'est très gentil, le palais de Saint-James... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... la reine qui dîne avec le roi!... Bon! bon! ce n'est pas mauvais signe... on l'aura invitée, bien sûr... Ça lui a porté bonheur, à cette excellente princesse, de me prendre à son service... Je m'en vas tout regarder, tout observer, et en revenant tantôt, je raconterai la chose à Bergami et à mon petit Paolo... C'est ça, continuons à nous mêler à la populace.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Dites donc, mon gros garçon, savez-vous que c'est joliment amusant de voir dîner le roi et la reine?

Digitized by Google

JULIO.

Oui, oui; mais ça serait bien plus amusant de dîner avec eux, madame la nymphe de la Tamise.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

God! god!... rien que d'y penser, l'eau m'en vient à la bouche.

JULIO.

Approchons-nous un peu.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

C'est ça, nous aurons au moins la fumée.

(*Ils s'approchent de la table; pendant ce temps, le peuple circule toujours et change de place à chaque instant.*)

BERGAMI.

Est-ce un malheur de plus à redouter?

(*Ashley et Bergami sont séparés par des groupes qui les empêchent de se voir.*)

LA MARCHANDE DE POISSONS, *revenant.*

Je ne peux pas y tenir, ça sent trop bon.

JULIO.

Ah! il y a un roatsbeef et un plumbpudding qui m'ont donné des désirs insatiables!

LA MARCHANDE DE POISSONS.

God! god! j'en suis embaumée!

BERGAMI, *regardant vers la table.*

Toujours la même tranquillité sur son visage... On dirait que c'est elle qui commande.

JULIO.

Eh! mais... je ne me trompe pas... ce matelot, c'est lui!

BERGAMI, *vivement.*

Ne me nomme pas.

JULIO, *bas.*

Ah! oui, je comprends. (*à part.*) C'est-à-dire que je ne comprends pas; mais c'est égal.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il est bien bel homme, votre ami... et puis... voyez donc comme il regarde toujours la reine!... (*à Bergami.*) Matelot, je suis bien sûre que vous êtes pour la bonne cause, vous... pour la cause des femmes?

Digitized by Google

BERGAMI.

Je vous jure que la reine n'a pas de partisan plus dévoué.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

A la bonne heure! j'aime ça, moi!... (*les amenant tous deux sur le devant.*) Dites donc, puisque nous sommes trois bons enfans, ici, on peut tout dire... Eh bien! moi, je crois que le roi n'est pas plus content qu'il ne faut de donner à dîner à son épouse.

JULIO.

Je le crois aussi, moi... il ne veut pas avoir l'air; mais il a une figure longue de ça... et il boit... mais il boit... comme s'il avait été postillon dans sa jeunesse.

LE ROI, *dans le fond, à table.*

Allons, mylords, fêtez dignement le jour de notre couronnement, et que vos derniers toasts se mêlent au choc des verres et aux éclats bruyans de votre gaîté.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DOMESTIQUES.

(*En ce moment, des domestiques entrent de tous côtés dans la salle du banquet, portant sur des plateaux des flacons de vins de prix. — Les domestiques versent à boire à la ronde.*)

ASHLEY.

A la santé du roi!

LES LORDS.

A la santé du roi!

LE ROI.

A la prospérité! à la gloire de l'Angleterre!

LES LORDS.

A la gloire de l'Angleterre!

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Eh bien! et la santé de la reine?

LE PEUPLE.

Oui, oui, la santé de la reine!...

(*Le plus grand silence, au banquet, succède à ce cri général du peuple. — Le roi élève son verre et échange un toast avec la reine.*)

Digitized by Google

TOUS.

Vivat! vivat! (*On exécute le* God save the king.)

LA REINE, *se levant.*

Oui, mes amis, Dieu protége le roi et le peuple anglais!

LE PEUPLE.

Vive le roi! vive la reine! (*On se lève de table.*)

BERGAMI, *à part.*

Quelle est maintenant l'intention de la reine?... N'importe, je ne sortirai de Saint-James que lorsqu'elle l'aura quitté elle-même.

(*Le roi, en se levant de table, a donné la main à la reine.*)

LA REINE.

Sire, avant de quitter ce palais, il faut que je vous parle encore.

LE ROI.

Je vous attendrai dans mes appartemens; mais j'ai droit de compter que ce jour sera le dernier qui nous aura vus ensemble à Saint-James.

(*Il s'éloigne d'elle et reçoit les salutations des grands, qui se retirent; la reine reste ainsi isolée des gens de la cour; mais le peuple, en sortant, lui prodigue les témoignages de son respect et de son attachement.—A la sortie du roi, on referme les rideaux.*)

SCÈNE VII.

CAROLINE, *seule, puis* BERGAMI.

Quel silence! quel abandon, après ce banquet royal... Seule ici, moi... seule et méprisée dans ce palais où je devrais régner et commander en souveraine!... Ces lâches courtisans! ce sont les mêmes!... Oh! je les ai reconnus! les mêmes qui se prosternaient à mes pieds et quêtaient un de mes regards quand ils croyaient que l'avenir de la princesse de Galles était une couronne de reine... Ah! qu'ils sont plus doux à mon cœur, ces soins des fidèles serviteurs dévoués à mon infortune!... On peut y croire, du moins... (*apercevant Bergami sans le reconnaître.*) Que veut cet homme? il s'approche... (*Elle fait quelques pas avec résolution.—Bergami s'est aussi approché vivement; ils se rencontrent.*) Bergami!... Bergami à Saint-James!...

Digitized by Google

BERGAMI.

Lui-même, madame; Bergami ne doit-il pas vous suivre partout?

CAROLINE.

Imprudent! vous m'aviez promis de demeurer caché jusqu'à mon retour.

BERGAMI.

J'avais promis, madame, plus que je ne pouvais tenir. Quand vous êtes sortie seule et sans suite de votre maison d'Hammershire, quand vous avez rejeté la prière que je vous adressais en pleurant de ne pas me séparer de vous, vous avez été témoin de ma douleur, de mon désespoir... Je ne sais quels pressentimens sinistres m'agitaient, quelle terreur secrète s'était emparée de moi... mais je n'ai pas eu la force de résister à cette vive émotion... Au risque de vous déplaire... je vous ai désobéi... et me voilà.

CAROLINE, *attendrie*.

Noble ami, que le danger n'effraie pas, et dont la vie entière m'appartient.

BERGAMI.

Le danger, ici, n'est pas pour moi, madame... il est pour vous.

CAROLINE.

Qu'ai-je à craindre?

BERGAMI.

Caroline est à Saint-James, au milieu de la cour... et elle le demande?

CAROLINE.

Caroline a été traitée en reine, à Saint-James: l'orgueil de l'aristocratie anglaise s'est humilié devant elle, et elle s'est assise au banquet royal, à la droite de son époux.

BERGAMI.

Oui... j'ai vu cette fête brillante... Couvert de ces simples habits, je me suis mêlé au peuple, que la royauté superbe daignait convier à son orgie de couronnement. Là, madame, à cette place où nous sommes, étaient des cœurs généreux qui vous aiment bien; là, j'ai entendu des bénédictions sortir de toutes les bouches; mais là aussi... (*montrant le fond.*) dans cette galerie, à côté de vous, loin de vous... assis à cette table splendide où vous n'étiez point appelée,

Digitized by Google

étaient des courtisans qui vous haïssent, qui vous jetteraient volontiers sur la tête un linceul au lieu d'une couronne.

CAROLINE, *affectant de sourire.*

Par bonheur, leur haine est peu dangereuse.

BERGAMI.

Vous croyez? Ah! madame, il y en avait un parmi eux que j'observais en silence... Celui-là vous couvait de ses yeux étincelans... comme le tigre couve sa proie; celui-là, vous le connaissez... Et dites-moi, pensez-vous qu'on demandât en vain un crime à lord Ashley?

CAROLINE, *vivement.*

Lord Ashley?

BERGAMI.

Qu'avez-vous, madame?... vous avez pâli...

CAROLINE, *après une pause, pendant laquelle on voit qu'elle souffre.*

Le nom de cet homme produit toujours sur moi une impression profonde... il me fait peur...

BERGAMI.

Quittez donc ce palais, où vous n'auriez jamais dû entrer.

CAROLINE.

Non... pas encore... il faut que je parle à mon époux... il m'attend.

BERGAMI.

Il vous attend... (*après une pause et avec émotion.*) Est-ce un dernier effort que vous allez tenter sur son cœur?

CAROLINE.

Il serait inutile.

BERGAMI.

Quittez donc ce palais alors!... Qui vous retient?

CAROLINE.

Dans une heure, Bergami, je vous rejoindrai à Hammershire.

BERGAMI.

Dans une heure... (*avec désespoir.*) Vous me trompez... vous ne reviendrez pas.

CAROLINE, *avec douceur.*

Bergami...

BERGAMI.

Vous ne reviendrez pas, madame; le banquet royal de

Digitized by Google

Saint-James a préparé la réconciliation de Georges IV et de Caroline; l'entretien qu'ils vont avoir ensemble achèvera cette réconciliation... et je vous le répète, vous ne reviendrez pas.

CAROLINE.

Ecoutez-moi, Bergami; certes, quand Londres saura demain que Caroline s'est présentée au palais de Saint-James, que son royal époux l'a conduite, lui-même, au banquet du couronnement, il n'y aura pas une voix dans Londres qui ne proclame la réconciliation de Georges IV et de Caroline! Certes, si mon ambition de souveraine s'est réveillée, si je veux prendre la moitié de ce trône qu'on m'a refusé si longtemps, la chance est belle pour réussir. Qui donnerait l'ordre ici de me chasser de la demeure royale, et quel Anglais mettrait la main sur Caroline de Brunswick pour l'en arracher?...

BERGAMI.

Achevez... achevez, madame.

CAROLINE.

Si je veux régner, enfin, je régnerai... mais je ne le veux plus.

BERGAMI.

Qu'entends-je?

CAROLINE.

Régner!... avec celui qui m'a abreuvé de mépris!... Oh! non!... Je le verrai... mais pour lui dire : Sire, vous m'aviez demandé ma renonciation à mes droits au trône... (*tirant un papier de son sein.*) La voilà! Sire, vous m'aviez demandé ma part d'honneurs et de puissance pour l'ajouter à la vôtre : prenez-la. Sire, vous m'avez supplié de sortir d'Angleterre... je pars demain.

BERGAMI.

Seule?

CAROLINE.

Avec toi... avec toi qui ne m'as point abandonnée, qui t'es dévoué à mon sort; avec toi qui ne me trahiras jamais.

BERGAMI.

Caroline!... Caroline!... n'est-ce pas un rêve?...

CAROLINE.

Je partirai avec toi... (*à part.*) Ah! quelles douleurs!... (*haut, faisant un effort sur elle-même.*) Oui, désormais, ma vie

Digitized by Google

sera la tienne; puisqu'ils m'y ont forcée, tiens-moi lieu de tout sur la terre; puisqu'ils me chassent, exilons-nous tous deux.

BERGAMI.

Je vous suivrai partout; car partout où vous serez, sera le bonheur pour moi.

CAROLINE.

En Italie, en Italie, au lieu même où je t'ai vu pour la première fois, au lieu où j'ai laissé les plus chers souvenirs... (*haut, et d'une voix étouffée.*) Mais que je souffre donc!... Mon ami... je puis à peine me soutenir... il me semble que je sens couler de mon front une sueur glacée...

BERGAMI, *effrayé.*

Non... non... ce n'est rien...

CAROLINE, *tombant dans un fauteuil et poussant un cri.*

Ah!

BERGAMI.

Malédiction!... Se seraient-ils vengés déjà?

CAROLINE.

Vengés!... de moi!... par un crime?... Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'ose soupçonner tant d'horreur!

BERGAMI.

Quel souvenir!... cet homme, dévoué à Ashley, s'est plusieurs fois approché de vous pendant le banquet... C'est lui qui a rempli votre coupe lorsque vous avez porté la santé du peuple anglais...

CAROLINE, *avec terreur.*

Eh bien?

BERGAMI.

Eh bien!... c'est la mort qui a coulé dans vos veines!

CAROLINE, *se soulevant.*

La mort!... la mort, dis-tu?... (*avec larmes.*) A une pauvre proscrite dont ils ont brisé l'âme par de longues tortures, à elle les nouvelles tortures de l'agonie... Je ne puis le croire... (*retombant sur le fauteuil et avec un rire convulsif.*) Ah!... c'est vrai!... qu'on appelle le roi... qu'il vienne... je veux le voir avant d'expirer.

BERGAMI, *courant aux portes.*

Au secours! au secours! (*aux huissiers qui entrent précipitamment.*) Le roi!... elle se meurt!... (*Les huissiers sortent.*

Digitized by Google

—*Il retourne à la reine.*) Caroline, il est peut-être encore temps de vous sauver?

CAROLINE.

Me sauver?... Oh! non! Dieu ne le pourrait pas... Le poison qu'on donne aux reines est prompt et sûr... Bergami.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, LES GRANDS DE LA COUR.

(*Ils entrent de différens côtés, excepté par celui où s'est écoulé le peuple; Georges s'approche vivement de Caroline et recule effrayé en apercevant sa pâleur.*)

CAROLINE, *au roi.*

Sire, je suis empoisonnée... Est-ce là l'hospitalité d'un roi?...

LE ROI.

Caroline, quelle erreur vous égare?... votre raison...

CAROLINE.

Je suis empoisonnée, sire... regardez-moi!

LE ROI.

Les trésors de l'Angleterre à qui la rendra à la vie!

CAROLINE.

Je vous remercie... il est trop tard... (*Au cri du roi, le docteur Holland, plusieurs autres médecins de S. M. s'approchent; ils indiquent par leur silence qu'il n'y a aucun espoir.*) Vous aviez perdu l'espérance de faire fléchir mon orgueil de reine; le poison a été plus puissant que vous. Ah! sire, que dira l'Angleterre, que dira l'Europe, en apprenant ma mort?

LE ROI, *avec émotion.*

Caroline, dans notre dernier entretien, vous me demandiez sur ma foi et sur mon honneur si je vous croyais coupable; à mon tour, je vous dirai en suppliant: Sur votre foi, sur votre honneur, me soupçonnez-vous d'un crime?

CAROLINE, *vivement.*

Non, sire... non... car vous pleurez.

(*On entend des cris violens au dehors:*)

Caroline!... Caroline!...

CAROLINE, *avec effort.*

On m'appelle, je crois.

LE PRÉSIDENT.

Le peuple, sire, à qui on a appris le danger où est la reine, demande à grands cris à la voir.

Digitized by Google

LE ROI, *d'une voix forte.*

Ouvrez!...

(*Les rideaux s'ouvrent; le peuple se précipite dans l'appartement; à l'aspect de la reine mourante, un sourd murmure de douleur se fait entendre, et il s'arrête respectueusement.*)

CAROLINE, *au peuple.*

Mes amis, mes vrais amis... approchez-vous sans crainte... (*Le peuple fait quelques pas.*) Je vais vous quitter... Vous me plaignez... n'est-ce pas?... vous m'aimez tant, vous... (*d'une voix éteinte.*) Ah! mes souffrances redoublent, et je n'ai plus la force de vous parler... (*Sanglots du peuple.*) Vous garderez mon souvenir... (*se soulevant, avec un dernier effort.*) Je voudrais prier... car... je le sens, la mort arrive... et ne me laissera peut-être pas le temps de recommander mon ame à Dieu!... (*L'archevêque d'Yorck s'avance; il regarde quelques instans la reine, puis détache de son cou la croix qui y est suspendue et la présente à la reine, qui la baise.*) Sire, au nom de celui qui est mort sur cette croix, je vous pardonne. (*à Bergami, bas, après avoir exprimé par un cri sourd qu'elle expire.*) A toi, Bergami, mon dernier soupir!... Ah!... (*Elle meurt.*)

BERGAMI.

Morte!

L'ARCHEVÊQUE D'YORCK.

Prions pour elle.

TOUT LE MONDE.

A genoux! à genoux!

(*Tout le monde s'agenouille; le roi est demeuré debout, en proie à une vive émotion.*)

UN MAÇON.

A genoux le roi!

TOUT LE PEUPLE.

A genoux le roi!

LE ROI.

Ah! je jure sur le corps de la reine empoisonnée que je punirai son assassin! (*Il s'agenouille.*)

BERGAMI, *s'élançant sur Ashley.*

Je le punirai moi-même. (*Il le frappe d'un coup de stylet. — Mouvement; tout le monde se relève.*) Maintenant, qu'on apprête l'échafaud pour Bergami.

TOUS.

Bergami!

LE ROI, *à haute voix.*

Je te ferai grace.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIANCO,

OU

L'HOMME INVISIBLE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

Représenté sur le théâtre de la Cité, à Paris, le 19 nivose an 11.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803.)

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de VILMONT.	*Villeneuve.*
CONSTANCE, femme du Comte.	Mme. *Désarnaud.*
ROSA, nièce et pupille du Comte.	Mme. *Lenormand.*
VILMONT, fils, sous le nom de Robert, amant de Rosa.	Mlle. *Rivet.*
SOLANGE.	*Galimard.*
BIANCO.	*Verteuil.*
GERTRUDE, vieille gouvernante.	Mme. *Pothier.*
UN NOTAIRE.	*Pacard.*
Un Témoin.	
Domestique du Château.	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe sur le territoire de Venise.

Digitized by Google

BIANCO,

OU

L'HOMME INVISIBLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin du château, séparé par un petit mur. Ensuite, on voit une espèce de cour de fermier; dans le fond, des montagnes. Une grille donne sur le jardin, et la campagne à gauche.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ROSA.

(Constance entre appuyée sur Rosa.)

ROSA.

En quoi ! ma chère Constance ! la sensible Rosa ne pourra-t-elle parvenir à dissiper ce trouble affreux qui vous agite ? Depuis six mois que j'habite ce château, votre douleur semble s'accroître chaque jour. Malheureuse orpheline, ayant à peine connu mon père, séparée depuis un an de tout ce qui m'était cher, par la mort de la mère la plus tendre, n'ayant trouvé dans votre époux, à la fois mon oncle et mon tuteur, qu'un homme dur et farouche, le seul objet qui m'intéresse, qui pourrait me consoler dans mes malheurs ; celle à qui je voudrais, au prix de mon sang, rendre le bonheur et la paix, se refuse à mes tendres caresses ! elle craint de déposer dans mon sein cette douleur profonde qui, chaque jour, l'entraîne au tombeau. O mon amie ! vous avez des secrets pour moi !

Digitized by Google

CONSTANCE.

Rosa ! il n'est plus de bonheur pour la malheureuse Constance. La malédiction de son père à frappé sa tête coupable. Il n'est plus, ce père qui m'adorait, dont peut-être, sa fille à causé la mort ! Il n'est plus ! il m'a chargé de sa malédiction en expirant, et je l'ai mérité.

ROSA.

O mon amie ! daignez me confier...

CONSTANCE.

Le comte de Vilmont, votre oncle, ne fut pas toujours tel qu'il s'offre aujourd'hui à vos yeux ; il me rendit des soins, et, de l'aveu même de mon père, je ne lui cachai point l'amour qu'il m'avait inspiré. Tout-à-coup, mon père m'ordonna de cesser de le voir. Il avait eu sur les mœurs du Comte, sur sa conduite, sur sa funeste passion pour le jeu, des avis certains, qu'il ne me communiqua pas et dont je n'eus connaissance que long-tems après. Mon amour pour le Comte était parvenu au point qu'il ne me fut pas possible de l'arracher de mon cœur. Il me proposa un hymen secret, après quelques combats j'eus la faiblesse d'y consentir. J'abandonnai le plus tendre des pères, pour un homme que ma fortune seule avait ébloui. Hélas ! je ne fus pas long-tems sans en avoir la triste certitude ; mes jours s'écoulaient dans la douleur. Je devins mère, et ce titre sacré sembla me rappeler à la vie ; Mais je n'avais point encore éprouvé tous les coups du sort. Bientôt je fus frappée d'un nouveau trait. Cet enfant chéri...

ROSA.

Quoi ? la mort...

CONSTANCE.

J'ignore s'il respire. Dix-sept ans se sont écoulés depuis que les barbares me l'ont enlevé.

ROSA.

Enlevé !

CONSTANCE.

Ce fut pendant la nuit. Tout était livré au sommeil... tout... les méchans seuls veillaient. Je m'étais endormi dans la douce confiance que mon Auguste reposait près de moi. Ma main était sur son berceau, je sentais battre son cœur... un

Digitized by Google

songe affreux me réveille... je cherche mon enfant, je ne le vois plus... J'appelle... nulle réponse... Je cours à la chambre de sa nourrice... Elle était ouverte... J'entre... Personne... Je m'avance vers la fenêtre... Une échelle frappe mes yeux... Je ne puis plus douter de mon malheur... Toutes les recherches sont inutiles, et mon fils est pour jamais enlevé à ma tendresse.

ROSA.

Malheureuse Constance! et depuis ce tems vous n'avez eu aucune nouvelle de votre fils ?

CONSTANCE.

Trois ans après son enlèvement, je reçus une lettre d'un inconnu. Si j'en crois cet écrit fatal, qui a ajouté l'incertitude dévorante à tous les maux qui m'accablent, le comte de Vilmont, pour qui j'ai tout sacrifié, mon époux est le plus vil de tous les hommes. Sa funeste passion pour le jeu ferma son ame à tout sentiment d'honneur et de délicatesse. Cet inconnu, (Solange était son nom) fut son complice; il me vit, je lui inspirai, (m'écrivait-il) le plus violent amour. Jaloux du bonheur du Comte, il voulut empêcher notre hymen. Il instruisit mon père de l'horrible conduite de Vilmont. Notre mariage secret lui fit perdre le fruit de son indiscrétion. Le Comte apprit qu'il était l'auteur des refus de mon père. Il jura de s'en venger et résolut de se défaire du témoin de sa vie criminelle. Solange, instruit à son tour de ses projets, crut devoir s'assurer d'un ôtage contre le danger qui le menaçait. Il enleva mon fils. Tel était le contenu de cet écrit terrible que je ne lus qu'en frémissant, et dont je n'ai pu me résoudre a faire part à mon époux. Quatorze ans se sont écoulés depuis que j'ai reçu cette lettre fatale, je n'ai, depuis ce tems, aucune nouvelle de mon fils. J'ai vécu dans les larmes, dans la douleur, et si j'ai goûté quelques instans de calme, c'est depuis que Rosa est ici.

ROSA.

Femme infortunée ! ah ! que ne puis-je vous rendre le bonheur !

CONSTANCE.

Le bonheur ! hélas ! il n'en est plus pour moi ! mon époux

Digitized by Google

me fuit, il me méprise, il me déteste. Une femme m'avait élevée, c'était une seconde mère. Il l'a chassée indignement. Vous connaissez comme moi le caractère dur, l'insolence de cette Mad. Durfild, qui la remplace. Hé bien ! c'est avec cette Gertrude, c'est avec cet italien, ce Bianco qu'il a recueilli chez lui depuis trois mois, qu'il se plait à converser. —Vous seule, Rosa ! vous seule avez pitié de ma douleur.

ROSA.

Calmez-vous, ô mon amie ! ayez pitié de votre fille. Conservez-vous pour elle. Tous ses instans vous seront consacrés. Cachez votre trouble, votre douleur à ces bons villageois qui vous respectent, qui vous aiment et qui se disposent aujourd'hui même à célébrer votre fête.

CONSTANCE.

Eh ! suis-je en état de prendre part à leurs amusemens ! moi détourner mes regards du passé ! perdre de vue le seul objet qui m'attache à la vie ! mon fils !... il est sans cesse devant mes yeux. Je n'apperçois pas un homme jeune, un enfant que mon cœur ne soit brisé. Te le dirai-je, Rosa? Ce jeune inconnu, sans parens, sans asyle, que le Comte a trouvé dans la forêt, que Bianco lui a conseillé de recueillir au château... eh bien ! je ne puis l'envisager sans trouble, j'ai cru démêler quelques traits... mon fils serait de son âge.

ROSA.

Quelle nouvelle source de chagrins vous vous préparez ! Ce jeune homme, il est vrai, est de la figure la plus heureuse; mais son esprit est égaré, stupide; vous l'avez entendu, c'est un insensé. L'homme qui a pris soin de votre fils, n'a-t-il pas intérêt de le garder comme ôtage ? l'aurait-il exposé seul dans cette forêt ? n'aurait-il pas pris soin de vous en instruire ?

CONSTANCE.

Prends pitié de Constance, ô ma Rosa ! elle est bien malheureuse ! J'avoue que mon esprit troublé.... Le voici, cet enfant ! A sa vue... ah ! tout mon cœur a tressailli.

Digitized by Google

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

CONSTANCE.

Approchez, mon enfant.

ROBERT, *d'un ton stupide.*

Oh ! non pas ; je n'ose.

CONSTANCE.

Approchez, vous dis-je. Où allez-vous ?

ROBERT.

Moi ! nulle part ; je marche.

CONSTANCE.

Pouvez-vous me dire qui vous êtes ?

ROBERT.

Oui... je ne suis rien.

CONSTANCE.

Quel est votre père ?

ROBERT.

Mon père ! je n'ai pas de père, moi.

CONSTANCE.

Quel âge avez-vous ?

ROBERT.

Je n'ai pas d'âge non plus. (*en répondant, il cherche des yeux de tous côtés.*)

CONSTANCE.

Que cherchez-vous d'un air si inquiet ?

ROBERT.

Je regarde si nous sommes seuls.

CONSTANCE.

Oui, nous sommes seuls ; ne craignez rien.

ROBERT.

Robert, stupide à tous les yeux, excepté aux vôtres et à ceux de votre aimable pupille, n'est rien moins qu'un insensé ; mais il doit le paraître en ces lieux, sur-tout aux yeux du Comte...

CONSTANCE.

Ciel !... et par quel motif ?

Digitized by Google

ROBERT.

Je l'ignore ; mais on m'a assuré qu'il y allait de ma vie.

CONSTANCE.

De votre vie ! Quel soupçon !.... Eh ! dites moi, qui prit soin de votre enfance ?

ROBERT.

Un vieillard nommé Pérez. Il n'était pas riche, et cependant j'ai reçu une éducation brillante. Un parent qui m'était inconnu en faisait, disait-il, tous les frais. Ce vieillard n'est plus. Le jour même de sa mort, un inconnu m'annonça que je n'étais pas le fils de Pérez, et que j'avais puisé la vie dans un sang illustre. Il m'entraîna dans la forêt voisine du château, me dit de me présenter aux regards du Comte, votre époux, qui chassait alors dans cette même forêt : il m'assura que, touché de ma situation, M. de Vilmont me donnerait un asyle ; mais il me recommanda de paraître insensé, non seulement avec le Comte, mais encore avec tous les gens du château, excepté avec vous et avec la charmante Rosa.

ROSA.

Eh quoi! mon nom est connu de cet homme mystérieux ?

CONSTANCE.

O ma fille! ce recit me jette dans un trouble ! Continuez.

ROBERT.

Ce que l'inconnu avait prévu arriva. Je m'offris aux regards du Comte. Ma vue parut le frapper. Il m'interrogea ; je répondis conformément aux instructions que j'avais reçues. Cet italien qui ne quitte pas votre époux, il signor Bianco, plaida ma cause avec un intérêt si vif, que le Comte consentit à me recevoir au château jusqu'à ce qu'on eut fait des informations et découvert ma famille. J'ignore le motif des conseils que j'ai reçus ; mais je suis forcé d'en reconnaître la sagesse ; ils sont d'accord avec les sensations que j'éprouve. Mon premier mouvement fut pour le Comte : j'aurais voulu tomber à ses pieds ; mais son ton farouche me glaça. En vous voyant, madame, en jetant les yeux sur l'objet céleste qui accompagnait vos pas, je bénis le ciel de ce qu'il m'était permis de me servir de ma raison en conversant avec vous, et de vous témoigner la confiance respectueuse que vous m'avez inspiré.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Dieu de bonté ! fais que mes pressentimens ne me trompent pas. Malheureux enfant ! (*Elle le serre dans ses bras, il s'incline. Le Comte paraît avec Bianco.*)

SCENE III

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Que faites-vous, madame, et que signifie cette scène mystérieuse ?

CONSTANCE.

Mystérieuse, monsieur ? Vous recueillez, par humanité, un enfant abandonné, errant, malheureux, privé de l'usage de sa raison ; je l'interroge pour tâcher de découvrir son origine et de le rendre à sa famille ; où donc est le mystère ?

LE COMTE.

Et pour l'interroger, madame, il faut le presser dans vos bras ?

CONSTANCE.

Est-ce en effrayant cet enfant, que sa stupidité rend encore plus timide, que l'on pourra parvenir à fixer ses idées ? n'est ce pas plutôt en lui inspirant de la confiance, en le traitant avec douceur, avec sensibilité ?

LE COMTE.

La vôtre me paraît excessive, madame. Le trouble qui se peint sur votre front, l'altération de votre voix, des larmes prêtes à s'échapper ; tout annonce...

CONSTANCE.

Je l'avouerai, monsieur, vous le savez, je suis..... j'étais mère ; comme cet enfant, mon fils, le vôtre, fut enlevé à ma tendresse. Je juge par les tourmens auxquels je suis en proie de ceux que doit éprouver la mère de ce jeune infortuné. Je la plains ; je voudrais lui rendre la joie et le bonheur en lui rendant son fils... L'impossibilité d'y réussir m'afflige..

LE COMTE.

Je sens que j'ai commis une imprudence en recevant ici ce jeune homme ; c'était faire revivre vos douleurs. J'ai eu tort de mettre votre sensibilité à une aussi rude épreuve ; et, pour réparer ma faute, je vais le renvoyer à l'instant.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Que dites-vous, monsieur?

ROSA.

Le renvoyer!

ROBERT, *réprimant ses mouvemens.*

Bon! je vais retourner dans la forêt.

BIANCO.

Signor no, vi n'en ferez rien, certanamente; perchè primo que l'houmanita il ne le permet pas.

LE COMTE.

L'humanité!

BIANCO.

Ascolta mi, signor; perche, secondo, que la prédestination...

LE COMTE.

La prédestination!

BIANCO.

Signor, si.

LE COMTE.

N'est-ce pas le hasard qui nous a fait rencontrer ce jeune homme?

BIANCO.

Dolce, dolce, mio tenero amico, vi plaisantez. Il n'y a point de hasard dans il mondo: Tutto il arrive exprès, il vostro divotissimo Bianco ringrazio la providinza qui nous a fatto rencontrer sto joune homme à la minoute perche perquoi que son costoume et sa figure il annountce qu'il appartient à oune grande famille qui certanamente se fera riconnaître. (*plus bas.*) Ce sera mi, signor, qui sera chargé del pretinoso deposito, per recevoir il pretio qu'offrira la reconnaissintze; vi m'entendez.

LE COMTE.

Fort bien.

BIANCO, *bas.*

Lascia mi faro; et quand à la dona que vi importe qu'elle ait un joujou per amouser sa dolor?

LE COMTE, *bas à Bianco.*

Vous avez raison. (*haut à Robert.*) Seras-tu content de rester ici?

ROBERT.

Ici? dans ce jardin? tout seul?

Digitized by Google

LE COMTE.

Eh non ! dans le château ?

ROBERT.

Pourquoi faire ?

LE COMTE.

C'est peine perdue d'interroger cet imbécille. Rentrons, madame ; j'ai quelque chose à vous communiquer. — Vous nous suivez, Bianco.

BIANCO.

Si, signor.

(*Fausse sortie de Rosa.*)

SCENE IV.

ROSA, ROBERT.

ROBERT, *à Rosa.*

Vous me quittez aussi, Rosa ?

ROSA.

Constance ne restera probablement pas long-tems dans l'appartement du Comte ; je voudrais ne la pas quitter un instant.

ROBERT.

Combien elle m'inspire de respect... de tendresse !

ROSA.

Jeune infortuné ! Eh quoi ! vous ignorez absolument quels sont les auteurs de votre naissance ?

ROBERT.

Je vous l'ai dit ; je me croyais fils de Pérez ; cet inconnu m'a détrompé. Cette incertitude sur mon sort...

ROSA.

Doit vous affliger, je le sens.

ROBERT.

Le sentiment qui m'attachait à Pérez, et que j'attribuais à la nature, n'était l'effet que de la reconnaissance. Je l'ai éprouvé quand j'ai appris que je n'étais point son fils. L'espoir d'appartenir à une famille illustre est tout ce qui ma frappé ; je me sens digne d'elle. L'obscurité qui enveloppe ma naissance ne m'a point affligé alors comme elle m'afflige en cet instant ; je n'avais point encore vu Rosa.

Digitized by Google

ROSA

Vous ignorez quels sont les motifs qui ont engagé cet inconnu à vous placer sous les regards du Comte ?

ROBERT.

Je les ignore.

ROSA.

Sans doute il veille sur vous ? Vous a-t-il promis de vous revoir ?

ROBERT.

Il ne m'a rien promis ; mais avec quel sentiment d'admiration et de respect il m'a parlé de la Comtesse ! sous quelles couleurs séduisantes il m'a peint les charmes, les graces, les vertus de Rosa ! il ne m'a point trompé.

ROSA.

Il vous a parlé de moi !...

ROBERT.

De manière à m'inspirer le plus vif désir de vous connaître ; mais je crains bien que l'instant où j'ai joui de ce bonheur ne soit devenu bien fatal à mon repos.

ROSA.

Quel mystère ! et qui pourra le pénétrer ? Oh ! si les pressentimens de Constance... Quel âge avez-vous ?

ROBERT.

Dix-sept ans.

ROSA.

Dix-sept ans ! son fils serait du même âge.

ROBERT.

Son fils !

ROSA.

A l'âge de trois ans, il fut enlevé à sa tendresse. Un inconnu...

ROBERT.

Un inconnu !... Dieux !

SCENE V.

ROSA, ROBERT, BIANCO, GERTRUDE, *entrant par l'autre côté.*

BIANCO.

La riverisque mia padrona, sono divotissimo servo.

Digitized by Google

GERTRUDE.

Encore la riverisque ! Qui diable a coëffé M. le Comte de ce maudit Italien ?

BIANCO.

Italiano, signora ; si, per la vita, Italiano di Napoli.

GERTRUDE.

Napoli ! Napoli ! que n'y restiez-vous ?

BIANCO.

Vi ringrazio.

GERTRUDE.

Il n'y a pas de quoi.

BIANCO.

Ma la chose il n'était pas possible.

GERTRUDE.

Pas possible ? et pourquoi ?

BIANCO.

Perche ! ah! perche perquoi la destinée...

GERTRUDE.

Ah ben oui ! a destinée.

BIANCO.

Ecom ! l'ordre des choses, vi dis-je, l'harmonica perfetto et la legge de l'eqouilibre...

GERTRUDE.

Allons, l'équilibre à présent.

BIANCO.

O la brouta bestia ! Ascolta mi, vi dis-je, signora. Tutto il est prévou dans il mondo, tutto il est arrindgé, prémédité dans la natoure. Ouna citrouille il ne produit point d'ananas; l'instinct d'oun epagnol il n'est pas l'inctinct d'oune autrouche, et ouna joulie petite coulombe, tendre, dolce, blanche comme madamiselle, il offre oun spectacole piou agréabile qu'oune vielle guenouche, laide, méchante, acariatre, hargnouse, quintouse. (*à Rosa.*) Evero, signora ?

GERTRUDE.

Le vilain homme ! Allons, allons ; je n'ai pas le tems de m'amuser à écouter vos sornettes. Venez, Robert.

ROSA.

Où le conduisez-vous ?

GERTRUDE.

Où j'ai ordre de le conduire. Monseigneur va venir au jardin ; ne faut-il pas laisser encore ce bel objet sous ses yeux ?

Digitized by Google

ROSA.

Je lui cède la place.

GERTRUDE.

Non pas, s'il vous plaît ; c'est à vous qu'il en veut.

ROSA.

A moi ?

BIANCO.

Si, signora.

GERTRUDE.

Signora! signora!—beau discernement, ma foi; inclination bien choisie! Mademoiselle reste seule avec Robert, tient conversation avec un imbécille, un insensé, et tremble de se trouver avec un homme d'esprit, qui est son tuteur, qui lui veut du bien, qui peut lui donner d'excellens conseils...

BIANCO.

Ah ! c'est qu'il mio caro amico, il est oun poco serioux, sévère et...

GERTRUDE.

Il est, il est ce qu'il faut qu'il soit. Monseigneur a raison en tout et partout... Oui, ma foi, il se passerait de jolies choses ici si lui et moi n'y avions pas l'œil.

ROSA.

Quelle jolies choses et que voulez-vous dire ?

GERTRUDE.

Suffit, je m'entends. M. le Comte, m'a chargé de veiller sur Constance et sur vous, et il ne sera pas dit que Gertrude Durfild n'aura pas rempli son devoir. Allons, allons, en avant, bel oiseau du bois. Marchez. (*Elle fait passer Robert devant elle et sort après lui en parlant toujours.*) Ah ! ce n'est pas à Gertrude qu'on pourra en faire accroire. J'ai, dieu merci, bon pied, bon œil, je ferai le guet nuit et jour s'il le faut. Monseigneur peut dormir tranquille. Plus fin que moi n'est pas bête. Ah ! nous verrons, nous verrons.

ROSA, *à part, avec douleur.*

Quelle furie ! se peut-il que le Comte nous ait réservées Constance et moi à ces excès d'humiliation !

BIANCO, *à part, sans baragouiner.*

Elle joue parfaitement son rôle. On ne m'a point trompé. Elle n'a pas même le plus léger soupçon, que je sois l'agent

Digitized by Google

de ce Solange dont elle sert les projets et son surveillant à elle-même. (*à Rosa en baragouinant.*) Madamiselle, la douena elle est onu pou brousque; ma soyez tranquille. La mia bona stella m'a fatto venir ici per adolcir votre sorte.

ROSA.

Quoi, monsieur...

BIANCO.

Permi honore, je vi le joure.

ROSA.

Oh! c'est ma malheureuse amie que je vous recommande.

BIANCO, *bas.*

Tace, tace, signora. Il mio caro maëstro, il s'avintce.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSA, BIANCO.

LE COMTE.

J'ai voulu vous entretenir un instant, Rosa; vous ne devez pas douter de l'intérêt que vous m'inspirez. Je vois avec peine le chagrin qui vous consume; je sais que vous avez perdu la plus tendre des mères; mais pensez-vous que ce soit honorer sa mémoire, que de nourrir depuis un an une douleur insensée, de vous livrer à des regrets aussi inutiles?

ROSA.

Ah! monsieur, vous connaissiez bien peu ma mère, si vous avez imaginé que sa Rosa put jamais l'oublier.

LE COMTE.

L'oublier! je n'ai pas dit cela. J'ai peut-être regretté autant que vous cette femme adorable: mais la raison est venue à mon secours. L'expérience m'a appris à ne pas laisser abattre mon courage. Dans les sentiers épineux de la vie, il faut conserver ses forces pour résister à tous les maux dont elle est hérissée.

BIANCO.

Evero, signora, perche perquoi la prédestination... l'harmonie préétablie... Tout naît, croît, décroît et passe comme oune flor dou printems. L'oun bout dans la coupe della vita, l'altre s'éteint dans l'ourne della morte; c'est oune navette perpétouelle, tout ça navette, tout ça navette.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je crains que la Comtesse avec ses chagrins chimériques, n'entretienne en vous cette sombre mélancolie que je voudrais pourvoir dissiper. Toute entière à ses méditations romanesques, elle n'a sans doute pas pour vous cette amitié, ces soins que...

ROSA.

Que dites-vous ? monsieur ! si, depuis la perte que j'ai essuyée, j'ai trouvé quelques consolations, c'est dans le cœur de cette femme respectable que je les ai puisées. Je n'ai qu'à me louer de ses bontés, de ses égards et de sa tendre amitié.

LE COMTE.

Je ne suis point étonné, Rosa, que la Comtesse vous ait séduite à ce point. Elle est infiniment adroite.

ROSA.

Adroite, monsieur ! c'est la femme la plus sensible !... et la plus infortunée !

LE COMTE.

Je soupçonne fortement qu'elle ne vous a pas fait de moi un portrait fort avantageux. C'est l'usage de toutes les femmes qui tremblent de voir éclairer leur conduite, de commencer par prévenir contre l'équité de leur juge.

ROSA.

Je crois la conduite de la Comtesse exempte de reproches, et je vois avec douleur qu'en effet elle trouve en vous un juge infiniment sévère.

LE COMTE.

Détrompez-vous, Rosa, et sachez que ma conduite, à son égard, ne paraîtrait que juste à quiconque serait instruit des détails qu'un mari doit toujours ensevelir dans le silence. En élevant la voix en sa faveur, vous agissez avec la candeur de votre âge; malheureusement elle agit avec l'expérience du sien. Vous pouvez vous retirer. Soyez plus en garde désormais contre la séduction d'une femme dont vous ignorez les torts, et contre la prévention que vous inspire la sévérité d'un homme dont vous ignorez les motifs.

(Rosa salue et sort.)

Digitized by Google

SCENE VII.

LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Ce court entretien devenait nécessaire à mes projets, et cependant je brûlais d'être seul. — Bianco, j'ai tout perdu, il ne me reste que la rage et le désespoir.

BIANCO.

Dolce ! dolce, signor ! ces doux mille louidgi ?...

LE COMTE.

Ils se sont engloutis dans ce gouffre infernal où toute ma fortune et celle de ma pupille ont disparu. Je n'ai plus de ressources... que le crime.

BIANCO.

Ascolta mi signor. Vi êtes dans la trapola ; lo vedo : ma sto perte il était arrindgé dans l'ordre des choses. Ascolta vi prego. L'evenement presinte il est le fils dou passé et le père dou futur. Vi pouvez, s'il est ainsi prévu par la legge de l'équilibre, vi pouvez, dis-je, en oune séintce, reguadagnare tutto ce que vi avez perdou.

LE COMTE.

Regagner ! avec quoi !

BIANCO.

Avec mille louidgi, mio caro maëstro, que je vi promets per riuscere (pout-etre) à retablir la vostra fortouna.

LE COMTE.

Tu peux me procurer mille louis ! va, cours, vole, mon cher Bianco.

BIANCO.

Las cia mi faro. Sono per la vita divoto à la vostra signoria et certanamiute vi aurez les mille louidgi avant qu'il soit oune hore ! la riverisque mio padrone. Vi verrez que Bianco il est l'aginte necessario della providenza per... Non bisonia ridere, signor, perche perquoi que la bona stella, la legge de l'équilibre et l'harmonica perfetto, la... la... la.. Je cours chercher les mille louidgi. Sono servitor humilissime. (*il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Mille louis ! quest-ce que cette somme en comparaison de ce que j'ai perdu ! quarante mille livres de rente ! un capital de six cents mille francs appartenant à ma pupille ! le jeu a tout dévoré !... (*musique.*) Passion funeste ! qui nous degrades ! dont le fatal ascendant nous conduit par degrés au crime !... (*musique.*) Le crime !... il sera consommé... consommé ! (*musique.*) O trouble dévorant ! ô supplice anticipé ! Vilmont était-il fait ? (*musique.*) Le sort en est jetté. C'est l'unique ressource qui me reste pour cacher à tous les yeux ma honte, et pour sauver ma gloire. (*musique.*) Ma gloire ! trompeuses illusions de l'orgueil humilié ! (*musique.*) N'importe, c'en est fait ; il faut sortir de cette anxiété cruelle...

(Bianco paraît dans l'éloignement et suit les mouvemens du Comte.)

SCENE IX.

LE COMTE, GERTRUDE, BIANCO, *observant.*

LE COMTE.

Approchez, Gertrude ; mes projets vous sont connus. — Les tems sont arrivés.

GERTRUDE, *réprimant un mouvement d'horreur.*

Seigneur !... vous pouvez compter sur ma fidélité.

LE COMTE.

Aujourd'hui même... à la fête... Je l'apperçois ; éloignons-nous.

(*Bianco disparaît. Musique. Ils sortent.*)

SCENE X.

CONSTANCE, un inconnu, *en dehors de la grille.*

(Pantomime de douleur. Musique. L'inconnu paraît fixer Constance, elle l'apperçoit, et s'avance vers la grille. Il lui présente une lettre.)

CONSTANCE.

Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? quel est cet écrit ?...

Digitized by Google

Vous ne me répondez pas !... (*Elle s'approche et lit l'adresse.* A la comtesse de Vilmont... Donnez. (*Elle décachète avec précipitation la lettre. L'inconnu disparaît.*) Dieux ! ces caractères !.... ce sont les mêmes !... Qui vous a remis cette lettre ?... il a disparu !... lisons... Robert ! mon fils ! ah ! mes pressentimens ne m'avaient donc pas trompé ! (*Elle lit.*) « Il est essentiel qu'il ignore encore pendant quelque tems qu'il est votre fils. » Eh ! comment pourrai-je lui cacher?... Je l'apperçois ! O ! bonheur!... ô ! tourmens !

SCENE XI.

CONSTANCE, ROBERT.

(Musique. Constance court au-devant de Robert. Elle l'embrasse avec transport ; elle pleure de joie. Tout-à-coup, regardant la lettre et pensant à ce qu'on lui écrit, elle devient triste et mélancolique.)

CONSTANCE.

O toi que je n'ose !... que je ne peux nommer, puisque ton sort est inconnu ; malheureux enfant ! combien tu m'intéresses !

ROBERT.

O la plus respectable des femmes ! tout mon cœur s'élance vers vous. Privé dès mon berceau des caresses de ceux qui m'ont donné l'être, je redemande en vain ma mère à toute la nature, et mon cœur éperdu voudrait la trouver en vous.

CONSTANCE.

En moi !... hélas ! je suis mère ! et je suis privé du bonheur de m'entendre donner ce nom si doux !

ROBERT.

Je le sais. Votre fils dans son berceau, fut enlevé à votre amour.

CONSTANCE.

Mon fils !... tu sais que je l'ai perdu ! Qui peut t'avoir instruit ?...

ROBERT.

La charmante Rosa.

CONSTANCE.

Rosa ! créature céleste ! Hélas ! je la destinais...

ROBERT, *avec effroi.*

A votre fils ! ô ciel !

Digitized by Google

CONSTANCE.

Que signifie ce trouble ? l'amour ? . . .

ROBERT.

L'amour ! appartient-il à un malheureux inconnu, rejetté par ses parens, proscrit. . .

CONSTANCE.

Proscrit !. . .

ROBERT.

D'oser lever les yeux sur tout ce que la nature à formé de plus beau ? je dois souffrir et me taire.

CONSTANCE.

Souffrir ! ah ! tes souffrances peuvent-elles égaler les miennes ? mais gardes-toi de te livrer au désespoir. Un jour viendra peut-être . . .

ROBERT.

Puis-je l'espérer encore, quand mes parens m'ont abandonné, quand ma mère ! . . .

CONSTANCE.

Ta mère !

ROBERT.

Refuse de me nommer son fils.

CONSTANCE.

Elle refuse !... un obstacle invincible... s'oppose peut-être à ce qu'elle te donne le doux nom de fils; il y va peut-être de sa vie... de la tienne.

ROBERT.

Que dites-vous ? mon sort vous serait-il connu ?

CONSTANCE.

Ton sort !... Ah ! s'il dépendait de moi, bientôt le tendre nom de mère s'échapperait de ta bouche et retentirait jusqu'à son cœur; bientôt maître d'adresser tes vœux à Rosa...

ROBERT.

A Rosa ! que vous destinez à votre propre fils ? Daignez m'expliquer...

CONSTANCE.

Je l'apperçois. J'ai besoin de l'entretenir avant la fête ; laisse-nous seuls un instant.

(Musique. Robert se précipite dans les bras de Constance, il la serre, regarde Rosa. Rosa considère ce tableau avec étonnement. Robert

Digitized by Google

quitte sa mère, jette alternativement les yeux sur Constance et Rosa avec expression, et sort.)

SCENE XII.

CONSTANCE, ROSA.

CONSTANCE.

C'est lui, ma Rosa ; c'est lui, c'est lui-même.

ROSA.

Lui ! qui donc ?

CONSTANCE.

C'est mon Auguste ; c'est mon fils ! Cette lettre que vient de me remettre un inconnu ; cette lettre de la même écriture que celle que je reçus, il y a quatorze ans, me l'annonce. Je n'ai fait que l'entrevoir ; nous sommes seuls, lisez.

ROSA, *lisant.*

« Je fus le complice de votre époux. Dix-sept ans de re-
» mords ont effacé mes crimes. Je vous promis d'avoir pour
» votre fils les entrailles d'un père ; j'ai tenu parole ; il est di-
» gne de vous. Reconnaissez ce fils chéri, cet Auguste dans
» ce jeune homme que, sans le connaître, votre époux a re-
» cueilli chez lui. Il est essentiel que Robert ignore encore,
» pendant quelque tems, qu'il est votre fils ; il pourrait se
» trahir, et sa vie serait en danger. La passion du jeu, assou-
» pie pendant quelque tems dans le cœur de votre époux,
» s'est rallumée avec plus de fureur ; il a tout perdu, et même
» une partie de la fortune de sa pupille. Son orgueil ne lui
» permet pas de l'avouer, et pour cacher cet évènement, il
» est capable de se livrer à tous les crimes. Vos jours sont me-
» nacés. » O le monstre ! » S'il héritait de Rosa, les siens
» seraient également en danger ; mais il se flatte que si vous
» n'existiez plus, il pourrait, en épousant sa pupille, cacher
» sa honte à tout les yeux. » (*elle embrasse Constance.*) O mon amie ! quels projets affreux !...

CONSTANCE.

Infortunée Rosa !... Mais nous pouvons être surprises ; achevez de lire cet écrit funeste...

ROSA, *lisant.*

« J'ai la certitude que s'il soupçonnait l'existence de votre

Digitized by Google

» fils, ce fils chéri courrait les mêmes dangers que sa mère.
» Le glaive de la mort est suspendu sur votre tête ; mais
» n'ayez aucun effroi, une main invisible veille sur vous ?

(*On entend des instrumens dans le lointain.*)

CONSTANCE.

J'entends les préparatifs de la fête ; éloignons-nous, ma Rosa, et rejoignons mon époux. Mon époux ! ô mon dieu ! sauve les jours de mon fils ! qu'il puisse jouir du bonheur ! qu'il puisse être uni à cet objet intéressant ; la mort peut m'atteindre ; je n'aurai plus rien à regretter sur la terre.

ROSA.

O mon amie ! (*elles s'éloignent ; la symphonie recommence.*)

SCENE XIII.

GERTRUDE, Domestiques du château, Villageois et Villageoises.

(Les villageois et les villageoises entrent en dansant. La vieille les reçoit avec un air de dignité. Pendant ce tems, les domestiques apportent sous un berceau, à droite, une table servie.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, CONSTANCE, BIANCO, ROSA, ROBERT, Domestiques.

(Les villageois présentent des bouquets à Constance, après quoi toute la compagnie se met à table. Le Comte donne à la vieille un flacon. Elle le met dans sa poche, en substitue un autre sans que le Comte s'en apperçoive, et verse à boire à la Comtesse, en faisant un signe d'intelligence au Comte qui a un air inquiet et troublé. Bianco, sans qu'on s'en apperçoive, a suivi tous les mouvemens du Comte et de la vieille, et ne paraît rassuré que quand il a vu substituer le flacon et boire la Comtesse. Pendant ce tems on danse, et après la danse, une des villageoises chante la ronde suivante. On danse.)

Guai ! guai ! guai ! jeunes fillettes !
A l'abri de ces rainceaulx,
Chantez, chantez tendres chansonnettes,
Faites des bonds et des saults !
De notre dame la fête

Digitized by Google

Doit nous rendre tous joyeux.
Guai ! guai ! guai ! ceignons sa tête,
De fleurs parons ses cheveux.

Second couplet.

Ornement de nos campagnes,
Bachelettes de quinze ans,
Chantez, célébrez jeunes compagnes
Ses vertus, ses agrémens.
De notre dame la fête, etc.

(A la fin du second couplet répété en chœur, les danseuses vont poser une couronne de fleurs sur la tête de Constance. A l'instant même elle se trouve mal. Effroi général. La danse est interrompue. On lui donne des secours. Elle revient à elle, se lève et s'appuie sur Rosa, s'avance sur l'avant-scène, donne, sans être apperçue, la lettre qu'elle vient de recevoir à Rosa qui la cache. Le Comte paraît inquiet. La vieille et Bianco ne le perdent pas de vue, et ne cessent de l'examiner avec des yeux d'indignation. Consternation générale. On emmène la Comtesse. Les villageois forment un tableau d'intérêt. La toile baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement ; de chaque côté une porte ; des fauteuils, une ottomane.

SCENE PREMIÈRE.

ROSA, *seule.*

(Pantomime de Rosa, Musique. Rosa s'avance plongée dans la plus vive douleur. Elle a un mouchoir à la main, regarde de tout côtés d'un air égaré. Long silence.)

Quel silence effrayant ! Je frémis ! je frissonne ! O ma malheureuse amie ! tu n'es plus, sans doute, tu n'es plus, et le poison !... (*pantomime d'horreur et d'effroi. Musique.*) Le crime et la mort m'environnent... Un crêpe funèbre est étendu sur toute la nature. (*pantomime, musique.*) Je crois entendre encore ses derniers accens : « Du courage, ma Rosa ! Je vais enfin connaître la paix ; je touche au port ; mais toi ! je te laisse exposée aux orages ! » (*Musique.*) Faible,

Digitized by Google

décolorée, mourante, elle lève au ciel ses yeux éteints, et c'est pour son fils, c'est pour moi qu'elle adresse au ciel cette prière touchante : « O mon dieu ! prends pitié de mes enfans! ils ne doivent pas être enveloppés dans ma punition ; ils sont innocens de mon crime. » Une sueur froide glace alors tous mes sens... je succombe.... On me rappelle à la vie ; mais je suis loin de Constance ; j'ignore si elle respire encore. En vain j'interroge... tout est sourd à mes cris !... On craint de m'annoncer sans doute !... Barbare pitié !... (*Musique.*) Qui s'avance ? Dieu !.... ce monstre !.... N'importe, tâchons de surmonter l'horreur qu'il m'inspire.

SCÈNE II.

ROSA, GERTRUDE.

ROSA.

O vous que jusqu'ici j'ai trouvé inaccessible à la pitié, daignez me tirer de cette anxiété cruelle, de cette incertitude affreuse...

GERTRUDE, *sévèrement.*

Quelle incertitude, mademoiselle ?

ROSA.

Daignez m'apprendre le sort de madame de Vilmont.

GERTRUDE.

Madame de Vilmont... ne souffre plus.

ROSA.

Elle est morte!

GERTRUDE.

Je n'ai pas dit cela.

ROSA.

Hélas ! je l'ai quitté mourante...

GERTRUDE.

Le danger est passé.

ROSA.

Elle vivrait !... Ah ! veuillez me conduire auprès d'elle.

GERTRUDE.

Cela m'est défendu.

ROSA.

Défendu ! quoi, l'on me privera du plaisir de voir mon amie ! de la presser dans mes bras, de veiller sur elle ! et, peut-être, ... de recevoir son dernier soupir !

Digitized by Google

GERTRUDE.

M. de Vilmont est le maître et ses volontés doivent s'exécuter.

ROSA.

O ciel ! que deviendra Constance ?

GERTRUDE, *après un silence d'observation.*

Vous vous adressez au ciel pour savoir ce qu'elle deviendra. Vous croyez donc que le ciel s'intéresse a elle ?

ROSA.

Eh ! ne doit-il pas ses secours à l'innocence persécutée ?

(*On entend un léger bruit.*)

GERTRUDE.

S'il les lui doit, mademoiselle, les vôtres sont inutiles.

ROSA.

Ah ! je ne vois que trop que l'on veut me cacher mon malheur ! Au nom de l'humanité ! j'embrasse vos genoux.

GERTRUDE, *attendrie.*

Relevez-vous donc, mademoiselle ?

(*On entend encore un léger bruit.*)

ROSA.

Vous voyez couler mes pleurs.

GERTRUDE, *durement.*

Peine perdue, je vous en avertis, et quand tout le château fondrait en larmes, tant que M. Vilmont me défendra d'y prendre garde, je ne m'en appercevrai pas.

ROSA.

Un mot ! un seul mot, par pitié ! je ne puis vous offrir que cette faible marque de ma reconnaissance. (*Elle lui offre une bourse.*) Mais, maîtresse de mon bien, je saurai reconnaître...

GERTRUDE.

Et c'est ainsi, mademoiselle, que vous croyez pouvoir me corrompre ? Détrompez-vous. Gardez votre or, il ne me séduira pas plus que vos larmes, et rien ne peut me faire oublier mon devoir. (*Elle sort et fait des signes d'intelligence au Comte.*)

Digitized by Google

SCENE III.

ROSA, LE COMTE.

ROSA.

Ah! monsieur, je tombe à vos pieds; puisqu'autour de vous tout est insensible à ma douleur...

LE COMTE.

Calmez-vous, Rosa, je vous l'ai déjà dit. Trop ingénieuse à vous tourmenter vous-même...

ROSA.

Dissipez cette incertitude affreuse qui m'accable! prenez pitié de mon désespoir.

LE COMTE.

De votre désespoir, Rosa! ne suis-je pas votre ami? votre père?

ROSA.

Si madame de Vilmont... respire encore, permettez-moi de lui prodiguer les soins... que je lui dois et qu'exige l'amitié. Si elle n'est plus...

LE COMTE.

Rosa, une ame forte doit opposer le courage au malheur.

ROSA.

Achevez, Constance!...

LE COMTE.

Le ciel en a disposé.

ROSA.

O mon dieu!...

LE COMTE.

Vous m'en voyez accablé de la plus vive douleur.

ROSA, *avec indignation.*

Vous!... (*elle se réprime*) Vous perdez une épouse vertueuse et sensible, et vous devez éprouvé les plus cuisans re...grets.

LE COMTE.

Vous seule, Rosa, pouvez en adoucir l'amertume, votre amitié, vos soins touchans peuvent seuls...

ROSA, *avec effroi.*

Mes soins, dites-vous! eh! puis-je rester dans des lieux ou tout entretiendrait ma douleur? ou tout me rappellerait

Digitized by Google

l'image de cette infortunée qui s'est vue... descendre au tombeau avant le terme que la nature semblait avoir fixé.

LE COMTE, *effrayé.*

Que dites-vous ? avant le terme !...

ROSA.

Oui ! Constance existerait encore si... si ses chagrins ne l'avaient précipitée au cercueil.

LE COMTE.

Vous voyez les funestes effets d'un caractère trop sensible. Constance elle-même a creusé son tombeau. Sa perte ne m'en est pas moins sensible ; mes regrets n'en sont pas moins amers J'ai besoin de consolation. J'ai besoin qu'une ame comme la vôtre verse sur mes plaies le beaume de l'amitié.

ROSA.

Nous sommes peu propres à nous consoler mutuellement, monsieur ; vous devez sentir qu'il m'est impossible de vivre sous le même toît avec vous, et j'espère que vous ne vous refuserez point au desir que j'ai de passer mon deuil dans la retraite.

LE COMTE.

Non, sans doute, Rosa, je ne m'y opposerai point. La décence l'exige ; mais ce que vous devez à la mémoire de Constance, exige également que vous n'abandonniez pas son époux dans les premiers momens. J'ai des arrangemens préliminaires à prendre. Quand nous serons d'accord...

ROSA.

Quand nous serons d'accord ! monsieur, j'ignore quels sont vos projets ; mais je vous déclare que je prétends sortir dès aujourd'hui de cette maison funeste...

LE COMTE.

Vous oubliez, Rosa, que maître absolu dans mes domaines...

ROSA.

Maître absolu !

LE COMTE.

Vous ne me contesterez pas ces droits peut-être.

ROSA.

Non ; mais celui de disposer de ma personne.

LE COMTE.

De votre personne. Oubliez vous qu'un tuteur est un père ?

Digitized by Google

ROSA.

Non ; mais un tuteur ne doit pas être un tyran.

LE COMTE.

Sachez que je suis libre de...

ROSA.

Vous êtes libre... de tourmenter vos subordonnés, d'avilir les esclaves qui vous sont soumis. Vous étiez libre peut-être de plonger votre épouse dans la douleur et dans les larmes, de l'accabler de votre indifférence, de vos mépris, de la faire périr... de désespoir, de la traiter en coupable, quoique d'un seul mot elle eût pu faire éclater son innocence, et découvrir bien des crimes qui ne sont pas les siens ; mais vous ne l'êtes pas de me retenir ici prisonnière. Vous n'avez de droits sur moi que ceux que l'honneur et la loi vous accordent. Je vous préviens que je saurai m'affranchir d'un joug qui me blesse, et la mort fût-elle mon seul recours pour me soustraire à votre tyrannie, je saurai la saisir avec transport et vous forcer à respecter la fille de votre sœur.

LE COMTE.

Eh quoi ! Rosa ?

ROSA, *sortant.*

Vous m'avez entendu ; réfléchissez et croyez sur-tout que mes résolutions sont inébranlables.

SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

Quelle fierté ! quel emportement ! Soupçonnerait-elle ?.... Non, mon crime est enseveli dans l'ombre... Mon crime !... il est donc vrai qu'il est consommé. (*Musique.*) Infernale passion du jeu ! voilà donc où tu m'as conduit ! Ma fortune entière s'est engloutie dans cet horrible gouffre ; la rage, le désespoir, une fureur concentrée.... Mon sang bouillonnant dans mes veines, un nuage épais couvrant mes yeux, des mouvemens convulsifs agitant tous mes muscles violemment contractés, je suis sorti de cet infâme repaire avec la soif du crime. Honneur, nature, amour, amitié, j'ai tout trahi, tout sacrifié ! le remords seul me reste ! le remords dévorant, l'ignominie, la misère et le déshonneur !.... (*Musique.*) Le

Digitized by Google

déshonneur ! je saurai m'y soustraire. Rosa seule peut me demander compte d'une fortune presque entièrement dévorée. En la forçant de me donner la main, je dérobe à tous les yeux ma honte, et mon orgueil n'aura point à souffrir. Je saurai respecter l'usage, les convenances ; elle passera un an dans la retraite ; mais elle ne quittera ces lieux qu'avec le nom de mon épouse. (*Musique.*) O souvenir cruel ! elle seule, dis-je, peut me demander compte... et mon fils... (*Musique.*) Mais mon fils n'est plus ; dix-sept ans du silence le plus profond l'attestent... Mais s'il existait ! s'il osait reparaître ! (S'il reparaissait !... ô malheur ! malheur à lui. *Musique.*)

SCENE V.

LE COMTE, ROBERT.

(Le Comte reste accablé et dans l'anéantissement. Robert arrive égaré, il ne voit pas le Comte.)

ROBERT.

Quel silence effrayant !... Qui pourra calmer ma vive inquiétude ?

LE COMTE, *avec effroi.*

Qui s'avance !

ROBERT, *prenant le ton stupide.*

Personne.

LE COMTE.

Que demandez-vous.

ROBERT.

Moi !... Je ne sais pas.

LE COMTE.

Que venez-vous faire ici ? que cherchez-vous ?

ROBERT.

Ah ! je cherchais la dame.

LE COMTE.

Quelle dame ?

ROBERT.

Celle du château ; est-ce qu'il y en deux ?

LE COMTE.

Deux !... Que lui voulez-vous ?

ROBERT.

Dame, je ne sais pas.

LE COMTE.

Sortez.

Digitized by Google

ROBERT.

C'est sa fête, aujourd'hui, à la dame.

LE COMTE, *frissonnant.*

Sa fête !

ROBERT.

Est-ce qu'on ne danse pas ?

LE COMTE.

Danser !... (*à part.*) A des funérailles ! (*haut.*) Retirez-vous ; la Comtesse repose.

ROBERT.

Elle repose ! ah ! tant mieux.

LE COMTE, *avec terreur.*

Elle dormira long-tems.

ROBERT.

Elle est si bonne, la dame !... (*avec expression.*) Vous ne reposez pas, vous ?

LE COMTE, *vivement.*

Que dis-tu ? quel motif ?...

ROBERT, *prenant un air gai.*

Eh bien ! venez danser avec nous.

LE COMTE.

Ah ! sa stupidité seule.... Approche. (*il le prend par la main, et examine ses traits. Musique.*) Dieu ! me trompai-je ! est-ce une illusion !... Ce sont ses traits !...

ROBERT.

Les traits de qui ?...

LE COMTE.

Parle, qui es-tu ?

ROBERT.

Je suis moi.

LE COMTE.

Dis-moi la vérité : est-il vrai que tu ne connaisses pas tes parens ?

ROBERT.

Mes parens ? je n'en ai pas ; je suis tout seul.

LE COMTE, *l'examinant.*

Je les connais, moi.

ROBERT, *vivement.*

Vous les connaissez ?

LE COMTE, *l'observant.*

Je peux te nommer ton père.

ROBERT, *vivement.*

Mon père ! (*avec stupidité.*) J'ai donc un père, moi ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Sais-tu qui je suis ?

ROBERT, *vivement.*

Oui ; je sais que... (*froidement.*) je ne vous connais pas. J'ai faim ; je vais manger.

LE COMTE, *à part.*

Vains prestiges d'une imagination en délire !..... Eloigne-toi de mes yeux. (*Robert sort. Musique.*)

SCENE VI.

LE COMTE, BIANCO.

(*Bianco entre d'un côté opposé ; il observe le Comte.*)

LE COMTE.

Non ! ce n'est qu'une illusion ! l'effroi du crime ! la terreur du remords !... Le remords ! il me déchire ! il me dévore ! Voilà ! voilà les détestables fruits de mon orgueil, de ma funeste ambition. (*Musique. Il remonte, s'approche de Bianco, l'apperçoit, fait un mouvement de frayeur. Bianco reprend l'air patelin.*)

LE COMTE.

C'est toi, Bianco !... laisse-moi.

BIANCO.

O mio caro maêstro, parmettez mi...

LE COMTE, *brusquement.*

Laisse-moi, te dis-je. (*avec terreur.*) Ne la vois-tu pas ?...

BIANCO.

Ascolta mi, signor.

LE COMTE, *égaré.*

Elle est là !... là !... à mes côtés... pâle... livide... la fureur dans les yeux. (*coup de tan tan.*) Dieu ! dieu !

(*L'effoi s'empare du Comte ; il parcourt le théâtre égaré et sort.*)

BIANCO, *seul.*

Le scélérat est en proie aux remords : c'est le premier supplice du crime ; mais une incertitude cruelle sur le sort de la Comtesse ?... Comment puis-je m'assurer... J'apperçois madame Durfild ; elle seule peut dissiper mon inquiétude : mais elle ignore qu'elle est l'instrument de mes projets...

Digitized by Google

SCENE VII.

BIANCO', GERTRUDE.

GERTRUDE, *à part.*

Encore ce malheureux Italien !

BIANCO, *à part*

N'importe, tâchons de découvrir... La riverisqué mia cara Dourfild.

GERTRUDE.

Allez au diable, la riverisque. Je n'ai besoin ni de votre jargon, ni de vos révérences.

BIANCO.

Ascolta mi, vi prego, signora.

GERTRUDE.

Je n'ai pas le tems d'écouter vos sornettes.

BIANCO.

Dolce, dolce! troppo venerabile Gertroude. Vi conservez de la rancoune. Vi avez tort, facci à mo la paix.

GERTRUDE.

La paix ! est-ce que la guèrre est déclarée entre nous ? au surplus, tant mieux ! Je vous le dis franchemeut ; je ne vous aime pas.

BIANCO.

Vi êtes bien injouste ; car mi, je prends le piou vive intérêt à ce qui vi concerne.

GERTRUDE.

Tant pis. Vous avez tort.

BIANCO.

Perche.

GERTRUDE.

Perché ! perché ! je vous l'ai dit, parce que je vous déteste.

BIANCO.

Vi ren grazio. Ma il ne sera pas toujours de même, oun giorno viendra que vi m'aimerez à la folie

GERTRUDE.

Je réponds bien que non.

BIANCO.

Qui repond paye, signora, je souis soûre de mon fait, perché, perquoi que l'harmonica préétablie...

Digitized by Google

GERTRUDE.

L'harmonica !

BIANCO.

Si, signora. Lascia mi faro. Vi me rendrez piou de joustice. Ma ascolta oun petit piou... Oun eveneminte terrible, il afflige mio tenero amico...

(*Il observe s'il n'apperçoit personne. Musique.*)

GERTRUDE, *à part.*

Où veut-il en venir ? Le Comte l'aurait-il chargé ?...

BIANCO.

La mort de la donne della casa.

GERTRUDE, *brusquement.*

Hé bien ! sa mort, voyons. Elle est morte, parce qu'elle avait à mourir.

BIANCO.

Souperioreminte raisonné ! perche perquoi que la legge de l'equilibre... Quando que l'oun des bassins de la balintce il prend son vol vers la région soupriore, l'altre certanaminte il s'incline vers la terre, ma si vi mettez oun poids egal dans la balintce là haut, vi rétablissez l'equouilibre, et cet equouilibre il dépendait della signora Gertroude.

GERTRUDE, *à part.*

Que veut-il dire ? soupçonnerait-il ?... jouons serré.

BIANCO, *à part.*

Elle m'entend.

GERTRUDE.

Je ne conçois rien à vos comparaisons, et mon esprit n'est pas assez subtil...

BIANCO.

Il faut vous parler piou claraminte. Eh bien, en doux mots. Constance est-elle morte ?

GERTRUDE, *troublée.*

Comment ? quelle question ? que prétendez-vous dire ?

BIANCO.

Dolce ! dolce ! signora. Vi ne savez pas tutto l'intérêt que je prends alla soua vita.

GERTRUDE.

Vous prenez intérêt...

BIANCO.

Cela il vi sourprend ! ascolta mi : io souis instrouit des

motifs qui vi ont fait placer ici. Vi ne connaissez pas il signor Bianco : ma la signora Emilie, vi la connaissez? E vero ?

GERTRUDE.

Emilie ! je ne sais de quelles faribolles il vous plaît de venir m'entretenir. J'ignore, si M. le Comte vous a chargé de surveiller ma conduite et mes démarches ; mais en ce cas, il aurait tort, très-tort, entendez-vous. Je fais mon devoir, je ne crains rien ; on connaît Gertrude Durfild ; et quant à toutes vos questions, qui tombent des nues et qui ne ressemblent à rien, je vous préviens que je n'y répondrai pas, je n'y conçois rien, je ne sais rien, je me tairai ; ne m'interrogez pas davantage. Bonjour, Bonsoir, adieu. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

BIANCO, ROSA.

BIANCO.

Quelle femme ! tâchons de la rejoindre dans un autre instant, et... Rosa ! elle est en proie à la plus vive douleur.

(Musique. Rosa arrive toute troublée ; la pâleur, le désordre de ses vêtemens, ses cheveux flottans donnent à sa personne un ensemble vraiment terrible et déchirant. Elle s'avance. Bianco l'observe avec attendrissement.)

BIANCO.

Eloignons-nous. Que pourrai-je lui dire ?

(Il se retire. Musique. Pantomime de douleur et d'effroi. Rosa parcourt le théâtre. Second coup de tan, tan. Elle tombe évanouie.)

SCENE IX.

ROSA, *évanouie*, CONSTANCE, GERTRUDE.

(*Musique.*)

(Constance enveloppée d'un voile noir est conduite par Gertrude. Elles marchent lentement et avec mystère. Constance lève les yeux au ciel, apperçoit Rosa, veut voler dans ses bras ; Gertrude la retient et lui fait signe que tout serait perdu si on les découvrait. Elle entraîne Constance qui tend les bras vers Rosa.)

SCENE X.

ROSA, *seule.*

(Pantomime. Musique. Rosa revient peu à peu de son évanouissement ; elle regarde autour d'elle et cherche a rappeller ses idées.)

Digitized by Google

Où suis-je ? . . . Le sommeil de la mort glaçait mes sens... Oh ! pourquoi mes yeux se sont-ils rouverts à la lumière !... (*Musique.*) Infortunée Constance ! tu n'es plus !... Je les ai entendu, ces sons funèbres. O crime ! ô vengeance ! Son fils !... arrachons s'il se peut cette victime à son barbare père. Je l'ai promis à sa mère expirante. Ces lettres fatales... Il connaîtra !... Je l'apperçois. O mon dieu ! sauve-le des fureurs de ce monstre ! . . . (*Musique.*)

SCENE XI.

ROSA, ROBERT.

(*Robert, paraît triste, abattu, en désordre ; il apperçoit, Rosa, et n'ose approcher.*)

ROSA.

Approches, jeune infortuné !

ROBERT.

Sensible Rosa ! Elle n'est plus ! elle n'est plus !

ROSA.

Plus heureuse que ceux qui lui survivent, plus heureuse, que tout ce qui lui était cher, elle dort en paix dans la nuit du tombeau.

ROBERT.

Vous voyez les larmes que m'arrache la perte de cette femme vertueuse.

ROSA.

Ah ! laissez les couler ! ce sont les larmes de la nature.

ROBERT.

De la nature !

ROSA.

Ma malheureuse amie . . .

ROBERT.

Constance !

ROSA.

Elle était votre mère.

ROBERT.

Ma mère ! ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé.

ROSA.

Le crime à creusé son cercueil.

ROBERT.

Le crime ! Dieu !

ROSA.

Un poison mortel avait passé dans ses veines.

Digitized by Google

ROBERT.

Et quel est le monstre ?...

ROSA.

Vous devez le respecter, malgré ses crimes.

ROBERT.

Le respecter !

ROSA.

Ce monstre est son époux.

ROBERT.

Son époux !

ROSA.

Il est votre père.

ROBERT, *accablé.*

Dieux ! dieux !

ROSA.

Ces lettres développeront à vos yeux ces horribles mystères.

ROBERT.

Je reste anéanti.

ROSA, *lui remettant les lettres.*

Cachez-les soigneusement et quittez sur le champ ces lieux où vos jours ne sont point en sûreté.

ROBERT.

Quitter ces lieux ! abandonner Rosa à la fureur !... Non ! puisqu'il m'est permis d'élever mes vœux jusqu'à vous, je ne vous quitte plus et je vous conjure à genoux...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO, Domestiques.

LE COMTE, *accourant précipitamment.*

Téméraire ! que faites vous ?

ROSA.

Arrêtez.

LE COMTE, *lui arrachant les lettres.*

Quelle sont ces lettres ?

ROBERT.

Ces lettres sont à moi.

LE COMTE.

Que vois-je ?... Solange !... ô fureur !

(*Musique. Effroi de tous les personnages.*)

LE COMTE, *après avoir parcouru les lettres.*

Malédiction !... je serai vengé ! qu'on entraîne cet insensé dans un cachot.

Digitized by Google

ROSA.

Arrêtez ; vous venez de l'apprendre, il est votre fils.

LE COMTE.

Mon fils ! quelle horrible imposture !

ROBERT.

Eh ! quoi ! votre cœur est fermé à la voix de la nature !

LE COMTE.

Que l'enfer engloutisse quiconque le premier forma un semblable mensonge ! Mon fils ! mon fils est mort.

ROSA.

Il respire ! et c'est lui...

LE COMTE, *d'une voix terrible.*

Silence !

ROBERT, *à ses genoux.*

Mon père !

LE COMTE, *le repoussant.*

Imposteur ! retire-toi.

ROSA.

C'est votre fils.

LE COMTE.

Silence ou craignez ma fureur.

ROBERT.

Eh ! que devais-je attendre du bourreau de ma mère ?

LE COMTE.

Sang et furies ! qu'on entraîne ce monstre ! Bianco, c'est à vous que je le confie. Vous m'en répondrez sur votre tête.

ROSA.

Arrêtez.

LE COMTE, *la repoussant.*

Laissez-moi ; laissez-moi.

(*Musique. Pantomime de douleur de Rosa. Sortie de tout les personnages.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un salle-basse et voutée. D'un côté est la chapelle du château, de l'autre, une porte qui conduit à une tour. Il est nuit. Une lampe est sur une table ; une écritoire.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

(Il est assis, et relit les lettres L'effroi se peint sur son front. Cette lecture l'agite, le met presque dans un état de convulsion. Musique.)

Tout est donc dévoilé !... Rosa, mon fils, connaisent tous mes crimes ! (*Musique. Il se lève.*) Mon fils ! il ne reverra plus la lumière. Enseveli pour jamais dans l'ombre, je n'aurai point à rougir devant lui, et Rosa . . . Rosa se verra forcée au silence. (*Musique. Il s'assied, se lève, et il s'arrête effrayé en considérant un enfoncement où est censé être le lit de la Comtesse.*) C'est là ,... là... qu'à péri la malheureuse victime de mon ambition, de ma fureur ! (*Musique. Avec terreur.*) Je crois entendre encore !... vaines terreurs, prestiges de la nuit, préjugés vulgaires ! disparaissez, fuyez ombres mensongères ! trop coupable pour écouter la voix du remords, trop endurci dans le crime pour me laisser effrayer par ces fantômes trompeurs d'une imagination crédule... j'apperçois Rosa, dissimulons.

SCENE II.

LE COMTE, ROSA, *voilée*, GERTRUDE.

ROSA.

Dans quels lieux me conduisez-vous ?

GERTRUDE.

Auprès de l'homme qui ne veut que votre bonheur. Vous pouvez lever votre voile. (*elle le lève.*)

Digitized by Google

ROSA, *effrayée.*

Dieu ! où suis-je ? (*musique.*)

LE COMTE, *faisant signe à Gertrude de s'éloigner.*

Approchez-vous, Rosa ; écoutez-moi.—J'ai cru remarquer que votre démarche auprès de ce jeune insensé, vous avait été recommandée par la Comtesse de Vilmont. Cette femme ne s'est pas même démentie au lit de la mort, elle a voulu que les effets de sa haine pour moi lui survécussent. — Ne m'interrompez pas. Victime de la trame la plus odieuse, j'ai la douleur de voir que cette épouse coupable entretenait une correspondance criminelle avec mon ennemi mortel, que pour placer dans ma famille un enfant étranger, le fruit peut-être de leurs détestables amours...

ROSA.

Arrêtez, monsieur, cessez de calomnier la vertu la plus pûre !

LE COMTE.

La vertu qui conspire dans l'ombre ! qui par les plus noires impostures !... car ces lettres ne contiennent que d'affreux mensonges ! et vous les avez cru, Rosa ! L'inexpérience de votre âge... L'hypocrisie de ma coupable épouse... un sentiment de préférence peut-être pour ce jeune imprudent...

ROSA.

Je ne vous dissimulerai point monsieur, que le sort de ce jeune infortuné n'ait excité ma pitié. Je n'ai pu d'abord lui refuser mon estime, et quand j'ai su qu'il était votre fils...

LE COMTE, *avec fureur.*

Je vous ai déjà dit que je ne n'avais plus de fils. Un vil aventurier, introduit dans ma maison par la ruse la plus exécrable, offert à mes yeux comme un insensé digne de toute ma pitié, un enfant corrompu qui s'entend avec mes ennemis, avec mes persécuteurs, et qui dans l'âge de la candeur ne rougit pas de chercher à m'abuser par une feinte stupidité, ce monstre serait mon fils ! je n'en ai plus, je n'ai plus de fils.

ROSA.

Permettez-moi de vous observer, monsieur, que rien ne prouve que votre fils n'existe plus.

Digitized by Google

LE COMTE.

Eh bien ! qui me prouvera le contraire ?

ROSA.

Moi ! Si vous le m'écouter.

LE COMTE.

Vous !... Non, je ne veux rien entendre ; il est trop tard, je ne reculerai pas.

ROSA.

Eh ! monsieur, est-il trop tard pour revenir à la vertu ? est-il trop tard pour réparer des torts, pour connaître le bonheur ? Vous souffrez des tourmens affreux ; vous les répandez sur ceux qui vous entourent. Osez un seul moment espérer que la paix puisse rentrer dans votre ame, et vous cesserez de renoncer à la posséder. Sans doute il est des pertes qui ne se réparent jamais ; mon amie, l'infortunée comtesse de Vilmont... Vous frémissez, monsieur ; je n'acheverai pas. Mais si ce jeune homme était votre fils ? interrogez votre cœur : le plaisir de vous voir revivre en lui, sa présence, ses tendres caresses n'adouciraient-ils pas l'amertume de vos regrets sur le passé ?

LE COMTE.

Non !... Vous avez fermé pour jamais mon cœur au repentir ! Non ! non ! Robert n'est pas mon fils : il le serait que je n'avouerai jamais pour tel celui devant lequel je ne pourrais me présenter sans rougir. Cet écrit a fixé ma destinée et la vôtre. Épargnez-moi des pleurs, des cris, des reproches, qui m'aigriraient sans pouvoir me changer. Je ne vous reverrai qu'à l'autel, ou dans la tombe qui doit ensevelir le seul témoin qui pourrait s'élever contre moi.

ROSA.

Tant qu'il lui restera un souffle de vie, Rosa ne sera jamais l'épouse du comte de Vilmont.

LE COMTE.

Tremblez de me pousser à bout.

ROSA.

Je suis résignée.

LE COMTE.

Vous ne savez pas le sort que je vous réserve.

Digitized by Google

ROSA.

Je saurai tout braver.

LE COMTE.

Malédiction sur ma tête ! si je ne vous réduis bientôt à la plus servile obéissance.

ROSA.

Je puis être votre victime ; mais jamais, jamais votre épouse.

LE COMTE, *ironiquement.*

Croyez-vous m'en imposer ? Réfléchissez donc que j'ai sur vous un pouvoir illimité. A qui adresserez-vous vos plaintes ? à des parens éloignés auxquels elles ne parviendront pas. Tenterez-vous de corrompre quelqu'un de mes gens ? vos efforts seraient inutiles ; je vous surveillerai de trop près. Dès aujourd'hui vous êtes ma prisonnière. Vous ne sortirez d'ici que pour aller aux autels : ni vos pleurs, ni vos cris, ne sauraient m'attendrir.

ROSA.

Homme perfide !

LE COMTE.

Obéissez ! et par une prompte soumission, hâtez-vous de fléchir celui que vous n'avez que trop irrité.

ROSA.

Ah ! vous me faites horreur ! C'est dans cet appartement, auprès de ce lit de mort, que vous voulez m'arracher un pareil consentement ?

LE COMTE, *lui serrant le bras avec force.*

Oui ; c'est auprès de ce lit de mort.

ROSA, *tombant à genoux.*

Ombre de mon amie ! je t'invoque contre ton bourreau : sauve-moi ! sauve-moi !

LE COMTE.

Son bourreau !

ROSA.

Barbare ! puis-je ignorer que le poison !...

LE COMTE, *furieux.*

Arrête ! ou mon bras...

ROSA.

Frappe !

LE COMTE.

Non ! tu me suivras à l'autel.

ROSA.

A l'autel !

LE COMTE.

Aujourd'hui, dans une heure !

ROSA.

Scélérat ! quand ta victime...

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle dort : elle ne t'entend plus. Ecoute, je quitte ce château ; je sacrifie à des convenances puériles, à des préjugés ridicules ; mais tu seras gardée à vue jusqu'à mon retour ; mais j'emporterai le titre de ton époux. J'ai des moyens sûrs pour te forcer à l'obéissance. Tu aimes celui que l'imposture a prétendu me faire reconnaître pour mon fils ! frémis ! tout son sang rejaillira sur toi.

ROSA.

Votre fils !... barbare !...

LE COMTE.

Tu m'as entendu ; il suffit.

(Rosa égarée, et toujours à genoux à l'air de l'implorer, il veut s'éloigner. Elle se traîne sur ses genoux, l'arrête par ses vêtemens. Il la repousse. Elle tombe. Il sort furieux. Musique.)

SCENE III.

ROSA, GERTRUDE.

(Scène de pantomime. Rosa est étendue sur le plancher. Gertrude paraît donner des signes d'effroi, de pitié, de douleur, elle fait respirer des sels à Rosa et la rend à la vie. Musique. Rosa reprenant ses sens, fixe Gertrude et jette un cri d'effroi.)

GERTRUDE.

Du courage, mademoiselle ; l'heure s'approche.

ROSA.

Il va périr !... Laissez-moi, laissez-moi.

GERTRUDE.

Reprenez vos esprits et écoutez-moi.

ROSA, *avec indignation.*

Vous !...

GERTRUDE.

Du courage et de la discrétion.

ROSA.

Du courage !

GERTRUDE.

Vous n'avez rien à redouter pour les jours de Robert.

ROSA.

Dieu !... ne me trompez-vous pas ?

GERTRUDE.

Bientôt je pourrai me livrer sans contrainte à l'intérêt que vous m'inspirez. Malheureuse Rosa ! qu'il m'en a coûté pour acquérir le droit de vous être utile !

ROSA, *frémissant.*

De m'être utile ! vous !

GERTRUDE.

Vous ne savez pas de quel danger je m'efforce de vous préserver ! quand vous le connaîtrez vous me rendrez plus de justice.

Digitized by Google

ROSA.

Eh quoi ! vous pourriez être sensible à la pitié ?

GERTRUDE.

Eh ! qui ne le serait pas à vos malheurs ?

ROSA.

Ils sont sans remède.

GERTRUDE.

Que dites-vous ! il dépend de vous de vous y soustraire ; aujourd'hui, à l'instant même.

ROSA.

De m'y soustraire, et comment ?

GERTRUDE.

En suivant votre tuteur à l'autel.

ROSA.

Perfide ! eh voilà cette pitié que je t'inspirais ! Misérable agent des volontés d'un monstre, souillé de crimes ! C'est sous le voile de l'hypocrisie que tu viens me plonger un poignard dans le sein ! sors de ma présence, vas dire à ton infâme complice que je ne redoute ni les cachots, ni la mort, ni les tourmens ; et que le supplice le plus affreux, me paraît préférable à l'horreur de vivre avec des monstres tels que vous.

GERTRUDE.

Rosa, l'injure n'atteint que l'être qui l'a méritée ; elle ne me frappe point. Je vous le repète : c'est à l'autel, que le bonheur vous attend.

ROSA.

A l'autel ! avec Vilmont !... vous connaissez tous ses crimes !

GERTRUDE.

Oui, je les connais. Le ciel ne les laissera pas impunis.

ROSA.

Oh ! non, certainement ; il ferait douter de sa justice. Vous savez de quelle manière périt sa malheureuse épouse ?..

(*Elle examine Gertrude avec attention.*)

GERTRUDE, *noblement.*

Dans une heure, ce mystère sera éclairci, jusque-là... suspendez votre jugement. Au surplus, si les conseils de l'amitié ne suffisent pas pour vous déterminer, la voix de l'amour sera plus puissante, sans doute, et parviendra malgré vous, à vous sauver. (*Fausse sortie.*) Ne me suivez pas !.. L'aurore du bonheur va luire pour vous. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

ROSA, *seule.*

L'aurore du bonheur !... O malheureuse Constance ! si du ciel que tu habites, tes yeux se portent encore sur les êtres qui t'étaient chers ; ombre révérée ! veille sur ta fille ? sauve

Digitized by Google

la des mains de ses persécuteurs. (*Musique.*) Par tout, je vois l'abîme entr'ouverte sous mes pas. Robert, ce jeune infortuné, gémit dans un cachot ! Robert, peut-être, n'existe plus. (*Musique.*)

SCENE V.

ROSA, ROBERT.

ROSA.

Quelqu'un s'avance . . . Serait-ce mon bourreau ? . . . Robert ! par quel prodige !

ROBERT.

O la plus aimée des femmes !

ROSA.

Vous respirez encore !

ROBERT.

Une main invisible est étendue sur nous ; je lui dois le bonheur de revoir encore ma Rosa, de lui jurer à genoux un amour éternel.

ROSA.

Eh quoi ! vos fers sont brisés ! quelle main protectrice?...

ROBERT.

Je l'ignore. Un inconnu dont je n'ai pu distiguer les traits, mais dont j'ai reconnu la voix pour celle de cet être mystérieux qui m'amena dans la forêt qui avoisine ce château, m'a fait sortir de l'espèce de cachot obscur où l'on m'avait plongé ; il m'a facilité les moyens de parvenir auprès de vous.

ROSA.

Dieu ! vous me faites frémir ; si le Comte !...

ROBERT.

Je vous l'ai dit, cet inconnu veille sur nos jours.

ROSA.

O mon ami ! frémissez des projets d'un barbare ! Vos jours sont menacés, et quelques soient les promesses de cet inconnu, pouvons-nous y ajouter foi ? N'avait-il pas promis de veiller sur les jours de votre mere ? et pourtant les monstres l'ont précipitée au tombeau. Fuyez, Robert, fuyez cet affreux repaire où le crime peut tout ; quittez pour jamais ces lieux funestes à la vertu : fuyez ; le glaive est suspendu sur votre tête.

ROBERT.

Moi fuir ! abandonner Rosa ; jamais.

ROSA.

Il le faut ; vous périssez victime des fureurs d'un monstre si je refuse de lui donner la main, aujourd'hui, à l'instant même, sur la tombe encore entr'ouverte de l'épouse qu'il a sacrifiée. (*à ses genoux.*) Robert, ayez pitié de ma situation ; elle est affreuse ! elle est horrible ! Fuyez : quand vos

Digitized by Google

jours seront en sûreté, alors je n'ai plus rien à redouter des fureurs du Comte ; la mort saura me soustraire...

ROBERT.

La mort ! eh ! pourrais-je survivre à la perte du seul objet qui m'attache à la vie ?... Ecoutez, Rosa ; je vais vous étonner : il faut que vous suiviez le Comte à l'autel.

ROSA.

Dieux ! et vous aussi, Robert ; vous ?...

ROBERT.

Ecoutez-moi. Les instans sont précieux. Je ne puis vous dévoiler encore ce mystère impénétrable ; j'ignore les moyens, les ressorts que l'on doit employer : c'est au nom de cet inconnu que je vous parle : tout est préparé pour vous sauver.

ROSA.

Eh ! Robert, on vous abuse, on vous trompe.

ROBERT.

Rosa !... je vous en conjure, au nom de ma mère, de votre salut et de notre amour ; feignez de consentir à ce qu'exige le Comte ; c'est là que vous trouverez le bonheur et la liberté.

ROSA.

Vous le voulez ; eh bien ! j'y souscris. (*apperçevant le Comte.*) Dieu ! (*Gertrude court la soutenir*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO, GERTRUDE, Domestiques.

LE COMTE, *avançant avec fureur.*

Perfide !

BIANCO, *lui arrêtant le bras.*

Dolce ! dolce ! mio caro maëstro !

LE COMTE, *à Bianco.*

Perfide ami ! c'est ainsi que vous servez ma vengeance !

BIANCO.

Mieux que vi ne pensez, pout-être... Ascolta mi, signor. Madamiselle refousait absolouminte de vi épouser ; il était necessario de vaincre ses scroupoules ; Robert soul pouvait y parvenir et lour proc[illegible]er oune converzatione à ce soujet était oun coup de maître. Ce coup il part de là del caro Bianco ; je souis soure de la reoussite et que madamiselle elle est prête per la cérémounie ; E vero, signora ?

ROSA, *pressée par Gertrude.*

Oui, monsieur ; je consens... à vous suivre.

BIANCO, *sautant.*

Vittoria !

Digitized by Google

ROSA

Mais pour prix de ce sacrifice, accordez-moi du moins la vie de cet infortuné.

LE COMTE.

Je jure... de respecter ses jours.—Qu'on l'éloigne un instant. Eloignez-vous aussi Rosa, Bientôt...

(*Les domestiques emmènent Robert. Rosa sort du côté opposé. Elle entre dans la chapelle avec Gertrude. Le théâtre est sombre. Musique.*)

SCENE VII.

LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Bianco ?

BIANCO.

Signor ?

LE COMTE.

Tout est-il prêt ?

BIANCO.

Signor si !

LE COMTE.

Le notaire ? les témoins ?

BIANCO.

Ils n'attindent qu'oun signal per paraître.

LE COMTE.

Tu es sûr de leur discrétion ?

BIANCO.

Soûr comme de la mienne. J'ai fatto briller à lors youx oune argouminte sans replique. Ils sont devénous sourds, avogles et muets.

LE COMTE.

Tu as fait disposer d'après mes projets ?...

(*il désigne la tour.*)

BIANCO.

Si signor.

LE COMTE.

C'est là, c'est dans cette tour que ce jeune insensé traînera sa déplorable existence. J'ai juré de ne pas attenter à ses jours... je n'ai rien promis de plus. Il ne reverra plus la lumière. Rends moi la clef de ce passage.

BIANCO, *troublé.*

Signor, il notârio il s'avintce avecques les témoins.

LE COMTE, *vivement.*

Rends-moi la clef, te dis-je... (*Bianco la lui remet.*) et fais rentrer Rosa.

BIANCO, *prêt à sortir s'arrête, revient et dit.*

Il vèle sour les youx ! E vero, signor ? perché perquoi qu'il est inoutile que ces étrangers ils voyent la figoure...

Digitized by Google

LE COMTE.

Sans doute.

(*Bianco entre dans la chapelle. Musique. Le notaire et les deux témoins entrent. Le comte est pensif, agité, et ne les regarde pas. Bianco sort de la chapelle avec Constance, portant un ajustement et un voile pareils à ceux de Rosa.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, CONSTANCE, BIANCO, LE NOTAIRE, les deux Témoins. (*Le Notaire tient un contrat.*)

BIANCO, *à Constance, en entrant.*

Dou couradge, madamiselle. (*au Notaire.*) Ah! servitor houmilissime. Vi aves souivi dans tutta, lor plénitoude les intentions del mio caro maëstro!

LE NOTAIRE.

Je m'y suis exactement conformé.

BIANCO.

Béné! béné! (*au Comte.*) Prestò! à la signatoure, signor, perché perquoi qu'il capricio della dona...

LE COMTE, *à Bianco.*

Fais rentrer Robert.

(*Musique. Bianco sort. Le Comte signe, présente la plume à Rosa qui signe également. Les témoins signent ensuite. Bianco rentre avec Robert.*)

LE COMTE.

Vous êtes à moi, Rosa. Je n'oublirai point à quel prix. Je vous promis la vie de ce jeune insensé; il ne mourra point: là se borne ma promesse; mais mon honneur, mon intérêt, le vôtre, ma sûreté peut-être, exigent qu'il ne revoie plus la lumière, et c'est sous ces dômes sombres...

(*Il ouvre la porte du passage qui conduit à la tour. Musique. Des hommes armés sortent de ce passage, et s'emparent du Comte. Les domestiques entrent avec des flambeaux. Le théâtre est très-éclairé.*)

SCENE IX et DERNIERE.

LE COMTE, CONSTANCE, ROSA, SOLANGE, (l'un des Témoins,) BIANCO, ROBERT, Le Notaire, Le Second Témoin, Soldats, Domestiques.

LE COMTE.

Malédiction! je suis trahi!

BIANCO, *au premier témoin.*

Comte de Solange, qu'ordonnez vous. (*Solange se débarrasse de son manteau.*)

LE COMTE.

Solange! ô fureur! — Exécrable Bianco!

Digitized by Google

BIANCO.

Voilà mon véritable maître. J'ai rempli mon devoir.

LE COMTE, *à Solange.*

Perfide ! quels sont tes desseins ? Rosa est à moi, Rosa ne peut m'être ravie.

SOLANGE, *lui montrant la chapelle.*

Rosa ! lève les yeux !

(*Rosa sans voile paraît sur les dégrés de la chapelle, accompagnée de Gertrude qui tient une lumière.*)

LE COMTE, *appercevant Rosa.*

Dieu ! (*il arrache le voile de Constance.*) Ma femme ! ô terre ! engloutis moi. (*à Gertrude.*) Perfide !

GERTRUDE.

Oui. Je pris le masque du crime : mais ce fut pour sauver la vertu.

(*Constance s'avance vers le Comte d'un air suppliant. Robert et Rosa volent dans les bras de Constance.*)

ROBERT.

O ma mère !

ROSA.

O mon amie !

CONSTANCE.

Mes enfans !

SOLANGE.

Vilmont ! tu me crus ton ennemi, tu fus dans l'erreur. Constance n'est point déshéritée ; tous les biens de sa maison sont réunis sur sa tête. Des scélérats t'enlevèrent au jeu des sommes immenses. Ils sont punis, elles te seront rendues. Ton fils adore Rosa. Tu viens, ainsi que Constance, de signer le contrat qui les unit. Cet acte leur assure toute ma fortune. C'est à mes soins que tout ce qui t'entoure doit le bonheur. Compare maintenant les actions de l'homme vertueux et celles d'un homme livré à ses passions, et prononce si tu l'oses.

LE COMTE.

J'admire les vertus de Solange, autant que le noble dévouement de Bianco : mais tant de grandeur d'ame me pèse, elle humilie mon orgueil. Je ratifie l'union d'Auguste devenu Comte de Vilmont et de Rosa. Que Constance soit heureuse ! elle n'a plus rien à redouter de mes fureurs. Je sais me faire justice. Je fus votre bourreau... (*Il se tue d'un coup de poignard, et tombe dans les bras des hommes armés.*) Vous êtes vengés.

TOUS.

Dieu !

(*Effroi général. Tableau. La toile baisse.*)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Antier, Benjamin

BASSON.

MÉLODRAME

EN DEUX ACTES ET EN CINQ PARTIES,

A GRAND SPECTACLE;

PAR MM.

BENJAMIN, HENRI ET THÉODORE M*,**

MUSIQUE DE M. SERGENT,

Ballet de M. JACQUINET, Mise en Scène de M. Ad. FRANCONI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Cirque Olympique, le 13 Juin 1828.

Paris.

J.-N. BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines, n°. 7;

Et au Magasin de Pièces de Théâtre, rue St.-Honoré, n°. 210;

BEZOU, Libraire, boulevard St.-Martin, n°. 23.

1828.

Digitized by Google

Personnages.	Acteurs.
Le Chevalier DE LAVAL, amiral français	M. Demouy.
HYPPOLITE BISSON, enseigne de vaisseau	M. Paul Seigneurie.
Félix DURVILLE, son ami, élève de 1re classe	Mrs. Lussan, Chéri.
M. TRÉMINTIN, pilote	M. Delhommé.
Un MATELOT français, blessé	M. Lemaire.
Le GOUVERNEUR de l'île de Malte	M. Bailliestre.
Un HOMME du peuple de Malte	M. Boisselot.
ROGG, Calabrois, chef de pirates	M. Edmond.
BURCK, son lieutenant	M. Fleury.
GIBETTI, Italien, associé de Rogg.	M. Thibouville.
GRÉGORIO, pirate	M. Lamarre.
Un HABITANT de Malte, pirate	M. Rébard.
JOULI, grecs au service des pirates.	M. Edouard.
THOMASIS, grecs au service des pirates.	M. Amable.
LAMBROS, grecs au service des pirates.	M. Cantel.
PHOLOÉ, jeune grecque, esclave	Mlle Millot.

L'Amiral russe.
L'Amiral anglais.
Les Autorités de l'île de Malte.
Un fils de Canaris, et deux autres Enfans Grecs.
Officiers, Soldats et Matelots Français, Anglais et Russes.
Habitans de Malte, et des diverses îles de l'Archipel.
Jeunes Filles Grecques, Esclaves.
Pirates.
Arméniens, Marchands d'Esclaves.

La Scène se passe à Malte et à Stampalie.

Imprimerie de L.-E. Herhan,
rue des Bouchers S.-G. n. 38.

Digitized by Google

BISSON,

MÉLODRAME

EN DEUX ACTES ET EN CINQ PARTIES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grotte.

PREMIER TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGG, GRÉGORIO, et PIRATES *endormis.*

(Cris des sentinelles qui arrivent du lointain jusqu'à la grotte, de proche en proche : Une barque à la côte!

ROGG, *s'éveillant au cri de la dernière sentinelle.*
Une barque! *(Il tire un coup de pistolet.)* Debout!

(Tous les pirates se lèvent.)

SCÈNE II.

ROGG, GRÉGORIO, BURCK, PIRATES.

GRÉGORIO.

Qui vient là?

BURCK *entre le premier.*

Burck et son monde.

Digitized by Google

ROGG.

Ah ! ah ! soyez les bienvenus ; quoi de neuf ?

BURCK, *montrant les pirates qui le suivent avec des charges d'effets et de tonneaux.*

Je ramène les dix hommes qui ont passé la nuit avec moi, sur la prise que nous avons faite hier. Voici quelques barriques de rhum, et des ballots qui s'y trouvaient encore ; et puis c'est tout, la carcasse est bonne à brûler maintenant.

ROGG.

Eh ! bien, les provisions au magasin, et qu'on brûle la carcasse !

BURCK.

La journée d'hier a été bonne ?

ROGG.

Excellente ! une imposition de trente marcs d'or, et vingt jeunes filles du même coup de filet ; c'est fort joli. Je suis bien aise, surtout, que nous ayons en notre pouvoir cette Pholoé, si enthousiaste, si ardente, et qui, souvent inspirée, fait marcher à la mort les Grecs modernes, comme autrefois Thyrtée entraînait sur ses pas, leurs ancêtres à la victoire... J'ai rendez-vous dans la journée, avec deux marchands arméniens, sur la côte méridionale de Stampalie ; nous y mènerons nos belles Grecques, et quand les acheteurs auront fait leur choix pour le sérail du pacha d'Égypte ; le chef des pirates, Rogg et ses camarades s'accommoderont du reste, qu'en dites-vous ?

BURCK.

Appuyé ! Est-ce que nous ne pourrions pas commencer par débarrasser la belle Pholoé des bijoux dont elle est couverte... il y en a pour une jolie petite somme.

ROGG.

Il faut parer sa marchandise... j'ai fait le marché en bloc... et nous y aurons du bénéfice, vous pouvez m'en croire. A propos, et les prisonniers, que sont-ils devenus ?

BURCK.

Ils sont là, pêle-mêle, dans la vieille citerne ; il était tard, nous avions besoin de repos, nous avons été au plus tôt fait... une corde pour escalier, une pierre par dessus, et puis bonsoir.

ROGG, *riant.*

Ils doivent être à leur aise ! nous verrons un peu quelle mine ils ont, et ce qu'on en pourra faire. (*On entend un signal.*) Je sais ce que c'est. (*Rogg répond par le même signal.*) Une ancienne connaissance que j'ai retrouvée, commis d'un fort marchand de Riga. Il entend les comptes, et les soustractions

Digitized by Google

surtout, ainsi bien que pas un de nous ; il a des titres, et vient nous offrir ses services les mains pleines... de l'or de son patron. (*Il s'adresse à l'un des pirates.*) A la porte qui donne sur la petite baie... Grégorio, amène. (M.)

(*Grégorio sort, et revient avec un individu qui porte une besace gonflée qu'il jette aux pieds de Rogg, en entrant.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HABITANT.

ROGG, *donnant la main à l'habitant.*

Je suis bien aise que le hasard m'ait mis à même de retrouver un vieux camarade de caravanes. Apportes-tu là les deux mille piastres convenus pour la masse?

L'HABITANT.

Oui, capitaine.

(*Il tire de sa besace plusieurs sacs d'or.*)

ROGG.

Bravo! souviens-toi seulement que je ne suis capitaine qu'en comité privé, comme aujourd'hui, par exemple, c'est que tu as lâché le mot, hier... et partout ailleurs, je m'appelle Rogg, tout court, ou Rogg le marchand, comme tu voudras.

L'HABITANT.

Eh bien! Rogg, c'est entendu.

ROGG, *le présentant à la troupe.*

Messieurs, le nouveau venu me charge de décliner ses titres à l'honneur de faire partie de notre association. Deux mille piastres de son patron; vous les voyez, trois crimes de faux, cinq condamnations par contumace, dont une à mort, et quatre autres aux fers à perpétuité.

BURCK.

C'est un fort joli cautionnement!

ROGG.

Oh! çà, je vous le donne comme un honnête garçon, et qui ne dépavera pas la troupe.

L'HABITANT.

Je l'espère.

ROGG, *à l'habitant.*

Et moi, je le certifie, et je me vante que jamais tu n'as entendu parler d'événemens de mer plus hardis que ces effrontés gaillards que je mets ici toutes les nations, Allemands, Ir-

Digitized by Google

landais, Espagnols, Norwégiens, Grecs mêmes, qui, tous aux ordres de Rogg, le calébrois, son compatriote, répandent la terreur, dans ces contrées, par leur audace et leurs rapines.

L'HABITANT.

Je ne serais pas fâché de voir un peu çà de près.

ROGG.

Çà ne peut pas tarder. Je vais te mettre incessamment en rapport, en ta qualité de comptable, avec le plus madré scélérat! Il signor Gibetti, banqueroutier dans les quatre parties du monde, qu'il est chargé d'exploiter à notre intention. C'est le faiseur d'affaires de la troupe. Il doit changer de domicile avant peu, tu tiendras sa place dans nos comptoirs de l'Archipel et de la mer du Levant, pendant son absence. (*à Burck.*) Allons, Burck, le coup de la bienvenue. (M.) (*Burck va chercher et remplir de rhum une vaste coupe, il y jette une poignée de poudre à canon qu'il prend dans un baril défoncé et la présente à Rogg.*)

ROGG, *étendant la main sur la coupe.*

A la vie et à la mort!

L'HABITANT, *avec le même geste.*

A la vie et à la mort!

(*Il prend la coupe et la rend à Rogg, après l'avoir vidée d'un trait.*)

ROGG, *la jette avec violence et la brise.*

Et soit brisée comme cette coupe, la tête de tout misérable qui songerait à trahir son serment.

TOUS, *en choquant leurs verres qu'ils ont rempli pendant cette imprécation.*

Jamais! à la vie et à la mort!

ROGG, *à l'habitant.*

Allons, mon associé, en mer. Il faut joindre il signor Gibetti et prendre langue.

BURCK.

Vous allez aborder la grande Ile, au milieu des préparatifs de la fête brillante que les habitans y donnent aux trois nations réunies, qui ont vaincu les Turcs à Navarin... Prenez vos précautions... Vous vous mettez, comme on dit, à la gueule du loup.

ROGG.

Les loups ne mangent pas les renards. Je suis enchanté au contraire; l'occasion sera favorable pour avoir des renseignemens précis sur la direction que doivent prendre, au sortir du

Digitized by Google

port, les bâtimens endommagés, et dans toutes ces allées et venues, il peut nous échoir quelques bonnes captures.

BURCK.

Je donnerais bien deux doigts de ma main gauche, et mon oreille droite avec, pour prendre ou couler bas une maudite frégate, cette Magicienne qui nous a donné dernièrement une chasse que je n'oublierai de long-temps.

ROGG.

N'est-ce pas à ce bord qu'appartient un jeune enseigne, qu'ils appellent Bisson?

BURCK.

Tout juste, le gaillard qui a eu l'audace de faire mettre la chaloupe en mer sous nos yeux et de nous poursuivre cinq heures durant à demi-portée de pistolet.

ROGG.

Patience, nous aurons peut-être notre revanche; je vous le repète, nous prendrons de bons renseignemens. Résumons (M.) Six hommes pour garder le poste. (*Six hommes paraissent.*) Vous arrivez, vous autres.

JOULI.

Oui, capitaine, à l'instant même.

ROGG.

Eh bien! il est juste que vous vous reposiez à votre tour. Écoutez, voilà votre consigne; vous jeterez du biscuit aux prisonniers, parce qu'il faut que tout le monde vive, et vous ferez prendre un peu l'air aux femmes, pour que le défaut d'exercice ne flétrisse pas leur beauté. Toi, Burck, tu vas te rendre à bord du Panayoti, notre bâtiment de guerre, pour voir si tout est en bon état. Approvisionne-le bien, visite les batteries et les voiles pour la croisière nouvelle que nous avons projettée... (*à tout le monde.*) Le rendez-vous à la pointe méridionale de Stampalie, au gouffre du diable, au grand plateau. (M.)

(*Rogg part d'un côté avec l'habitant, Burck de l'autre avec les pirates.*)

SCÈNE IV.

JOULI, LAMBROS, THOMASIS.

JOULI.

Allons, camarades; exécutons les ordres du capitaine. (M.)

(*Il indique l'endroit où sont renfermées les femmes; on entend les accords d'une lyre.*)

Digitized by Google

JOULI ; *l'oreille attentive.*

O ciel ! le chant des martyrs de Jouli !

UNE VOIX.

Dieu nous appelle, empressons-nous, mes sœurs;
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.

JOULI.

Ouvre-leur, Thomasis, pour faire cesser ce chant qui nous rappelle notre lâche trahison. (M.)

(*Il court lui-même ouvrir la porte de l'endroit, où les Grecques sont enfermées, et semble en contemplation près du seuil, encore ému des accens qu'il vient d'entendre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PHOLOÉ, JEUNES GRECQUES.

(*Pholoé, sa lyre à la main, sort avec ses compagnes; à l'aspect de Jouli, elle s'arrête surprise, l'examine, donne sa lyre à l'une des jeunes filles restées en groupe sur le seuil de la grotte, prend Jouli par la main, l'amène en scène.*

PHOLOÉ.

Je croyais me tromper. (*Jouli baisse la tête avec confusion.*) C'est lui-même.

JOULI, *aux deux autres.*

Pholoé, la sœur de notre ancien compagnon d'armes.

PHOLOÉ, *elle promène ses regards autour d'elle.*

Lambros... (*elle marche vers le troisième qui se détourne.*) et Thomasis !... seriez-vous prisonniers?... mais vous avez des armes?... que faites-vous en ces lieux?... vous qu'on avait dit morts vaillamment sous les murs embrâsés de Psara détruite... mieux l'eût valu pour votre gloire! Si j'en juge à votre silence... vous êtes au service des pirates... de ce rebut infâme de toutes les nations, qui couvrant leurs forfaits du pavillon de notre patrie infortunée, nous rendent criminels aux yeux de la chrétienté..... Malheureux! votre présence, parmi ces forbans, ne servira que trop à justifier l'accusation portée contre vos frères... elle affaiblira encore l'intérêt que partout ils avaient inspiré; répondez, qui vous a fait descendre à ce dégré d'avilissement et d'infamie?

JOULI.

La misère et le malheur... Ensevelis sous les décombres... nous expirions dans une lente agonie.

Digitized by Google

PHOLOÉ.

Oui, mais noblement, et couverts du sang des barbares!

JOULI.

Des hommes nous apportent des secours; nous sommes transportés sur leur bord; tous les soins nous sont prodigués, et c'est en rouvrant les yeux à la lumière, que nous apprenons quels sont nos libérateurs...

PHOLOÉ.

Et vous avez encore accepté leurs bienfaits?

JOULI.

Nous leur devions la vie.

PHOLOÉ.

Il fallait leur demander la mort ou vous la donner, plutôt que de consentir à votre honte... (*elle prend Jouli par la main.*) La craindrais-tu, la mort? toi, dont le père frappé d'une balle aux champs de Marathon, t'avait confié le soin de sa vengeance! Toi, Thomasis, dont le frère, digne rival de notre immortel Canaris, a été incendier dans le port d'Alexandrie, le vaisseau du Pacha. (*à Lambros.*) Et toi, dont la mère soutint dans sa propre maison, un siége contre les Turcs, et combattit jusqu'au dernier soupir... Ah! que le souvenir de ces nobles exemples réveille dans votre âme l'amour de la patrie... il est toujours temps de revenir à des sentimens généreux, et si l'hymne de Riga, que vos mères, vos compagnes et vos sœurs vous chantaient du haut des murailles, lorsque vous marchiez à l'ennemi, était sorti de votre mémoire, écoutez cette voix qui électrisait vos âmes un jour de bataille, et répétez encore avec moi ce cri de haine et de triomphe!

CHANT.

Levez-vous, enfans des Hellènes,
Levez-vous, reprenez vos rangs;
C'est l'heure de briser vos chaînes,
Et d'en écraser vos tyrans!

Naître grecs, et ramper esclaves!
Brisez de vos lourdes entraves
L'opprobre assez long-temps porté;
Et, si vous manquez la victoire,
La mort aussi donne la gloire,
Et le tombeau la liberté!

CHŒUR.

Levez-vous, } enfans des Hellènes,
Levons-nous, }

Digitized by Google

Levez-vous, { reprenez vos rangs,
Levons-nous, { reprenons nos rangs,
C'est l'heure de briser { vos / nos } chaînes,
Et d'en écraser { vos / nos } tyrans !

JOULI, *tombant à genoux avec ses compatriotes.*

Pholoé, tu nous rends à notre devoir ; parle, parle, que faut-il faire?

PHOLOÉ.

Délivrer avec nous, toutes les victimes que la cruauté des pirates retient dans ces lieux... retourner avec elles dans notre belle patrie, et laver votre honte dans le sang des Musulmans.

JOULI.

Oui, tes conseils vont être suivis... (M.)

(*Ils courent tous les trois à l'ouverture de la vieille citerne, et en dérangent la pierre.*)

JOULI.

Vous êtes libres ; hâtez-vous avant le retour des pirates...

(*A l'aide d'une corde, on voit monter tour-à-tour des hommes des trois nations alliées et des Grecs ; les jeunes filles soutiennent ceux qui, blessés grièvement, peuvent à peine avancer ; le dernier qui sort de la citerne, est un français.*)

PHOLOÉ.

Un Français ! mon dieu, je te remercie. (*au soldat.*) Ami, il y a un mois environ, qu'un jeune marin nommé Félix, m'arracha des mains d'une troupe de Musulmans, sur le rivage de Chios, et me rendit aux embrassemens de ma famille... si tu le revois, dis à mon libérateur que ses traits sont gravés dans le cœur de Pholoé... et qu'elle s'est trouvée heureuse de rendre à un de ses compatriotes le bienfait qu'elle avait reçu, sans espoir de s'en acquitter jamais.

JOULI.

Ne perdons pas un temps précieux... des pirates peuvent revenir...

PHOLOÉ.

Quels moyens de fuir?

JOULI.

Une barque à la côte, mais trop petite pour nous contenir tous.

Digitized by Google

PHOLOÉ.

Eh ! bien, que cette circonstance ne vous arrête point... la patrie a besoin de bras... partez, nous resterons.

JOULI.

Vous laisser au pouvoir des barbares ?

PHOLOÉ.

Vous viendrez nous délivrer... ou le ciel nous sauvera. (M.)

(*Tous les prisonniers attendris s'inclinent, pressent ses mains, baisent les vêtemens de la belle Grecque. Ils vont s'éloigner.*)

SCÈNE VI.

(*En ce moment Burck et ses pirates reparaissent; effroi des jeunes filles.*)

BURCK.

Malédiction ! nous sommes trahis !... feu sur les prisonniers. (M.)

(*On fait une décharge sur les prisonniers ; Burck, en se retirant avec son monde, semble furieux de n'avoir pu les atteindre ; Pholoé, un pistolet à la main, tient tête aux pirates, et protège la fuite des prisonniers.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente la Place du Gouvernement, non loin du port de l'île de Malte.

SCÈNE VII.

ROGG, L'HABITANT, GIBETTI, PEUPLE.

(*Grands mouvemens sur la place; on s'empresse pour les pré-*

Digitized by Google

paraîfs d'une fête; le canon gronde; des groupes d'officiers russes et anglais se portent du côté du port, ou entrent dans l'hôtel du Gouvernement.)

ROGG, *déguisé en marchand.*

Le mot énigmatique que j'ai laissé à Gibetti suffira pour l'amener en ces lieux, sitôt qu'il aura reparu à son hôtel.

L'HABITANT.

Pourquoi ne pas l'y avoir attendu?

ROGG.

Il y a toujours du danger à causer entre quatre murailles; plus on se croit à son aise, plus on s'abandonne, et... les murs ont des oreilles, c'est vieux comme le monde, mais c'est vrai; en place publique on a les yeux d'un côté, les oreilles de l'autre, l'attention partout; le colloque va son train, et autant en emporte le vent... Tiens... aperçois-tu?... ne retourne pas la tête, les yeux seulement; là-bas, au milieu du groupe d'officiers, tu vois un petit homme dont le costume incertain participe un peu de toutes les nations? celui qui donne une prise à un matelot qui l'aborde...

L'HABITANT.

Oui, oui; je le vois.

ROGG.

C'est notre homme... Gibetti... Cesse de regarder, il nous a vu aussi.

L'HABITANT.

On dirait qu'il s'éloigne sans faire attention.

ROGG.

Il va venir à nous par un détour; c'est le naturel de la bête, il ne va jamais droit son chemin, il a cela de commun avec le serpent, les chats et les hypocrites. (*Gibetti est derrière Rogg, il lui pose la main sur l'épaule.*) Qu'est-ce que je t'ai dit, le voilà sur nos talons. (*Gibetti présente une prise de tabac à Rogg, qui en prend le premier, et dit à l'Habitant:*) Tu peux en prendre, c'est notre signe de ralliement. (*à Gibetti.*) Il est des nôtres.

GIBETTI.

Bravo! bravo! les recrues perdio, ils sont furieusement de saison, car voilà nos bons amis qui se plaignent qu'on leur taille de rudes croupières, surtout la marine française... ils ont attrapé le nom d'un jeune enseigne de vaisseau, un, je dis, c'est tous, et qu'ils y vont d'un cœur!... on dirait des paris ouverts entre ces diavoli per nous houspiller de plu près... l'amour-propre s'en mêle, mon cher Rogg, ils y mettent de l'obstination.

ROGG.

Eh bien, morbleu, nous y mettrons, nous...

Digitized by Google

GIBETTI.

Chut!... silentio perche... Je vais te dire, un mot dit trop suffit per compromettre le piu brave homme, et un bout de corde peut l'étrangler; la corderie est là, sur ce port, à deux pas de nous, je vous en préviens.

ROGG.

C'est bon. (M.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN INSULAIRE, MATELOTS.

(*Une triple bordée, à laquelle répondent les batteries du port, retentit au loin.*)

GIBETTI, *aux autres qui prêtent l'oreille comme lui.*

Oh! oh! accolà un carillon qui annonce l'entrée de quelque bâtiment dans le port.

VOIX *en dehors.*

Les Français! les Français!

UN INSULAIRE, *annonçant.*

Il ne manque rien à la fête; tous les vainqueurs au combat de Navarin, vont se trouver réunis; une chaloupe annonce l'entrée de deux bâtimens qui appartiennent à la France; la Magicienne et la Lamproie. (M.)

(*Tous les habitans s'élancent vers le port, ou à l'hôtel du gouvernement.*)

GIBETTI, *aux siens.*

La Magicienne, que le diable la décarcasse, c'est celle qui nous a donné la dernière chasse.

ROGG.

La frégate de l'enseigne Bisson, il est sur son bord.

GIBETTI.

Il y est, per dio, tant mieux, mi cari amici. (*Il les réunit mystérieusement.*) Laissons-le reprendre haleine un poco, avec ses compagnons de gloire et de voyage, mà j'ai là un tout petit projet qui me vient d'éclore, et que je prétends ajouter, piano pianissimo, à notre fugue di tantôt; ce sera faire, vous le direz comme moi, d'une pierre deux coups.

(*Il dit un mot à l'oreille de Rogg.*)

ROGG.

Toi?

Digitized by Google

GIBETTI.

Moi-même ; mio caro, je m'y engage corps et bien.

ROGG.

Je te fais donner triple part sur la première prise, si tu tiens parole.

GIBETTI.

J'y compte.

ROGG.

Et moi, je désire pouvoir y compter ; dans tous les cas, à présent que je connais la marche des différens convois et des bâtimens de transport, je retourne à Stampalie donner les derniers ordres, pour que notre Panayoti soit prêt à mettre à la voile au premier signal. J'annoncerai ta promesse et ton retour. (*désignant l'habitant.*) Tu donneras à ton remplaçant ici, nos signes de reconnaissance, la clé des chiffres de notre correspondance, et le bordereau général de ta caisse... adieu.

GIBETTI.

Adio donc ; à tantôt, ou domano au piu tard, à moins que le vento n'y mette de la mauvaise volonté. (*Rogg sort.*) Chacun son affaire, mio carissimo ; ils viennent, éloignons-nous... et puis... et puis... eh ! bien, et puis... andiamo, allons-nous-en... (M.) (*Ils se perdent dans la foule.*)

(*Une musique militaire se fait entendre ; des Troupes russes, anglaises, se réunissent sur la place. Les autorités sortent de l'hôtel du gouvernement, avec les officiers des deux nations.*)

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER DE LAVAL, BISSON, FÉLIX, M. TREMINTIN, LE COMMANDANT *de l'île de Malte*, HABITANS, TROUPES, OFFICIERS *des trois nations*, et MATELOTS.

ACCLAMATIONS BRUYANTES.

Vive la France ! Gloire aux vainqueurs de Navarin !...

(*Le chevalier de Laval, Bisson, Félix et M. Trémintin, entourés de marins et de troupes françaises, arrivent sur la place ; le corps des autorités s'avance à leur rencontre.*)

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Messieurs, je m'empresse, au nom de tous ceux qui m'accompagnent, de vous remercier d'un si honorable accueil ; nous abordions votre île avec confiance, mais votre hospitalité gé-

Digitized by Google

néreuse surpasse tous nos désirs, et sans nous étonner, nous pénètre de la plus vive reconnaissance.

LE COMMANDANT.

Monsieur le chevalier, quels cœurs généreux ne se feraient gloire d'accueillir avec transport, avec orgueil, les dignes vengeurs d'un peuple qu'on opprime, et de la religion qu'on outrage. Même, absens, vous n'eussiez pas été étrangers à la fête que nous donnons aux soutiens d'une cause sacrée; le drapeau français, déjà flottant au milieu de nos trophées, vous en donne la preuve, mais tous les habitans de l'île se réjouissent de l'heureux incident qui vous amène sur nos côtes pour y recevoir les hommages dont une si belle part vous est due.

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Avant de vous suivre, monsieur le commandant, je dois remplir un devoir bien doux pour mon cœur, celui de rendre, de la part de mon souverain, un témoignage public de satisfaction au courage des jeunes braves qui m'entourent; j'en reçois l'ordre à l'instant même, en entrant dans le port. (M.)

(*Il s'avance au milieu des deux équipages qui se forment en demi-cercle, Bisson et Félix en tête.*

Marins et soldats! le bruit du canon de Navarin a fait tressaillir de joie la patrie, la France est satisfaite, le monarque sait que tous ont mérité des éloges et voudrait avoir des récompenses pour tous. Bisson, un rapport sur votre belle conduite a été envoyé au ministre, pour vous obtenir un avancement rapide; mais je n'oublierai pas, dans mon prochain courrier, que, non content d'avoir participé à la gloire commune, vous venez encore tout récemment de vous distinguer dans un dernier combat, contre ces indignes Forbans qui empruntent sans pudeur, le pavillon d'un noble et malheureux peuple, pour couvrir leurs brigandages d'une bannière sacrée. (M.)

(*Un murmure approbateur accueille le discours du chevalier, il continue.*)

Élève de première classe, Félix, le prince a su que déjà plusieurs fois, jugé digne d'obtenir la décoration, vous aviez désigné généreusement deux de vos camarades, comme la méritant avant vous. Aujourd'hui, c'est votre modestie, votre valeur que je suis chargé de récompenser. (*Un roulement de tambour se fait entendre, Félix se place au milieu du cercle.*) Au nom du Roi; Félix Durville, je vous fais chevalier de la légion d'honneur.

BISSON, *tendant la main à Félix, après la cérémonie.* Félix, que ton ami le plus cher te félicite le premier.

Digitized by Google

FÉLIX.

Ah ! de grand cœur !

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, aux acclamations de toute l'assemblée et au son des fanfares et des tambours.*

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Cette amitié touchante vous honore tous les deux ; vous êtes dignes l'un de l'autre ; pilote Trémintin, Bisson m'a rendu compte de votre conduite dans le dernier combat, vous méritez aussi des éloges, c'est devant tous que je me plais à vous les adresser.

TRÉMINTIN, *la main au chapeau.*

Merci, mon amiral. (*Se retournant vers Bisson.*) Le courage est facile, lorsqu'on a sous les yeux l'exemple de l'enseigne Bisson.

BISSON.

Les braves n'ont jamais besoin d'exemple, tu l'as prouvé mieux que personne.

LE CHEVALIER DE LAVAL, *il prend un paquet de la main d'un officier.*

Bisson, parmi les dépêches qui m'arrivent de France, voici pour vous un paquet et des lettres ; vous en porterez la réponse vous-même, car votre bâtiment ne quittera le port que pour faire voile vers notre belle patrie.

BISSON, *prenant les lettres.*

O mon amiral, que de bontés ! (M.)

(*Le chevalier fait un signe aux autorités qu'il est prêt à les accompagner, et pendant que le cortége entre à l'hôtel du gouvernement, Bisson enchanté, décachète les lettres, tire un portrait qu'il considère avec attention ; il amène son ami sur l'avant-scène.*

SCENE X.

BISSON, FÉLIX.

BISSON.

Mon cher Félix, c'est de ma mère, de ma seconde mère au moins, de la seule que j'aie jamais connue, qui, depuis ma tendre enfance, m'a comblé de soins, de caresses et d'amour. Voilà le portrait de ma jeune sœur, tant de fois demandé.

Digitized by Google

FÉLIX.

Et ce billet déjà lu, que tu relis encore?

BISSON.

C'est de mon Eugénie....

FÉLIX.

Je l'aurais parié.

BISSON.

Mon cher Félix, tiens, regarde, on m'attend que mon retour en France pour nous unir.

FÉLIX, *riant.*

Heureux mortel!

BISSON.

Ces projets de bonheur dont je t'ai souvent étourdi, vont se réaliser, enfin...

FÉLIX.

Oui, puisque nous allons partir...

BISSON.

Comme je vais les surprendre, les enchanter par mon retour inattendu; est-ce que tu n'éprouves pas la même ivresse que ton ami?

FÉLIX.

Mon cher Hyppolite, tu sais bien que je partage tes plaisirs comme tes peines.

BISSON.

Mais tu n'as pas cette chaleur, ce délire!

FÉLIX.

C'est que moi, vois-tu, je n'ai rien qui m'appelle positivement en France plutôt qu'ailleurs... peut-être même qu'ailleurs... oui, si la frégate retournait vers cette île de l'Archipel, où j'ai mérité les vœux d'une famille reconnaissante, où j'ai vu s'arrêter sur moi le regard si doux de cette belle Pholoé, qui, malgré son courage et sa noble résistance, devenait la conquête du plus hideux musulman, ce regard-là m'a tourné la tête; au reste, on trouve de belles femmes partout, en France tout comme ailleurs, et je serais un ingrat si l'idée d'aller assister à ton bonheur ne suffisait pas pour m'y faire retourner avec une véritable joie.

BISSON.

Excellent camarade. (M.)

SCÈNE XI.

(*Au son redoublé des instrumens, des tambours et de l'artillerie, les habitans se réunissent sur la place; les troupes se*

Digitized by Google

rangent au fond. Des jeunes Maltaises viennent en agitant des lauriers, et en formant des pas gracieux, se réunir par groupes sur la route des vainqueurs.

Les autorités et les états-majors des trois nations se joignent à la multitude. On leur indique une estrade ; ils s'y asseyent, et tout l'appareil d'une fête militaire se déploie.

Les marins, les habitans, les soldats dansent tour-à-tour, se mêlent enfin, et sont entourés de guirlandes par les jeunes filles de l'île.)

BALLET.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'HABITANT, *déguisé en matelot.*

(*Pendant une pause des différens groupes, l'Habitant va d'un endroit à un autre, et semble chercher quelqu'un. Félix, autour duquel il a tourné plusieurs fois, le remarque à son tour.*)

FÉLIX, *à l'Habitant qui le regarde encore.*

Cherches-tu quelqu'un?

L'HABITANT.

Oui, mon officier, je cherche l'enseigne Bisson pour lui remettre ce billet de la part d'une jeune dame.

FÉLIX, *à lui-même.*

D'une jeune dame!... papier doré... parfumé d'ambre... à un homme qui va se marier... Ah! parbleu, mon cher Hyppolite, je te soufflerai cette conquête. (*à l'Habitant.*) Marche!

L'HABITANT.

Marche?

FÉLIX.

C'est moi qui suis Bisson.

L'HABITANT.

Ah! c'est vous?

FÉLIX.

Eh oui, va donc! (*Il sort joyeux, en faisant à son ami un geste que celui-ci ne voit pas.*) Ah! M. Hyppolite! (M.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* FÉLIX et L'HABITANT.

(*Du milieu de la phalange des danseurs, qui s'ouvre, s'avan-*

Digitized by Google

cent trois enfans grecs; ils viennent devant le chevalier de Laval.)

LE COMMANDANT *les présentant au Chevalier.*

C'est un des fils de l'intrépide Canaris, et ses deux jeunes compatriotes; prêts à s'embarquer pour Marseille, ils viennent au nom de toute la Grèce, et de leurs frères, saluer les Français, leurs véritables, leurs constans amis.

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Enfans de la Grèce, aimez-la bien, cette France, pour prix de tout ce qu'elle veut faire pour vous; cette France qui vous tend les bras, qui vous ouvre les trésors d'une instruction solide.

LE COMMANDANT.

N'oubliez jamais qu'elle vous a choisi entre tout un peuple pour ramener les lumières dans l'ancien berceau des arts, comme ses armes protectrices de la religion et du malheur, y ramènent la gloire par ses triomphes.

LE CHEVALIER DE LAVAL, *se levant avec vivacité.*

Les triomphes ne sont pas dus seulement à nous, la gloire nous en est commune avec ces dignes compagnons, nos émules et nos amis. (M.)

(*Il a pris la main à l'amiral russe et à l'amiral anglais.*)

Le Ballet continue.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, L'INSULAIRE, GENS DU PEUPLE.

(*On entend deux coups de feu.*)

L'INSULAIRE, *accourant.*

Alerte! alerte!

HABITANS, PEUPLES.

Alerte! alerte!

LE COMMANDANT.

Qu'y a-t-il?

L'INSULAIRE.

Une embarcation de pirates à la pointe orientale de l'île.

BISSON.

Des pirates!

TOUS.

Aux armes!

Digitized by Google

L'INSULAIRE.

C'est inutile, ils sont au large; mais les scélérats entraînent avec eux un jeune marin français.

BISSON.

Un jeune marin?

(*Il regarde autour de lui.*)

L'INSULAIRE.

C'est pas sa faute, allez; il s'est joliment défendu!

BISSON.

Et vous n'avez pas cherché, vous-mêmes?....

L'INSULAIRE.

A leur donner des coups de fusils? j' vous demande bien pardon, mon officier, mais les bandits mettaient leur prisonnier en avant, et c'est lui que nous aurions attrappé, le brave jeune homme! C'est celui que vot' chef avait décoré, par parenthèse.

BISSON.

Félix!

TOUS.

Félix!

BISSON.

Le vent ne leur est pas favorable: amiral, j'implore de votre bonté, de votre justice, la grâce d'aller à la poursuite de ces forbans, et, je le jure, je ne rentrerai dans ma patrie qu'après avoir délivré mon camarade, ou vengé son trépas.

TRÉMINTIN.

Oui, mon officier, et ne quittons pas la partie que nous ne les ayons coulés bas.

PLUSIEURS MARINS, *s'élançant.*

Nous l'accompagnerons!

D'AUTRES MARINS.

Et nous aussi!

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Camarades, j'applaudis à l'ardeur qui vous entraîne. Allons nous illustrer encore, et délivrer la mer de ces lâches brigands; Bisson, le noble feu qui vous anime, présage pour vous de belles destinées, vous avez dans l'âme cet élan généreux qui fait les héros; vous aurez une page glorieuse dans l'histoire de la marine française. Marchons! (M.)

(*Les officiers de toutes les nations entourent et félicitent le jeune Bisson; le chef d'escadre lui serre la main; bientôt les marins l'entourent, il est entraîné vers le port, comme en triomphe, aux acclamations générales et aux cris répétés de* : vengeance! vengeance!

Digitized by Google

TROISIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente un bois sur la plus haute montagne de Stampalie ; vers la gauche, l'ouverture d'un gouffre appelé le gouffre du Diable.

SCÈNE XV.

ROGG, BURCK, LES PIRATES, *joyeux d'un butin nouvellement enlevé.*

CHŒUR.

La mer est houleuse,
Adieu le tillac ;
Loin de la grondeuse,
Rentrons au bivouac. } BIS.

(*En chantant, ils roulent et enfoncent des bariques.*)

ROGG, *à Burck qui revient.*

Eh ! bien ?

BURCK.

Toutes les brebis sont rentrées au bercail... mais probablement ce ne serait pas moi qui t'en rapporterais la nouvelle, s'il y avait eu une amorce au pistolet que Pholoé me présenta sur la poitrine à bout portant.

ROGG.

Du courage !... une femme comme celle-là m'irait bien. Nous en sommes donc quittes pour la perte d'une barque ?

BURCK.

Que nos scélérats de Grecs ont emporté avec eux.

ROGG.

Ah ! pour ceux-là, si je les rattrappe, ils s'en souviendront ;

Digitized by Google

quant aux prisonniers..... un tas d'éclopés qu'il aurait fallu nourrir...

BURCK.

Ou laisser mourir de faim...

ROGG.

Autant que les requins en profitent! çà ne changera rien à nos dispositions... tout le monde est à terre... au diable les affaires aujourd'hui... je suis curieux surtout de voir cette maîtresse femme qui s'avise de montrer les dents, je me charge de l'apprivoiser; qu'on l'amène ici avec ses pleureuses compagnes. Les musiciennes chanteront pendant le repas, et nous ferons danser les autres, en attendant les promesses de ce coquin de Gibetti. Allons, allons, vivement là! orgie complette!

CHOEUR.

La mer est houleuse, etc.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GIBETTI, FÉLIX, L'HABITANT.

VOIX, *en dehors*.

Une barque à la côte!

ROGG.

En reconnaissance, la sauvegarde du brick.

VOIX, *plus éloignée*.

Tempête et mort!...

ROGG.

C'est la petite embarcation qui aborde; les drôles ont senti les liqueurs fortes. (M.)

GIBETTI.

Eccolo! eccolo!

TOUS.

Le voilà! le voilà! (*Ils entrent en scène.*)

GIBETTI, *à Rogg, présentant Félix.*

Eccolo il signor enseigne; le voilà, ce Bisson, si terrible, qui se permettait de frotter si crudelement nos bons amis.

ROGG.

Corbleu! (*il montre au jeune homme l'endroit.*) Considère bien cet entonnoir, dont nos sondes n'ont jamais pu trouver le fond, nous l'avons baptisé gouffre du Diable, parce qu'il ne doit conduire qu'aux enfers; eh bien! si tu ne veux pas que nous t'y

Digitized by Google

envoyons en reconnaissance, il faudra que tu nous donnes plus gros que toi d'or en barres, camarade Bisson.

FÉLIX.

Bisson ne saurait vous craindre, misérables; et ne vous donnera que des coups de canon pour vous couler bas, comme des brigands que vous êtes.

GIBETTI.

Piano... pianissimo... mio caro, perche...

ROGG.

Laisse-le dire, son babil m'amuse!

FÉLIX.

Et moi, ta crédulité et la sottise de cet imbécille.

ROGG, *à Gibetti.*

C'est à toi qu'il parle.

FÉLIX.

Il s'est trompé d'homme; vous ne tenez ici qu'un obscur marin, qui n'a d'autre importance que celle d'avoir contribué avec Bisson à vous battre, et qui se trouve trop heureux d'avoir eu l'idée d'une plaisanterie qui sauve la vie à son brave camarade.

ROGG, *à Gibetti.*

Comment, insigne butor?

GIBETTI.

Ah! povero!... il vous en conte; je vous jure sur mes piu grands dio...

FÉLIX.

Si vous ne me croyez pas, vous trouverez sur ce misérable un portefeuille qu'il vient de m'enlever, il renferme mon brevet... vous y verrez mon signalement, c'est celui d'un honnête homme, qui vous méprise...

ROGG.

Hein!

GIBETTI, *ouvrant le portefeuille.*

Ah! diavolo!... il a dit vrai!

BURCK, *lui enlevant le portefeuille.*

Ah! tu es un voleur!...

ROGG.

Tu te faisais ta part, à ce que je vois... nous compterons plus tard...

FÉLIX.

Eh! bien, allons; qu'est-ce que vous attendez, vengez-vous. (M.)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PHOLOÉ, JEUNES FILLES.

(*Au moment où les pirates lèvent le sabre, et semblent n'attendre plus que les ordres du chef pour frapper, les jeunes captives sont introduites; l'une d'elle, Pholoé, pousse un cri, se précipite, se place devant le jeune marin, et lui faisant un rempart de son corps, saisit le bras du pirate le plus rapproché de Félix, et le tient en respect.*)

PHOLOÉ.

Félix!... (*aux pirates.*) Arrêtez!...

FÉLIX.

Pholoé!

ROGG.

Diable! eh bien; elle est gentille, ta Pholoé.

FÉLIX, *la pressant sur son cœur.*

Pholoé!... (*il se tourne vers Rogg.*) Si tout sentiment généreux n'est pas éteint dans ton âme, épargne cette généreuse Grecque, ses compagnes, et mets mon courage à l'épreuve par les plus affreux supplices; je les supporterai sans plaintes; mais grâce! grâce! pour Pholoé!

ROGG.

Ah! tu la connais... elle t'aime! tu veux la sauver, ehbien! tu vivras encore pour souffrir de sa peine, et tu ne mourras qu'après l'avoir vue s'embarquer pour aller orner le sérail du pacha d'Egypte, parce que les femmes nous ne les gardons pas, vois-tu, c'est trop embarrassant... à moins qu'elles ne s'arrangent de nos coutumes et de nos manières... Allons qu'on l'entraîne à la caverne du conseil, on en tirera peut-être, avec des promesses pour sa belle et pour lui, quelques révélations utiles sur la force de nos ennemis et les moyens de nous en débarrasser... c'est à voir çà... (*à Gibetti.*) Quant à toi, tu mériterais d'être cassé aux gages et chassé de la compagnie pour ta bêtise...

GIBETTI.

Et capitano carissimo, qu'est-ce qui ne se trompe pas dans la vie... j'ai pris Pierre per Paul, cela vaut toujours mieux que rien.

Digitized by Google

ROGG.

C'est bon, tais-toi. Et vous, mes anges consultez-vous pour varier nos plaisirs par vos jeux, pendant la fête que nous allons offrir aux marchands d'esclaves que nous attendons, et qui doivent vous emmener aujourd'hui même. Oh ! cela ne sera pas long. (*Montrant de l'or.*) Voilà le prix de vos beaux yeux... c'est une affaire conclue. (M.)

(*Les jeunes filles lèvent les yeux et les mains vers le ciel. Rogg fait signe aux sentinelles de garder l'enceinte ; et Pholoé tourne une dernière fois ses regards attristés vers l'endroit par lequel Félix a disparu.*

SCÈNE XVIII.

PHOLOÉ, JEUNES FILLES.

PHOLOÉ, *s'avance en scène.*

Compagnes chéries, déjouons d'odieux projets... triomphons du sort et des pirates... Le vertueux dévouement des femmes de Souli ne doit pas être perdu pour celles de Chios ; imitons l'exemple énergique qu'elles nous ont laissé... Le voulez-vous?... (*Elle prend sa lyre, et elle promène ses regards autour d'elle.*) Si nous avions des armes, je vous dirais : vengeons notre religion outragée, nos parens, nos frères massacrés... Mais, sans défense, sans autre ressource que le désespoir... n'hésitons plus... La mort ! la mort ! plutôt que le déshonneur et l'esclavage ! (M.)

TOUTES.

La mort ! la mort !

PHOLOÉ.

Tu le vois, dieu des Chrétiens ! toutes les filles de la Grèce n'ont qu'une même pensée.

(*Pholoé et ses compagnes montent sur un rocher élevé, elles s'agenouillent, s'embrassent pour la dernière fois, et lorsque les pirates se présentent, Pholoé s'élance et disparaît dans la mer, en tirant un dernier son de sa lyre, toutes les jeunes filles s'y précipitent en même temps.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

FÉLIX, ROGG, BURCK, GIBETTI, PIRATES.

FÉLIX, *ramené par les pirates, et apercevant Pholoé se précipiter dans le gouffre.*

Pholoé!... Gand Dieu! l'infortunée.

(*Tous les pirates furieux courent vers le gouffre, et regardent au fond avec des gestes de rage; tout-à-coup, ils vont prendre Félix, rien ne peut le dérober à la mort; Félix le pense et l'attend avec fermeté; de la gauche, il est déjà traîné jusqu'au milieu de la scène, vers le gouffre.*)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BISSON, TRÉMINTIN, MATELOTS DES TROIS NATIONS.

VOIX EN DEHORS.

Aux armes!... nous sommes surpris!...

ROGG.

Dans le gouffre ce misérable!

BISSON, *encore en dehors.*

Feu sur les infâmes!

TRÉMINTIN.

En avant!

(*A ce cri, les pirates apprêtent leurs armes; Bisson s'élance sur la scène, une hache d'une main, et un pistolet de l'autre, à la tête de ses matelots. Félix a renversé les deux hommes qui le tenaient, il tombe à coup de sabre sur les autres. Mêlée générale. Les trois Grecs sont repris par les pirates qui les tuent avant de prendre la fuite. Les pirates sont vaincus.*)

ROGG, *en se sauvant sous le feu des Français.*

En mer! en mer!

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente la cabine du Panayoti appartenant aux corsaires; à babord et à tribord, deux cabanes avec des rideaux; au fond, deux grands coffres qui servent de bancs, et les deux fenêtres de la poupe; au milieu, l'escalier qui conduit sur le pont.

QUATRIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGG, BURCK, GIBETTI ET PIRATES.

(*Au lever du rideau, on entend commander la manœuvre sur le pont.*)

Largue la grand' voile!
Au grand hunier!
La barre droite!

ROGG, *descendant.*

Gouvernez à l'est!... Nous sommes enfin hors de leur portée! Bisson maudit!... quand pourrais-je donc te tenir pour m'acquitter envers toi!... Combien d'hommes avons-nous sur le pont?

BURCK.

Trente au plus... les autres, dispersés dans Stampalie, n'ont pu regagner notre bord.

ROGG.

Trente!... nos retraites connues,... nos trésors pillés,... nos esclaves qui, par la mort, ont su aussi nous échapper!... et

Digitized by Google

nous ne nous vengerions pas !... par la Sainte-Barbe... je mourrai plutôt que d'y renoncer !...

BURCK.

Bien dit... et nous devrions peut-être commencer par il signor...

ROGG.

Nous verrons cela.

GIBETTI.

Je croyais que vous m'aviez donné quittance.

ROGG.

Ah ! tais-toi... si tu dis un seul mot... je te solde.

GIBETTI.

Je suis muet. (M.)

LE PILOTE, *sur le pont.*

Capitaine, une voile !

ROGG.

Une voile !... Burck, allons reconnaître.

LE PILOTE, *toujours d'en haut.*

C'est un vaisseau de haut bord ; il met le cap sur nous.

ROGG.

Sur le pont, et aux batteries. (M.)

(*Rogg, Burck et les pirates montent.*)

SCÈNE II.

GIBETTI, *seul.*

Encore les batteries !... ça n'est pas mon état ; je suis homme de cabinet... per chè je resté ici. (M.)

SCÈNE III.

GIBETTI, ROGG, BURCK.

ROGG, *descendant.*

Toutes les voiles dehors !

BURCK.

Le bâtiment en vue n'a pas de pavillon... mais je parie dix contre un, que c'est une frégate Française.

GIBETTI.

Toujours des Français ; ils ont donc juré de s'attacher à notre carcasse...

Digitized by Google

BURCK.

Quel pavillon devons-nous hisser?

ROGG.

Gibetti, ouvre cette armoire.

GIBETTI.

Là, Signor.

ROGG.

Oui, celle qui contient nos pavillons les plus en usage.

GIBETTI.

Voilà... Ah! bon dio... quelle collection!

BURCK, *à Rogg.*

Lequel de ces emblèmes te plaît-il de montrer?

ROGG.

Essayons du pavillon anglais... tu le remplaceras par les lys s'il ne se laisse pas toucher par un allié. (M.) (*On entend le canon*) Il est trop tard; il nous envoyent une bordée... à notre tour, faisons jouer l'artillerie.

(*Ils remontent sur le pont.*)

SCÈNE IV.

GIBETTI, *seul.*

C'est çà, faites jouer l'artillerie... et dire que je ne puis pas, moi, jouer des jambes!... Ah! terre chérie, où es-tu?

ROGG, *sur le pont.*

Babord, babord la barre!
Feu aux batteries!
Force de voiles!

GIBETTI.

Quel tapage! qu'est-ce que tout cela va devenir? (M.)

Sur le pont.

A l'abordage!
France et Bisson!
Victoire! victoire! à l'abordage!

GIBETTI.

Victoire!... mais qui est-ce qui l'emporte... si je le savais, il y aurait peut-être moyen de s'arranger. (M.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

GIBETTI, ROGG ET BURCK.

ROGG.

Ils sont encore vainqueurs! ne perdons pas de temps... Burck, la yole est amarrée à la poupe... il faut y entrer, gagner Stampalie, rassembler tous nos compagnons, et bientôt... la fortune à la fin secondera nos efforts!

BURCK, *à Gibetti.*

Allons, viens!

GIBETTI.

Grand dio... que voulez-vous encore?

ROGG.

T'empêcher de nous trahir...

BURCK.

Marche donc! (M.) (*il le pousse; pendant ce temps, Rogg est descendu par la fenêtre; quand Burck veut faire passer Gibetti, il s'écrie:*) Il n'est plus temps... la yole a pris le large... Ah! jusqu'à nouvel ordre, là. (*il indique le lit caché par des rideaux, entraînant Gibetti.*) Et toi surtout, silence. (M.)

(*Pendant cette scène, le bruit a été toujours croissant sur le pont; alors quelques pirates arrivent, poursuivis par des marins français; ils cherchent à se défendre; on lève le fer sur eux.*)

SCÈNE VI.

BISSON, FÉLIX, M. TRÉMINTIN, LE CHEVALIER DE LAVAL, MATELOTS FRANÇAIS, PIRATES.

BISSON.

Arrêtez, n'abusons pas de la victoire en répandant le sang inutilement... (M.) Voici l'amiral. (M.)

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Enseigne Bisson, vous venez d'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance de la patrie!

Digitized by Google

BISSON.

Amiral, avec des hommes comme ceux qui me suivaient, il n'y a aucun mérite à vaincre ; j'ai fait mon devoir, voilà tout.

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Je retourne à mon bord... Bisson, c'est vous que je charge du commandement du Panayoti... Trémintin et douze hommes resteront avec vous sur la prise... (*à Trémintin.*) Vous entendez, pilote.

TRÉMINTIN.

Oui, général.

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Naviguez de conserve avec la Magicienne.

FÉLIX.

Général, me permettez-vous de faire partie de l'équipage?

LE CHEVALIER DE LAVAL.

J'y consens!... on ne doit pas séparer deux amis tels que vous... Bisson, je n'ai pas besoin de vous recommander le bâtiment dont vous êtes maître... Messieurs, je vous salue. (M.)

(*Le commandant remonte, Bisson l'accompagne.*)

VOIX, *sur le pont aux marins.*

Portez armes!... présentez armes!...

(*Roulement aux champs.*)

FÉLIX, *aux matelots en leur montrant les pirates.*

Quant à ces gaillards-là, provisoirement mettez-les à l'ombre.

(*Ils montent tous, et l'on entend crier la manœuvre, qui se répète sur toutes les parties du bâtiment.*)

Cargue les voiles, cargue!
Amène le grand hunier!
Le petit foc!

SCÈNE VII.

GIBETTI ET BURCK.

GIBETTI, *montrant la tête.*

Les voilà partis, ouff; je respire plus librement.

BURCK, *le poussant.*

Eh bien! vas-tu coucher là jusqu'à demain, oiseau de terre; avance donc.

GIBETTI.

Avance donc! où veux-tu que j'aille?

Digitized by Google

BURCK.

Il faut agir maintenant; est-ce que tu penses que Rogg va laisser son bâtiment dans l'embarras; il n'a pas pu nous attendre, mais il ne tardera pas à revenir...

BISSON, *sur le pont.*

Le temps se couvre... un grain terrible se prépare...

FÉLIX, *sur le pont.*

Il faut le parer... allons à l'ouvrage... tout le monde sur le pont!

GIBETTI.

Que faire?

BURCK.

Je ne vois qu'un moyen.

GIBETTI.

Lequel?

BURCK.

C'est de nous débarrasser de Bisson.

GIBETTI.

Et comment?

BURCK.

Il n'y a pas deux manières, trois pouces de laine, et tout sera dit.

UN MATELOT, *d'en haut.*

Terre! terre!

BISSON, *d'en haut.*

Lof! lof!

BURCK.

Allons, terminons; je me charge du coup.

GIBETTI.

Alors ne le manque pas; et je te promets de tomber dessus après.

BISSON, *d'en haut.*

Virez de bord!

BURCK.

L'entends-tu, comme il se démène; mais il a beau faire, la Magicienne s'éloigne de plus en plus, et ça peut nous servir.

GIBETTI.

Il devrait bien se dépêcher de descendre... car certainement, je n'irai pas le chercher là-haut.

BURCK.

Je m'en rapporte bien à toi.

GIBETTI.

Nous sommes d'accord.

Digitized by Google

BURCK.

Il s'agit de trouver un endroit plus sûr où nous puissions attendre un moment favorable.

GIBETTI, *regardant les coffres.*

Eh ! bien, ça... qu'est-ce qu'il y a là-dedans?...

BURCK.

Quelques biscuits encore... C'est juste ce qu'il me faut.

BISSON, *sur le pont.*

Matelots, les cables qui sont dans la cabine.

GIBETTI.

Il n'y a plus à balancer... presto, prestissimo. (M.)

(*Il se met dans un coffre, et Burck dans l'autre.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES *cachés*, MATELOTS, *puis* BISSON ET FÉLIX.

(*Un matelot va prendre les cables et remonte.*)

FÉLIX.

Allons, matelots, en deux temps... quel grain !...

BISSON.

Les courans nous poussent vers la côte... et nous avons perdu nos ancres.

FÉLIX.

Ce ne serait rien encore si nous pouvions apercevoir la Magicienne, mais avec un temps chargé comme celui-ci, pas moyen d'y voir à dix pas.

BISSON.

Nous courons avec une rapidité effrayante... Pilote!...

TRÉMINTIN, *du haut du pont.*

Capitaine!

BISSON.

Jetez le loch !

TRÉMINTIN, *de même.*

C'est fait, capitaine.

FÉLIX.

Nous gouvernons au Sud-est plein.

TRÉMINTIN, *de même.*

Nous filons douze nœuds... mais le navire fait eau.

BISSON,

Tout le monde aux pompes!

TRÉMINTIN, *toujours du haut.*

Le bâtiment est trop chargé.

Digitized by Google

BISSON,

Que tout ce qui est inutile soit jeté sur-le-champ à la mer.

FÉLIX, *aux matelots qui descendent.*

Commençons par ce qui embarrasse ici;... ces tonneaux... ces ballots... En bas, du monde! (M.) *Les matelots jettent par les fenêtres ce que leur montre Félix.*) Voilà encore quelque chose inutile... à la mer... (*On jette le coffre dans lequel se trouve Burck.*) A l'autre, maintenant.

GIBETTI, *sortant la tête du coffre.*

Aie, povéro! grâce, grâce.

BISSON.

Qu'est-ce que je vois là?

FÉLIX.

Pourrais-tu nous dire ce que tu faisais là-dedans?

GIBETTI.

Je vous le dirai, caro!... mais permettez-moi de sortir.

FÉLIX.

Non pas.

(*Il l'examine.*)

GIBETTI.

Je suis la victime de ces coquins de pirates.

FÉLIX.

C'est ce gueux de Gibetti, mon envoyeur de billets doux... Ah! scélérat!

GIBETTI.

Laissez-moi la vie, seulement.

FÉLIX.

Rien que cela... Capitaine, je demande une grâce.

GIBETTI.

Brave jeune homme!...

FÉLIX.

Oui, qu'on lui donne provisoirement la calle mouillée, et qu'on le mette aux fers en attendant qu'il soit pendu, suivant les formes.

GIBETTI.

Merci!... Ah! caro!... caro!... Voila qui achève de solder mes comptes.

FÉLIX.

Y êtes vous?... en route!... (M.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. TRÉMINTIN.

Alerte! alerte! capitaine; profitant du moment où la tourmente

Digitized by Google

nous tenait sur le pont... les damnés de forbans se sont révoltés, nous ne pouvons plus les contenir.

BISSON.

Feu sur tous ceux qui prendront part à la révolte.

PIRATES, *sur le pont.*

Mort à Bisson! mort à Bisson!

TRÉMINTIN.

Les entendez-vous?

BISSON.

Amis, rangez-vous tous autour de moi, et faisons justice de ces scélérats. (M.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PIRATES.

(*Les Pirates révoltés descendent en tumulte dans la cabine, en criant* : Bisson!)

BISSON.

Le voilà!... qui d'entre vous veut le frapper le premier?

UN PIRATE.

Moi!

BISSON, *d'un coup de pistolet étend le pirate à ses pieds.*

Au second!

(*Les pirates veulent se précipiter sur Bisson; Félix et les matelots se battent, les arrêtent, et finissent par se rendre maîtres de plusieurs d'entr'eux; se voyant vaincus, Grégorio et un autre pirate se jettent à la mer.*)

GRÉGORIO, *en se sauvant.*

Tout est perdu, rejoignons Rogg.

(*Bisson et Félix font feu sur les deux fuyards.*)

FÉLIX.

Nous n'avons pu les atteindre!... Misérables!... vous mériteriez d'être hissés sur-le-champ à la grande vergue, mais vous ne perdrez rien pour attendre.

BISSON.

Qu'on les mette aux fers!

(*Les matelots sortent avec les pirates.*)

FÉLIX.

Et que cela ne soit pas long. (M.) (*à Gibetti.*) Quant à toi, je ne t'ai pas oublié, suis-moi sur le pont.

(*Il l'emmène.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

BISSON, M. TREMINTIN.

BISSON.

Pilote! que tout le monde observe la plus grande surveillance sur le pont; ceux des forbans qui viennent de se jetter à la mer parviendront sans doute à gagner le rivage, et tu le sais, toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates... nous devons donc craindre d'être attaqués d'un instant à l'autre.

TRÉMINTIN.

Eh bien! qu'ils se présentent... et quoique notre équipage ne se compose que de quinze hommes, ils peuvent compter sur une vigoureuse defense.

BISSON.

Je n'en doute pas... aussi c'est en toute confiance que je t'adresse une prière.

TRÉMINTIN.

Parlez!

BISSON.

Si comme j'ai lieu de le croire, nous sommes attaqués par les pirates, et qu'ils reussissent à s'emparer du bâtiment, jure-moi, si tu ne survis, de mettre le feu aux poudres.

(*Il indique l'endroit où elles sont placées, en vue du spectateur.*)

TRÉMINTIN.

J'y songeais, capitaine, vous savez qu'on peut compter sur moi, vous me l'avez dit encore ce matin.

(*Bisson lui serre la main avec émotion.*)

UNE VOIX, *sur le pont.*

Navire!

FÉLIX, *de même.*

Combien de voiles?

LA VOIX, *de même.*

Deux voiles, vent à nous. (M.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FÉLIX, MATELOTS.

FÉLIX.

La vigie vient de signaler deux grands misticks qui ont doublé la pointe de rochers à l'est de Stampalie.

BISSON.

Préparons-nous au combat... montez sur le pont tous les fu-

Digitized by Google

sils... tous les sabres... Félix, mon ami, place-toi sur le beaupré, pour mieux observer la route que tiendront les embarcations.

FÉLIX.

J'y cours. (*Il remonte.*)

BISSON.

Que chacun se rende à son poste... nos ennemis nous sont supérieurs en nombre... mais rappelez-vous vos serments... ceux qui nous attaquent sont couverts d'opprobre... notre défense nous couvrira d'honneur et de gloire... et si nous devons succomber ; eh bien ! que ce soit aux cris de vive la France !

TOUS LES MATELOTS.

Vive la France ! (M.)

(*Tout le monde monte sur le pont. Des matelots prennent des brassées d'armes qu'ils emportent, d'autres des cartouches, des boulets, etc.*

TRÉMINTIN, *d'en haut.*

Cargue la grand' voile !
Coupe la vergue !
Tribord la barre, tribord la barre sur-le-champ !

FÉLIX, *de même.*

Soldats, aux batteries !

BISSON, *aussi d'en haut.*

Lâchez la bordée.

(*On entend la canonade, les cris du commandement, et le feu plus éloigné des équipages ennemis; tout est en mouvement. Bientôt succèdent les cris* : à l'abordage !... rendez-vous !... jamais !...)

SCÈNE XIII.

MATELOTS, M. TRÉMINTIN.

(*Un matelot blessé roule dans la cabine, deux de ses camarades viennent chercher des armes ; ils veulent le secourir, le matelot refuse et les engage à retourner au combat.*)

LE MATELOT.

Laissez, laissez-moi, vous êtes plus utiles là-haut qu'ici.

(*Les matelots remontent ; le blessé veut se lever, il retombe. M. Trémintin descend, il paraît agité, il aperçoit le matelot et s'écrie* :)

TRÉMINTIN.

Que fais-tu là, dans un pareil moment?

LE MATELOT.

Ah ! mon pilote, c'est fait de moi.

Digitized by Google

TRÉMINTIN.

Le malheureux!... Allons mon camarade, encore un effort, remplissons les ordres de Bisson.

LE MATELOT.

Que faut-il faire?

TRÉMINTIN.

Aide-moi. (M.)

(Il parviennent à lever la trappe de la Sainte-Barbe; le matelot meurt après ce dernier effort.

TRÉMINTIN.

Un baril de poudre. (*Il en prend un derrière l'escalier, et le pose près la trappe.*) Maintenant nous ne pouvons plus être vaincus.

(*Il va pour remonter, Bisson arrive.*)

SCÈNE XIV.

M. TRÉMINTIN, BISSON, FÉLIX, MATELOTS *blessés.*

BISSON.

Les écoutilles sont fermées... barricadez l'entrée, ils n'oseront pas nous suivre. Tous nos efforts sont impuissans, les voilà maîtres du pont... tout-à-l'heure du navire. (*il se retourne vers les matelots et Trémintin.*) Êtes-vous là, tous?

TRÉMINTIN.

Tout ce qui reste... oui capitaine.

BISSON.

Je suis content de vous, chacun a bien fait son dévoir; honneur au plus heureux, ils sont tombés les premiers. C'est ici le moment de terminer l'affaire. Camarades, tandis que nos ennemis toujours en désordre, sur le pont encombré de cadavres et de débris, hésitent à descendre jusqu'à nous, dans la crainte de quelqu'embuscade; jetez-vous à la nage, vous pourrez gagner terre.

FÉLIX, *regarde Trémintin, et amène Bisson à l'avant-scène, à demi-voix.*

Bisson, je t'ai deviné; ton amitié veut se cacher de moi... mais je ne te quitterai pas.

BISSON.

Il le faut, et dans ce moment suprême, où la prière doit être sacrée, j'attends du compagnon de mon enfance, de mes travaux, de ma gloire, un précieux, un dernier service.

FÉLIX.

Que veux-tu donc?

Digitized by Google

BISSON.

(*On entend des coups de hache qui annoncent que les pirates se décident à pénétrer dans l'intérieur.*) Tu remettras à ma mère cette croix... c'est ma vie... tous mes souvenirs de gloire s'y rattachent... A toi mon dernier embrassement.

FÉLIX, *se jetant dans ses bras, et le tenant pressé sur son sein.*

Moi te quitter, jamais!

(*Cris des pirates; nouveaux coups de hache.*)

BISSON, *avec enthousiasme.*

Il le faut, ne soit point jaloux de mon sort... les occasions de se dévouer pour la patrie ne manquent jamais;... aujourd'hui c'est mon tour...

TRÉMINTIN.

Les poutres vont céder à leurs efforts.

BISSON.

C'est l'instant... amis, à la nage... (*à Félix*) pars!

FÉLIX.

Je ne le puis.

BISSON, *avec âme.*

Ton ami t'en conjure... (*avec fermeté.*) Ton chef te l'ordonne, remplis ta mission. (*aux matelots.* Qu'on l'entraîne, il est temps... adieu, tous... pour la dernière fois, adieu... je vais vous venger. (*Au moment où les matelots disparaissent avec Félix, Bisson dit à Trémintin* :) tu dois les suivre, je suffis pour ce qui reste à faire... Va-t-en...

TRÉMINTIN.

N'insistez pas, capitaine, je n'abandonnerai pas plus que vous, les planches du navire qui porte notre pavillon!

BISSON.

Trémintin!... (M.)

SCÈNE XV.

BISSON, M. TRÉMINTIN, PIRATES.

(*Les pirates s'engouffrent dans la cabine avec des hurlemens à l'aspect de Bisson, qui tient un pistolet, ils reculent en poussant un cri d'effroi.*)

GRÉGORIO.

Bisson, le pont du navire est couvert de tous les nôtres, tu es en notre pouvoir, rends-toi!

TOUS.

Rends-toi! rends-toi!

Digitized by Google

BISSON.

Vous voilà!... nous pouvons lever l'ancre... Partons.... *(Il tire son pistolet dans la Sainte-Barbe. Le feu prend, l'explosion a lieu. Le bâtiment saute avec tous ceux qui le montaient.*

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente la mer agitée et couverte de débris enflammés. A gauche une jetée. Plus loin un phare.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

FÉLIX, LE CHEVALIER DE LAVAL, LES AMIRAUX *russes et anglais*, M. TREMINTIN, LE GOUVERNEUR ET LES AUTORITÉS *de l'île de Malte*, SOLDATS ET MARINS *français, russes et anglais*, HABITANS *des îles de l'Archipel*, PIRATES. *(On n'aperçoit plus alors que quelques malheureux nageant au loin sur une jetée qui s'avance à gauche et domine la mer, des hommes jettent des cables aux matelots. Félix est sur un mât, la croix de Bisson à la main. Le corps du jeune héroïque Bisson est poussé par les flots vers le rivage, où le chevalier de Laval paraît avec des officiers de marine des trois nations françaises, anglaise et russe. Le chevalier de Laval pose une branche de laurier sur le corps de Bisson; cet exemple est suivi par les anglais et les russes. Trémintin, jetté sur le rivage, est entouré par les officiers des trois nations.*

LE CHEVALIER DE LAVAL.

Bisson... reçois ce dernier hommage que les nations réunies rendent à ton courage!... Va prendre la place que te marquent auprès d'eux, les Jean Bart, les Duquesne et les Duguay-Trouin!... Le sacrifice de l'honneur est consommé!... un noble cœur a cessé de battre et la France compte un héros de plus!...

(Le chevalier de Laval prend sa croix et la pose sur la poitrine de Trémintin.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

BIGAME SUPPOSÉ,

OU

LES TROUBADOURS PAR INFORTUNE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Poème de M. MOUSSARD, Musique de M. QUAISAIN,
Ballets de M. RICHARD, pensionnaire de l'Opéra.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 27 fructidor, an XI.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI.—(1803.)

Digitized by Google

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Comte FERDINAND.	M. *Joigny.*
FERDINAND, son fils.	M. *Vigneaux.*
GARNEO, homme de confiance du Comte.	M. *Dufresne.*
SALVADOR, l'un des chefs de la compagnie des Indes, et attaché au tribunal de l'Inquisition.	M. *Tautin.*
CÉCILE, jeune Marseilloise.	Mlle. *Lévêque.*
FÉLIX, son fils, âgé de six ans.	Mlle. *Louise.*
BRUSCOT, vieux domestique allemand, attaché à Cécile.	M. *Rafile.*
Le Docteur STEPHANO, médecin italien, attaché à la maison du Comte, et dévoué à Garnéo.	M. *Melcour.*
Un Domestique Pédro.	M. *Martin.*
Un Officier de la Cour.	M. *Laporte.*

Soldats et familiers de l'Inquisition.

La scène se passe à Lisbonne, dans le palais des Ferdinand.

Digitized by Google

LE BIGAME SUPPOSÉ,

OU

LES TROUBADOURS PAR INFORTUNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente au fond la rivière du Tage, et dans le lointain un point de vue de la ville de Lisbonne. A gauche, le palais des Ferdinand. Dans l'angle formé par la rivière et le palais, on apperçoit des jardins ou un parc. La droite offre le site qui avoisine la rivière.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, FERDINAND, *ils viennent du côté du jardin.*

GARNEO.

En vérité, seigneur, je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle subite conversion ! à cet air sombre et rêveur, qui pourrait reconnaître l'aimable Ferdinand dont les galans exploits étonneront un jour l'Europe.

FERDINAND.

Mon ami, il est des momens où le souvenir de nos erreurs devient pour nous un supplice.

GARNEO.

Voilà une pensée fort édifiante. Elle aurait suffit, jadis, pour nous réjouir quinze jours entiers.

FERDINAND.

Laissons les principes qui m'ont conduit par le passé, songeons au présent et à l'avenir qui ne me laissent pas sans inquiétude.

GARNEO.

Oui, en effet : vous êtes sur le point d'épouser la plus jolie femme de Lisbonne, et cela est fort désagréable pour le présent : elle vous apporte une fortune immense, et cela est très-inquiétant pour l'avenir.

Digitized by Google

FERDINAND.

Penses-tu que je voie d'un œil tranquille et indifférent célébrer ce mariage si près des funérailles de l'épouse que j'ai perdue, ou plutôt dont j'ai hâté la fin par des procédés qu'elle ne méritait pas.

GARNEO.

Ah ! par exemple, je trouve bon qu'on s'avise d'aimer les gens quand ils ne sont plus. Sans doute vous vous souvenez que la chère dame n'avait pas une part bien active à votre tendresse. Aussi eut-elle le bon esprit de se retirer à la campagne après un an de mariage ; elle aimait la solitude, et nous nous sommes bien gardés de l'y troubler ; elle y est morte, eh bien ! est-ce notre faute !

FERDINAND.

Elle n'a pu supporter mon indifférence. Ma conduite à son égard a excité la haine de Salvador son frère, mon hymen va la faire éclater. Déjà il est instruit que l'enfant malade depuis la mort de sa mère, se trouve à toute extrémité, et il est impatient de reclamer la riche succession de sa sœur.

GARNEO.

Ceci au moins est conséquent, il s'agit d'intérêt ; mais reposez-vous sur mon zèle.

FERDINAND.

Ah ! le remord qui me déchire...

GARNEO.

Quel reproche pouvez-vous encore vous faire. A cette étourderie près, vous êtes l'innocence même.

FERDINAND.

Et cette française intéressante dont j'ai fait aussi le malheur.

GARNEO, *riant.*

Quoi, vous pensez encore à cette petite aventure de Marseille.

FERDINAND.

J'ai trompé sa bonne-foi, son innocence.

GARNEO.

Pas du tout ; votre constance a duré autant que votre amour, c'est tout ce qu'on peut exiger.

FERDINAND.

Elle était mon épouse, et je l'ai abandonnée lorsqu'elle allait me donner un gage de notre union.

GARNEO.

Oh ! pour cette faute, elle appartient toute entière au Comte Ferdinand votre père. N'est-ce pas lui qui vous à rappellé à Lisbonne, et vous à fait prendre une autre femme pour rame-

Digitized by Google

ner dans sa famille la fortune qui s'en était éloignée. Vous vous êtes soumis à ses ordres, et je vous regarde comme un modèle d'obéissance.

FERDINAND.

Tu sais bien que si j'ai cédé aux volontés de mon père, en épousant la sœur de Salvador, c'est parce que je croyais Cécile tout-à-fait perdue pour moi. Le bruit de sa mort s'était répandu; des lettres que tu me remis alors, m'avaient confirmé cette affligeante nouvelle; aujourd'hui, je me trouve le plus malheureux des hommes.

GARNEO.

Comment?

FERDINAND.

Le hazard me conduit hier chez le Corrégidor, mon ami, je jette un coup-d'œil sur le tableau de sûreté publique; quelle est ma surprise; j'y apperçois le nom de Cécile Lieutaud. Je m'informe, et j'apprends de lui que, depuis cinq ans, Salvador lui a remis un ordre, obtenu par le père de Cécile, pour s'assurer de sa personne, si elle venait à Lisbonne; ainsi tu vois que non seulement Cécile existe, mais qu'il est possible quelle vienne dans cette ville.

GARNEO.

Depuis cinq ans cet ordre existe contre Cécile, dites vous; mais, seigneur, rappellez-vous que c'est depuis cette époque que nous avons reçu les lettres qui constatent sa mort. D'ailleurs, ce mariage, je vous l'avoue, ne m'a jamais inspiré grande considération.

FERDINAND.

Que veux-tu dire?

GARNEO.

On a abusé de votre bonne foi; on a profité de l'amour qui vous consumait pour vous dicter des loix et vous subjuguer; nous avons capitulé; mais quand on est pris d'assaut, ma foi il est permis de protester contre la violence.

FERDINAND.

La plaisanterie est déplassée dans la situation où je me trouve. Si j'étais coupable de bigamie!

GARNEO.

Crainte chimérique! je vais vous tranquilliser. Il y a déjà six ans d'écoulés depuis votre départ de Marseille, et la sécurité dont vous avez joui, est une heureuse présomption pour l'avenir. Qui pourrait en effet la troubler. En supposant que Cécile existe, croyez-vous qu'elle puisse venir de Marseille à Lisbonne chercher un époux qui l'a délaissée! et quand même elle y viendrait, lui serait-il possible de vous découvrir

Digitized by Google

sous votre nom de famille, tandis que vous n'étiez connu dans vos voyages que sous le nom de chevalier Gonzales, qui est l'apanage des aînés de votre maison.

FERDINAND.

Ah ! ce n'est pas assez d'avoir l'estime des hommes, j'ai aussi besoin de la mienne, et j'attends de toi le service qui peut me la rendre. Tu as de l'empire sur l'esprit de mon père, tu possèdes sa confiance ; parle, supplie, fais ensorte que ce mariage projeté soit rompu ou du moins éloigné.

GARNEO.

Vous me chargez-là d'une belle ambassade. Votre hymen est convenu entre les parens, et votre père en a fixé les fiançailles à demain, jour de sa fête ; or ce n'est pas la veille qu'il vous est permis de faire des réflexions puériles. On commence ce soir à célébrer, par des jeux et des danses, ces deux époques chéries. Tous les gens du palais sont employés aux préparatifs ; les étrangers même veulent y prendre part. Les bateliers, à qui on permet la pêche le long de la rivière, ont déjà vêtu leurs habits de fête, et leurs bateaux sont élégamment décorés. Ce sont eux qui doivent donner le signal des réjouissanses ; et vous voudriez changer en deuil cette joie universelle.

FERDINAND.

Je veux alléger ma conscience du poids qui l'accable, aucune considération ne m'arrête, si tu me refuses ta médiation auprès de mon père, je lui ferai moi-même l'aveu de ma faute, et puisque la mort de ma dernière épouse m'a rendu libre, je le presserai de confirmer mon union avec Cécile.

GARNEO.

Gardez-vous bien...

FERDINAND.

J'y suis décidé.

GARNEO, *appercevant le Comte.*

J'apperçois votre père !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

GARNEO, *devançant le fils.*

Monsieur le Comte, vous arrivez fort à propos; je m'entretenais avec votre fils de son prochain mariage, il en est enchanté.

FERDINAND.

Mon père, qu'il me soit permis...

Digitized by Google

LE COMTE.

Mon fils, je me réjouis de vous voir dans ces dispositions. Je vous avoue que je craignais le contraire.

FERDINAND.

Mon père, je dois vous le dire, un mariage si précipité...

LE COMTE.

Vous savez les raisons qui m'ont déterminé à presser cette union. Notre famille, quoiqu'une des plus anciennes de Lisbonne est loin d'être une des plus riches. Votre premier mariage vous a apporté une fortune considérable; mais votre fils, dont l'existence vous assure cette fortune, est d'une santé si délicate, qu'il fait tout appréhender pour ses jours. Vous retomberiez dans votre premier état, et il n'est pas sûr qu'alors le riche parti qui vous est présenté, attachât quelque prix à notre alliance.

FERDINAND.

Eh! qu'importe.

GARNEO.

S'il m'est permis d'ajouter une réflexion, je dirais qu'il est d'autant plus urgent de conclure ce mariage, que Salvador, votre beau-frère, fait répandre sourdement le bruit que l'enfant est mort, et cela pour faire échouer vos projets.

FERDINAND.

Mais, Garnéo, ces bruits n'auraient-ils pas un fondement réel?

GARNEO.

Non, seigneur. Votre fils, toujours retenu à votre maison de campagne, depuis la mort de sa mère, n'est pas entièrement rétabli; mais il se porte beaucoup mieux. La dernière lettre du docteur Stéphano me l'annonce, et il revient aujourd'hui même vous apprendre que le danger est passé. Votre fils le suivra bientôt, et sa présence confondra l'imposture et la méchanceté.

LE COMTE.

Garnéo, je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à notre famille.

GARNEO.

Seigneur, ce n'est que la véritable expression de ma reconnaissance pour tous les bienfaits que j'en ai reçus. Mais, que vois-je! eh! c'est le docteur lui-même. (*à part.*) Que vient-il nous apprendre? je n'ai pas eu le tems de le prévenir. (*il va au-devant de lui.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

GARNEO, *bas.*

Eh bien !

LE DOCTEUR.

Plous d'espoir, e morté l'enfant.

GARNEO, *revenant.*

Réjouissez-vous, seigneur, l'enfant est sauvé.

LE DOCTEUR.

Qué diché !

GARNEO, *bas au Docteur.*

Laissez-moi parler. (*aux autres*) Il est plein de santé.

LE DOCTEUR, *au Comte.*

Signor, la maladia était incourabilé .. ma...

GARNEO, *l'interrompant.*

Oui, mais rien ne résiste à votre talent. (*lui serrant la main.*) Vous êtes le premier médecin de Lisbonne.

LE DOCTEUR.

Les mié-talenté sount connus, il est vrai, ma...

FERDINAND.

Docteur, je n'oublierai jamais ce service.

LE DOCTEUR.

Ah ! signor, jé voudréro meriteré.

GARNEO, *bas.*

Paix. (*haut.*) Le docteur joint la modestie la plus vraie au mérite le plus éminent.

LE DOCTEUR.

Zé n'en tire pas de la vanita dans ce momento.

LE COMTE.

Après ce que vous annoncez, docteur, on peut faire transporter l'enfant ici sur-le-champ.

GARNEO, *bas au docteur.*

Répondez oui.

LE DOCTER.

Si, signor. (*à part.*) Zé n'y comprends nienté.

LE COMTE.

Ainsi, mon fils, voilà les intrigues de Salvador déjouées, et notre esprit, exempt d'allarmes, peut se livrer aux jouissances les plus pures. Venez que je vous présente moi-même à tous les gens du palais, venez entendre les acclamations que votre présence fera naître, et recevoir les vœux que l'on forme pour notre félicité commune.

Digitized by Google

SCENE IV.

GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCT-EUR.

Nous voici souls, j'espère que voï allez m'expliquer l'énigme, car je ne souis pas oun OEdipe.

GARNEO.

Docteur, il faut réparer le mal que vous avez fait, en laissant mourir cet enfant.

LE DOCTEUR.

Comment! le male que j'ai fato! per tous les doctors de Salerne, on voit ben que voï n'avez pas connouto la causa della maladia.

GARNEO.

Je le crois bien, mais il est mort.

LE DOCTEUR, *rapidement.*

Apprenez que le petit était attaqué d'oun marasme qui avait déranzé toute l'économie animalé, lequel s'était manifesté par oun diagnostico effrayant. Or, oun aphorisma d'Hyppocrate dit, qu'en pareil cas, la maladia il est incourable.

GARNEO.

Vous avez suivi une méthode excellente; mais il est mort.

LE DOCTEUR, *continuant.*

La maladia était mourale; il fallait donc commencer per garire lo spirto : admirate ma conceptione!

GARNEO, *lui criant aux oreilles.*

Mais enfin il est mort, vous dis-je, il est mort! il est mort!

LE DOCTEUR, *reprenant avec gravité.*

Concedo : mais je l'ai fato vivere oun grand mese de piou, et ma reputatione.

GARNEO.

Te tairas-tu, babillard!... c'est pour votre réputation et l'intérêt de la famille de Ferdinand que j'ai à vous parler.

LE DOCTEUR.

Bené! bené! j'écoute.

GARNEO.

La chose est de la plus grande importance. Si la mort de l'enfant vient à transpirer, Salvador, héritier naturel des biens de sa sœur, se hâte d'entrer en jouissance; et l'illustre famille du Comte se trouve ruinée presqu'entièrement.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Quoualque soin que l'on prenne, le mystère finira par se découvriré, ou voudra vedere l'enfant.

GARNEO.

On le verra.

LE DOCTEUR, *étonné.*

Ah! ah! nouvel escoulape; vous ressouscitez donc les morté.

GARNEO.

Non, mais je les remplace par des vivans. Ecoutez : l'enfant qui vient de mourir est âgé de six ans, et il y en a quatre que, relégué avec sa mère à la campagne, il a été dérobé à tous les regards de sa famille, son père même ne l'a pas vu depuis ce tems. Je puis donc, sans crainte d'être démenti, substituer un autre enfant au véritable héritier. Par-là je conserve la succession aux Ferdinand, et vous, docteur incomparable, vous passez pour le sauveur des malades désespérés.

LE DOCTEUR.

Grand merci de l'honor, ma, diantre, les risques...

GARNEO.

Et quels risques? les personnes que j'avais placés auprès de l'enfant me sont dévouées, et un seul mot réglera leur conduite.

LE DOCTEUR.

Ceci est rassuranté.

GARNEO.

D'ailleurs, il n'y a pas à balancer; vous savez que je vous ai fait venir d'Italie, afin de seconder mes projets. Je vous connaissais pour un habile intriguant, et, graces à mes soins, on vous regarde comme un honnête homme; vous n'étiez qu'un misérable charlatan, et vous voilà célèbre médecin.

LE DOCTEUR.

Oun charlatan, oun charlatan...

GARNEO.

Si ce projet ne reçoit pas son exécution, savez-vous ce qui en résultera? La famille des Ferdinand est ruinée, mes intérêts sont compromis tout-à-fait; je suis contraint de faire une réforme sévère, où même de rentrer dans l'obscurité. Si, au contraire, nous avons le bonheur de réussir, la fortune est fixée pour toujours dans ce palais, il m'est permis d'en disposer comme par le passé, et vous pensez bien que vous ne serez pas oublié dans mes bienfaits.

LE DOCTEUR.

Je connais la vostra générosita.

Digitized by Google

GARNEO.

Ainsi vous me devez tout, espérez davantage ; mais ne me faites pas perdre la bonne opinion que j'ai de votre savoir faire.

LE DOCTEUR.

Vous la fare perdere ! ben au contraire, je prétends la rendre piou excellente à vos yeux. Respondez mi, signor : l'enfant que voi voulez souposer est-il dans la vostra pouissentza?

GARNEO.

Non pas encore.

LE DOCTEUR,

Pas encora, eh bien, rendez honor al mio genio : j'ai votre affaire.

GARNEO.

Comment !

LE DOCTEUR.

Si, signor. Sachez que je viens de guarire d'ouna maladia, oune femme qui a oun enfant à peu près de la même configouration que celui de don Ferdinand, et, per oun hazard ben singoulier, d'oune telle ressemblantza que j'en ai été frappé moi-même.

GARNEO.

Voilà précisément l'héritier qu'il nous faut.

LE DOCTEUR.

Eh bien, vous l'aurez. La madré del picciold e oune de ces cantatriche qui courent le payso sentza aucoun asile, sentza personne que s'intéresse à elle, il loui sera diffichile de nous résister. Mioux que cela : elle paraît être dans la peine ; perche je présoume qu'avec quoualque argent elle cédera fachilamenté. Si, per contrario, elle refousait, nous la ferons enlever soubito, et pouis andar, signora, andar, andar.

GARNEO.

Je me repose entièrement sur vous de ce soin. Voilà ma bourse, et mes gens sont à vos ordres. Il n'y a pas de tems à perdre : j'entends déjà sur la rivière les cris d'allégresse des batteliers, et la fête va commencer. Hâtez-vous de découvrir votre cantatrice ; moi je me rends auprès de mon élève. (*il s'éloigne.*)

LE DOCTEUR, *seul.*

Ceci me paraît très-loucratif. Voilà oune branche de commerce inconnouto jusqu'à présent dans la medecina ; le trafic des vivants contre les morts ; c'est precioux, veramenté, c'est précioux. Ha ! ha ! le singoulier commerce ! (*il sort en riant.*) le vivante contre les morté. Ma, voici la fête qui commence ; allons travailler à l'exécution de nos projets.

Digitized by Google

SCENE V (1).

(Plusieurs bateaux ornés de guirlandes de fleurs s'avancent sur le Tage et s'arrêtent pour donner le tems aux pêcheurs et aux musiciens de sortir. Ces derniers viennent se groupper sur un des côtés de la scène et continuent de jouer tandis que les bateliers et les lavandières des bords du Tage forment une danse. Ils élèvent ensuite avec leurs avirons une espèce d'arc de triomphe devant la porte du comte, au haut duquel se trouve un tableau, portant ces mots, HOMMAGE A L'AMOUR ET A L'HYMEN. Ensuite les musiciens et les bateliers se mêlent ensemble et forment une danse finale.

A la fin du ballet un Intendant du palais témoigne, au nom de ses maîtres, sa satisfaction à tous les danseurs et les fait entrer.)

SCENE VI.

CÉCILE, FÉLIX, *portant un triangle à sa ceinture*, BRUSCOT, *un orgue d'Allemagne sur le dos.*

BRUSCOT, *examinant.*

Nous ne nous trompons pas, voilà la fête commencée. C'est bien ici la demeure du jeune seigneur qui va se marier. Ces guirlandes ne laissent aucun doute. Ce lieu, madame, est bien choisi pour notre début.

CÉCILE.

Hélas!

BRUSCOT.

Vous soupirez, madame. Il est vrai que cet état ne vous convient guère; mais que voulez-vous? c'est la faute de la fortune; elle n'a jamais fait que des sottises, et ce n'est pas pour nous qu'elle se corrigera.

CÉCILE.

J'ai du courage, mon cher Bruscot.

BRUSCOT.

Et moi aussi, j'en ai, et je nargue cette fortune qui ne favorise que ceux qui ne le méritent pas. Quand nous avons été volé sur la route de Lisbonne, je n'ai désespéré de rien, morbleu, pas plus que pendant votre maladie. Allons, Bruscot, me suis-je dit, ce n'est pas en pleurant que tu soulageras ta maîtresse. Les pleurs conviennent aux femmes, fais voir que tu es un homme. J'ai ramassé mes dernières res-

(1) Dans les théâtres des départemens ou on n'aurait pas des ballets, on peut jouer la pièce sous la forme d'un drame.

Digitized by Google

sources, j'ai acheté cet orgue d'Allemagne, et vive l'industrie, morbleu, vive le talent !

CÉCILE.

Que d'obligations...

BRUSCOT.

Il faut dire aussi que je faisais ce métier en Allemagne avant de prendre du service en France chez monsieur votre père. Après tout, nous faisons comme les anciens troubadours, ils couraient le monde en chantant l'objet de leur flamme, et vous cherchez un époux que vous aimez tendrement; mais une chose me contrarie là-dedans, c'est que vous m'ayez accompagné. Jarni, c'était bien assez de moi. Votre père m'a nourri pendant trente ans, ne dois-je pas faire quelque chose pour sa fille ? et vous voulez m'empêcher de payer ma dette ! Tenez, madame, c'est affliger le père Bruscot.

CÉCILE.

Laisse-moi partager ta peine, mon ami, et je jouirai avec plus de plaisir du fruit de ton zèle.

BRUSCOT.

Eh bien, j'obéis. Votre présence au moins m'anime, et je sens que je me surpasserai. Vous allez voir si j'ai du talent à jouer de l'orgue d'Allemagne ! ah ! ah ! et comme je chante ! le tuyau de ma voix n'est pas des plus bruyans, mais je me fais entendre... et c'est ce qu'il faut.

FÉLIX.

Et moi ? vous me comptez pour rien ? n'ai-je pas aussi mon petit talent ? c'est pour maman que je vais l'employer, et je suis sûr de plaire.

BRUSCOT.

Bien, mon petit Félix ! quand on a de tels sentimens pour sa mère, le ciel nous favorise ! Tenez, ça me donne bon espoir à moi ! et là-dessus, en qualité d'ancien, je commence... Allegramento, signori ! (*il prélude.*)

(*Differentes personnes viennent sur la place écouter.*)

BRUSCOT, *à Cécile.*

Bon ! voilà déjà des curieux qui s'approchent, Madame. (*à part.*) Pourvu, morbleu, qu'il n'y ait pas plus d'affluence que de générosité. (*haut.*) C'est le bon moment. Eh ! madame, je ne tremble pas ! Je sais qu'il faut dans cet état, comme dans les autres, de la fermeté, qu'on appelle impudence. Est-ce que je ne connais pas les hommes ? ils ne croyent à votre talent que quand vous y croyez vous-même. Au diable la modestie. (*il tousse, crache et chante.*)

Digitized by Google

ARIETTE.

Riches mortels, à l'indigent
Donnez votre offrande légère ;
Cédez au tendre sentiment
Qu'inspire un enfant et sa mère.
Pour vous, c'est doublement jouir,
Que d'exercer la bienfaisance,
Et de voir la reconnaissance
Verser des larmes de plaisir.
Riches mortels, etc.

BRUSCOT.

Ah ça, nous allons maintenant chanter quelque chose pour les jeunes gens qui vont se marier ; peut-être nous feront-ils l'honneur de se montrer. A nous deux, mon petit Félix.

FÉLIX.

M'y voici.

BRUSCOT.

Tâchons en même tems d'égayer ta pauvre mère, et de la distraire de cette mélancolie qui me désole. Ce sera là notre meilleure récompense.

Premier couplet.

O vous tous, que l'hymen invite
A vous ranger sous son drapeau,
Souffrez que je vous félicite :
A mon avis rien n'est plus beau ;
Oui, le jour où l'on se marie
Est le plus charmant de la vie.

(Pendant la ritournelle, Bruscot danse d'une manière comique avec le petit élix. Cécile, assise sur un banc de gazon, les accompagne avec l'orgue d'Allemagne.)

Second couplet.

Nombre d'époux en mariage
Ne s'aiment plus après six mois ;
Tous ceux qui font mauvais ménage,
Disent en se mordant les doigts :
Ah ! le jour où l'on se marie,
Est le seul beau jour de la vie.

(Même jeu que la première fois.)

Troisième couplet.

Souvent l'époux sexagénaire,
Court encore après le plaisir ;
C'est assez, dit-il, j'ai beau faire,
Arrêtons-nous au souvenir :
Car le jour où l'on se marie,
Est le seul grand jour de la vie.

(Même jeu.)

Digitized by Google

BRUSCOT, *aux personnes qui se sont rassemblées.*

Voilà, signori, ce qu'on a l'honneur de vous offrir. (*Pantomime. A Cécile.*) Eh bien, madame, ceci ne s'annonce pas mal. Voilà un bon commencement, et j'ai bonne idée pour le reste de la journée. Allons, ne soyez pas si triste. Voulez-vous donc vous rendre encore malade ? le médecin vous en a averti.

CÉCILE.

Ah ! mon ami, que mon sort est affreux !

BRUSCOT, *appercevant Stéphano.*

Eh ! voici le docteur qui vous a guérie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *dans le fond du théâtre.*

Précisément je vi cherchais. (*à Cécile.*) Grace à mon arte et alla mia sientza, je vous vois retablie perfaitamenté.

CÉCILE.

Dites aussi graces à vos soins bienfaisans.

FÉLIX.

Maman, je vais l'embrasser pour toi.

LE DOCTEUR.

Il est charmant le picciolo ! (*il le caresse.*) Je pourrais loui être outile, madame... et en même tems à vous aussi... Vous n'êtes pas dans oune sitouation horouse...

BRUSCOT

C'est vrai ; mais que voulez-vous ? il faut bien prendre le tems pour ce qu'il est, nous prendrions également l'argent pour ce qu'on le donne, si la coutume d'en donner ne commençait à se passer.

LE DOCTEUR, *à Cécile.*

Cet enfant est encore oune charge per voï.

CÉCILE.

C'est un fardeau bien léger pour une mère. (*elle le presse dans ses bras.*)

BRUSCOT.

Sachez que tant que le père Bruscot aura du pain, le fils de sa maîtresse n'en manquera pas.

CÉCILE.

O mon ami !

LE DOCTEUR, *prenant la main de Bruscot.*

Eh bien, vous êtes du petit nombre des hommes que j'estime. (*à Cécile.*) Je ne prétendais pas vous fare oune offentza. Je voulais solamenté dire que je connais ouna dona qui desire

Digitized by Google

adoptere oun joli enfant. Celui-ci ne peut manquer de loui placere et sa fortune est fate.

BRUSCOT.

Oh ! ciel ! serait-il bien vrai ? touchez-là à votre tour. (*lui tendant la main.*)

CÉCILE.

Cette offre est séduisante, mais...

BRUSCOT.

Oh ! parbleu, ma chère maîtresse, il ne faut pas de *mais* à cela ; voilà une excellente occasion qui se présente : offrez votre fils à cette bonne dame : elle vous prendra peut-être ; vous serez tous deux heureux, et moi, satisfait de votre bonheur, je continuerai de porter mon orchestre sur mes épaules.

LE DOCTEUR.

Malhourousamenté questa dona ne veut avere aucoun rapport avec les parens, ni même les connaître. Elle craindrait de ne pas jouir entiéramente dellamore de son fils adoptivo.

CÉCILE.

Quoi ! il faudrait renoncer au titre de mère ! jamais !

FÉLIX, *effrayé et se pressant contre sa mère.*

Oh ! mon dieu, maman, est-ce qu'il voudrait m'emmener loin de toi !

LE DOCTEUR.

Dieu me préserve de causer il vostro malhore. (*à part.*) Il faut avere recours à oun autre moyen. (*haut.*) J'avais crou vous fare oune offre agréabile, je me souis trompé.

BRUSCOT.

C'est que, voyez-vous, M. le Docteur, ma maîtresse n'est pas ce que notre état ferait croire : elle a été riche, et elle s'en souvient encore.

LE DOCTEUR.

Et per qoual revers la fortuna...

BRUSCOT.

C'est notre secret. Nous pouvons seulement vous dire que nous sommes partis avec assez d'argent pour venir dans ce pays-ci, où une affaire de la dernière importance nous appelle.

LE DOCTEUR, *à part.*

Voilà oun conte qu'ils me débitent.

BRUSCOT.

Nous avons été volés aux portes de Lisbonne. Ma maîtresse à la suite de cet événement a été malade. La nécessité, comme vous savez, donne de l'industrie. Avec quelques bijoux que j'avais cachés, j'ai acheté cet orgue.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Des bijoux ! (*à part.*) Va béné, lé comte, va bené.

BRUSCOT.

Et nous voilà à l'abri du besoin.

LE DŌCTEUR.

J'admire une si belle action.

CÉCILE.

Lui seul était capable d'un tel dévouement.

BRUSCOT.

Nous n'aurions pas eu besoin de ces moyens-là si les voleurs nous avaient laissé nos papiers ; j'avais dans mon porte-feuille l'adresse d'un négociant, correspondant de votre père. C'est un homme très-riche, associé comme lui à la compagnie des Indes ; mais il faut renoncer à cet espoir.

LE DOCTEUR, *à part.*

D'après ce recit io vedo qui n'ont aucoune rissortsa, et je pouis poursouivere mes projets. (*haut.*) Ne pensons plus à ce que je voï proposais. Je veux cependant vous être outile. Je souis le medecin de presque touti les habitans d'ichi. Confiez-mi le vostré amabilé enfanté. Soyez persouadé que l'intérêt quel inspirera a touti le personné qui le verront ne sera pas infrouctuoso ; et je commence per ce palais.

CÉCILE.

Que de bontés !

BRUSCOT.

Enfin voilà un homme qui ne ressemble pas aux autres. (*remettant Félix au Docteur.*) Il veut vous faire du bien celui-là.

CÉCILE.

Mais si...

BRUSCOT.

Allons, madame, ne craignez rien. Va, mon ami, je suis sûr que ta jolie petite figure intéressera.

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, ma bella dona.

FÉLIX.

Ah ça, vous me ramenerez bientôt.

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute. Dans oun moment ze le rends à la vostra tendressa. Viens, mon petit, viens. (*Il entre par le jardin. Musique.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

CÉCILE, BRUSCOT.

BRUSCOT.

Savez-vous, madame, que sa première proposition est avantageuse.

CÉCILE.

Moi renoncer à mon fils ! mon ami, dans ce moment tu ne vois que notre infortune, et tu oublies ce que je dois à la nature. Si j'avais le bonheur de retrouver enfin mon époux ; que lui répondrais-je, quand il demanderait son fils.

BRUSCOT.

C'est vrai, c'est vrai ! mais le retrouverons nous jamais cet homme, ce barbare, qui a pu vous aimer et vous abandonner ensuite ? Voilà bientôt six mois que nous parcourons envain le Portugal, lieu de sa naissance ; enfin nous voilà à Lisbonne ou rien ne nous fait espérer un meilleur sort.

CÉCILE.

L'espérance est le seul bien que la fortune m'ait laissé, pourquoi voudrait-tu me l'enlever ? un secret pressentiment me dit que le ciel, dans peu, le rendra à ma tendresse.

BRUSCOT.

Enfin il vous a abandonnée, et j'en reviendrai toujours là.

CÉCILE.

Il a obéi aux ordres impérieux de son père ; mais si tu avais entendu l'expression de sa douleur, en me quittant, ses tendres regrets, ses protestations d'amour, et surtout si tu avais vû ses larmes et son désespoir au moment de notre séparation ; jamais, non jamais, tu ne pourrais douter de la sincérité de son cœur.

BRUSCOT.

Jour de dieu ! pourquoi le destin m'avait-il alors éloigné de la maison ; j'aurais bien vu quel homme c'était ; j'aurais pénétré jusqu'au fond de son ame.

CÉCILE.

Tu voyageois pour les affaires de mon père, lorsque le jeune Gonzales eut accès dans ma famille, et me fit connaître son amour. La vertu était peinte sur sa figure, et je ne pus résister au charme qui m'entraînait vers lui. Mon père, ayant d'autres vues pour mon établissement, m'ordonna d'étouffer un amour qui contrariait ses projets. Cette défense ne fit que m'enflâmer davantage. Mon amant, allarmé par la crainte de me perdre, me proposa bientôt un mariage secret.

BRUSCOT.

C'est qu'il n'avait pas de bonnes intentions, madame.

Digitized by Google

CÉCILE.

J'eus la faiblesse de consentir, et c'est à cette faute que je dois mon infortune. Je me réfugiais chez une parente où je restai cachée. C'est là que je pleurai pendant cinq ans le malheur d'avoir trop aimé, et que je me consolais en élevant le fruit même de cet amour. Enfin, après la mort de mon père, je rentrai dans le sein de ma famille. Tout ne m'offrait plus que l'image de la douleur et de la désolation. Je formai alors le projet de chercher celui qui est l'objet de toutes mes affections. C'était un devoir pour moi, de rendre un père à mon fils. Ma démarche ne peut-être blâmée par la vertu la plus sévère. Tant qu'il ne m'aura pas rejeté de son sein ; je me plairai à le croire tel que je l'ai vu, et je rends grace au ciel de m'avoir donné en toi, un ami qui ait daigné me soutenir au milieu de tant d'incertitudes et de fatigues.

BRUSCOT

Eh ! madame, après avoir passé ma jeunesse auprès du père qui était riche, il aurait été beau de me voir abandonner sa fille parce qu'elle était dans le malheur.

CÉCILE.

Ma reconnaissance égalera ton dévouement.

BRUSCOT.

Ne parlons pas de ces vétilles là, ça n'en vaut pas la peine

CÉCILE, *avec inquiétude.*

Le docteur tarde bien à revenir.

BRUSCOT.

Effectivement.

CÉCILE.

Ce retard m'inquiette.

BRUSCOT.

Je vais voir... mais j'apperçois des gens qui paraissent nous examiner. Ce sont des alguasils... oh ! les vilaines figures ! (*Musique.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GENS DE GARNEO, *travestis.*

Ier. SOLDAT, *aux autres.*

Voici les gens que Garnéo nous a commandé d'enlever ; approchons. (*à Cécile et Bruscot.*) Pourquoi rodez-vous par ici depuis une heure.

BRUSCOT.

Parce que nous en avons le droit aussi bien que vous.

Digitized by Google

Ier. SOLDAT.

Prenez garde que cette insolence ne vous coute cher. (*à Cécile.*) Répondez, que faites vous en ces lieux.

CÉCILE.

Messieurs, j'attends mon fils, qu'un homme généreux vient d'introduire dans ce palais.

Ier. SOLDAT.

Vain prétexte que cela. On vous connait, et l'on sait que vous êtes de ces misérables, qui, pour émouvoir la pitié, ravissez les enfans à leur famille.

CÉCILE.

Qu'elle horrible accusation.

Ier. SOLDAT.

Point de réplique, vous vous défendrez ailleurs.

BRUSCOT.

Mais, parbleu...

Ier. SOLDAT.

Paix.

BRUSCOT.

Au moins, permettez à ma maîtresse d'atténdre son fils.

Ier. SOLDAT.

Encore.

CÉCILE, *criant.*

Mon fils ! mon fils !

Ier. SOLDAT.

Justement, c'est un enfant qu'ils ont dérobé, saisissez-vous de ces gens là.

CÉCILE et BRUSCOT.

Au secours ! au secours !

Ier. SOLDAT.

Enlevez, enlevez toujours.

(Musique. Ces dernières paroles sont prononcés tandis qu'on fait des efforts pour les entrainer dans la barque. Bruscot et Cécile tentent pendant quelques momens de s'élancer vers le palais ; mais il succombent bientôt, et on les jette dans la barque qui disparaît à l'instant.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du palais des Ferdinand.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Tout a reoussi selon le vostre desir. J'ai proposé à cette cantatriche d'adoptere l'enfanté. Elle a refousé. Per lors j'ai attiré le picciolo adroitement, pouis j'ai fait enlevé la madré comme c'était counvenouto.

GARNEO.

A merveille, docteur.

LE DOCTEUR.

Zé mi souis sourpassé, et zen souis étonné moi-même. Aussi zai bonne espérantza de la vostra generosita. Ma... à propos de generosita, oune chose m'inquiette, non vedo pas tropo quoualla garantie per mi, ze vois bené per voi.

GARNEO.

Ah, ah! docteur, je vous entends, voilà de quoi vous éclairer dans votre marche. (*il donne une bourse.*) Prenez, en attendant mieux.

LE DOCTEUR.

Bené, bené, signor. Il en viendra d'autres, j'espere; per qué voi êtes à la source.

GARNEO.

Vous êtes donc bien intéressé, M. le Docteur.

LE DOCTEUR.

Pas altramenté que voi, seigneur. Savez-vous qu'oun enfante commé ça coute cher. Il m'a fallout employer de rousés et de soubterfouge de touti les façons. Zai caressé le picciolo, zai consolé la madré, zai flatté le servitore; et c'est toutes ces choses-là qué coutent. Generalemente dans touti les affaires di quoesta natoura, si on reoussi, rien de pious admirabile; on reçoit des bourses pleines d'or et d'argento, ma si la fourberia sy decouvre, on n'attrappe rien moins que la bastonnade, ou quelque chose de mioux, es-ce n'est pas tropo agreabile.

GARNEO.

Il n'y a rien de tout cela à craindre, et puisque l'occasion

Digitized by Google

s'en présente, je vais m'expliquer avec vous. La fortune de Ferdinand se trouvant assurée, grace à mes soins, dans quelques jours je lui découvrirai les moyens que nous avons employé pour cela, et dès lors la crainte de quelque indiscrétion de notre part le tiendra sous notre dépendance.

LE DOCTEUR.

O profondor del genio ! ze mi prosterne et ze mi tais.

GARNEO.

Quant à l'enfant, nous ne le garderons ici que le tems nécessaire pour assurer le mariage, après quoi nous l'enverrons à la campagne, sous prétexte d'un entier rétablissement.

LE DOCTEUR.

Achevons donc ce que nous avons si bien commencé, ze vai voi chercher l'enfant. Ze l'ai remis à vostré servitore affidé qui l'a déjà vestito des habits del petito Ferdinand. Ma foi, il a des talens ce servitor. C'est loui qui a enlevé la madré. (*il sort.*)

GARNEO.

Voilà mon intrigue qui marche. Salvodor ayant oui dire que son neveu était mort, à fait demander au Comte un entretient particulier. C'est sans doute pour reclamer ses droits. Comme il va être trompé dans son espoir, et comme je jouirai en lui présentant un héritier de ma façon. Mais voici l'enfant.

SCENE II.

GARNEO, FELIX, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à l'enfant.*

Vilà un moussou, qui va vous dire des choses qui vi feront grand plaisir.

GARNEO, *à part.*

Dieux ! qu'elle ressemblance ! (*au Docteur.*) Je vous felicite, Docteur, en vérité j'y serais trompé moi-même. Vous pouvez maintenant annoncer sans crainte au seigneur Ferdinand l'arrivée de son fils.

LE DOCTEUR, *sortant.*

Adio picciolo, facheté bené tout ce qui voi dira il signor. (*il sort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

GARNEO, FELIX.

FÉLIX.

Etes-vous le monsieur qui doit me faire ses petites libéralités.

GARNEO.

Non, mais il ne tardera pas à paraître.

FÉLIX.

Qu'il vienne donc vite, car maman doit être inquiette.

GARNEO.

Il n'y a pas long-tems que vous êtes ici.

FÉLIX.

Pardonnez-moi, monsieur, on m'a déjà fait prendre un bain, on m'a habillé depuis les pieds jusqu'à la tête, et certainement...

GARNEO.

Sans doute que ces beaux habits vous font grand plaisir.

FÉLIX.

J'aimerais mieux voir maman.

GARNEO.

Elle va venir ici.

FÉLIX.

Quoi ! dans ce beau palais avec moi.

GARNEO.

Sans doute, et le maître qui est un seigneur bien riche veut faire sa fortune et la tienne.

FÉLIX.

Oh ! que je suis content.

GARNEO.

Mais il faudra bien l'aimer.

FÉLIX.

Je l'aimerai de tout mon cœur.

GARNEO.

Il faudra aussi l'appeler ton papa.

FÉLIX, *avec douleur.*

Moi ! oh ! je n'ai point de papa.

GARNEO.

Non !

FÉLIX.

Hélas ! il a abandonné maman depuis bien long-tems, bien long-tems.

GARNEO.

Il l'a abandonnée.

Digitized by Google

FÉLIX.

Oui, mais elle espère le retrouver.

GARNEO.

Hé bien, mon petit ami, il est déjà tout retrouvé. C'est lui que tu vas voir dans un moment.

FÉLIX.

Mon papa.

GARNEO.

Eh ! quel autre qu'un père t'aurait donné d'avance tant de preuves de tendresse !

FÉLIX.

Oh ! il faut que je court apprendre cette bonne nouvelle à maman. (*Il court vers la porte.*)

GARNEO, *l'arrêtant.*

Un instant. Ta maman va se rendre ici dans quelques minutes, je te l'ai déjà dit : en attendant, tu vas voir ton petit papa qui vient pour t'embrasser. Il faudra bien le caresser, souviens t'en.

FÉLIX.

Oh ! je n'y manquerai pas, et puis maman m'a dit que je devais toujours l'aimer, quoiqu'il nous ait causé beaucoup de chagrins.

GARNEO.

Le voici qui entre. Cours te jetter dans ses bras.

SCENE IV.

FERDINAND, GARNEO, FÉLIX, LE DOCTEUR.

FERDINAND, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Mon fils.

FÉLIX.

Mon papa.

LE DOCTEUR, *étonné, à Garnéo.*

Déjà.

GARNEO, *bas.*

Garnéo ne fait rien à demi.

FERDINAND.

Que je suis aise de te voir enfin rendu à la santé.

LE DOCTEUR, *à part.*

Haye.

FÉLIX.

Moi, je me porte bien.

GARNEO.

Vous savez ce que le Docteur a eu l'honneur de vous dire.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Le teint e le symbolio de la sanita, et voi vide quat coloris !...

FERDINAND.

Je croyais mon fils perdu pour toujours.

FÉLIX.

Et moi, je ne croyais jamais voir mon papa. (*Montrant le Docteur.*) C'est lui qui m'a remis dans vos bras.

LE DOCTEUR, *embarrassé.*

Si, si... zai ou cet honor. (*à Garnéo.*) Ne va-t-il pas tropo parlare.

GARNEO, *bas.*

C'est ce qu'il y a à craindre.

FERDINAND.

Savez-vous qu'il est bien grand pour son âge !

LA DOCTEUR.

Fa grandiré la maladia.

GARNEO.

Seigneur, si vous le permettez, on va le remettre entre les mains de sa gouvernante.

FERDINAND.

Non, j'ai beaucoup de plaisir à le voir.

FÉLIX.

Mais, maman, ne vas donc pas venir ?

LE DOCTEUR, *à part.*

Ahi ! tout è perdouto !

FERDINAND.

Que veut-il dire ?

GARNEO, *le tirant à part.*

C'est qu'on lui a caché la mort de sa mère.

FERDINAND.

Je croyais au contraire que la mort de sa mère avait causé sa maladie.

LE DOCTEUR.

E vero què je l'ai traité, comme si la maladia...

FÉLIX.

Que dites-vous de maman ?

FERDINAND.

Rien, mon ami.

FÉLIX.

Elle sera bien contente de te revoir. Elle est ici dans le palais.

FERDINAND.

Hélas !

Digitized by Google

FÉLIX.

Tu l'as rendue bien malheureuse !

FERDINAND.

Oui, j'ai eu de grands torts, mais je les réparerai de tout mon pouvoir.

FÉLIX.

Depuis fort long-tems tu l'as quittée, et c'est bien mal.

FERDINAND.

Il me déchire le cœur.

GARNEO.

Ne parlez point de cela, mon enfant, vous voyez que vous affligez votre père.

FÉLIX.

Ah ! c'est que maman l'aime tant !

FERDINAND.

Dieux !

LE DOCTEUR, *à part.*

Il maledetto va tout decouvriré.

FÉLIX.

Si elle n'eut pas scu la musique, nous aurions été bien plus malheureux encore.

LE DOCTEUR.

Ah ! per le coup, e finitò.

FERDINAND.

Comment la musique !

GARNEO.

Votre épouse aimait passionnément la musique ; et elle avait recours à cet art agréable pour calmer sa douleur.

FERDINAND.

Ah ! combien je suis coupable.

FÉLIX, *à Ferdinand.*

Viens, allons voir maman. (*à Stéphano qui le tire par la main.*) laisse-moi, tu me fais mal.

GARNEO.

Tout ce que votre fils dit de sa mère, augmente votre tristesse. Souffrez qu'on l'éloigne.

FERDINAND.

Il est bien pardonnable. C'est la nature qui s'exprime par sa bouche.

LE DOCTEUR.

Si, signor. Ma c'est oune afflictione tropo grande per voi.

FERDINAND, *il l'embrasse.*

Qu'on l'emmène.

Digitized by Google

FÉLIX, *à Garnéo et au Docteur.*

Laissez-moi, vous autres. (*Il se débat entre les bras du Docteur qui l'emmène et crie de toutes ses forces.*) Maman, maman, je veux voir maman.

GARNEO.

Dieux ! Salvador avec le M. Comte s'avancent ici.

FERDINAND.

Quel motif !

GARNEO, *au Docteur.*

Emmenez, emmenez l'enfant. (*à part.*) Cet instant exigé toute ma présence d'esprit.

SCENE V.

LE COMTE, FERDINAND, GARNEO, SALVADOR,

LE COMTE.

Mon fils, voici notre parent Salvador que la nouvelle de la mort de votre enfant conduit au milieu de nous.

SALVADOR.

Oui, seigneur, et il ne fallait rien moins qu'un pareil évènement pour m'amener dans cette maison.

LE COMTE.

Expliquez-vous sans aigreur.

SALVADOR.

Je voudrais avoir un caractère aussi heureux que le vôtre pour rester calme, lorsque je perds la seule parente qui me fut chère au monde, et lorsque j'ai sous mes yeux l'auteur de ses longues souffrances. Si nos sentimens se trouvent si opposés, c'est que la véritable amitié m'attachait à elle, tandis que l'intérêt seul vous avait fait briguer sa main.

LE COMTE.

Il me semble qu'une famille qui tient simplement à la magistrature devait s'honorer d'une alliance telle que la nôtre.

SALVADOR

Cette ambition a perdu ma malheureuse sœur. Je m'y suis opposé ouvertement, et si j'ai donné mon adhésion, c'était dans l'espoir que ma sœur trouverait auprès de vous les égards, les prévenances, les procédés enfin, qui doivent caractériser un homme de votre naissance. Vous avez trompé mon attente.

FERDINAND.

Salvador, votre sévérité à mon égard...

SALVADOR.

Rien ne peut justifier vos torts. Vous étiez aimé de ma sœur, et, coupable époux, vous avez méprisé sa tendresse. Elle est restée à la campagne pendant cinq ans sans que la

Digitized by Google

remords vous ait ramené à ses pieds. Vous n'avez pas même daigné la visiter à son heure dernière ; et à peine est-elle dans la tombe, que vous aspirez après un nouvel engagement.

LE COMTE.

Salvador, ne venez-vous donc que pour faire entendre des reproches ?

SALVADOR.

Ce sont les expressions que m'arrache un souvenir douloureux, et c'est un hommage que je devais aux mânes de ma sœur. Ç'eut été de votre part insulter à sa mémoire que de faire servir sa fortune à vous faciliter les moyens de contracter une nouvelle alliance. Le ciel, toujours juste, ne l'a pas permis ; l'enfant qui vous assurait cette fortune n'est plus, et je la reclame, moins parce que je la desire, que pour vous empêcher d'en abuser.

LE COMTE.

C'en est trop.

FERDINAND.

Mon père, veuillez vous calmer. (*à Salvador.*) J'ai des torts, je le sais, et mon cœur me les reproche encore plus fortement que votre bouche.

SALVADOR.

Je connais le prix que je dois attacher à cet aveu. Ne nous occupons que du motif qui m'amène.

FERDINAND.

Dans ce cas, je n'ai rien à vous répondre. Mon fils existe.

SALVADOR.

Votre fils existe ! cette assertion est bien hardie.

FERDINAND.

Elle est vraie.

LE COMTE.

D'où vient donc votre persévérance à faire courir le bruit de cette mort ? quel motif peut vous engager....

SALVADOR.

Laissons toute conjecture, qui ne pourrait que m'offenser. Si l'enfant existe, qu'on me le présente.

GARNEO.

Rien ne sera plus facile ; il est ici. Je vous demande pardon, M. Le comte, c'est moi qui suis coupable. Oui, monsieur, j'ai causé votre erreur : je savais que vous aviez gagné plusieurs de nos gens, qui épiaient sécrètement ce qui se passait dans le palais, et vous en rendaient compte. Cette conduite me fit deviner l'envie que vous aviez de ressaisir la fortune de votre sœur. Je vous ai fait parvenir la fausse nouvelle de cette mort ; j'ai tout disposé, pour la rendre vraisemblable

Digitized by Google

à vos yeux, afin de mettre au grand jour votre avidité, et faire retomber, sur vous-même, la honte que vous prépariez à une famille illustre.

LE COMTE.

Garnéo, je blâme votre conduite. Vous avais-je chargé de cette épreuve ?

SALVADOR, *avec dédain.*

Je ne dois pas connaître cet homme dans notre différent; et son imputation ne m'inspire que du mépris. Que l'enfant paraisse, c'est là tout ce que je vous demande.

FERDINAND.

Faites venir mon fils. (*Garnéo sort.*)

SALVADOR.

Mais il n'y a pas long-tems qu'il était malade, et l'on paraissait même désespérer de ses jours.

FERDINAND.

Il est vrai; mais nous devons ce prompt rétablissement aux soins d'un médecin habile que j'avais placé près de lui.

(*Garnéo entre avec Stéphano et l'enfant.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GARNEO, LE DOCTEUR, FÉLIX.

FERDINAND, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Le voilà, ce fils, pour qui je sens redoubler ma tendresse !

FÉLIX.

Je t'aime aussi beaucoup, mon papa.

LE COMTE.

Eh bien, le reconnaissez-vous ?

SALVADOR.

Oh ! oui, c'est lui-même; et j'avoue mes torts, avec cette joie que produit un bonheur inespéré.

LE COMTE.

Que cette leçon vous soit utile, et vous apprenne désormais à suivre plutôt les conseils de la prudence, que les impulsions du ressentiment.

SALVADOR.

Je suis enchanté que mon erreur soit détruite. En héritant des biens de sa mère, j'espère aussi qu'il aura hérité de ses vertus. Viens, mon enfant, viens dans mes bras !

FÉLIX.

Quel est ce monsieur ?

GARNEO.

C'est votre oncle.

Digitized by Google

FÉLIX.

J'ai donc bien des parens. (*il l'embrasse.*)

SALVADOR, *à Ferdinand.*

Rendez-le plus heureux que sa mère.

FÉLIX.

Oh ! il est bien fâché des chagrins qu'il lui a causés.

LE DOCTEUR, *à part.*

Oh ! le petit babillard ! il va nous trahir !

GARNEO, *bas à Salvador.*

Pardon, souffrez qu'on l'emmène : c'est la fête du Comte, et il a besoin de s'y préparer.

SALVADOR.

J'entends. (*on emmène l'enfant.*) (*Salvador au Comte.*) M. Le comte, permettez que je me retire, et veuillez oublier ce qu'il peut y avoir eu d'offensant dans ma démarche.

LE COMTE.

Mais, quel bruit se fait entendre !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BRUSCOT, deux Domestiques.

BRUSCOT, *se débattant contre les domestiques.*

Personne ne m'empêchera de voir s'il est ici. Où est-il ? où est-il ?

FERDINAND.

Que cherchez-vous, mon ami ?

BRUSCOT.

Le fils de ma maîtresse qu'un scélérat nous a enlevé.

GARNEO, *à part.*

Ciel ! tout est perdu ! (*haut.*) C'est un fou. (*Le prenant par la main.*) Mon ami, prenez garde à ce que vous faites, et veuillez sortir.

BRUSCOT.

Non, parbleu, je ne sortirai pas que je ne sache ce qu'on en a fait.

GARNEO.

Vous vous trompez, vous dis-je, vous êtes dans la maison d'une personne qui, par son rang, peut...

BRUSCOT.

Je me mocque des rangs, l'injustice rabaisse tous les hommes. Qu'on me rende l'enfant de ma maîtresse.

SALVADOR, *à part.*

Ce que j'entends fait naître en moi des soupçons. (*à Bruscot.*) Mon ami, vous reclamez un enfant ?

Digitized by Google

BRUSCOT.

Oui, monsieur, c'est l'enfant de ma maîtresse.

GARNEO, *à part.*

Nous aurons de la peine à nous tirer de ce nouvel embarras.

SALVADOR, *à Ferdinand.*

Aux torts dont vous êtes coupable, auriez-vous ajouté un crime ? l'enfant que j'ai vu serait-il supposé.

BRUSCOT.

Un enfant ! c'est le nôtre.

GARNEO.

Sortez, allez-vous-en.

FERDINAND, *avec force.*

Non, qu'il reste ; je suis accusé, je ne veux pas que les soupçons planent sur ma tête. (*à Salvador.*) Interrogez vous-même l'homme qui les excite. (*à Bruscot.*) Mon ami, expliquez-vous sans crainte.

GARNEO, *à part.*

Malheureux ! que va-t-il faire ?

BRUSCOT.

On a enlevé le fils de ma maîtresse, vous dis-je ; le ravisseur est entré dans cette maison ; et comme si son crime n'eut pas été assez grand, il nous a fait saisir ma maîtresse et moi. Mais, corbleu, on ne mène pas le père Bruscot comme un mouton. J'ai tant fait de bruit que tout le monde s'est amassé autour de nous, et que les coquins qui nous tenaient nous ont lâché et ont disparu. Je n'ai pas perdu de tems, j'ai couru vers ce palais, où j'espère déterrer le fripon que j'ai cru honnête homme. Je suis entré, malgré tout le monde, et de par tous les diables, je n'en sortirai pas que je ne sois satisfait. Ma maîtresse qui n'a pas des poings comme moi pour se faire obéir, est restée à la porte. Ordonnez qu'elle entre et elle s'expliquera.

SALVADOR, *au Comte.*

Seigneur, si vous êtes étranger à cette affaire, donnez vos ordres sur-le-champ.

GARNEO, *à part.*

Il faut ici un coup de génie.

LE COMTE, *aux domestiques.*

Faites entrer cette femme, et que l'on sache enfin ce que tout cela signifie.

BRUSCOT.

Je cours la chercher moi-même.

FERDINAND.

Faites en même tems venir mon fils, ainsi que le médecin qui l'a soigné et qui est actuellement près de lui.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE COMTE, FERDINAND, GARNEO, SALVADOR.

LE COMTE.

Que veut dire tout ceci, Gárnéo?

GARNEO.

J'en suis aussi étonné que vous, seigneur; mais un trait de lumière brille à mes yeux. Mon zèle pour l'intérêt de votre maison ne s'est jamais démenti. C'est lui qui me donnera le courage d'attaquer directement le coupable, et je nomme Salvador; oui, vous êtes d'intelligence avec le personnage qui vient de paraître et celui que l'on va vous amener.

SALVADOR.

Misérable!... mais j'ai besoin de me modérer. Vos subterfuges sont aussi méprisable que les motifs qui vous les inspirent. Nous allons bientôt connaître la vérité, et qui de nous ici est l'imposteur.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR, FELIX.

LE DOCTEUR, *bas à Garnéo.*

Qu'y a-t-il donque, signor?

GARNEO, *bas.*

Prudence et fermeté!

FERDINAND.

Voici le docteur qui a traité mon fils dans sa maladie, et son témoignage, je pense, doit être d'un grand poids.

LE DOCTEUR.

Voi n'êtes pas sentza avere entendouto parlar del doctor Stéphano.

SALVADOR.

Cet homme vous est dévoué. Son témoignage me devient suspect. Non, ce n'est pas de sa bouche que j'espère tirer la vérité. Mais voilà des gens qui pourront éclaircir nos doutes.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CECILE, BRUSCOT.

FÉLIX, *s'avançant vers sa mère.*

Maman!

CÉCILE, *l'embrassant.*

Mon cher enfant!

BRUSCOT.

Mon petit Félix!

Digitized by Google

SALVADOR.

Vous l'entendez.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ceci sent la fièvero.

FÉLIX, *prenant sa mère par la main.*

Tiens, maman, voilà mon papa.

CÉCILE, *reconnaissant son époux.*

Est-ce une illusion ? non, non, c'est bien lui. (*à genoux et tenant Félix.*) Dieu de bonté, tu m'a donc exaucée !

FERDINAND.

Que vois-je ! (*se cachant sur l'épaule de Garnéo.*) Cécile dans ces lieux !

GARNEO, *bas.*

Quel contretems ! c'est elle !

LE COMTE.

Tout ce que je vois me cause un étonnement...

SALVADOR.

Je vous estime assez pour le croire, seigneur ; mais votre fils est loin d'avoir vos principes ; rien n'est sacré pour lui. J'ai déjà tout pénétré. Il a arraché à cette femme un enfant, qui, par sa ressemblance, devait tromper nos yeux et lui assurer une fortune dont il est indigne.

FERDINAND.

Non, seigneur, non, jamais un projet aussi odieux n'a pu souiller mon ame. Je croyais presser mon fils dans mes bras... Que dis-je ! c'est lui, oui, je le vois, c'est mon enfant.

LE COMTE.

Mais alors, d'où vient cette contradiction ?

GARNEO, *passant du côté de Cécile.*

Souffrez que je l'interroge moi-même.

CÉCILE, *le reconnaissant, à part.*

Garnéo !

GARNEO.

Eh quoi ! madame, vous osez soutenir que c'est là votre fils ? (*bas.*) Niez-le, ou vous perdez votre époux.

(*Cécile fait un mouvement.*)

LE COMTE.

Pourquoi cet embarras ? elle se trouble !

CÉCILE.

Grands dieux !

LE COMTE.

Que signifie l'agitation quelle éprouve ?

GARNEO

C'est l'effet du remords. (*bas.*) Il a épousé une autre femme. (*haut.*) L'aveu que l'on vous demande est pénible, madame,

Digitized by Google

mais il est nécessaire pour ramener le calme dans cette maison.

LE COMTE.

Eh bien, madame, vous plaira-t-il de mettre fin à cette cruelle incertitude.

GARNEO.

Parlez.

CÉCILE, *à part.*

Que dois-je faire ! Ah ! nature, quel sacrifice !

SALVADOR, *avec force.*

Repondez, madame, répondez, à qui appartient cet enfant ?

CÉCILE, *avec un effort pénible.*

Il est son fils.

SALVADOR.

Vous vous disiez sa mère ; l'êtes-vous ?

GARNEO.

Non !

BRUSCOT, *après avoir écouté tout ce qui précède avec impatience et ce dernier mot avec étonnement.*

Comment, non ! corbleu ! prétendez-vous vous moquer de ma maîtresse, vous autres ? Et vous, madame, est-ce que vous reniez votre sang ?

FÉLIX.

Oh ! mon dieu, maman, est-ce que je ne serais plus ton cher Félix ?

CÉCILE, *à part.*

Que je souffre !

SALVADOR, *à Bruscot.*

Parlez, mon ami, parlez, et je vous ferai rendre justice.

BRUSCOT, *hors de lui.*

Si je parlerai ! je crierai plutôt, s'il en est besoin. Oui, c'est le fils de ma maîtresse. Ces gens l'ont intimidée, interdite ; mais, morbleu, personne ne me fera peur à moi.

LE DOCTEUR, *à part.*

Le malé è dans sa criso.

GARNEO, *au Comte.*

Mes soupçons n'étaient que trop fondés. Vous le voyez, cette femme, soit par crainte, soit par la faiblesse attachée à son sexe, n'a pu long-tems dissimuler ; elle vous a avoué qu'elle n'était pas la mère de cet enfant. L'obstination de cet homme (*montrant Bruscot.*) doit achever de vous convaincre de leur imposture.

LE COMTE.

J'en sais assez et je n'ai pas besoin d'autres preuves ; la vé-

Digitized by Google

rité brille à mes yeux. Holà ! quelqu'un. (*le mouvement qu'il fait dérange la scène et découvre le Docteur qui était caché.*)

BRUSCOT, *cherchant.*

Je ne trouverai donc pas celui qui est cause de tous nos maux. Ah ! mille diables, le voici, je ne l'avais pas vu. Le voilà le fripon qui a enlevé l'enfant.

LE DOCTEUR.

Piano, piano.

GARNEO.

Ils se porte à des voies de faits.

LE COMTE.

Qu'on fasse sortir ces gens qui ont amené le trouble dans ma maison.

GARNEO et LE DOCTEUR, *les repoussant.*

Allons, allons, sortez.

FERDINAND.

Arrêtez, arrêtez, je ne puis plus me contenir et mon secret m'échappe. Cette femme n'est pas coupable, c'est un prodige de vertu qui doit exciter votre admiration. Salvador, je suis éclairé maintenant; reprenez votre fortune, l'enfant de votre sœur est mort; des scélérats, je le vois, ont substitué celui-ci à mon insçu; mais cet enfant n'en est pas moins mon fils, et dans cette femme qui, par son amour pour moi a étouffé le cri de la nature, reconnaissez, oui, reconnaissez mon épouse. (*il va se jeter dans ses bras.*)

TOUS.

Son épouse !

BRUSCOT.

Serait-ce celui que nous cherchons depuis si long-tems.

CÉCILE.

C'est lui-même, c'est mon époux.

BRUSCOT.

O ! providençe !

LE COMTE.

Que viens-je d'entendre ! quoi vous auriez pu former un hymen clandestin et préparer le deshonneur de votre famille.

SALVADOR.

Il était marié, et il a épousé ma sœur ! quelle scélératesse ! je devrais sur-le-champ porter ma plainte devant les tribunaux, et dévoiler un crime que la loi punit de mort; je retiens un courroux légitime, et je respecte mes ennemis abattus; cela suffit à ma vengeance. Je me retire, mais rappelez-vous que j'emporte avec moi le secret d'où dépend votre destinée.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah ! Salvador, je le sais, vous êtes membre d'un tribunal redoutable ; mais vos sentimens élevés me font espérer que vous n'accablerez pas entièrement une famille malheureuse.

SALVADOR.

Je ferai mon devoir. Adieu, seigneur. (*il se retire.*)

LE COMTE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! père infortuné !

CÉCILE.

Grand dieu ! qu'ai-je fait !

FERDINAND.

O ! ma Cécile !

LE COMTE, *à Ferdinand.*

Malheureux ! voilà donc le fruit de ton inconduite. Voilà l'opprobre que tu réservais à ma vieillesse ; mais je ne descendrai pas au tombeau déshonoré. Tu ne m'appartiens plus ; je brise les liens de la nature. Que le ciel seconde ma vengeance ; reçois ma malédiction. (*Il tient les bras élevés sur Ferdinand qui, étendu à terre, embrasse les pieds de son père, et s'écrie.*)

FERDINAND.

Mon père !

CÉCILE, *s'opposant à cette malédiction ainsi que Bruscot et Félix.*

Arrêtez, c'est votre fils.

(*La toile baisse sur ce tableau.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins du Comte. Au fond on voit la façade de son palais. Sur les deux angles s'élève un tertre, et sur le devant on apperçoit une grande terrasse, où se formeront des danses qui répondront à celles qu'on éxécutera sur l'avant-scène. Tout annonce les apprêts d'une fête, et une illumination générale décore les jardins.

SCENE PREMIERE.

GARNEO, LE DOCTEUR, Domestiques, *occupés dans le jardin.*

UN DOMESTIQUE, *à Garnéo.*

Le jardin est disposé pour recevoir la société, et l'on n'attend plus que vos ordres pour commencer la fête que vous avez ordonnée.

LE DOCTEUR.

Per le momento, on n'a pas envie de danser.

GARNEO, *au Docteur.*

On fera avertir tout le monde quand il en sera tems. Eloignez-vous et laissez libre cette partie du jardin. (*ils se retirent.*)

SCENE II.

GARNEO, STÉPHANO.

GARNEO.

L'évènement qui vient de se passer a bien dérangé nos affaires.

LE DOCTEUR.

Certainamenté, et depuis ça me donne une fièvre continue.

GARNEO.

Mais elles ne sont pas encore désespérées.

LE DOCTEUR.

Elles sont bien malado.

GARNEO.

Il s'agit seulement d'obtenir un ordre pour renvoyer cette

Digitized by Google

femme dans son pays, et la tranquillité renaîtra aussitôt.

LE DOCTEUR.

Exchellentissimo, le remedio; ma qualle autorita vi dounara oun ordre comme ça.

GARNEO.

Ceci regarde le Corrégidor, et tu vas aller...

LE DOCTEUR.

Non, non, mi paraît que per oune chose si importante vous feriez béné d'y audare vous-même.

GARNEO.

Les affaires sont ici dans un tel état de trouble, que je ne puis m'absenter un instant sans faire naître des soupçons.

LE DOCTEUR.

Je crains de ne pas roussire.

GARNEO.

Le mandat d'arrêt contre cette femme existe depuis cinq ans. Ecoute-moi.

LE DOCTEUR.

Ze vi écoute.

GARNEO.

Cette étrangère est fille d'un négociant de Marseille, appelé Jean-Baptiste Lieutaud.

LE DOCTEUR.

Jean-Baptiste Lieutaud! ze l'ai connouto de repoutatione.

GARNEO.

Après ce mariage fait clandestinement, elle se vit contrainte de quitter les foyers qui l'avaient vu naître pour se dérober aux persécutions de son père. Celui-ci, dès l'instant de sa fuite, présumant qu'elle s'était réfugiée en Portugal, obtint un ordre pour la faire arrêter, si elle s'y présentait. Cinq années se sont écoulées depuis, et le tems, ainsi que nombre d'autres affaires, ont fait oublier celle-ci. Il suffit d'aller la rappeler au greffe où sont déposés les ordres, et de demander qu'on les mette à exécution.

LE DOCTEUR.

Vi vou êtes donc bien occupé de cette affaire?

GARNEO.

L'intérêt de Ferdinand devait naturellement m'y porter. Tu vas donc de ce pas te rendre au palais de l'Intendant de police.

LE DOCTEUR.

Ze mi tâte le pouls, signor, et je fais oune réflexion : c'est que tôt ou tard le jeune homme apprendera que c'est moi qui

Digitized by Google

loui ai enlevé son esposa. Il ne me le pardonnera pas, il est violent et je souis oun homme mort.

GARNEO.

Crainte puérile.

LE DOCTEUR.

Encore si cette femme n'eût été qu'ouna maîtresse ! mais c'est son esposa, ne badinons pas, signor, ne badinons pas !

GARNÉO.

Si tu n'as que cette crainte, je puis facilement lever tes scrupules, car ils ne sont pas mariés.

LE DOCTEUR.

Comment ! ils ne sont pas mariés !

GARNEO.

Non, et nous pouvons agir hardiment contre elle. Il faut que je t'en fasse l'aveu, puisque la circonstance l'exige.

LE DOCTEUR.

Ne serait-ce pas oune de vos petites inventions, per mi fare avaler la pilloule.

GARNEO.

Rien n'est plus certain. L'acte, le ministre, les témoins tout est faux. Il n'existe qu'un seul acte de célébration de ce prétendu mariage ; c'est moi qui l'ai écrit, et il est là dans mon porte-feuille. Ce lieu n'est pas favorable, je te le montrerai dans mon appartement.

LE DOCTEUR.

Perche n'avez-vous pas averti le padré.

GARNEO.

C'était bien mon intention ; mais en ce moment que les partis sont en présence, cet aveu m'exposerait à de grands dangers. Je déposerai ce secret quand la femme sera partie. Quant à toi, si je te le dévoile, c'est que la nécessité m'y contraint, et que c'est le seul moyen de nous sauver. Ton sort est lié au mien, et dès cet instant tu deviens mon complice.

LE DOCTEUR.

Comment vostre complice ! est-ce que c'est comme oune maladia épidémique qui se commounique, ça ?

GARNEO.

Tu étais à Marseille à cette époque, et cela me suffit : (*Stéphano fait un mouvement.*) car s'il te prend jamais la fantaisie d'être indiscret, rappelle-toi que je déclarerai que tu y as pris une part active.

LE DOCTEUR.

Ah ! povero di mi ! c'est finito !

Digitized by Google

GARNEO.

Hâte-toi de remplir l'ordre que je t'ai donné; le tems presse.

LE DOCTEUR.

Basta, basta, signor, j'y vais et per la même coumodité, je prendero oun passa-port.

GARNEO.

Comment, un passe-port?

LE DOCTEUR.

Si, signor. Je vous ai dit que cette affaire m'a donné oune espèce de fièvre, perche, voyez-vous, j'ai besoin de respirer oun poco l'air natal. Ça mi fera de bien.

GARNEO.

J'entends, c'est une maladie de poltronnerie. Au reste, guéris-toi à ta manière.

LE DOCTEUR.

Il est bon d'ouser de précaution.

GARNEO.

Ma prudence n'a rien négligé, et nous sommes à l'abri de tout évènement dangéreux.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, signor: ma doui souretés valent mioux qu'oune.

GARNEO, *à part.*

Je me retire, une plus longue absence pourrait devenir nuisible. Adieu, je compte sur ton zèle.

SCENE III.

LE DOCTEUR, *seul.*

Comme cet homme m'a embarrassé dans ses filets, sans que ze m'en doute! c'est que l'intrigue à laquelle il me fait l'honor de m'associer mène droit au tribounal de l'inquisition, qui me broûlerait tout vivante. Oh dio! dio! mi voilà dans oune crisa terrible. D'oun côté zai à craindre Garnéo qui est oun mauvais génie; de l'autre, le Comte qui est tout puissant, et enfin Salvador qui è oun membre de l'inquisition. Zaurai ben de la peine à mi tirer de là... Basta, basta, commençons toujours per fare enlever cette femme, ça mi rendra agréabile aux doux partis; et sourtout n'oublions pas de prendere oun passaport... On s'avance de ce côté, ze décampo. Ze vais faire le long du chemin oune consoultation en moi-même per veder si ze n'y trouverais pas oun moyen megliore de m'y tirer d'affare. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

LE COMTE, FERDINAND.

LE COMTE, *à un domestique.*

Faites venir ces étrangers, et donnez des ordres pour qu'aucun domestique n'approche de ces lieux. Je les ai choisis pour être à l'abri des importuns. (*Le domestique sort.*) (*A son fils.*) Mon fils, la pitié à fait place au courroux. J'oublie que vous êtes un fils coupable pour ne plus voir en vous qu'un homme exposé au danger de perdre la vie. C'est ce qui m'a déterminé à faire une démarche qui n'est ni dans mon caractère, ni selon mon rang. J'ai vu Salvador, et j'en ai obtenu l'assurance qu'il ne compromettrait point notre famille et n'exposerait pas votre sûreté.

FERDINAND.

Ah! mon père, combien je suis sensible à cette marque d'attachement.

LE COMTE.

J'ai fait en même tems une autre démarche, dont l'effet sera sans doute inutile.

FERDINAND.

Eh! quelle démarche.

LE COMTE.

Vos résolutions vont déterminer les miennes, et je ne doute pas qu'elles ne soient conformes à ce que vous devez à votre famille et à vous-même.

FERDINAND.

Parlez, mon père, je suis disposé à tout ce que peut exiger l'honneur le plus rigoureux.

LE COMTE.

C'est de revenir aux sentimens que je vous ai inspirés dès votre enfance, et de réparer la faute que vous avez commise loin de mes yeux; et voici les personnes qui vont déterminer ma conduite.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, BRUSCOT, FÉLIX, *accompagnés d'un domestique qui se retire aussitôt.*

LE COMTE, *à Cécile.*

Approchez, madame, et soyez témoin des volontés d'un père. Mon fils a formé des nœuds dans un âge où il n'avait pas le droit d'agir sans mon consentement, ce qui m'offre un moyen de les faire rompre actuellement qu'ils me sont connus.

CÉCILE.

Qu'entends-je!

Digitized by Google

BRUSCOT.

En voici bien d'une autre !

LE COMTE.

Je conçois, madame, que cette résolution vous porte un coup terrible ; j'espère, cependant, que votre condescendance m'empêchera d'user de la rigueur que la loi me permet.

CÉCILE.

Ferdinand, suis-je réservée à de nouveaux malheurs ?

FERDINAND.

Ne craignez rien, Cécile, je suis votre époux, et ce titre m'est trop cher pour que j'y renonce.

LE COMTE, *à un domestique qui entre.*

Que voulez-vous ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DU ROI, GARNEO.

GARNEO, *au Comte.*

Un officier, porteur d'un ordre de la cour, demande à être introduit.

BRUSCOT.

Ceci est de mauvaise augure.

LE COMTE.

Je sais ce que c'est. Qu'il attende un instant, je lui ferai savoir ma réponse ; ne vous éloignez pas. (*il sort.*)

FERDINAND.

Que dois-je soupçonner, mon père...

LE COMTE, *à son fils.*

Craignez que votre résistance n'attire sur vous toute ma sévérité, et que je ne sois contraint de faire subir à cette femme, le sort de ces créatures qui portent le désordre au sein de la société.

CÉCILE.

Dieux !

FÉLIX.

Oh ! maman, il me fait trembler !

BRUSCOT, *bas.*

Ouf ! je me tais. Je sens que je gâterais tout.

FERDINAND.

Si vous aviez le barbare courage de briser des liens sacrés, et de flétrir la vertu de celle à qui je suis lié, maintenant, libre de mes actions, je saurai les renouer, malgré le crédit que vous pouvez employer ; et, si de vains préjugés m'empêchent ici de remplir mon devoir d'honnête homme, je fuirai dans une terre étrangère, je braverai tout, jusqu'à l'indigence,

Digitized by Google

j'aurai du moins obéi à la voix de la nature, qui m'ordonne de ne point abandonner la mère de mon fils.

LE COMTE.

Hé bien, puisque vous invoquez cette nature aux dépends de ce qu'elle vous prescrit pour un père, je n'écoute plus à mon tour ce qu'elle me dit en votre faveur. Pédro, faites approcher cet homme qui attend. (*Garnéo sort.*)

CÉCILE.

Que va-t-il faire ? Mon cœur éprouve un pressentiment affreux !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER, *seul.*

LE COMTE, *à l'Officier, en lui donnant le papier.*

Exécutez l'ordre dont vous êtes porteur.

L'OFFICIER, *au fils.*

Seigneur !

FERDINAND.

Que prétendez-vous ?

L'OFFICIER.

Au nom du roi, je dois vous conduire dans les prisons d'Etat.

FERDINAND.

Dans les prisons !

LE COMTE.

Oui, monsieur ; quand un fils s'écarte du sentier de la raison, il est heureux pour lui qu'un père ait le droit de l'arrêter dans son égarement.

FERDINAND.

Je pénètre vos desseins : vous voulez arracher un père à son enfant, enlever à mon épouse le soutien unique qui lui reste sur la terre, afin d'opprimer l'un et l'autre avec plus de facilité. Hé bien ! triomphez, je cède à la tyrannie qui m'écrase ; mais craignez tout de mon désespoir !

CÉCILE, *au Comte.*

Ah ! seigneur, tournez plutôt votre colère sur moi ; je suis habituée au malheur.

FERDINAND.

Cécile, notre cause est juste, le ciel ne l'abandonnera pas. Venez tous les deux sur mon cœur, que cet embrassement adoucisse vos maux. (*il les embrasse.*) Il vient de m'animer d'un courage qui ne connaît aucun danger. Je m'éloigne ; mais soyez sans allarmes ; j'ai des torts à réparer. La nature parle, j'entends sa voix, et je cours remplir mon devoir. (*il sort.*)

CÉCILE.

Mon époux !

Digitized by Google

FÉLIX.

Mon papa ! (*Cécile tombe dans les bras de Bruscot.*) (*M.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, CÉCILE, FÉLIX, BRUSCOT, GARNEO.

GARNEO, *entrant.*

Eh quoi ! seigneur, on emmène votre fils !

LE COMTE.

C'est vous, Garnéo, qui êtes cause de la sévérité que j'exerce contre-lui : vous avez servi la folle passion d'un jeune homme, aux dépends de ce que vous deviez à une famille respectable : vous avez trahi ma confiance, et mon fils n'est pas le plus criminel. Pourquoi n'avez-vous pas employé toute l'autorité que je vous avais transmise, pour empêcher ce mariage inoui.

GARNEO.

Calmez votre courroux, seigneur, et ne me condamnez pas si légèrement. J'ai combattu de tout mon pouvoir un penchant qui s'annonçait dans votre fils avec une violence sans exemple; il se consumait, dépérissait, et faisait tout craindre pour ses jours. La main de celle qui avait embrasé son ame, pouvait seule alors le sauver. Que devais-je faire ?

LE COMTE.

Il valait mieux user de violence, que de permettre une telle ignominie : aucuns motifs ne peuvent vous excuser.

GARNEO.

Mais, seigneur, ce mariage n'étant pas revêtu de votre consentement, je vous laissais toujours la facilité de l'annuller quand vous voudriez

BRUSCOT.

Voyez comme les fripons ont de la prévoyance !

LE COMTE.

Sans doute que j'ai le droit de rompre cette union ; et les moyens de rigueur que j'emploie prouvent assez combien j'y suis décidé. Si vous êtes dans la persuasion que vous n'avez rien à craindre pour vous, madame, le sort de celui que vous paraissez aimer, vous sera-t-il indifférent. Il dépend de votre conduite dans ce moment, et j'en attache le prix à une renonciation entière de votre part.

CÉCILE.

Eh ! quand même j'aurai le courage de me sacrifier pour mon époux, m'est-il permis de sacrifier en même tems les droits de mon fils !

LE COMTE.

Aussi, mon intention, madame, n'est-elle pas de vous

Digitized by Google

abandonner dans votre infortune. Jugez mieux de mes sentimens ; mes bienfaits vous accompagneront et vous mettront à l'abri des besoins.

CÉCILE.

Vous me ravissez le seul bien qui me faisait chérir la vie ; tous les autres me sont odieux. Gardez ces bienfaits, qui, si je les acceptais, sembleraient un aveu tacite de mon déshonneur. Sachez qu'on peut faire souffrir les honnêtes gens, mais qu'on n'achète jamais le droit de les humilier.

BRUSCOT, *avec explosion.*

Bien, madame, préférez la pauvreté la plus dure à une aisance honteuse. S'ils ont de l'orgueil, nous avons de la fierté ; s'ils nous laissent le malheur, nous avons le courage ; et, ventrebleu, depuis qu'ils ont voulu nous anéantir, je me crois un géant ; ils apprendront bientôt si l'orgueil vaut mieux que la vertu. Je prends cet enfant par la main, je le conduis dans Lisbonne, je l'expose sur la place publique, et je m'écrie : habitans de ces lieux, le comte Ferdinand, que vous croyez si sévère sur l'honneur, vient de commettre une action indigne, une tyrannie affreuse, il a cassé un mariage légitime, il a jeté dans les prisons son fils, et cet enfant, héritier de son nom, est réduit à demander l'aumône devant le palais de son père.

LE COMTE.

Quelle audace !

BRUSCOT.

Oh ! je suis un vieil allemand, et ce que je dis je le fais.

GARNEO, *à Cécile.*

Cette imprudence ne pourrait nuire à M. le Comte, et causerait la perte de son fils.

LE COMTE.

Eh ! quand même je braverais l'opinion, en consentant à ce mariage, pourriez-vous soustraire votre époux à l'autorité des loix ; ne l'accuseriez-vous pas par votre présence même ; ne découvrirait-on pas bientôt qu'époux criminel, mon fils a trompé deux femmes en même tems. Voilà sa position, et voilà les craintes d'un père : et vous femme infortunée, c'est par votre amour même (car je crois à l'honnêteté de vos sentimens ;) c'est par votre tendresse que vous l'aurez perdu, que vous aurez attiré un châtiment terrible, enfin la mort sur le malheureux qui vous a trop aimé.

CÉCILE.

Ah ! que dites vous ! écartez de mon esprit cet horrible tableau. Je vois à présent les maux que j'allais causer ; ma résolution est prise, une séparation est indispensable.

LE COMTE.

Vous rendez le calme au cœur d'un père.

Digitized by Google

FÉLIX.

Oh ! ma pauvre maman, nous voilà encore bien à plaindre. (*Annonce de musique.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

LE COMTE.

Que vois-je ! quel sujet vous ramène en ces lieux.

L'OFFICIER.

Un évènement que je ne pouvais prévoir.

LE COMTE.

Expliquez-vous !

L'OFFICIER.

Nous passions devant la demeure d'un membre de l'inquisition, votre fils demande à lui parler.

LE COMTE.

Et vous l'avez permis !

L'OFFICIER.

Je n'avais point d'ordre contraire ; je n'ai pas cru devoir m'y opposer.

LE COMTE.

Hé bien !

L'OFFICIER.

Un instant après le juge m'a fait signifier que votre fils était sous la puissance du tribunal, et que le mandat, dont j'étais porteur, demeurait sans effet.

LE COMTE.

Savez-vous quel motif l'a fait agir !

L'OFFICIER.

J'ignore ce qui s'est passé, n'ayant pas été admis à cette entrevue. (*il sort.*)

LE COMTE, *en lui-même.*

Quel peut-être son projet !

CÉCILE, *à Bruscot.*

Se serait-il porté à quelque action désespérée.

(*Autre annonce de musique.*)

LE COMTE.

Ah ! voici Salvador, peut-être nous apprendra-il ?...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

SALVADOR.

Je vous apporte, seigneur, une triste nouvelle. Je me disposais à venir vous trouver, selon ma promesse, lorsqu'un membre de l'inquisition, m'a invité à passer chez lui. Je m'y

Digitized by Google

transporte aussitôt. Jugez quelle est ma surprise d'y trouver votre fils; en me voyant, il s'élance vers moi, et me serrant la main, il s'écrie : Salvador, votre sœur sera bientôt vengée. Ces paroles proférées avec l'accent du désespoir me font trembler pour ses jours ; je veux empêcher un aveu terrible, et malgré les instances les plus vives, il déclare qu'il est coupable du crime bigamie, et qu'il a prophané les rites sacrés de la religion. Il invoque même mon témoignage, et me contraint d'avouer un secret que j'avais fait serment de tenir caché dans le fond de mon cœur.

LE COMTE.

O fatale imprudence !

CÉCILE.

Ciel ! je me meurs !

FÉLIX.

Maman, ma chère maman.

SALVADOR.

J'ai ordonné qu'on l'emmenat dans votre palais. (*Annonce de musique.*) Je l'apperçois qui s'avancent, escorté des muets du tribunal redoutable. (*Ces trois motifs de musique doivent avoir une gradation bien marquée.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, les Muets.

LE COMTE, *à son fils.*

Malheureux ! qu'as-tu fait !

FERDINAND, *au Comte.*

J'ai rempli mon devoir. (*à Cécile.*) Cécile je vous ai déclarée mon épouse devant les magistrats ; mon nom, ma fortune, mes droits, tout vous appartient.

LE COMTE.

Insensé.

FERDINAND.

Il ne me restait que ce moyen d'être juste.

CÉCILE.

Cruel ! avez-vous pu imaginer que je voudrais d'un bonheur arrosé de votre sang. Croyez-vous aussi que votre fils pourrait jouir de cette fortune et de ce rang, lorsque le souvenir de son père viendra troubler la paix de son ame. Tes funestes bienfaits seront éternellement baignés de ses larmes, et moi, sa malheureuse mère, je n'aurai que le douloureux emploi de les essuyer et d'y mêler les miennes.

FERDINAND.

Ce tableau me déchire le cœur.

GARNEO.

Eh ! monsieur, oubliez-vous que votre faute fut involon-

Digitized by Google

taire ! n'aviez-vous pas reçu la fausse nouvelle de la mort de madame.

SALVADOR.

Que dites-vous !

CÉCILE.

Oui, sans doute, il a dû l'a recevoir ; c'est moi qui l'avais fait répandre pour me soustraire aux persécutions de mon père ; il n'est donc pas coupable.

GARNEO.

C'est sur la foi de cette nouvelle qu'il a contracté son mariage avec votre sœur, je puis vous montrer les papiers qui le prouvent.

FERDINAND.

La fausse nouvelle, dites-vous ? eh, ne devais-je pas tout faire pour l'éclaircir ? ne cherchez donc pas de vaines excuses à un crime réel.

CÉCILE, *avec désespoir.*

Grand dieu ! j'ai donc perdu mon époux.

FERDINAND.

Cécile, ne vous laissez point abattre, la nature vous l'ordonne. Vivez pour cet enfant qui n'a plus que vous sur la terre.

CÉCILE.

Le fardeau de la vie, est au-dessus de mes forces, et la loi frappera deux victimes.

BRUSCOT, *à Cécile.*

Que dites-vous, madame, courons plutôt nous jeter aux pieds des juges. Nous leur ferons connaître la vérité. Ils verront une famille éplorée, ils s'attendriront, j'en suis sûr, et n'oseront commettre une injustice aussi criante.

SALVADOR.

Mes amis, calmez votre douleur, tout n'est pas désespéré. Ce que je viens d'apprendre atténue sa faute, et je me charge de défendre sa cause. Le tribunal verra dans son aveu même l'élan d'une ame qui ne fût point volontairement criminelle. (*à Ferdinand.*) En attendant que je fasse valoir vos moyens de défense, je prends sur moi de vous laisser dans le palais de votre père. Quant à vous, madame, quelque évènement qui arrive, croyez que la famille des Ferdinand aura l'œil ouvert sur vous, et que votre sort nous inspire autant d'intérêt que les sentimens que vous venez de manifester. Soldats ! conduisez ces personnes dans l'intérieur du palais ; je les confie à votre garde. (*à l'Officier.*) Demeurez, vous m'accompagnerez au tribunal. (*Musique. Ils s'éloignent.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

SALVADOR, LE COMTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à part.*

Les voici souls, loucasion e favorabile per perdere Garneo et mi sauver...

SALVADOR.

Seigneur, dans cette circonstance, je me dois à moi-même de vous prouver qu'aucun ressentiment ne m'animait contre votre fils. Son généreux dévouement me donne la certitude de son innocence, lui fait recouvrer mon estime et mon amitié, et je vais, pour le rendre à sa famille et à la société, employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Comptez sur mon zèle. (*il va pour sortir.*)

LE DOCTEUR, *à Salvador.*

Signor...

SALVADOR, *l'appercevant.*

Comment, misérable, vous osez reparaître en ces lieux !

LE DOCTEUR.

Signor né vi fâchez pas, ze vi apporte oune novella excellente.

LE COMTE.

Quelle nouvelle ?

LE DOCTEUR.

Zai obtenouto contre ces étrangers oun ordre du gouvernement per les saisire. Les gardes sont-là dans le jardino. En même tempo zai retenouto oune place su oun vaisseau per lei embarcar tout de souite.

LE COMTE.

Qui vous a chargé de ce soin ?

LE DOCTEUR.

C'est d'abord moun zèle qué me l'a dicté, ma Garnéo m'y a engagé. Ma ce n'est pas le tout. Ze souis venouto tout exprès per voi apprendere oun secret des pious importante.

SALVADOR.

Un secret !

LE DOCTEUR.

Si, signor, oun secret qui peut arracher votre fils à la morte.

LE COMTE.

Comment, vous pourriez !...

LE DOCTEUR.

Certainamenté. Ma auparavant z'ai oune petite grace à vi demander, c'est de mi accorder le pardonde mes petites faiblesses. (*à Salvador.*) Vous êtes membre de l'inquisition, vous avez dou pouvoir.

Digitized by Google

SALVADOR.

Si l'aveu est aussi important que vous le dites, je vous pardonne, mais à condition que vous partirez sur-le-champ de ces lieux.

LE DOCTEUR.

Signor, ze mi souis toujouz fait oun devoir d'aller au-devant de vos desirs et zai dézà mon passe-port. (*au Comte.*) Le signor aussi mi pardonne.

LE COMTE.

J'approuve tout ce que fera Salvador.

LE DOCTEUR.

Apprenez donc qué ce mariage qué vi cause tant d'inquiétoude, n'est pas véritable. C'est oune fable, oun mariage faux.

LE COMTE et SALVADOR.

Un mariage faux !

LE DOCTEUR.

C'est l'ovre sole de Garnéo. Vous trouverez même su loui l'acte qu'il a fabriqué per le marier.

LE COMTE.

Garnéo serait coupable d'une action aussi infâme.

LE DOCTEUR.

Si, signor, et c'est d'autant piou blâmabile, que la demoiselle est hounête. C'est la filla d'oun habitante de Marseillo, qui se nomme Jean-Baptiste Lieutaud.

SALVADOR.

Jean-Baptiste Lieutaud, négociant à Marseille !

LE DOCTEUR.

Précisémenté !

SALVADOR, *au Comte.*

Ah ! monsieur, quelle étrange rencontre ! cet homme qu'il vient de nommer était mon correspondant, mon intime ami. Il était associé à la compagnie française des Indes, comme je le suis à celle du Portugal. Il me chargea même, il y a cinq ans, de faire des perquisitions pour trouver sa fille qui avait fui la maison paternelle, et qu'il présumait être partie pour Lisbonne. Je fis, à cette époque, ma déclaration chez le Corrégidor.

LE COMTE.

Que m'apprenez-vous !

SALVADOR.

Il éprouva sur la fin de sa vie de grands revers; mais je n'ai point oublié que c'est à sa probité dans les affaires, que je dois une partie de ma fortune; et je benis le ciel de ce qu'il m'offre l'occasion d'acquitter une dette sacrée; j'adopte sa fille. Quant à vous, M. le Comte, si vous pensez que les vertus font la gloire des hommes, vous n'hésiterez pas à la reconnaître pour l'épouse de votre fils.

Digitized by Google

LE COMTE.

J'ai refusé, il est vrai, une femme inconnue, Salvador; mais celle que vous adoptez ne peut qu'honorer ma famille; et j'espère que cette union va devenir pour nous le gage d'une amitié durable. (*Ils se serrent la main.*)

LE DOCTEUR, *à part, avec joie.*

Va bene! va bene!

SALVADOR.

Il faut à l'instant même s'assurer de Garnéo. (*à l'Officier.*) Amenez Garnéo avec ces étrangers, et sur-tout surveillez le coupable. (*Il sort.*) (*Au Comte.*) M. le Comte, livrez votre ame aux plus douces impressions; je conçois l'espoir flatteur de ramener la paix et le bonheur dans votre famille. Il fait naître en moi cette égernie qui fait pâlir le coupable quand il paraît devant son juge.

LE COMTE.

Vous me communiquez votre ardeur. Je suis impatient d'apprendre à mon fils qu'il est sauvé, et de réparer, auprès de Cécile, l'outrage que le crime a fait à la vertu. Mais les voici.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, les Etrangers, GARNÉO, FERDINAND.

LE COMTE, *à son fils.*

Mon fils, réjouissez-vous, vous n'êtes pas coupable.

GARNEO.

Qu'entends-je!

FERDINAND.

Que dites-vous!

CÉCILE.

Grand dieu!

BRUSCOT.

Est-il possible!

LE COMTE.

Votre mariage fût simulé: l'acte, les ministres, les témoins tout était faux; et l'artisan du crime est devant vous, c'est Garnéo!

GARNEO.

Qui moi!

LE DOCTEUR.

Oh! zai tout dit!

SALVADOR.

Scélérat, ton crime est découvert. Voilà un témoin qui t'accuse; et tu portes sur toi les papiers qui te condamnent. (*aux soldats.*) Vous aurez soin de vous en emparer.

LE COMTE.

Ton masque est enfin arraché, homme astucieux; et, si

Digitized by Google

quelque chose retient ma colère, pour un si long abus de confience, c'est que l'instant qui me fait connaître tes perfidies, est celui qui en assure le châtiment.

GARNEO, *au Docteur.*

Traître ! c'est toi qui cause ma perte ! ton triomphe ne sera pas long.

LE DOCTEUR.

Oh ! ze mi moque de vous, zai ma grace et mon passe-port.

LE COMTE.

Qu'on nous débarrasse de son odieuse présence, en attendant que les loix en fassent justice.

FERDINAND.

O ! mon père ! cet évènement inespéré, en me rendant à la vie, m'enlèvera-t-il celle qui m'y attache uniquement.

LE COMTE.

Non, mon fils, vos malheurs sont finis. Voilà votre épouse.

SALVADOR, *pressant Cécile sur son cœur.*

Et voilà ma fille. Oui, Cécile, je fus l'ami de votre père. Et c'est en assurant votre fortune et votre bonheur, que je veux lui prouver ma reconnaissance.

CÉCILE.

La mienne vous est entièrement acquise ; mais permettez que j'y ajoute un sentiment de plus, pour la protection que vous daignez m'accorder, et qui me fait trouver en vous un second père.

FÉLIX.

Tu seras donc encore mon oncle ?

SALVADOR.

Oui, mon ami.

FÉLIX, *sautant.*

Tant mieux, car je t'aime beaucoup.

LE DOCTEUR, *faisant des courbettes.*

Signor, je m'applaudis destre la cause de vostre bonheur moutouel.

SALVADOR.

Je vous ai promis votre grace, je tiens ma promesse ; mais souvenez-vous que si votre cœur ne revient pas à la vertu, vous ne trouverez pas la même indulgence, car le crime n'échappe pas à sa destinée. Retirez-vous. (*le Docteur sort.*)

BRUSCOT.

Vivat, vivat ; voilà donc enfin de la justice. Je reconnais maintenant que l'innocence, malgré les ruses et les efforts des méchans, finit toujours par triompher, et cela me réconcilie avec le genre humain.

(*La Fête commence.*)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dumersan, Anne Honoré Joseph

BOLESLAS

OU

LES RUINES DE L'ABBAYE,

MELODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. MÉLESVILLE, pseud.

Ballet de M. MILLOT, musique de MM. AMÉDÉE et QUAISAIN. Combats réglés par M. FRANÇOIS.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 16 juillet 1816.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

Digitized by Google

PERSONNAGES	ACTEURS
BOLESLAS, palatin et duc de Poniek.	M. Wa.
CHARLES SIGISMOND, fils de Catherine.	M. Gro.
DABOUSKI, chevalier P.	M. Fr.
BERTHOLD, officiers de Boleslas.	M. Sa.
ULRIC, officiers de Boleslas.	M. Sa. fils.
ALBERT, frère de Sigismond.	M. Ra.
CATHERINE OLINSKA, duchesse de L.	Mlle Le.
Un soldat.	M. De.
Un paysan.	M. Ba.
Officiers et soldats de Sigismond.	
Officiers et soldats de Boleslas.	
Troupe de Ménestrels.	
Peuple.	

(La scène est à Wilna et dans les environs. L'action se passe vers la fin du quinzième siècle.)

Vu au Ministère de la Police générale du royaume.

Le chef de la division littéraire,

VILLEMAIN.

Digitized by Google

BOLESLAS

OU

LES RUINES DE L'ABBAYE.

ACTE PREMIER.

(*Le theâtre représente une vaste galerie du palais ducal de Wilna. Elle est ornée de statues des Grands-Ducs de Lithuanie, et de trophées avec des écussons à leurs armes. Des draperies sont suspendues autour de cette galerie, dont le fond est occupé par un trône environné de gradins.* (Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHOLD, ULRIC, SIX CONJURÉS.

(*Ils sont tous enveloppés dans leurs manteaux.*)

ULRIC, *très-agité.*

Laissez-moi, je voudrais me cacher à tous les yeux !

BERTHOLD.

Calme ton désespoir.

ULRIC.

Misérable Berthold, tu m'as trompé !

BERTHOLD.

Encore des reproches, des plaintes ! Mon pauvre Ulric, je te croyais plus de caractère.

ULRIC.

Je me fais horreur à moi-même ! Depuis l'instant fatal où ma main égarée a frappé mon souverain, tout l'enfer s'est emparé de mon âme ! Pourquoi nous arrêter dans ces lieux ? Je n'y vois que l'image de Sigismond.

BERTOLD.

C'est ici que Boleslas nous a recommandé de l'attendre : un message du conseil l'a appelé au Palais.

Digitized by Google

ULRIC, *troublé.*

Le Conseil assemblé au milieu de la nuit !... quelques heures après l'assassinat du duc de Lithuanie !.... Serions-nous découverts ?

BERTHOLD.

Toujours des craintes ridicules ! la mort de Sigismond est un mystère impénétrable : les ténèbres nous dérobaient à tous les regards, et les déguisemens que nous avions eu soin de prendre....

ULRIC.

Mais quelle peut être la cause d'un message si pressant ?

BERTHOLD.

Que sais-je ?... un ordre à transmettre aux armées... les fêtes préparées pour l'arrivée du roi de Pologne qui visite la Lithuanie et doit s'arrêter quelques jours à Wilna... un rien te porte ombrage : d'honneur, tu n'es plus reconnaissable.

ULRIC, *amèrement.*

Eh ! qui pourrait me reconnaître ?... J'avais juré d'être fidèle à l'honneur, à mon prince... j'ai trahi mes sermens, j'ai trahi la vertu. Hier encore je m'honorais du nom de chevalier Polonais...maintenant je ne suis plus qu'un lâche assassin !

BERTHOLD.

N'avons-nous pas suivi les ordres du prince que nous servons ? Boleslas n'a-t'il pas dirigé tous nos coups ?

ULRIC.

Avec quel art il a su m'abuser !

BERTHOLD.

Il le devait, pour mieux assurer sa vengeance. C'est moi-même qui conseillai au duc de Polock de feindre avec toi, et de te persuader qu'un traître avait menacé sa vie ; nous jurâmes tous de venger notre maître, et d'immoler le lâche qui l'avait outragé. Hier, à l'entrée de la nuit, Sigismond revenait de la chasse, sans gardes et sans suite ; embusqués dans les jardins de ce palais, nous avons profité d'une occasion si favorable. Maintenant que les coups sont portés, crois-moi, mon cher Ulric, le plus sage est d'embrasser notre cause, d'abjurer des regrets inutiles et de jouir avec nous du sort brillant que nous préparent les promesses et la puissance de Boleslas.

ULRIC.

O piège affreux ! Quelle était donc votre espérance en m'associant à ce crime exécrable ?

Digitized by Google

BERTHOLD.

Tu connaissais une partie de nos secrets, tu pouvais nous trahir, il fallait te forcer au silence en t'unissant, malgré toi, à nos destins.

ULRIC.

Quel complot infernal ! voilà donc le prix que Boleslas réservait à ma fidélité ! Séduit par ma tendresse pour lui, j'aurais tout sacrifié avec joie pour sa gloire...Il profite de mon aveuglement, excite ma fureur contre un scélérat obscur dont il faut que je le délivre ; il me peint avec perfidie les forfaits de cet ennemi de sa famille ; il allume dans mon cœur tous les feux de la haine, et m'arme lui-même du poignard que je dois plonger dans le sein de son rival.... et quand je crois purger la terre d'un monstre ; quand je crois venger mon maître, mon pays, c'est mon prince lui-même que je frappe ! O Sigismond, pardonne, pardonne au délire qui conduisait mon bras ! j'entends encore ta voix mourante... tu me cries : *Arrête, malheureux, c'est Sigismond !* A ce nom, à ces accens sacrés... je reste anéanti... je devine votre infâme trahison... mais il était trop tard. O mon Dieu ! dans ce moment terrible tu devais m'écraser de ta foudre et me sauver du remords qui me tue !

BERTHOLD.

Au nom du ciel, Ulric, retiens tes cris.

ULRIC, *accablé.*

C'est en vain que je veux me dissimuler toute l'horreur de mon crime...il me presse, il m'accable, un serpent me dévore... des flots de sang ruissellent sans cesse autour de moi !... Je n'entends que des accusateurs, je ne vois que des bourreaux.... demain, dans une heure peut-être, l'échafaud !..,(*Avec un mouvement terrible.*) l'échafaud ? Ah ! je saurai me soustraire à tant d'ignominie !

BERTHOLD.

Pourquoi donc te créer des tourmens ? La mort de Sigismond était indispensable ; son insolent pouvoir écrasait la Lithuanie... Boleslas a sauvé sa patrie en la délivrant d'un despote.

ULRIC, *vivement.*

Dis plutôt qu'il a satisfait sa haine et cette inimitié cruelle qui divisait les ducs de Polock et de Lithuanie. Dévoré d'ambition, Boleslas voulait perdre les Sigismond, usurper leurs états, leurs richesses... il vient enfin de consommer son crime, et notre lâcheté a trop bien servi sa fu-

Digitized by Google

reur ?... Mais qu'il n'espère pas jouir du fruit de son assassinat... j'aurai le courage de dévoiler la vérité.

BERTHOLD, *vivement.*

Malheureux ! y penses-tu ? Et les supplices ! et la honte !

ULRIC.

La honte !... Ah ! grand Dieu !

BERTHOLD.

Silence ! On porte ici ses pas... C'est Boleslas ! Ulric, encore une fois, calme ce trouble affreux et songe à tes sermens.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOLESLAS, *précédé de valets qui portent des flambeaux.*

BOLESLAS, *à ses valets.*

Veillez autour de cette galerie, et que personne ne puisse en approcher. (*Les valets sortent.*)

BERTHOLD.

Craignez-vous une surprise, Seigneur ? Ces précautions...

BOLESLAS.

Vous annoncent les dangers qui nous menacent.

ULRIC.

Que dites-vous ? (*Les conjurés se rapprochent.*)

BOLESLAS.

Le meurtre de Sigismond est connu, les portes de la ville sont fermées : nous sommes surveillés.

BERTHOLD.

Qui peut nous soupçonner ?

BOLESLAS.

La veuve de Sigismond, la duchesse Olinska ?

ULRIC.

Catherine ?

BOLESLAS.

Elle m'accuse hautement, je le sais ; ma haine pour les Sigismond a d'ailleurs ouvert tous les yeux. Les princes et Catherine elle même, ne m'ont point dissimulé leurs soupçons : Au milieu du conseil, en présence de la Cour entière ils viennent d'exiger de moi un serment effroyable, dont le souvenir glace encore tous mes sens.

ULRIC.

Un serment !

Digitized by Google

BOLESLAS (*encore troublé.*)

Le corps de Sigismond était là, devant moi... Il m'a fallu jurer, sur ses restes sanglans, de venger son trépas!

ULRIC.

Quelle épreuve, juste ciel!

BOLESLAS.

Ce corps défiguré semblait revivre à mon aspect : je croyais voir son œil se ranimer, et sa bouche s'entr'ouvrir pour nommer le coupable.

BERTHOLD.

Eh! bien, Seigneur?

BOLESLAS.

J'ai su déguiser mon effroi, et pour détruire des bruits injurieux, j'ai juré de poursuivre l'assassin. Mais je ne m'aveugle pas, l'orage gronde sur nos têtes; la fière Catherine va soulever contre moi son fils, ses amis, ses vassaux..... et si par un coup éclatant, je n'arrête ses desseins téméraires, c'en est fait de nos espérances.

BERTHOLD.

Quel est votre projet?

BOLESLAS.

Vous allez le connaître : voici l'instant de vous associer à ma fortune.

BERTHOLD.

Parlez, Seigneur. (*Les conjurés entourent Boleslas.*)

BOLESLAS.

La Lithuanie a besoin d'un sauveur : la jeunesse du fils de Sigismond, les divisions des Palatins, la faiblesse des princes, nous préparent bientôt les horreurs d'une guerre intestine. Il est temps qu'une main ferme et hardie ressaisisse les rênes de l'état; ma naissance qui m'unit au sang de nos premiers rois; mes richesses, mes services, tout m'appelle à cette noble mission, et je veux la remplir. Mes ordres sont donnés : Wilna est investi par mes hommes d'armes; mes officiers rassemblent le reste de mon armée..... Demain je m'empare de la ville, demain je délivre le royaume, de Catherine, de son fils; j'arrache la Lithuanie au joug humiliant des rois de Pologne, je pose la couronne ducale sur mon front, et ma gloire rend bientôt au trône des Jagellons son antique splendeur.

ULRIC (*avec horreur.*)

Ah! Prince, que dites-vous? Quelle pensée funeste?

BOLESLAS.

Le sort en est jetté.

Digitized by Google

ULRIC.

Immoler une mère ! son enfant !...

BOLESLAS.

La Lithuanie le commande.

ULRIC.

Mais le roi de Pologne . . . . . .

BOLESLAS.

Casimir éloigné de sa capitale, surpris au milieu de la Lithuanie qu'il parcourt en ce moment, n'aura ni le tems, ni les moyens de s'opposer à mes succès. Il se trouvera trop heureux d'accepter la paix, et consentira facilement à la réunion du grand Duché de Lithuanie à mes états de Polock et de Troki. S'il tentait de me résister, qu'il tremble pour lui-même ! Je puis soutenir les efforts de la Pologne entière !

ULRIC (*indigné*).

Ah ! c'en est trop, ne comptez plus sur mon bras.

BERTHOLD.

Ulric !

BOLESLAS.

Quoi ! toujours des remords ?

ULRIC.

Et vous, toujours des crimes !

BOLESLAS (*offensé*).

Téméraire !

ULRIC (*avec feu*).

C'est peu d'avoir assouvi votre haine sur le brave Sigismond, vous voulez usurper la puissance absolue, renverser votre prince, et consommer ainsi le forfait le plus abominable ? Avez-vous oublié vos sermens ? N'êtes-vous plus Chevalier, Prince Polonais, et le sang des Jagellons s'est-il corrompu dans vos veines ?

BOLESLAS.

Tant d'audace m'étonne ! Tu me reproches un crime que tu as partagé !

ULRIC.

Oui, je fus criminel, grâce à votre perfidie ; mais je puis sortir de l'abîme où vous m'avez précipité.....

BOLESLAS.

En trahissant ton maître !

ULR.

Je le devrais, peut-être.

BOLESLAS.

Ingrat !

Digitized by Google

ULRIC, *avec fermeté.*

Je ne le serai jamais. J'ai sacrifié pour vous, plus que mon Roi lui-même ne m'aurait demandé : repos, honneur, gloire, avenir, j'ai tout perdu en vous obéissant. C'est la dernière fois que vous m'entendez : je vous fuis pour toujours. Mais retenez bien mon serment..Renoncez au dessein sacrilége que vous venez de dévoiler, et vos secrets resteront dans mon cœur ; mais si votre ambition ne connaît plus de frein, si vous faites un pas pour satisfaire vos coupables désirs... tremblez! la Pologne entière m'entendra !...Vos menaces ne pourront m'arrêter... Mon Roi, mon pays avant tout; je suis soldat, et ne crains pas la mort. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* ULRIC.

(*Le jour vient.*)

BERTHOLD.

Il s'éloigne, Seigneur.....

BOLESLAS.

Me braver à ce point ! Un traître que j'ai comblé de mes bienfaits.

BERTHOLD.

Songez qu'il peut tout révéler ; il est maître de nos secrets : nous n'avons qu'un moyen de le contraindre au silence....

BOLESLAS.

Oui, oui ; (*à deux conjurés.*) Suivez ses traces ; emparez-vous de lui ; s'il osait résister, qu'il tombe sous vos coups.

(*Les deux conjurés sortent.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES *excepté deux conjurés.*

BERTHOLD.

Il ne saurait nous échapper.

BOLESLAS.

Le jour se lève, séparons-nous. Amis, c'est ici que le jeune Charles Sigismond va recevoir les hommages des officiers de la couronne ; c'est sur ce trône, que le peuple de Wilna va proclamer le nouveau duc de Lithuanie.... Je lui laisse encore sa puissance pour un jour : mais demain Charles n'existera plus, et la Lithuanie aura reconnu mes

Digitized by Google

lois. (*A l'un des conjurés.*) Vous, mon cher Lavinski, allez joindre mes hommes d'armes, emparez-vous des portes de Wilna, des rues qui conduisent au palais ; vous, Berthold, assurez-vous de la tour et de la forteresse de Zunki ; cette position importante, située à une lieue de la ville, peut nous devenir utile si le peuple faisait un mouvement. Défiez-vous surtout de Frédéric, de Darouski ; ils sont dévoués à Catherine.

BERTHOLD.

Nous veillerons sur eux.

BOLESLAS.

Quel bruit entends-je ?

BERTHOLD.

C'est le jeune Sigismond.

BOLESLAS.

Charles ! évitons sa rencontre.

BERTHOLD.

Darouski l'accompagne!

BOLESLAS.

Ils nous verront bientôt ; éloignons-nous : de la prudence ! du courage !... Tenez tous vos sermens, je tiendrai mes promesses. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

DAROUSKI, CHARLES, SUITE.

Ils entrent du côté opposé; Charles est en deuil et porte son épée suspendue à une écharpe noire.

CHARLES.

Cher Darouski, je vous revois enfin! Ah! j'avais besoin de trouver un ami ! (*il le serre dans ses bras.*)

DAROUSKI.

J'accours au bruit de vos malheurs ; je viens venger mon maître et partager votre douleur.

CHARLES.

De la douleur ! non, mon ami ; c'est un feu dévorant qui dessèche mon âme, qui la consume.

DAROUSKI.

Calmez-vous.

CHARLES, *avec sentiment.*

Hier encore, hier je croyais au bonheur ! j'étais près de mon père, je le serrais dans mes bras !... Aujourd'hui, réveil affreux ! la mort autour de moi, la mort la plus hor-

Digitized by Google

rible ! et je n'étais pas là pour le défendre, pour le couvrir de mon corps !

DAROUSKI.

Vos regrets déchirent mon cœur !... Et votre mère, vous ne m'en parlez point ?

CHARLES.

Elle est auprès des princes, et cherche à ranimer leur courage. Je n'ai pas eu la force de paraître à la cour, au milieu de ces êtres insensibles et froids... Les malheureux ! ils ne m'offrent que des larmes inutiles, quand je leur parle de vengeance.

DAROUSKI.

Mais enfin, avez-vous percé le mystère qui enveloppe ce meurtre abominable ?... Avez-vous découvert quelques preuves ?....

CHARLES.

Ah ! je n'en ai que trop !

DAROUSKI.

Et vous croyez que Boleslas ?...

CHARLES.

C'est lui ; oui, Darouski, c'est ce fier Palatin...

DAROUSKI.

Quoi ! le premier de nos Preux, le héros de la Chevalerie !

CHARLES.

C'est lui, vous dis-je : sa haine, son orgueil, sa fatale ambition l'ont armé contre nous ; il veut régner ; et le corps sanglant de mon père lui servirait de degré pour s'élancer au trône !

DAROUSKI.

Jamais ! Qui pourrait l'y porter ?

CHARLES.

Les lâches qui l'entourent.

DAROUSKI.

Non : Boleslas peut gagner quelques traîtres sans honneur, sans patrie ; mais il existe encore des Polonais pour punir un semblable attentat. Croit-il donc enchaîner la Lithuanie ? Croit-il renverser nos sages institutions ? Vous le savez : pour arrêter l'ambition des Palatins, une loi salutaire portée par le peuple lui-même, interdit la couronne à tout Polonais, quelle que soit sa naissance, s'il a souillé ses mains du sang d'un de nos princes. Boleslas, chargé du meurtre de Sigismond, osera-t-il méconnaître vos droits et réclamer le trône de sa victime!

Digitized by Google

CHARLES.

Un assassin respecte-t-il les lois ? il ne connaît que la violence.

DAROUSKI.

Nous saurons l'arrêter, et je brûle de venger votre père et mon roi.

CHARLES.

La vengeance !... oh ! Darouski, que ce mot plaît à mon cœur ! je le crie à tous ceux que je vois : près de ma mère, je parle de vengeance ; seul, je la rêve encore ! je l'appelle, je l'implore, et j'en savoure d'avance les funestes délices !

DAROUSKI.

Charles, nous sommes unis à jamais !

CHARLES.

Oui, à jamais !... C'est de vous que je tiens le titre sacré de Chevalier, vous êtes mon guide, mon espoir ! Cher Darouski, appelez-moi votre fils, je serai fier d'un si beau nom ; il adoucira mes regrets, et Charles fera tout pour être digne de son père adoptif.

DAROUSKI, (*attendri.*)

Brave jeune homme, oui, je m'attache à toi, je te consacre mes derniers jours. Nous verrons si les méchans oseront t'atteindre dans mes bras. (*Avec force.*) O Sigismond ! ô noble Duc ! si tes yeux se baissent vers la terre, si ton âme m'entend, reçois le serment de ton ami : je défendrai ton fils bien aimé, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.... Je le jure sur l'honneur ! Tu sais que Darouski ne l'invoqua jamais en vain.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALBERT,

ALBERT, *à Charles.*

Ah ! Seigneur, je vous cherchais.

CHARLES.

C'est toi, mon cher Albert.

DAROUSKI.

Tu parais agité ?

ALBERT.

Ce n'est pas sans raison.

CHARLES.

Aurais-tu découvert quelque nouvelle trame ?

Digitized by Google

ALBERT, *vivement.*

Nous les tenons.

DAROUSKI.

Qui ?

ALBERT.

Les scélérats qui ont assassiné mon maître.

CHARLES.

Que dis-tu !

ALBERT.

Le ciel lui-même a permis qu'un témoin oculaire nous révélât enfin la vérité.

DAROUSKI.

Un témoin ! Explique-toi.

ALBERT.

Christian m'a tout appris.

CHARLES.

L'écuyer de mon père !... Tu l'as vu !

ALBERT.

Presque mourant des blessures qu'il a reçues en défendant son prince.

CHARLES.

Eh bien !

ALBERT.

Hier, à l'entrée de la nuit, votre malheureux père, suivi seulement de Christian, s'était égaré dans le bois qui termine le parc du Palais. Au détour d'un chemin étroit et difficile, une troupe de gens masqués l'attaque brusquement. Son fidèle écuyer frappé d'un coup mortel, tombe à quelques pas de son maître. Les misérables acharnés sur le corps de leur prince, avaient abandonné Christian ; et ce brave serviteur cherchait, en suivant leurs mouvemens, à deviner les assassins... Tout-à-coup un de ces lâches les arrête et s'écrie : *Eteignez les flambeaux, il est mort, retirons-nous !* Christian frémit, et reconnaît la voix du prince Boleslas.

CHARLES.

Boleslas !

ALBERT.

Christian les a bientôt perdus de vue, et ce n'est qu'au milieu de la nuit, qu'aidé de quelques officiers attirés par ses cris, il a pu regagner le palais avec les restes précieux de son prince.

CHARLES.

Plus de doute.

Digitized by Google

DAROUSKI.

Quelle affreuse lumière !

ALBERT.

J'aurais parié ma tête que c'était lui ; ces ambitieux sont capables de tout.

CHARLES.

Je cours trouver ce monstre.

DAROUSKI.

Je vous suis...

ALBERT, *vivement.*

Qu'allez-vous faire ! Vous mesurer avec un assassin ! ce serait trop d'honneur pour lui ! Ce soin-là me regarde, et je vais.....

CHARLES.

Toi !

ALBERT, *avec sentiment.*

Que je venge mon maître, votre noble père, je vous le demande comme la récompense de mes longs services. Je cours chercher le traître Boleslas, son infâme Berthold, et quoiqu'ils ne vaillent ni l'un ni l'autre un coup d'épée de la main d'un honnête homme, je me charge de leur châtiment.

CHARLES, *lui serrant la main.*

Digne Albert, je reconnais bien là ton âme et ta bravoure.

DAROUSKI.

Que vois-je ? la Duchesse !

CHARLES.

Ah ! sa vue redouble ma douleur !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE,
Deux femmes, plusieurs officiers.

CATHERINE.

Mon fils !.. Cher Darouski, nos malheurs sont au comble !

CHARLES.

Quoi, madame, le perfide Boleslas...

CATHERINE.

Le meurtre de mon époux n'était que le signal des plus noirs attentats. Boleslas aspire au rang suprême ; des avis trop certains m'instruisent des complots de ce fier Palatin, et des forces imposantes qu'il rassemble.

Digitized by Google

CHARLES.

Notre courage nous reste.

CATHERINE, *vivement.*

Oui, Charles, oui, mon cher fils ! je mourrai pour venger Sigismond, et ton père reverra Catherine digne de son amour ! Mais si nous devons succomber dans cette noble entreprise, que notre chute au moins entraîne celle du monstre que je poursuis. Ne nous aveuglons pas ; le péril est certain : Boleslas a gagné une partie du peuple ; ses soldats environnent la ville.

DAROUSKI.

Il faut le prévenir.

CATHERINE.

Mes ordres sont déjà donnés ; un de mes officiers et quelques soldats devoués sont partis secrettement, pour s'assurer de la forteresse de Zunki: éloignée seulement d'une lieue de Wilna, elle peut nous offrir une retraite sûre et nous rendre maîtres des bords de la Wilia. Le brave Frédéric s'est porté en même temps au-devant de Casimir, qui n'est plus qu'à deux milles de Zunki. Le Roi ne peut nous refuser son appui ; le crime de Boleslas menace la Pologne toute entière, et je ne doute pas que Casimir n'arme aussitôt en notre faveur, et n'appelle sous ses drapeaux tous nos fidèles Lithuaniens.

DAROUSKI.

Ils défendront leur prince légitime.

CATHERINE, *à son fils.*

Mais, avant tout, il faut démasquer l'odieux Boleslas. Les Princes et la noblesse de Wilna doivent se rendre en ces lieux pour y proclamer le nouveau duc de Lithuanie, et vous jurer fidélité ; je les attends. C'est à la face du ciel que je vais révéler le crime de Boleslas. Je veux l'accuser, le confondre en présence du peuple, et réclamer la vengeance des lois.

DAROUSKI.

Ah ! madame, Dieu lui-même vous inspire ce dessein ; disposez de mon bras : parlez, que faut-il faire ?

CATHERINE.

Rassembler à la hâte nos officiers, nos hommes d'armes ; qu'ils viennent combattre pour leur prince, et soutenir la plus noble des causes.

DAROUSKI.

J'y cours : je les guiderai moi-même, et ferai passer

Digitized by Google

dans leurs âmes toute l'ardeur dont je suis animé. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* DAROUSKI.

CHARLES.

Enfin, l'instant de la justice approche!

CATHERINE.

Mon fils, je n'ai pas besoin d'enflammer votre valeur. Point de larmes, point d'indigne faiblesse; nous pleurerons votre père quand il sera vengé.

CHARLES.

Que j'expire en frappant l'assassin, et je suis trop heureux!

ALBERT.

Madame, toute la cour, suivie d'une foule nombreuse, entre dans le Palais et se dirige vers cette galerie: Boleslas les conduit.

CATHERINE.

Quelle audace! venez, mon fils, venez contempler, pour la dernière fois, les restes du vertueux Sigismond; allons déposer à ses pieds nos vœux, nos prières, et puiser dans le sein de l'éternel la force et l'espérance.

(*Ils sortent à droite; le cortège entre du côté opposé.*)

SCÈNE IX.

Marche. Le cortège entre par la gauche et se range autour du trône. Les chevaliers, les hommes d'armes, les hérauts, les pages et le peuple, garnissent la gauche. Boleslas et Berthold sont sur le devant de la scène. Chaque seigneur est suivi de ses officiers et précédé d'une bannière à ses armes.

BOLESLAS, *au peuple.*

Braves Lithuaniens, le Prince que vous pleurez n'est pas perdu pour vous, puisqu'il vous laisse un fils, digne héritier de sa gloire et de ses vertus. Venez entourer le jeune Charles de vos hommages, de vos sermens. Je veux moi-même vous conduire à ses pieds; le sang qui m'unit aux Sigismond, les malheurs de ce jeune prince, tout m'attache à sa destinée, et doit cimenter entre nous une paix inviolable. Suivez-moi. (*Catherine paraît.*)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES MÊMES.

CATHERINE, CHARLES, ALBERT.

CATHERINE, *avec force.*

Arrêtez, Chevaliers! osez-vous pénétrer dans cette enceinte sacrée? ne rougissez-vous pas de voir à vos côtés les assassins de mon époux? (*Le peuple fait un mouvement*).

BERTHOLD.

Madame, quel soupçon injurieux!

CATHERINE.

Le jour de la vérité est venu: je la dirai, dût-il m'en coûter la vie! peuple, vous souffrez parmi vous les lâches qui ont frappé votre Prince! vous permettez qu'ils paraissent en ces lieux, qu'ils souillent de leur présence la dernière demeure de leur victime! quoi! ne les reconnaissez-vous pas? faut-il vous les nommer? regardez... voyez la crainte qui les agite, le remords qui les accable.

BERTHOLD, *troublé.*

La douleur vous égare, madame.

CATHERINE *vivement.*

Infâme, tu te trahis!

BERTHOLD.

Moi!

CATHERINE.

Ton trouble te condamne.

BERTHOLD.

Je jure sur l'honneur...

ULRIC, *sortant de la foule.*

N'achève pas, malheureux!

BOLESLAS, *à part.*

Ulric! je frémis!

BERTHOLD, *à part.*

Tout est perdu! (*Bas à Ulric.*) Fuis, misérable!

CATHERINE.

Quel mystère! (*A Ulric.*) Demeurez.

ULRIC.

Oui, je reste. C'est trop souffrir, je suis las de la vie; mais je ne veux pas emporter avec moi le poids affreux du crime que j'ai commis.

CATHERINE.

Parlez, parlez!

Digitized by Google

ULRIC, *sanglotant et à genoux.*

Madame, je suis un monstre ; j'ai mérité le plus cruel supplice, je demande la mort.

CATHERINE.

Vous !

ULRIC.

Je suis un des assassins du prince Sigismond, et voilà notre chef. (*Il montre Boleslas.*)

TOUS.

Ciel !

CATHERINE.

Peuple, vous l'entendez.

BOLESLAS.

Perfide !

ULRIC, *à Boleslas.*

Pour t'assurer de mon silence, tu voulais donc m'assassiner aussi !... J'échappe à tes poignards, et je viens à ma dernière heure, révéler ton forfait.

BOLESLAS.

Chevaliers, je suis innocent, j'en atteste le ciel.

ULRIC, *vivement.*

Chevaliers, je n'ai que peu d'instans à vivre ; je le jure devant Dieu qui m'écoute : oui, voilà l'assassin du duc de Lithuanie. Je voulais ensevelir avec moi ce funeste secret... le destin ne l'a point permis.... La voix de Catherine m'a frappé d'épouvante ; un pouvoir invisible m'entraînait: ah ! de grâce, ne me repoussez point, je suis plus digne de pitié que de haine.

BOLESLAS.

C'est trop souffrir les impostures d'un lâche ; soldats, qu'on le saisisse.

CHARLES.

Gardez-vous d'obéir.

ULRIC, *avec force.*

J'ai dit la vérité.

BOLESLAS.

Misérable ! Et quelles sont tes preuves !

ULRIC.

Mon serment et ce fer. (*Il tire une dague cachée dans son sein.*) Ose me suivre devant mon dernier juge...je t'attends ! (*Il se frappe.*)

CATHERINE.

Malheureux !

ULRIC, *dans les bras de deux soldats.*

J'ai dit la vérité...Pardonnez-moi...Je meurs ! (*On l'em-*

Digitized by Google

porte. Le peuple s'éloigne avec horreur. Boleslas reste seul d'un côté avec Berthold et ses gardes.)

CATHERINE.

Eh bien! barbare, en est-ce assez! Peux-tu démentir tes complices?

BOLESLAS, *avec fermeté.*

Non: j'abjure une contrainte inutile. Il est temps d'éclairer la Lithuanie sur ses vrais intérêts: je le dis hautement: votre époux était l'oppresseur du peuple, j'en ai délivré mon pays.

CATHERINE, *dans les bras de Charles.*

Mon Fils!

CHARLES.

Où suis-je? justes dieux? Chevaliers, vous l'avez entendu, il ose se glorifier de son crime, et le traître respire encore!... Ah, monstre! j'en atteste l'ombre sanglante de mon père, si mon cœur est encore sensible à la joie, l'espoir de t'arracher la vie, peut seul me faire tressaillir de bonheur!.... Viens, viens recevoir le prix de ton lâche parricide!

ALBERT, *le retenant.*

Arrêtez, mon cher maître!

BOLESLAS.

Malheur à qui tenterait de me résister!

CATHERINE.

La justice du Roi....

BOLESLAS.

Je ne crains rien.

CATHERINE, *avec force.*

Crains tout de Catherine; oui, perfide, si ton audace enchaîne la justice humaine, si les lois me refusent leur vengeance, crains tout de ma haine et de mon désespoir... Je te déclare une guerre éternelle, je m'attache à tes pas; tu me trouveras partout, en tous lieux, à toute heure; mes cris armeront mille bras pour m'apporter ta tête, et je mourrai contente si ton supplice est mon ouvrage.

BOLESLAS.

Madame....

CATHERINE.

C'en est fait, l'un de nous doit périr; la terre ne peut plus nous porter à la fois.

BOLESLAS.

Eh bien! tremblez: avant la fin du jour vous aurez ressenti les effets de ma rage, et ce bras va châtier ceux qui parlent de me punir. (*Il sort suivi des siens.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté* BOLESLAS, BERTHOLD *et sa suite.*

CHARLES, *retenu par Albert.*

Ah! laissez-moi le suivre.

CATHERINE.

Mon fils, écoutez-moi.

ALBERT, *aux soldats de Catherine.*

Armons-nous; fidèles Lithuaniens, suivez-moi.

CHARLES, *égaré.*

Quoi! je laisserais vivre plus long-temps l'assassin de mon père! vous voulez que j'endure ses outrages, que je souffre ses mépris!... non, je cours le provoquer, le combattre, et laver dans son sang tant d'affronts réunis!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DAROUSKI, *suivi d'Officiers et de Soldats.*

CATHERINE.

Cher Darouski, l'infâme s'est démasqué.

DAROUSKI.

Je sais tout, madame, et j'accours vous faire un rempart de mon corps. Les momens sont précieux! Boleslas a levé l'étendard de la rebellion : tout fuit, tout cède devant lui!

CHARLES.

Aux armes!

TOUS.

Aux armes! (*Les soldats et Albert rentrent et se rangent vis-à-vis Catherine.*)

CATHERINE.

Braves guerriers, Sigismond est encore parmi vous! reconnaissez son fils; je l'associe à vos dangers, à votre gloire. Allez combattre : je ne ne vous demande point de sermens, Catherine se confie à votre loyauté.

DAROUSKI, *tirant son épée.*

Je jure Dieu de mourir, ou de venger mon Prince!

TOUS.

Vengeance!

CATHERINE, *les mains au ciel.*

Toi qui lis dans mon âme, et qui sais si ma haine est légitime, soutiens notre courage et guide nos bannières! *Catherine et son fils sont sur le trône. Les chevaliers et les soldats forment un cercle autour d'eux; ils se prosternent en inclinant vers Catherine leurs piques et leurs bannières. Charles est dans les bras de sa mère. Darouski et Albert les soutiennent. La toile tombe.*

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chapelle gothique, entièrement ruinée par le temps. Les fenêtres de côté sont ornées de vitraux de couleur; le mur du fond est tout-à-fait détruit, et laisse voir le bois à découvert. On aperçoit des arbres et une petite montagne qui terminent le théâtre. Les côtés sont aussi ruinés, et présentent plusieurs cavités qui servent de communication aux salles dépendantes de la chapelle. A droite, et presque sur le premier plan, un trophée d'armes et une pierre funéraire sur laquelle on lit ces mots : A LA MÉMOIRE DE SIGISMOND, ASSASSINÉ PAR BOLESLAS !

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, *un écuyer, plusieurs soldats, une sentinelle au fond.*

Au lever du rideau, Catherine est debout, appuyée sur le trophée; elle paraît absorbée dans sa douleur. Les soldats sont groupés autour du trophée d'armes, qu'ils ont l'air de terminer. L'écuyer trace sur la pierre, avec la pointe d'une épée, l'inscription indiquée plus haut.

CATHERINE.

Le ciel a donc trahi mes espérances ! Wilna est au pouvoir de Boleslas ! il y commande en maître, et les Lithuaniens, séduits par les promesses d'un lâche, se livrent d'eux-mêmes à ses fers ! (*Des soldats apportent des armes.*) Placez ces armes autour du trophée. (*Elle donne une couronne.*) Ce laurier, enlacé d'immortelles, couronnera le casque. (*Les soldats continuent leur travail.*) Mon fils ne revient pas !... Cette abbaye, qui me sert de retraite, est tellement enfoncée dans les bois de Wilna... je tremble que Charles ne s'égare, et ne tombe entre les mains de nos ennemis !.... Affreuse situation !.... (*Elle examine la pierre.*) Cette pierre funéraire conservera du moins la mémoire du crime et le nom de l'assassin ! oui, si je suis condamnée à traîner une vie errante et toujours menacée, je veux, à chaque pas, laisser des traces de mon inimitié; j'élèverai partout des monumens de l'infamie de Boleslas : l'airain, le marbre rediront son forfait, et ces muets accusateurs attesteront à l'Univers la constance de ma haine !... On vient; c'est mon fils... je respire.

(*Charles descend la montagne du fond.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES, *un Ecuyer portant sa lance et son écu.*

CHARLES.

Ma mère, je vous revois!

CATHERINE, *le serrant dans ses bras.*

Tu m'es rendu! le ciel n'a pas juré ma perte! mais pourquoi cet air sombre, ces soupirs étouffés? Darouski n'est point avec toi?

CHARLES.

Il n'a pu s'éloigner. Forcés d'abandonner Wilna avec les troupes qui nous sont demeurées fidèles, nous avons placé notre camp à l'entrée de ce bois; l'armée de Boleslas couvre les remparts de la ville, et le combat va bientôt fixer notre destin. Mais, hélas! vous ignorez tous nos malheurs!

CATHERINE.

J'y suis résignée d'avance.

CHARLES.

Celui-ci est au-dessus de mes forces. Le conseil de Wilna a signé la grâce de Boleslas.

CATHERINE.

De l'assassin de votre père!

CHARLES.

Il est trop vrai. L'infâme Boleslas, habile à profiter des faiblesses du peuple, est devenu l'idole des Lithuaniens; ses discours hypocrites, ses promesses brillantes ont gagné les esprits. Prodigue de séductions, certain d'avoir acheté l'impunité, il a poussé l'audace au comble. Le pardon de son crime était trop peu pour lui; il fallait justifier le meurtre de mon père et le faire approuver par le peuple, pour se ménager un libre accès au trône... il a tout obtenu.

CATHERINE.

Quoi! les Princes eux-mêmes...

CHARLES.

Environnés de felons et d'ingrats, effrayés des progrès du Palatin, ils ont signé l'opprobre de la Lithuanie; ils reconnaissent enfin, par un acte solennel, que Sigismond a mérité la mort, et que son meurtrier a sauvé le royaume.

CATHERINE.

O comble de lâcheté!

Digitized by Google

CHARLES.

Le Palatin, tout fier de sa victoire, proclame son pardon; il ose même se vanter de faire ratifier, par le Roi de Pologne, cet écrit flétrissant, et d'échapper ainsi à la loi qui l'exclut du trône.

CATHERINE.

Casimir signer sa grâce! jamais!

CHARLES.

Déjà plusieurs des nôtres, gagnés par les promesses de Boleslas, ont suivi ses drapeaux... En vain, je leur parle d'honneur... Pour un ami fidèle, je trouve mille traîtres! L'intrépide Darouski, le généreux Frédéric, conservent encore autour d'eux quelques soldats que la gloire n'a point désavoués... Mais la lutte n'est plus égale, le nombre de nos ennemis rend le courage de ces preux inutile, et notre perte certaine.

CATHERINE.

L'épreuve est cruelle, mon fils, sachons la supporter.

CHARLES.

Ah! le ciel m'est témoin que je ne tremble que pour vous.

CATHERINE.

Loin de vous étonner, que les revers irritent votre audace; qu'importe un jour d'adversité! Le triomphe du crime ne dure qu'un moment, son faux éclat peut-il nous éblouir? songez, mon fils, aux secours qui nous sont promis: les Princes d'Ovinski et de Lida arment pour notre cause; le Roi lui-même, Casimir, maître des rives de la Wilia, rassemble toutes ses forces pour anéantir le rebelle... Qu'un noble espoir enflamme votre cœur; allez, mon fils, allez remplir le devoir le plus saint, et qu'à votre courage Boleslas reconnaisse le sang des Jagellons.

CHARLES.

Ah! votre voix a pénétré mon âme! (*On entend des coups de canon assez éloignés.*)

CATHERINE.

Qu'entends-je?

CHARLES.

C'est Boleslas qui nous attaque, je vole auprès de Darouski.

CATHERINE *très-émue.*

(*Elle prend l'épée qui est suspendue au trophée.*) Charles, voici l'épée du duc de Lithuanie; vous allez combattre son assassin: je la confie à votre amour pour

Digitized by Google

l'infortuné Sigismond. (*Avec force*). Mon fils, montre-la à ces lâches qui parjurent leur foi; sa vue suffira pour les vaincre.

CHARLES, *baisant avec respect l'épée de son père, et la portant sur son cœur.*

Ah! cette arme sacrée va me rendre invincible!... Je cours venger mon père ou mourir digne de lui! (*Il embrasse sa mère et s'éloigne attendri. Catherine le suit des yeux.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* CHARLES *et son Ecuyer.*

(*Le Théâtre s'obscurcit peu à peu; on entend le tonnerre, d'abord éloigné. Il approche rapidement, les éclairs se succèdent, et bientôt l'orage éclate avec violence.*)

CATHERINE.

Grand Dieu, le reverrai-je? C'est en vain que ma fierté s'indigne des faiblesses de mon sexe; je retrouve toujours dans mon cœur les alarmes et l'amour d'une mère!.... Charles, mon cher fils, loin de toi je n'ai plus de courage; je tremble pour des jours auxquels les miens sont attachés, je frémis des dangers où j'expose ta jeunesse; et je sens que je te rappellerais, si ta mère pouvait supporter la pensée de ton déshonneur! (*Le tonnerre gronde.*) Quels éclats! juste ciel, réserve tes foudres pour la tête de l'assassin: tu dois son châtiment aux mânes de mon époux! (*Les coups de canon se rapprochent.*) Ce bruit sinistre a redoublé de force! (*Elle écoute.*) Il approche!... Boleslas serait-il vainqueur? ô doute affreux! je ne puis résister à ce cruel tourment. Oui, quel que soit le péril... Le péril! en est-il pour une mère? (*Aux soldats*). Amis! guidez mes pas... Que je puisse mourir dans les bras de mon fils!.. On vient... Je vais enfin connaître mon sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALBERT, *l'épée à la main.*

CATHERINE.

C'est Albert!

ALBERT.

Ah! Madame la Duchesse, nous n'avons qu'un instant, il faut fuir.

CATHERINE.

Fuir, ô ciel!

Digitized by Google

ALBERT.

J'en pleure de rage... Mais Boleslas triomphe!

CATHERINE.

Il est vainqueur! Ah! malheureuse!

ALBERT.

Que voulez-vous? je crois que ce monstre a tout l'enfer à ses ordres. Mille morts! être battu par une troupe de misérables! ça fait mal d'y penser!

CATHERINE.

O désespoir!

ALBERT.

Nous avons vainement tenté de rallier nos soldats... Impossible! les rangs étaient enfoncés, confondus!... Au milieu du désordre, le brave Darouski n'a pu qu'indiquer un point de ralliement... C'est à Zunki que je suis chargé de vous conduire, Madame; c'est sur les bords de la Wilia que les débris de notre armée doivent se réunir... Vive Dieu! j'espère bien que nous y prendrons notre revanche.

CATHERINE

Et Charles? tu ne me parles point de mon fils?

ALBERT.

Je n'ai pu le rencontrer: l'orage a rompu les chemins, et j'ai pensé me perdre mille fois au milieu des ravins, des fondrières... Ses hommes d'armes le cherchent, pour l'informer du mouvement de l'armée; vous le trouverez à Zunki.

CATHERINE.

Il faut l'attendre; s'il revenoit ici?

ALBERT.

Non, de par tous les saints, madame; les soldats de Boleslas parcourent déjà la campagne, et si nous perdons un moment... Attendez... On marche dans le bois... Le bruit approche... A la lueur des éclairs, j'entrevois des écharpes, des panaches bleus... Ce sont eux!

CATHERINE.

Ne craignez rien pour moi; je sais mourir.

ALBERT.

Moi aussi, ventrebleu! mais il faut en venir là le plus tard possible, et je me fais fort de vous sauver. (*Aux soldats de la duchesse.*) Suivez-moi, mes amis; je vais vous montrer le chemin de Zunki. (*Albert soutient la duchesse; les soldats se serrent autour d'eux.*)

Digitized by Google

SCENE V.

(*Les soldats de Boleslas paraissent sur la montagne du fond, au moment où la duchesse sort de la chapelle. Les deux partis se tirent quelques coups d'arquebuse et en viennent aux mains. Les soldats de Catherine se battent en s'éloignant, et semblent couvrir la marche de la duchesse, qui sort par la gauche. Les combattans s'éloignent. L'orage continue. On voit paraître des chevaliers qui se poursuivent et combattent dans le bois et dans la chapelle. On entend aussi des coups de feu de différens côtés. Le bruit se rallentit, puis cesse tout-à-fait. Les soldats disparaissent; l'orage continue toujours.*)

Nota. *Les soldats de Catherine doivent porter l'écharpe et le panache noirs. Ceux de Boleslas, l'écharpe et le panache bleus.*

SCÈNE VI.

CHARLES, *seul.*

Il s'arrête à l'entrée de la chapelle; il est sans casque, sans bouclier; son épée est suspendue à son écharpe.

Je ne sais où porter mes pas..... séparé de Darouski, de mes chevaliers, je traîne au hasard ma honte et ma fureur !... L'image de ma mère, sans appui... Ah ! mon sang se glace d'y penser !... Avançons... Si l'obscurité ne m'abuse, je touche aux murs de l'abbaye... O ma mère, je pourrai mourir près de toi ! (*Il entre dans la chapelle.*) Quoi, personne ! (*Il appèle.*) Ma mère... Catherine !... Ah ! malheureux ! quel silence de mort !... Ma mère... Elle ne répond point... Ah ! je cède à ce dernier coup ! (*Avec désespoir.*) Ma mère, entends la voix de Charles; réponds, par pitié, réponds-moi, ou j'expire de douleur ! (*Il parcourt le théâtre.*) Peut-être s'est-elle réfugiée sous ces ruines... O mon Dieu ! ne m'abandonne point, rends-moi Catherine, rends-moi le seul bien qui m'attache encore à la vie ! (*Il entre sous les ruines à gauche.*)

SCÈNE VII.

BOLESLAS, *suivi d'un écuyer.*

BOLESLAS, *à l'entrée de la chapelle.*

L'orage, en dispersant mes gens, a favorisé la retraite de l'ennemi; mais je ne perds pas l'espoir de m'emparer

Digitized by Google

du jeune Duc et de Catherine. (*A son écuyer.*) Cours avertir Berthold : dis-lui que je l'attends avec mes hommes d'armes, pour suivre mes succès ; tu me trouveras ici. Ces ruines m'offrent un abri dont je veux profiter.

(*L'écuyer sort. L'obscurité se dissipe peu à peu. L'orage se calme.*)

SCÈNE VIII.

BOLESLAS, *ensuite* CHARLES.

BOLESLAS.

La fatigue m'accable... reposons-nous un moment. (*Il s'avance.*) Ce séjour silencieux et sombre, ces murs abandonnés, le spectacle de ces ruines, pénètrent l'âme d'un sentiment pénible... pour la première fois, j'éprouve je ne sais quel effroi... un souvenir cruel m'obsède et me poursuit... l'ombre de Sigismond se place toujours là devant moi... (*Revenant à lui.*) Ecartons ces pensées terribles. (*Le jour revient ; la chapelle s'éclaire graduellement.*) Que vois-je ? un trophée d'armes ! ce lieu semblait inhabité... (*Il s'approche.*) Une inscription ! (*Il lit.*) A LA MÉMOIRE DE SIGISMOND, ASSASSINÉ PAR BOLESLAS ! (*Reculant d'effroi.*) Où suis-je ? juste ciel ! ô jour d'horreur ! je sens que ma raison s'égare !

CHARLES, *sortant des ruines.*

On a parlé !

BOLESLAS.

Quelle puissance infernale m'a conduit en ces lieux ?

CHARLES, *avec joie.*

C'est lui ! arrête misérable !

BOLESLAS *reprenant son audace.*

Charles !

CHARLES, *mettant l'épée à la main.*

Je t'apporte la mort : défends-toi.

BOLESLAS.

Rends ce fer.

CHARLES.

Viens donc me l'arracher ! tu balances ? ah ! je m'y attendais ; un assassin ne peut être qu'un lâche !

BOLESLAS, *mettant l'épée à la main.*

C'en est trop, ta dernière heure est arrivée.

CHARLES.

Ah ! j'ai soif de ton sang !

(*Ils croisent leurs épées. Daroùski paraît à l'entrée de la chapelle.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DAROUSKI, *poursuivi par un soldat de Boleslas.*

DAROUSKI.

Que vois-je ?

CHARLES.

Darouski !

DAROUSKI, *à Boleslas.*

Tu périras ! (*On entend une trompette.*)

BOLESLAS, *vivement.*

C'est toi qui vas mourir. Entends-tu ce signal ? mes soldats environnent ces murs, et ta perte est jurée.

(*Darouski l'attaque vivement ; Berthold et ses hommes accourent au bruit des combattans.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTHOLD, *soldats de Boleslas.*

Le combat s'engage. Charles se précipite sur Boleslas et le presse vivement. Darouski et ses officiers sont entraînés et disparaissent bientôt. Charles se bat contre plusieurs officiers ; il est accablé par le nombre. Epuisé de fatigue, il va tomber près de la pierre funéraire de Sigismond ; il embrasse d'une main le trophée, et de l'autre présente la pointe de son épée aux soldats qui s'arrêtent. — TABLEAU.)

CHARLES.

Sort fatal ! tu trahis encore mon courage !

BOLESLAS, *aux siens.*

Arrachez-lui ce glaive.

CHARLES.

Quoi ! l'épée de mon père !... Va, tes indignes mains ne la souilleront pas. (*Il la brise et la jette loin de lui.*)

BOLESLAS, *avec joie.*

Le voilà donc en ma puissance !

CHARLES.

Applaudis-toi d'un triomphe si beau !

BOLESLAS.

Tu me braves encore !

Digitized by Google

CHARLES.

Crois-tu donc me contraindre à fléchir devant toi ? misérable ! tu me connais bien peu ! va, tu peux enchaîner mon bras ; mais ma haine, jamais.

BOLESLAS, *avec une fureur concentrée.*

Je saurai justifier tes transports insultans ; je saurai mériter tant d'affronts ! tu veux que je sois inflexible, barbare ?... Eh bien, ma fureur surpassera tes souhaits ; et ta tête, présentée à ta mère elle-même....

CHARLES, *frémissant.*

Ma mère !... Ah ! juste ciel !

BOLESLAS, *à ses soldats.*

Conduisez devant moi les autres prisonniers.

CHARLES.

Et Darouski !... mes yeux le cherchent en vain.

BOLESLAS.

Je veux qu'il expire devant toi ; sa mort sera ton premier supplice.

CHARLES.

O mon ami !

BOLESLAS.

Qu'on appèle Berthold.

SCÈNE XI.

LES MEMES, BERTOLD, DAROUSKI, *plusieurs soldats.*

(*Darouski est caché sous l'armure d'un soldat de Boleslas, la visière de son casque est baissée, comme celle des autres soldats ; il porte l'écharpe ble*

BOLESLAS, *à Berthold.*

Conduisez Darouski.

BERTHOLD.

Il n'est plus.

CHARLES.

Qu'entends-je ?

BOLESLAS.

Quoi ? Darouski !...

BERTHOLD, *lui montrant Darouski.*

Ce fidèle soldat vous en en a délivré.

CHARLES, *avec douleur.*

C'en est fait, je succombe ! (*Il chancelle et s'appuie contre le mur.*)

Digitized by Google

BOLESLAS, *à Berthold.*

Ne me trompes-tu pas?

BERTHOLD.

Vous pouvez vous en assurer vous-même, seigneur! à quelques pas d'ici, le corps de Darouski est baigné dans son sang; ce brave l'a combattu, et l'a frappé d'un coup mortel. J'ai ordonné que la dépouille de votre ennemi fût apportée devant vous. (*On apporte les armes de Darouski.*) Reconnaissez ses armes.

CHARLES, *les fixant.*

Plus de doute!... Ma mère... Quelle épreuve pour toi. (*Il détourne les yeux.*) Ah! ce spectacle me fait horreur!

BOLESLAS, *à Darouski.*

Je suis content de toi; tu recevras bientôt la récompense qui t'est due. (*Darouski s'incline.*) Que ces dépouilles soient portées dans nos rangs, elles me serviront d'étendard.

BERTHOLD.

Seigneur, il n'est pas temps encore de célébrer nos succès; les soldats de Catherine, répandus dans ces bois, se rassemblent pour nous accabler, et j'en ai reconnu plusieurs autour de ces ruines.

BOLESLAS.

Que prétendent ces téméraires?

BETHOLD.

Ils espèrent sans doute délivrer le Prince Sigismond; et la Duchesse elle-même est peut-être à leur tête.

BOLESLAS.

Catherine! suivez-moi; ma présence suffira pour réduire ces audacieux. Berthold, placez des hommes d'armes autour de cette enceinte, qu'ils s'emparent de toutes les issues : que Sigismond ne puisse m'être enlevé. (*A Darouski.*) Toi, dont le courage a si bien servi ma vengeance, je te confie mon prisonnier; ne le perd pas de vue, et songe que ta tête me répondra de lui. S'il voulait s'évader, frappe-le sans pitié.

(*Il sort, suivi des siens. On pose des sentinelles extérieurement.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

CHARLES, DAROUSKI. (*)

(Darouski examine les sentinelles du fond.)

CHARLES.

Tout m'abandonne! Catherine, Darouski... Vous ne m'entendez plus!.. J'ai perdu mon ami, et j'ignore le destin de ma mère!.. Je n'y survivrai pas, je le sens, et la mort va nous réunir!

DAROUSKI, *à part.*

Nous sommes seuls! je ne puis résister à mon impatience!

CHARLES.

Mon père, je n'ai pu te venger!

DAROUSKI, *s'avançant vivement.*

Prince...

CHARLES.

Traître, oses-tu m'adresser la parole? toi, l'assassin de mon ami! Eloigne-toi; ou s'il te reste quelque pitié, délivre-moi d'une existence que je déteste.

DAROUSKI, *vivement.*

Moi, vous frapper!

CHARLES, *étonné.*

Juste ciel! quelle voix!

DAROUSKI, *bas.*

Contenez-vous.

CHARLES, *très-ému.*

C'est lui!.. Darouski!

DAROUSKI, *levant sa visière.*

Il veille encore sur toi.

CHARLES, *transporté.*

Dieux!

DAROUSKI, *les mains étendues vers lui.*

Silence, ou je suis mort! (*Darouski va observer les sentinelles*).

CHARLES, *éperdu.*

O prodige, c'est lui!.. C'est bien lui!.. mon trouble ne m'abuse point! Darouski, tu respires, et j'ai pu blasphémer la justice divine! (*Darouski revient, et se jette dans ses bras.*) Mon ami, qui donc a pu sauver vos

(*) Darouski est revêtu des habits d'un des hommes d'armes de Boleslas. Ces hommes d'armes étaient des soldats affidés qui suivaient toujours leurs seigneurs, et tenoient le milieu entre les chevaliers et les soldats ordinaires. Ils doivent paraître ici toujours visière baissée, excepté dans les premières scènes du troisième acte.

Digitized by Google

jours? Ces armes baignées de sang, que j'ai cru reconnaître...

DAROUSKI.

Il fallait vous tromper.

CHARLES.

Expliquez-vous.

DAROUSKI.

Entraîné dans un détour obscur de ces ruines, pressé par un soldat, je venais de l'abattre à mes pieds. Tout-à-coup des cris de victoire me glacent de terreur, je vous crois expirant; je veux venger votre trépas sur l'infâme Boleslas... Mais il fallait arriver jusqu'à lui, le frapper sûrement.. Soudain je me dépouille de mes armes, je les souille du sang de mon ennemi, je m'empare de ses vêtemens, je m'en couvre à la hâte... Et j'ose me présenter à Boleslas comme le vainqueur de Darouski.

CHARLES.

Les traits du soldat de Boleslas, vous trahiront, sans doute?

DAROUSKI.

Son visage mutilé, le sang et la poussière confondus sur son front, le rendent méconnaissable.

CHARLES.

O mon cher Darouski!.. Mais, de grâce, parlez-moi de ma mère... A-t-elle pu échapper aux recherches de nos persécuteurs? je tremble qu'en ce moment...

DAROUSKI.

Rassurez-vous : votre fidèle Albert avait reçu mes ordres... Catherine doit être à Zunki, où nous la retrouverons bientôt. Occupons-nous de vous, Charles.

CHARLES.

Quel est votre dessein?

DAROUSKI.

Vous êtes au pouvoir de votre ennemi, et vous me le demandez?

CHARLES.

Vous voulez...

DAROUSKI.

Sauver des jours qui me furent confiés par la plus tendre des mères; rendre à la liberté le fils de mon Prince, de mon maître, immoler le bourreau de votre famille, ou mourir dans les bras de mon ami.

CHARLES, *le serrant sur son cœur.*

Exposer votre vie!

Digitized by Google

DAROUSKI.

Elle n'est plus à moi.

CHARLES.

Mais le péril qui vous menace...

DAROUSKI.

Mon amitié n'en connaît point.

CHARLES.

Non, je ne souffrirai pas...

DAROUSKI, *avec sentiment.*

Charles, rougirais-tu de devoir ton salut à ton ami?

CHARLES.

Moi, grand Dieu!

DAROUSKI.

Eh bien! Songe à ta mère et laisse-moi remplir le devoir le plus cher et le plus sacré... On vient; remettons-nous; du courage, Charles, je serai près de toi. (*Il baisse sa visière.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BOLESLAS, BERTHOLD, *soldats.*

BOLESLAS.

Les lâches n'ont point soutenu mon aspect, et la vue de mes bannières a suffi pour dissiper ces rebelles.

BERTHOLD, *lui remettant un parchemin.*

Seigneur, un de vos pages, arrivé de Wilna, apporte à l'instant ces papiers.

BOLESLAS, *après les avoir regardés.*

Qu'on me laisse seul avec mon prisonnier.

DAROUSKI, *à part.*

Que veut-il? ses regards inquiets et sombres...

CHARLES, *à part.*

Aurait-il reconnu Darouski?

BOLESLAS, *à Berthold.*

Que l'armée se prépare à marcher sur Zunki. Catherine y rassemble les restes de son parti... Avant une heure j'aurai planté mes étendards sur la tour du château... (*A ses gardes.*) Sortez tous.

DAROUSKI, *à part.*

Il médite peut-être un nouvel attentat! laisser Charles sans défense!...

BOLESLAS, *à Darouski, qui est resté le dernier.*

Sortez.

DAROUSKI, *sortant.*

Ne les perdons pas de vue!

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

CHARLES, BOLESLAS.

BOLESLAS.

Nous sommes seuls. Pour la dernière fois je veux tenter de mettre un terme aux discordes sanglantes que notre haîne allume, et qui déchirent la Lithuanie. C'est toi qui décideras si je dois déposer les armes: la paix est dans tes mains.

CHARLES.

J'ai peine à comprendre ce langage!

BOLESLAS.

J'ai vaincu ton armée, tu gémis dans les fers; tout fléchit, tout se courbe devant ma gloire, et je puis, d'un seul mot, m'élever sur ton trône. Cependant je veux bien t'épargner une chute certaine: consens à signer cet acte solennel; je brise tes chaînes, et tu voles dans les bras de ta mère.

CHARLES, *ému.*

Dans les bras de ma mère?... de quel espoir viens-tu flatter mon âme?

BOLESLAS.

Je puis à l'instant même te rendre à sa tendresse.

CHARLES.

Tu ne m'abuses point?

BOLESLAS, *lui montrant le parchemin.*

Signe, te dis-je, et tu es libre.

CHARLES, *avec défiance.*

Mais quel est cet écrit?

BOLESLAS.

Les lettres de grâce que le grand Conseil de Wilna vient de m'expédier. Il n'y manque plus que ton nom.

CHARLES, *vivement.*

Les lettres de grâce.... pour le meurtre de mon père!... Et tu veux que ma main... Ciel! suis-je assez avili!

BOLESLAS.

Le sacrifice est grand, je l'avoue; mais il en est plus digne de ton amour pour ton pays. Songe que ta soumission peut seule m'arrêter, et fonder entre nous une paix éternelle! Mais il me faut un gage solennel de ta foi, aux yeux de Casimir et de toute la Pologne. Ces lettres d'abolition doivent effacer une faute que ta Cour m'a déjà pardonnée.

Digitized by Google

CHARLES, *très-agité.*

O jour odieux ! Et tu oses invoquer un écrit que tu ne dois qu'à de nouveaux forfaits ? Qui, moi ? commettre une infamie, pour racheter des jours que je déteste ! Moi, signer le pardon de l'assassin de mon père ! et devenir ainsi le complice de ton crime !

BOLESLAS.

Eh ! quoi, ta liberté....

CHARLES.

Je n'en veux plus.

BOLESLAS.

Ta mère ?

CHARLES.

Je mourrai digne d'elle.

BOLESLAS.

Malheureux ! tu repousses la paix, quand je n'attends de toi qu'un dernier sacrifice pour t'offrir mon amitié !

CHARLES, *amèrement.*

Ton amitié !....tu l'avais jurée à mon père, et tu viens de l'assassiner !

BOLESLAS.

Signe l'écrit que ma main te présente, et je promets...,

CHARLES, *avec horreur.*

Ta main !... elle est encore teinte du sang de mon père ! Va, je devine ton espoir : tu veux règner sur la Lithuanie, et tu crois qu'un pardon arraché par la violence, en effaçant ton lâche assassinat, peut te placer au dessus de nos lois qui te ferment le trône.. tu voudrais m'enchaîner par cet écrit déshonorant... Insensé ! tu cherches une arme contre la justice des peuples, contre la vengeance du Roi, contre moi-même... Détrompe-toi ! Charles ne souillera jamais le nom de ses aïeux. Ordonne mon supplice, invente des tourmens dignes de ta fureur... Jamais je ne signerai cet acte sacrilége.

BOLESLAS, *avec rage.*

Ah ! c'en est trop, ton audace me rend à moi-même. Tu défies ma fureur : eh bien ! je veux que le ciel même soit effrayé de tes supplices... L'univers frémira des excès auxquels tu me contrains.... tes amis, tes parens, ta mère elle-même expireront à tes yeux ! Oui, je veux frapper à la fois tous ceux que je déteste, et que ton nom disparaisse à jamais de la terre.

(*Les trompettes sonnent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DAROUSKI, BERTHOLD, *Officiers, Soldats*

Berthold, Darouski et plusieurs officiers entrent sur le théâtre. On voit les troupes de Boleslas, qui se rangent sur la montagne. Les bagages, instrumens de guerre, canons, charriots, etc. défilent à leur suite.

BOLESLAS, *aux siens.*

Amis, j'ai tenté vainement d'obtenir une paix nécessaire à la Pologne. Je n'ai reçu que des mépris; c'est à vous à venger votre maître. N'espérons plus de repos que sur la tombe de nos ennemis : suivez-moi : je marche sur Zunki. (*A Charles.*) Ta mère t'y verra pour la dernière fois.

CHARLES.

Quoi ! tu n'ordonnes point ma mort ?

BOLESLAS.

J'ai besoin de témoins pour faire tomber tête, et je vais chercher Catherine.

DAROUSKI, *à part.*

O monstre !

BOLESLAS, *aux siens.*

Qu'on l'entraîne !

CHARLES, *à genoux, et les mains au ciel.*

O mon père ! reçois-moi dans ton sein : les derniers battemens de mon cœur sont pour Catherine et pour toi.

(*Les trompettes sonnent encore. Boleslas donne le signal du départ. L'armée défile devant lui. Darouski soutient Charles; ils marchent environnés des hommes d'armes de Boleslas. La toile tombe.*

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

(*Le théâtre représente la cour du château fort de Zunki. A droite, la porte principale, surmontée de bastions et de tourelles. A gauche, une tour avec une porte garnie de larges ferrures, et une lucarne fermée par des barreaux. Au fond, un parapet qui domine les bords de la Wilia; le parapet, dans toute sa longueur, est armé de plusieurs pièces de canon : il est coupé, vers le milieu, par une petite*

Digitized by Google

grille qui donne sur un escalier tournant, qui est censé descendre dans les fossés des remparts.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DAROUSKI, *seul et toujours déguisé.*

(*Il entre par la petite grille, la referme, regarde s'il n'est pas observé, et lève la visière de son casque.*)

Mon absence n'aura pas été remarquée. Grâce au ciel, Catherine va connaître le danger qui menace son fils. (*Il regarde de tous côtés.*) Bien! mon jeune soldat a déjà gagné l'autre bord de la Wilia... Il cache sa nacelle au milieu des joncs qui couvrent le rivage, et s'élance vers le camp de la duchesse... Je respire! que ne puis-je porter mes espérances à mon malheureux ami! (*Il s'avance vers la tour.*) Impossible de le voir, de lui parler, de mêler mes larmes aux siennes; la clef de cette tour ne sort pas des mains de Boleslas... une garde nombreuse veille autour de ces lieux... Juste ciel! comment l'arracher au supplice que lui préparent ses bourreaux?... Ah! je ne sors plus d'ici, je m'attache à l'inflexible Palatin; qu'il tremble! je plonge mon épée dans son sein, s'il ose commander la mort de mon ami. On vient, c'est lui, ne le perdons pas de vue. (*Il baisse sa visière.*)

SCENE II.

BOLESLAS, BERTHOLD, DAROUSKI, *officiers et soldats.*

BOLESLAS.

Soldats, votre intrépidité a passé mon attente : nous sommes maîtres de Zunki. Ce château fortifié qui ferme la Wilia et domine le vallon qui nous sépare de Wilna, n'a pu résister à nos armes; toute la Lithuanie devient notre conquête, et les soldats de Catherine n'osent plus paraître sous ces murs.

DAROUSKI, *à part.*

Je les y conduirai bientôt.

BOLESLAS.

Casimir nous menace et parle de venger la mort de Sigismond. Maître de l'autre rive de la Wilia, il marche, dit-on, à la tête de ses troupes pour joindre la duchesse, et m'accabler ensuite de leurs forces réunies. Rassurez-vous, ce danger n'a rien de réel; le Roi connaîtra les motifs de ma conduite. Nos ennemis le trompent, je saurai l'éclairer.

BERTHOLD.

Mais Sigismond, seigneur, refuse-t-il toujours de signer!...

Digitized by Google

BOLESLAS, *bas à Berthold.*

J'espère obtenir de la mère, cette signature que je n'ai pu arracher à son fils. Tu sais combien cet acte est nécessaire à mon projet; sans lui, je ne puis étouffer la haine du peuple de Wilna; sans lui, je ne puis enchaîner la justice du Roi et régner avec sécurité sur la Lithuanie.... Rien ne me coûtera pour l'obtenir... Un de mes hérauts d'armes est près de Catherine; si, dans une heure, elle n'a point obéi à mes ordres, la mort de son fils, me vengera de ses refus.

DAROUSKI, *à part.*

Contenons ma fureur!

(*Pendant ce dernier couplet, les soldats se sont dispersés sur le théâtre. Darouski observe Boleslas et Berthold, qui sont sur le devant de la scène. On entend une musique villageoise et gaie.*)

BOLESLAS.

Quel est ce bruit?

UN SOLDAT.

Mon prince, les villageois des bords de la Wilia nous apportent des provisions. Voilà près de douze heures que nous combattons sans prendre un instant de repos.

BOLESLAS.

Je vous accorde une heure pour réparer vos forces. Veillez pourtant à la sûreté du château, et qu'aucun émissaire de Catherine ne pénètre en ces lieux.

LE SOLDAT.

Grand merci, mon général; votre altesse peut compter sur notre vigilance.

BOLESLAS.

J'ai quelques ordres à donner aux postes avancés; suis-moi, Berthold. (*Ils sortent tous deux. Darouski les suit.*)

LE SOLDAT, *à l'entrée principale.*

Entrez, vous autres, entrez.

(*Les soldats les examinent à mesure qu'ils entrent.*)

SCÈNE III.

Entrée de paysans et paysannes, qui portent des paniers de fruits et des vases de vin.)

LE SOLDAT.

Parbleu! vous venez à propos. (*A un paysan.*) Que nous apportes-tu là, camarade?

UN PAYSAN.

Nos plus beaux fruits et notre vin le plus vieux... Jarni! il n'y a rien de trop bon pour des vainqueurs.

(*Les soldats se rangent à droite, et se distribuent les provisions.*)

Digitized by Google

LE PAYSAN.

Allons, enfans, prenez vos verres, et goûtez-moi cela; c'est du meilleur cru de toute la Hongrie.

LE SOLDAT, *buvant.*

Délicieux, d'honneur; encore un coup.

LE PAYSAN.

A la santé du prince Boleslas. (*A part.*) Que le bon Dieu nous en délivre le plus tôt possible.

LE SOLDAT.

Il a raison...

LE PAYSAN, *avec intention.*

Pas vrai?

LE SOLDAT.

A sa santé. (*On entend une ritournelle jouée sur une mandoline.*) Qu'est-ce que cela?

LE PAYSAN.

Eh! pardi, c'est not'vieux ménestrel, le père Jacobi.

LE SOLDAT.

Comment! un ménestrel à Zunki?

LE PAYSAN.

Vous ne le connaissez pas, le père Jacobi? c'est lui qui met tout le village en train. Il fait danser nos garçons, nos jeunes filles... Ah! morgué, il faut l'entendre!... avec sa mandoline quand il chante nos vieilles romances... il vous a une voix!... Si vous en êtes curieux, nous n'avons qu'à l'appeler... Vrai! ça vous divertira... Et puis vlà c'te jeunesse qui n' demande qu'à sauter.

LE SOLDAT.

Ma foi, le Prince nous a donné une heure de repos... Ce père Jacobi est un homme sans conséquence.

LE PAYSAN.

Lui! il n'a pas plus d'malice que moi.

LE SOLDAT.

Allons, va pour le ménestrel; il n'y a pas de bonne fête sans danse et sans musique.

LE PAYSAN.

C'est ça; et vive la joie, morgué! (*Il court à la porte d'entrée.*) Oh! eh! père Jacobi!... Par ici, par ici: il y a queuq'chose à gagner. Le v'là.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALBERT, CATHERINE, *plusieurs Enfans.*

Albert, déguisé en vieux troubadour: il porte une longue

Digitized by Google

balle, un manteau, une toque et une mandoline. Catherine, enveloppée d'un long manteau, et cachée sous une toque de paysanne, paraît avec lui, ils sont précédés d'une troupe d'enfans, portant divers instrumens.

LE SOLDAT.

Entrez, bon homme, entrez.

ALBERT.

Mes bons seigneurs, je suis tout à vos ordres. (*Bas à Catherine.*) Du courage, madame.

LE PAYSAN, *à Albert.*

Enfin, vous voilà introduits.

ALBERT, *bas.*

Bien, mes amis.

LE SOLDAT, *à Albert.*

Comment diable, tu mènes avec toi bien du monde!

ALBERT, *gaiment.*

Eh! eh! ce sont tous mes enfans.

LE SOLDAT, *riant.*

Vive Dieu! quelle famille!

ALBERT.

Nous courons ensemble le pays. Nos chansons, nos danses et nos harpes nous ouvrent le château du seigneur et la cabane du pauvre. Nous célébrons les exploits des guerriers et les vertus des Princes : nous chantons les amours de nos preux, la constance de nos dames... Sans orgueil, sans envie, toujours gais et contens, nous prenons le temps comme il vient. Aujourd'hui riches et demain misérables; secourant l'affligé quand l'occasion s'en présente : telle est, en quatre mots, la vie du troubadour!

CATHERINE, *à part.*

Comment arriver jusqu'à lui?

ALBERT, *bas à Catherine.*

De la prudence.

LE SOLDAT.

Tu m'as l'air d'un bon vivant, et je suis curieux de connaître tes talens.

ALBERT.

Volontiers. (*Aux paysans.*) Attention, et que chacun fasse bien son devoir. (*Aux enfans.*) Allons, mes enfans, de l'ensemble dans l'exécution.

(*Les paysans se placent.*)

(*Première entrée de Ballet. Les enfans amenés par Albert, font danser les Villageois au son de petites harpes qu'ils portent suspendues à la manière des Troubadours. Le but du ballet étant de cacher aux soldats les démarches de Catherine et d'Albert, il faut que cette in-*

Digitized by Google

tention soit bien marquée par les tableaux et par le jeu muet de Catherine, d'Albert et du paysan qui les a introduits. Albert paraît examiner avec soin la tour et les fortifications. Il fait signe au paysan de chercher à savoir où Charles est renfermé; celui-ci le comprend et se mêle parmi les soldats de Boleslas, après le dernier pas du ballet.

ALBERT.

Voilà ce que c'est.

LE SOLDAT.

Très-bien, mes amis, très-bien; le père Jacobi a vraiment plus de talent que je n'aurais cru.

ALBERT.

Trouvez-vous?

LE PAYSAN, *à Catherine.*

Le prince est dans cette tour... un soldat vient de me l'assurer.

CATHERINE.

Est-il vrai?

ALBERT, *élevant la voix.*

Allons, à d'autres, maintenant.

(*On danse. Tableau final.*)

ALBERT, *à Catherine.*

Vos hommes d'armes sont à leur poste, et si je puis me faire entendre.

LE SOLDAT.

Eh bien! bon homme, et cette romance que l'on nous a promise?

ALBERT.

C'est juste. (*à part.*) Il reconnaîtra sans doute ma voix. (*aux soldats.*) C'est que, voyez-vous, il faut être d'accord avant tout. (*Il feint d'accorder sa mandoline.*) Nous y voilà; écoutez le chant du ménestrel:

(*La romance qui suit est toujours en situation, et doit, dans la musique, avoir deux intentions bien caractérisées. Les huit premiers vers sont tout-à-fait du genre de la romance. Les quatre petits vers au contraire, qui sont amenés par Albert pour dérouter les soupçons, doivent avoir la couleur d'un refrain populaire très-vif, et sur lequel les danses sont animées.*

ROMANCE.

Un Ménestrel, enfant de la Victoire,
Jadis aux rivages payens,
Loin de sa mère allait chercher la gloire;
Et venger les héros chrétiens.
Fuyant d'amour la trompeuse chimère;
Son bras est tout à son pays...
Mais sa tendresse est à sa bonne mère!
Bonne mère est tout pour un Fils.

Digitized by Google

CATHERINE, *tristement et regardant la tour.*

Personne !

ALBERT, *se tournant gaiment vers les soldats.*

Gais troubadours, amans fidèles,
N'imitez point le Chevalier :
Aimez la gloire, aimez les belles ;
L'amour embellit le laurier.

(*On danse.*)

2.e COUPLET.

Le Ménestrel, plein de noble espérance,
S'élance au milieu des hasards ;
Et sur les murs, conquis par sa vaillance,
Il va planter ses étendards.
Mais enflammé d'une ardeur téméraire,
Il tombe aux mains des ennemis.
Le Ménestrel n'appelle que sa mère ;
Pauvre mère, a perdu son fils.

(*) CATHERINE, *d'une voix étouffée.*

Mon fils !

ALBERT, *bas.*

Vous allez vous trahir ! (*haut et gaîment.*)

Gais troubadours, amans fidèles,
Dans vos succès, dans vos revers,
Aimez et la gloire et les belles,
L'amour adoucira vos fers.

(*On danse.*)

3.e COUPLET.

Le Ménestrel, dans une tour obscure,
Languit et s'éteint chaque jour.
La pauvre mère a revu son armure,
Sans voir l'objet de son amour.
Las ! il n'est plus, suis seule sur la terre !
Me faut mourir de mes ennuis....
Bon Ménestrel, reverras-tu ta mère ?
Pauvre mère, ai perdu mon fils !

(*) (*Charles paraît à la lucarne de la tour.*)

CATHERINE, *avec joie.*

C'est lui !

BOLESLAS, *paraissant et reconnaissant Catherine.*

Catherine !... ô bonheur !

DAROUSKI, *arrivant avec lui, et à part.*

Grand Dieu ! la Duchesse !

CATHERINE *ne pouvant plus se contenir.*

Charles !...

CHARLES, *la reconnaissant.*

Ciel ! ma mère !

(*) A la scène, on passe tout ce qui est entre ces deux signes (*).

Digitized by Google

BOLESLAS, *s'avançant vivement.*

Arrêtez... perfide Catherine !

TOUS.

Catherine !

BOLESLAS, *aux siens.*

Soldats environnez ces traîtres, qu'ils ne vous échappent point.

CATHERINE.

Grand Dieu

ALBERT, *se défendant.*

Misérable ! (*les soldats le contiennent.*)

BOLESLAS.

Charles sera plongé dans le cachot le plus reculé de la tour.

CATHERINE.

Barbare !

DAROUSKI, *à part.*

Ah ! comment les sauver !

BOLESLAS, *montrant Albert et sa suite.*

Conduisez ce digne écuyer et ses complices dans les prisons du château, je saurai bientôt les punir.

ALBERT, *vivement.*

Et de quoi ? d'avoir voulu secourir leur prince, leur bienfaiteur ?

BOLESLAS.

Qu'on les entraîne. (*à Catherine.*) Vous, madame, restez. (*Aux siens.*) Retirez-vous.

DAROUSKI, *à part.*

Soyons prêt à la défendre. (*Ils sortent. Les soldats font marcher Albert et les villageois entre deux haies de gardes.*)

SCÈNE V.

CATHERINE, BOLESLAS.

CATHERINE.

Eh bien ! cruel, mon malheur a-t-il passé ton espérance ? regarde Catherine : contemple ton ouvrage !... Je ne dois plus t'accabler de reproches, exhaler les transports d'une haîne trop légitime... Je suis mère, et je ne rougis point d'implorer ta pitié.

BOLESLAS *avec mépris.*

Vous, madame !

CATHERINE.

Mon orgueil n'en est plus blessé ! demande-moi les sacrifices les plus humilians pour ma gloire, demande-moi mon sang...

Digitized by Google

Tout me sera possible pour conserver le seul bien qui me reste.

BOLESLAS, *froidement.*

Madame, il est trop tard, et votre haine a lassé ma patience. Boleslas ne sait point pardonner des outrages; et votre fils...

CATHERINE.

N'achève pas...

BOLESLAS.

N'espérez rien de moi. Qui pourrait effacer les affronts dont vous m'avez flétri ? n'avez-vous pas appris au peuple à ne me voir qu'avec horreur ? votre haine inflexible n'a-t-elle pas cherché les moyens de verser sur mon nom l'infamie et l'opprobre ?

CATHERINE.

Oui; je devais à mon époux, à moi-même, ou ta mort ou la mienne... Et si j'étais seule menacée, je suivrais encore mon devoir. Mais il s'agit de Charles, et je sacrifie tout à mon fils ! ordonne, dispose de mes jours, je me soumets à tout. Pour sauver Charles, Catherine oubliera sa fierté, sa naissance, ses droits... Elle se souviendra seulement qu'elle est mère... Elle te laisse le trône, les honneurs; elle ne veut que son fils : voilà ses trésors et sa vie !

BOLESLAS.

Moi, vous rendre un jeune audacieux, pour avoir à combattre un ennemi de plus !

CATHERINE *avec larmes.*

Eh bien ! j'emmenerai mon fils, tu ne reverras plus des objets détestés, si notre souvenir t'importune, tu n'entendras jamais prononcer nos deux noms. Nous vivrons ignorés, inconnus... Si tu l'exiges même, fixe le lieu de notre exil... Un désert, un rocher, n'importe le pays, le climat, l'éloignement... J'irai partout où mon fils me suivra ! je n'ai besoin de rien, je t'abandonne tout : couronne, vassaux, richesses... Ne me laisse que mon fils et mes larmes. (*plus vivement.*) Faut-il tomber à tes genoux ? faut-il les arroser de pleurs ? L'épouse de Sigismond attend son arrêt à tes pieds !

BOLESLAS.

Madame....

CATHERINE.

Tu balances ! quoi, rien ne peut t'attendrir ?

BOLESLAS, *feignant de céder.*

Eh bien ! je cède à vos prières; sa vie est encore dans vos mains.

CATHERINE *vivement.*

Il est sauvé !

BOLESLAS.

Un mot de vous, un seul mot, et Charles vous est rendu.

Digitized by Google

CATHERINE.

Ah! d'avance je souscris à tout : ordonne.. Q'exiges-tu ?

BOLESLAS.

Que vous signiez mes lettres d'abolition; que vous reconnaissiez enfin par cet acte solemnel, approuvé par toute la Lithuanie, que Sigismond était indigne du trône; qu'il avait trahi ses sermens. . . .

CATHERINE.

Justes Dieux!.. Moi, reconnaître que son assassinat est un acte de justice!.. Ton âme atroce a pu concevoir ce dessein!

BOLESLAS.

N'avez-vous pas promis? . . . .

CATHERINE.

De pardonner, oui, je puis oublier ton crime et renoncer à la vengeance. Mais approuver le meurtre! flétrir la mémoire de Sigismond! devenir son propre assassin!

BOLESLAS.

Songez à votre fils.

CATHERINE, *hors d'elle-même.*

Cruel! abreuve-toi de tout mon sang.

BOLESLAS.

Cédez, madame.

CATHERINE.

Jamais.

BOLESLAS *vivement.*

Ah! c'en est trop : je me repens de ma faiblesse! va, tu ne reverras plus ce fils si tendrement chéri, tu viens de porter son arrêt.

DAROUSKI *à part dans le fond, la visière baissée.*

Qu'entends-je, ô ciel!

CATHERINE.

Laisse-moi le serrer dans mes bras pour la dernière fois.

BOLESLAS *amèrement.*

Non; tu n'auras pas même la triste consolation d'adoucir ses derniers instans... C'est dans le fond de sa prison, au milieu des ténèbres, éloigné de tous les siens, que la mort le frappera. (*Il appèle.*) à moi, soldat!

CATHERINE *toujours plus égarée.*

O mon Dieu!

SCÈNE VI.

LES MEMES, DAROUSKI, *la visière baissée.*

(*Darouski paraît, une pique à la main, comme s'il était en sentinelle près de la tour : il quitte sa pique en s'approchant de Boleslas.*)

BOLESLAS.

Approche,

Digitized by Google

CATHERINE.

Je succombe!

BOLESLAS *à Darouski, en lui donnant un poignard et une clef.*

Prends ce fer, délivre-moi d'un ennemi que j'abhorre.. Cours immoler le prisonnier de la tour.

(*Darouski, frappé d'une idée subite, se dispose à entrer dans la tour et semble méditer un dessein hardi.*)

CATHERINE.

Arrêtez?

BOLESLAS *à Darouski.*

Avertis-moi par trois coups de la cloche des prisons, que Charles a cessé de vivre.

CATHERINE.

Je me meurs!

DAROUSKI, *à part.*

(*Darouski entre dans la tour.*)

SCÈNE VII.

BOLESLAS, CATHERINE.

CATHERINE, *égarée.*

Il va périr!... Ah! laisse-moi suivre ce bourreau.

BOLESLAS, *l'arrêtant.*

Restez, madame.

CATHERINE.

Mon fils!... et c'est ta mère qui t'assassine!

BOLESLAS, *avec une joie féroce.*

Ton supplice commence!

CATHERINE, *dans le délire.*

O trouble affreux!... où suis-je?... Charles!... je sens que ma raison s'égare!... (*avec un cri.*) Ah! n'entends-je pas des cris?... Charles!... je ne puis supporter cette image déchirante! (*Elle se traîne aux genoux de Boleslas.*) Ah! je ne balance plus... va... suspends l'arrêt de mort... je consens...

BOLESLAS.

Quoi! vous allez signer?...

CATHERINE.

Je signe tout.... mais arrache mon fils au trépas! chaque instant de retard... (*On entend un coup de cloche.*) Ah!.... il n'est plus temps. (*second coup de cloche.*) Mon fils! (*troisième coup de cloche.*) Ah! (*Elle tombe anéantie.*)

BOLESLAS.

Je suis vengé!

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES, *sous les habits de Darouski, la visière baissée.*

BOLESLAS, *à Charles.*

Le traître expire ? (*Charles s'incline et lui rend son poignard.*) Je suis content de toi.

CATHERINE, *dans le délire.*

Charles !... je ne le verrai plus !

BOLESLAS, *à Catherine.*

Ah ! tu peux maintenant contempler le fils de Sigismond : ma vengeance vient de le réunir à son père, et toi-même bientôt....

CATHERINE, *avec désespoir.*

Frappe, je bénirai tes coups.

SCÈNE IX

LES MEMES, DAROUSKI, *à visage découvert.*

(*Armé de deux pistolets, il sort de la tour, tandis que Boleslas est près de Catherine. Il épie les mouvemens de Boleslas.*)

BOLESLAS, *voulant entraîner Catherine vers la tour.*

Viens, suis-moi, je veux te conduire près de Charles ; j'ai besoin de m'assurer de sa mort.

(*En cet instant, Darouski l'arrête, en lui mettant ses deux pistolets sur la poitrine.*)

DAROUSKI.

Arrête !

BOLESLAS.

Que vois-je ?

CHARLES, *levant sa visière et courant à sa mère.*

Ma mère !

CATHERINE, *le fixant.*

C'est lui !... ô prodige !

BOLESLAS.

Charles ! Darouski !

DAROUSKI.

Il existe encore pour te punir.

BOLESLAS, *consterné.*

O rage !

CATHERINE.

Quel mystère !

DAROUSKI, *à Charles.*

Fuyez...

Digitized by Google

CHARLES, *soutenant sa mère.*

Venez, nous n'avons pas un instant à perdre.

BOLESLAS, *appelant.*

Soldats !

DAROUSKI.

N'appèle pas, ou tu es mort !... Cette grille... Charles... vous en avez la clef.

CHARLES *à sa mère.*

Appuyez-vous sur moi.

DAROUSKI.

Fuyez, vous dis-je, j'entends du bruit.

BOLESLAS.

Perfides ! (*Catherine et Charles sortent par la grille.*)

DAROUSKI.

Ils sont sauvés.

SCÈNE X.

BOLESLAS, DAROUSKI.

DAROUSKI, *voulant gagner la grille.*

N'avance pas, te dis-je.

BOLESLAS, *mettant l'épée à la main.*

Que prétends tu ?

DAROUSKI, *le couchant en joue.*

Délivrer la Pologne d'un monstre tel que toi.

BOLESLAS, *courant sur lui.*

N'espère plus m'échapper... A moi, Berthold ! (*Darouski tire ses deux coups sans atteindre Boleslas.*)

SCÈNE XI.

LES MEMES, *Officiers et hommes d'armes.*

(*Ils accourent au bruit et saisissent Darouski.*)

BOLESLAS.

Soldats, veillez sur lui.

DAROUSKI.

Oh ! mon Dieu, je te rends grâce de ne frapper que moi !

BOLESLAS.

Misérable ! tout ton sang ne suffira jamais pour expier ton indigne artifice. Que l'on vole sur les traces de Catherine.

DAROUSKI.

Ton triomphe sera court... tremble, monstre de cruauté ; Sigismond me vengera.

BOLESLAS, *à un officier.*

Préparez son supplice.

Digitized by Google

DAROUSKI.

J'y marche avec transport... j'ai délivré mon prince, et je meurs sans regret.

BOLESLAS.

Allez, conduisez-le sur la place d'armes du château; que sa tête, jetée au milieu de l'armée de Catherine, apprenne à respecter ma volonté suprême.

DAROUSKI *en sortant.*

Elle apprendra bien mieux à connaître tes crimes: adieu, tu me suivras de près, et l'échafaud t'attend. (*Il sort, conduit par un officier et deux soldats.*)

SCÈNE VII.

BOLESLAS, OFFICIERS ET SOLDATS.

BOLESLAS.

Comme ils m'ont abusé! . . Infâme Darouski! Charles, Catherine... Ah! c'est en vain que la fuite les a dérobés à ma juste fureur !.. Je saurai les atteindre!.. (*A ses officiers.*) Amis, que mes hommes d'armes s'emparent de l'autre rive... (*On entend le canon de la tour.*) Quel bruit!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERTHOLD.

BERTHOLD *précipitamment.*

Seigneur, il faut songer à nous défendre: les bords de la Wilia viennent d'être occupés par les troupes du Roi; ses polonais couvrent la plaine et menacent les murs de Zunki.

BOLESLAS.

Que dis-tu?

BERTHOLD.

Cette lettre, qu'un hérault d'armes de Casimir vient d'apporter pour votre altesse, vous en apprendra davantage.

BOLESLAS, *lit.*

« Duc de Polock, votre Roi vous ordonne de déposer » les armes.... (*S'interrompant.*) Déposer les armes, moi! » (*Il continue.*) J'exige de vous une prompte soumission, » et l'oubli d'une haîne qui coûte à la Pologne tant de » sang et de larmes. Que l'étendard des Sigismond flotte » à l'instant sur vos remparts, et je puis encore pardonner. » Si vous osez me résister, dans une heure je serai moi-même » sous les murs de Zunki, avec l'élite de mes chevaliers. » Tremblez d'apprendre comment je punis un rebelle! »

» CASIMIR. »

Digitized by Google

(*Avec force.*) Moi! renoncer à ma vengeance! renoncer au pouvoir dont je n'ai fait que goûter les premiers charmes!

BERTHOLD.

Hâtez-vous de donner vos ordres, Seigneur; les momens sont précieux. Déjà plusieurs soldats de Charles, impatiens de venger leur chef, escaladent les remparts et pénètrent dans les cours du château.

BOLESLAS.

Et Darouski, m'en a-t-on délivré?

BERTHOLD.

J'ai fait suspendre son supplice, dans l'espoir qu'il pourrait servir à nous obtenir des conditions plus honorables, si vous cédiez à Casimir.

BOLESLAS *avec feu.*

Céder à Casimir!.. non, non, dût tout l'enfer s'armer contre moi seul, je ne descendrai pas à cet excès de honte... Boleslas, s'humilier devant ses ennemis, arborer l'étendard des Sigismond!.. (*vivement*) Amis, notre dernier espoir est dans notre courage. Qu'on place sur ces murs le drapeau noir, qu'il soit notre réponse, et le gage du serment que je fais de m'ensévelir sous les ruines de Zunki, plutôt que d'accepter un traité odieux!.. Ils exigent la paix... Ils l'obtiendront, et c'est sur leurs corps palpitans que je veux la signer.

TOUS.

Aux armes!

(*On apporte le drapeau noir, que l'on plante sur les remparts du fond : les troupes de Boleslas se rassemblent : plusieurs soldats vont chercher des paniers où l'on voit les boulets et autres munitions de guerre : on charge les canons : Boleslas donne ses ordres et indique à ses officiers les points qu'ils doivent défendre.*

BOLESLAS *à Berthold.*

Que Darouski et les autres prisonniers soient traînés sur cette place; je veux moi-même ordonner leur supplice.... Charles ne pourra pénétrer dans ces lieux qu'en marchant sur les cadavres de ses amis.

(*On entend le canon de plusieurs côtés ; le combat s'engage sur différens points : les soldats de Boleslas se tiennent sur la brèche et repoussent les assaillans. Le mur du fond est battu vivement : il s'écroule d'un côté et laisse un libre passage aux chevaliers de Catherine. Charles paraît au milieu des décombres, suivi de ses guerriers; il renverse le drapeau noir, et plante sur le mur une bannière à ses armes. Au même instant, Darouski et Albert entrent d'un autre côté ; entraînés par les soldats ils se défendent et cherchent à leur échapper. Charles aperçoit son ami : il s'élance près de lui, renverse les*

Digitized by Google

soldats qui l'environnent, et le couvre de son corps. Albert est délivré par les chevaliers de Charles. Boleslas accourt et veut frapper Darousky : Charles se précipite au devant de lui.

CHARLES *à Boleslas.*

Monstre! ton heure a sonné, défends-toi.

(*Combat général entre les deux partis. Albert et Darouski se sont armés ; ils secondent les Chevaliers de Charles. Celui-ci presse vivement Boleslas : ils sont tous deux sans casque. Après quelques instans de combat, Charles fait voler l'épée de Boleslas, et lui plonge la sienne dans le sein. Au même moment, les Chevaliers de Catherine désarment ceux de Boleslas. Catherine elle-même paraît au fond, au milieu de ses femmes et des Villageois. Tableau.*

SCÈNE XIV.

LES MEMES, CATHERINE, *suite.*

DAROUSKI *à Charles.*

Mon ami!

ALBERT.

Mon cher maître!

CHARLES, *les serrant dans ses bras.*

Darouski, Albert... Vous m'êtes donc rendus!

CATHERINE *s'avançant.*

Monfils!

CHARLES, *courant à elle.*

Ah! ma mère, nous triomphons enfin!.. Votre époux est vengé... Le perfide est tombé sous mes coups!

DAROUSKI.

Il a reçu le prix de ses forfaits.

CATHERINE *avec force.*

O mon époux!.. Cher et malheureux Sigismond! que ton ombre se console, ton fils a vengé ton trépas. (*à Charles.*) Charles, digne espoir de la Lithuanie, viens dans mes bras. (*Elle l'embrasse.*) Peuple, Dieu lui-même a frappé l'assassin : courons apprendre au Roi la fin de ce rebelle, et bénir, aux pieds des autels, la justice divine et ses décrets augustes!

TOUS.

Vive Sigismond!

(*Le Peuple se prosterne. Catherine, soutenue par Charles, lève ses mains au ciel. Albert et Darouski sont à genoux. La toile tombe.*

Fin du dernier acte.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google